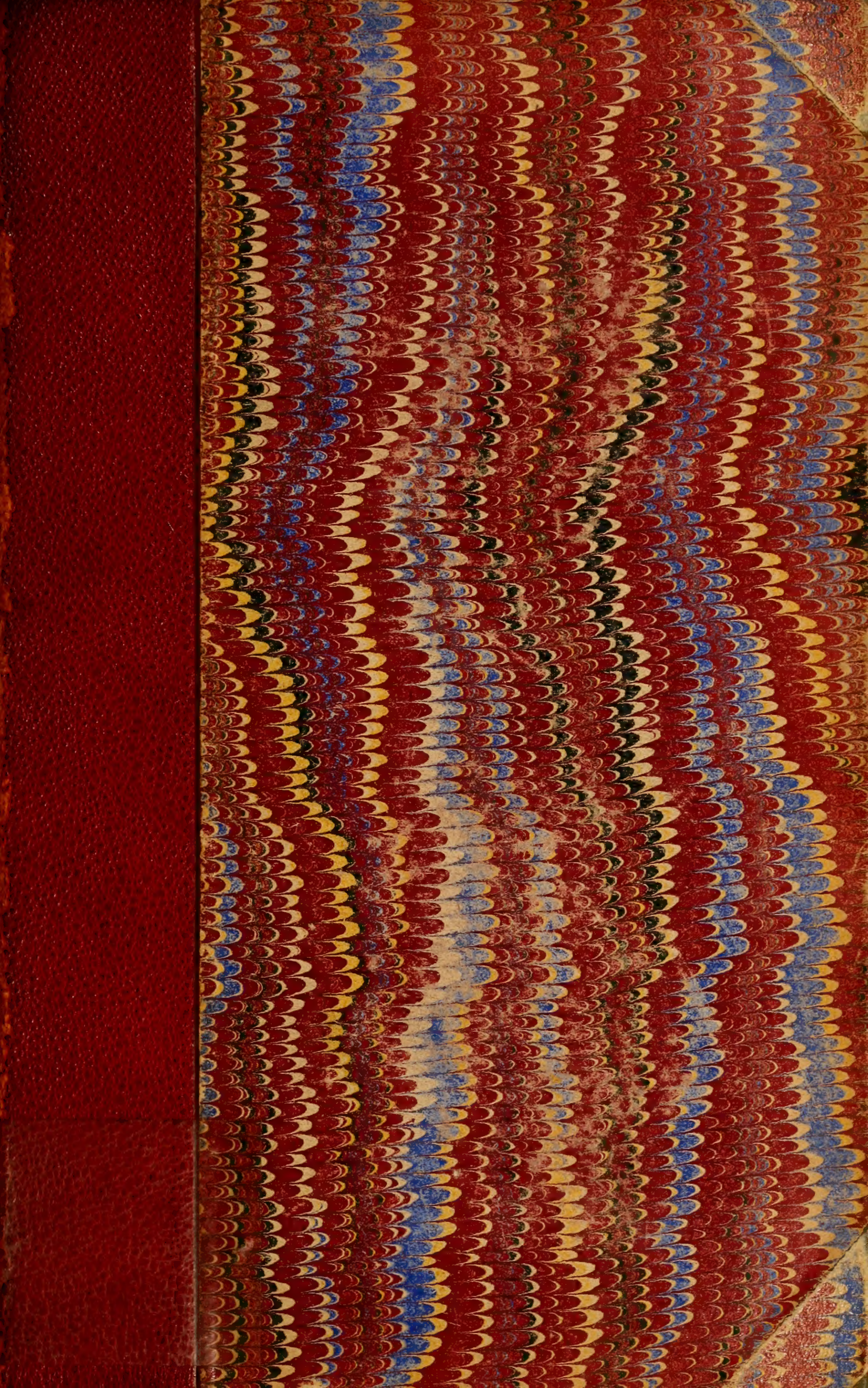
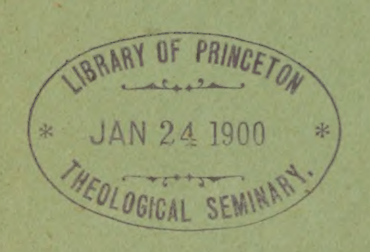



LIBRARY OF PRINCETON
JAN 24 1900
THEOLOGICAL SEMINARY.

HISTOIRE

DES

PASTEURS DU DÉSERT.

VALENCE, IMPRIMERIE DE MARC AUREL FRÈRES.

HISTOIRE

DES

PASTEURS DU DÉSERT

DEPUIS LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

JUSQU'A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

1685 — 1789.

PAR NAP. PEYRAT.

Ils se tenaient devant le trône, en présence de l'Agneau, vêtus de longues robes blanches, ayant à la main des palmes. — D'où sont-ils venus ? — De la grande tribulation. Ils ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau ; voilà pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et le servent dans son temple.
(APOCALYPSE, CHAP. VII.)

TOME PREMIER.

PARIS,
LIBRAIRIE DE **MARC AUREL FRÈRES**, ÉDITEURS.
RUE SAINT-HONORÉ, 158.
Valence,
MÊME MAISON, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 8.

NISMES, Boulevart de la Comédie, 5. | TOULOUSE, Rue du Collége Royal, 14.

1842.

DÉDICACE.

—

AUX CÉVENOLS.

J'écris l'histoire des pasteurs du Désert depuis la révocation de l'Édit de Nantes jusqu'à la révolution française. Agréez-en l'hommage, ô cévenols! Cette histoire est la vôtre, vos montagnes en sont le triste théâtre, vos encêtres les héros infortunés; toutes ses pages sont remplies de leurs malheurs et de leurs gloires. Fidèles aux souvenirs de vos aïeux, et cédant à ce mystérieux et sublime instinct qui nous ramène involontairement vers leurs tombeaux, vous consulterez, j'en suis sûr, avec un pieux intérêt, leur douloureux martyrologe.

Pour moi, j'accomplis, en l'écrivant, un devoir religieux. Les complaintes et les légendes du désert furent les premiers chants et les seuls récits que j'entendis dès le berceau. Presque enfant encore, je résolus d'en rassembler les débris à demi rongés du temps et des vers et dispersés sur des feuilles

volantes, ou dans la mémoire non moins fugitive des vieillards. Je consacrai ma jeunesse à ce labeur austère et filial. Dans cette intention, je visitai les bibliothèques de Paris et du Languedoc, je feuilletai vos archives communales, je recueillis vos traditions populaires, je parcourus le théâtre des évènements, le berceau des prophètes, les asiles de la prière, les champs de bataille, et, chargé de documents et de souvenirs, je les coordonne aujourd'hui dans cette chronique générale du désert, comme un fils pieux rassemble les ossements dispersés de ses ancêtres dans un monument expiatoire qu'il leur élève au milieu de la solitude.

Sous ce titre commun de *Pasteurs du Désert*, je comprends indistinctement ministres, prédicants, prophètes, guerriers, tous les héros, en un mot, de cette lugubre épopée. Après l'exposition sommaire des origines du protestantisme, je résume succinctement l'Edit de Nantes. Je signale ensuite les continuelles entreprises de la dynastie d'Henri IV contre cette incomplète mais irrévocable charte de nos ancêtres. Je retrace leur expulsion successive de leurs droits, de leurs places, de leurs foyers; leur longue et périlleuse émigration, et leur dispersion sur toute la surface de l'Europe et du monde. Puis, me renfermant, avec l'insurrection, dans le Languedoc et les provinces voisines, je déroule les scènes variées de la lutte tragique de Bâville et de vos pères, qui seuls ont su élever leurs infortunes jusqu'à la gloire; les premières tentatives

d'une résistance encore incertaine, toujours étouffée par la main de fer du barbare intendant; la grande insurrection camisarde, ses progrès, son triomphe, sa ruine, et, chemin faisant, les merveilles de l'enthousiasme. Ah! ne souriez pas! C'est à cet enthousiasme extraordinaire qu'ils durent les prodiges encore plus étonnants de leur vie et de leur mort, et, vous, la gloire de leur martyre. Aux prophètes belliqueux dont la guerre finit à la mort du grand roi, succèdent les ministres pacifiques dont l'apostolat inoffensif se termine à la chute de la grande monarchie. Le siècle, rempli de leurs douleurs, a pour bornes deux monuments terribles : l'épée de la dragonnade et l'échafaud de Louis XVI.

Cévenols, protestants du midi de la France, enfants des *Églises sous la croix*, agréez ce tableau fidèle, quoique imparfait, et puissent les infortunes qu'il retrace vous rendre inattentifs aux incorrections d'une plume inculte, mais pieuse, ardente peut-être, mais, j'ose le dire, impartiale et dévouée à la mémoire de vos aïeux, au nom desquels elle espère obtenir pour récompense une humble place dans vos cabanes, à côté de la houlette et de l'épée de ces héros du désert.

—

HISTOIRE

DES

PASTEURS DU DÉSERT.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

—

Au 16e siècle, l'Europe sortait avec ravissement des ténèbres du moyen-âge. Un désir immodéré d'aventures, de découvertes, de conquêtes travaillait les peuples. La boussole, le télescope, l'imprimerie étaient inventés. Ils s'en saisirent, et comme à l'étroit dans l'univers physique et moral, tachèrent d'en reculer les bornes posées par les géants du passé. Conduits par ces lumières sereines à travers les ombres et les tempêtes, navigateurs audacieux, ils s'aventurèrent sur le triple océan du globe, des cieux et des temps. Les premiers découvrirent de nouvelles terres, les seconds de nouveaux astres, les troisièmes des sociétés qui parurent nouvelles tant elles étaient oubliées, les

mondes hébreu et grec non moins beaux que les astres du firmament, et que les îles vierges de l'Atlantide. Ce fut comme un printemps intellectuel; sous le souffle des temps modernes, l'antiquité regerma de sa racine desséchée d'où sortirent encore comme trois fleurs divines, la foi, la science et l'art, dont les parfums enivrèrent le monde. Or, le protestantisme n'est autre chose que l'élément religieux de cette régénération universelle; c'est la *renaissance* évangélique.

La théocratie romaine, cette gigantesque institution du moyen-âge, chancelait. Toute théocratie tend irrésistiblement à réaliser dans l'ordre social les doctrines cosmogoniques de l'Inde, qui pose la terre sur le dos d'un éléphant, emblême de la puissance sacerdotale, et cet éléphant sur une tortue, symbole de son immobilité. Mais cette immobilité même excite, par sa résistance, les élans tumultueux du genre humain qui s'avance éternellement. Rois, peuples, l'église même s'insurgeaient contre la papauté; et la papauté n'offrait plus au respect de l'univers ni le génie qui fonde, ni les vertus qui conservent. Abandonnée de sa puissance morale, elle oublia sa nature et son origine, et, pour se maintenir, appela à son secours la royauté, sa mortelle ennemie. Elle cria à César: Protége-moi contre l'esprit humain! Il répondit: Consacre ses fers!

Que voyons-nous effectivement au 16ᵉ siècle? Partout le despotisme triomphant; partout les libertés communales écrasées au profit de la royauté absolue; l'empire germanique devenu héréditaire; l'empereur rêvant la monarchie universelle; l'Eu-

rope en silence devant Charles-Quint; le monde près de se courber sous une théocratie à deux têtes, le pape et l'empereur; l'empire et la papauté cessant leur antique lutte, unissant le sceptre et la croix, s'embrassaient; embrassement fatal d'où la terre eût vu sortir un monstre pareil à celui que, selon le poète, l'enfer épouvanté vit naître au fond de ses abîmes de l'hymen de Satan et du péché : la mort! oui, la mort qui eût devoré le monde vainement ravivé par le Christ. Levez-vous, il en est temps, levez-vous donc, tempêtes régénératrices de l'univers! Et du milieu de leurs tonnerres et de leurs tourbillons, ô Dieu sauveur, fais sortir ton prophète!

Luther parut. Il se leva avec la fougue du génie germanique et du principe populaire dont il était le tumultueux organe. Toutes les hérésies vaincues du moyen-âge lui avaient remis leur vengeance et leur triomphe. Et comme l'image vénérable des ancêtres reparaît sur la face d'un enfant qui doit consommer leur œuvre et leur gloire, toutes ces sectes semblaient renaître de concert en lui. L'audace belliqueuse du Taborite de Bohême, la rustique simplicité du Vaudois des Alpes, le poétique mysticisme de l'Albigeois de Languedoc, confondus dans sa rêveuse nature allemande, revivaient dans ce puissant hérésiarque, leur héritier universel. A sa voix tonnante, l'Europe entière tressaillit. Tout le Nord, dans un élan d'unanime anthousiasme, se leva. Ses peuples crurent voir un prophète des anciens jours. *Son œil était de feu, son air fier, intrépide, hautain.* Sa parole, *c'était le clairon, c'était le tonnerre, c'était Dieu lui-même foudroyant par sa*

bouche. Tour-à-tour dominateur, impétueux, naïf et même jovial, terrible comme un géant, et candide comme un enfant, il ne se sentait rien par lui-même, rien qu'un fragile instrument dans la main divine qui l'employait, comme un élément orageux, à son œuvre immortelle. Il allait, il allait, et jouant du luth, souriant à quelque enfant au berceau, ou *buvant nonchalament sa bière avec Mélanchton*, il renouvelait le monde (1).

Par ce colossal tribun de la foi, l'Europe religieuse, ébranlée dans ses fondements, fut scindée en deux : protestante et démocratique au nord, catholique et monarchique au midi. Celle-ci une, et reposant sur l'autorité sacerdotale ; celle-là multiple et fondée sur la liberté individuelle. Le catholicisme, pareil à l'empire romain assis au capitole, dans sa majestueuse unité et ses magnifiques hiérarchies, gouvernant ses peuples aveuglément soumis à la crosse pontificale. Le protestantisme, semblable à un camp de l'antique germanie, bercail immense où fourmillent toutes les rêveuses tribus du septentrion, diverses de dialectes, d'habitudes, de gouvernement, militantes, aventureuses, sans repos, et réunies, par le seul sentiment de la liberté évangélique, autour de la houlète de Christ. Telle est la scission profonde opérée par Luther, et sa première conséquence immédiate fut de rendre impossible désormais la théocratie bicéphale du pape et de l'empereur qui menaçait l'Europe. Loin de prétendre encore à la monarchie universelle,

(1) Bossnet, *Hist. des Variations.* — Maimbousg, *Hist. du Calvinisme.* — Michelet, *Mémoires de Luther.*

les successeurs de Charlemagne et de Grégoire VII, entraînés dans une insensible mais irrésistible décadence, ne devaient user du sceptre et de la croix qu'ainsi que les vieillards du roseau aride qui les conduit au sépulcre (1).

Cette mission prodigieuse était providentiellement réservée à un Saxon. Entre le Nord et le Midi, entre la race teutone et la race latine dont Dieu s'est tour-à-tour servi pour civiliser l'Europe, l'antagonisme est éternel. Le génie latin, ou étrusque, est essentiellement matériel, organisateur, immobile. Sa tendance est l'unité. Païen, il fonda l'empire romain; chrétien, la théocratie romaine. Le génie teuton ou scandinave est au contraire mystique, inorganisateur, vagabond. Son besoin, c'est l'indépendance. Le génie latin renferma les clans germaniques dans l'empire, avec le glaive de César; dans l'église, avec l'épée de Charlemagne. Après quatre ou cinq siècles de lutte, le génie teuton triompha de l'empire avec Alaric, de l'église avec Luther, et substitua par le héros barbare, aux castes politiques, l'égalité naturelle; et, par le tribun protestant, aux hiérarchies sacerdotales, l'égalité évangélique.

Après cet éclatant antagonisme des races dont le choc retentit depuis plus de vingt siècles dans notre occident, insensés qui ne donneraient encore pour cause à cette révolution, mère des temps

(1) Les siècles ne sont que des jours pour les institutions et les empires. Mais s'il est incontestable que le protestantisme a sauvé l'Europe d'une seconde barbarie, il ne l'est pas moins que depuis Luther, la maison d'Autriche et la papauté sont dans une perpétuelle décadence.

modernes, qu'un hasard, ou je ne sais quelle misère, au lieu de la main de Dieu. Le christianisme est éternel, mais comme l'astre qui luit dans nos ténèbres, il a son mouvement perpétuel, ses retours réguliers, ses phases périodiques. La théocratie était celle de l'église au moyen-âge. Des castes sacerdotales, conservatrices de la foi, connaissant seules les voies du salut, et seules tenant les clefs du ciel, sont nécessaires à un monde barbare, comme un tuteur à un enfant. Mais plus la religion sanctifie les masses, plus le sacerdoce doit s'affaiblir, et quand les multitudes sont transformées, il n'y a plus de prêtres, parce que tout le monde l'est. Au 16e siècle les raisons d'une théocratie n'existaient plus pour les peuples adolescents. Luther opéra donc, contre l'église romaine, une révolution analogue à celle que saint Paul accomplit contre la synagogue judaïque. La religion passa du pontife au peuple, du temple au foyer domestique, de l'autorité à la liberté, du rite stérile à la morale féconde. Le protestantisme fut, je le répète, une renaissance chrétienne. Il en revint à la primitive église: pour le dogme, à la théologie augustinienne; pour l'organisation, à l'élection démocratique. Et, phénomène admirable, les platoniciens fugitifs de l'Orient précédèrent les réformateurs de l'Occident, comme Platon avait précédé le Christ. La plus brillante lumière de la Grèce annonça une seconde fois encore l'étoile de Juda, comme l'aurore le soleil.

La révolution luthérienne eût suffi au monde, et l'on eût dû s'en tenir, s'il eût été possible, à son ardente et large liberté évangélique. Mais les rois,

les peuples, le temps qui détruit tout, l'attaquèrent à la fois, et c'est pour l'organiser énergiquement et la compléter en assurant son avenir, qu'apparut Calvin.

Le réformateur saxon ayant rompu le joug, les anabatistes et les masses rustiques se levèrent, rêvant sur les ruines de la féodalité, une démocratie évangélique sous le sceptre pastoral de Jésus-Christ. Les princes s'armèrent pour les remettre dans les fers. L'Allemagne nagea dans le sang. Menacé de voir le protestantisme s'abîmer en naissant dans les horreurs de la démagogie et du fanatisme, Luther, s'interposant entre les magistrats irrités et les multitudes furieuses, éleva sa voix conciliatrice; mais ne pouvant les fléchir, il proclama l'ordre social d'institution divine, et comme le sacrificateur antique, se voila la tête en signe de deuil pendant l'œuvre effroyable du glaive. Les princes vainqueurs et pour qui la leçon ne fut pas perdue, entreprirent dès-lors, si même ils n'avaient déjà commencé, de soumettre la religion au pouvoir civil. Henri VIII alla plus loin; Henri VIII, qui sur ses bûchers accouplait impartialement un catholique et un luthérien, et fit, dit-on, périr 72,000 hommes dans les supplices; Henri VIII fixa lui-même le dogme et la hiérarchie de l'église anglicane. Ce monstre décapita, comme ses femmes, l'église catholique d'Angleterre, et prit pour son épouse mystique ce fantôme acéphale. Si la scission de la Grande-Bretagne n'eût affaibli la papauté, leur commune ennemie, Luther frémissant eût sans doute anathématisé le tyran, et se fût écrié de nouveau : « Quel est donc ce Henri pour que je

respecte ses blasphèmes et sa violence! Il est le défenseur de l'église! oui, de son église à lui, de cette prostituée qui vit dans la pourpre! moi, mon chef, c'est Christ! Je frapperai du même coup cette église et son défenseur qui ne font qu'un; je les briserai (1)! »

Le Tibère anglais eut pour imitateurs les rois de Suède et de Danemarck, et, de nos jours, celui de Prusse. Ces monarques téméraires ont, comme un captif, enchaîné le Christ aux marches de leur trône. Ces usurpations détestées des réformateurs ont porté l'église romaine à leur jeter à la face l'amer reproche d'avoir soumis la religion au prince, en rompant avec le pape. Mais cette église qui insulte à notre servitude, est-elle donc plus indépendante elle-même? La papauté, abattue par Philippe-le-Bel, est depuis lors la vassale ou de la France ou de l'empire. Et le souverain pontife élu parmi quelques cardinaux italiens ne représente plus aujourd'hui la catholicité qui, à son insu, honore en lui la créature de l'Autriche dont les soldats le gardent dans Rome.

Calvin voulut prévenir cet asservissement du protestantisme. Ce jeune réformateur, austère et silencieux, banni de France, et abordant par hasard à Genève, rappelle involontairement quelque descendant d'Hercule, proscrit de la Grèce, et jeté par la tempête sur quelque plage barbare dont il organise les tribus selon son rude génie dorien. De même que Licurgue rejetait l'or et la pourpre, il repoussa l'art et l'imagination et ne conserva que

(1) Michelet, *Mémoires de Luther.*

la science comme une armure, et la parole comme une épée. Sa cité était un camp religieux, où les hommes réguliers, austères, sombres, où même les femmes graves et belliqueuses, s'exerçaient, comme à des jeux, aux luttes théologiques. Sparte, dit l'Ecriture, était du sang d'Israël. Calvin semble avoir voulu fondre ensemble les génies israélite et dorien, et fonder en Genève une Lacédémone hébraïque où la démocratie grecque se fût unie à la théocratie orientale.

Effectivement, venu après Luther, et au milieu du chaos bouillonnant de la révolution religieuse, le réformateur français, organisateur et démocrate, voyant le protestantisme naissant, menacé par la tyrannie royale et la licence populaire, résolut de lui donner la régularité et l'indépendance, c'est-à-dire, la force et l'empire, en subordonnant l'état à l'église; et, pour atteindre ce double but, il créa le consistoire de Genève. Cette institution souveraine, espèce de censure religieuse et civile, composée de huit ministres et de douze anciens pris dans les conseils, élut pour son président perpétuel Calvin, revêtu ainsi de la suprême magistrature de la république. Ce tribunal rigide inspectait la foi, les mœurs, l'éducation, les hôpitaux, les repas, les vêtements, le luxe, les jeux même, et toutes les choses de la vie réduites à la plus mâle simplicité. Calvin lui-même en donnait l'exemple; et ce chef de la république qui correspondait avec les rois, les réformateurs, les savants, les peuples, et qui devait organiser une partie de l'Europe, recevait pour traitement annuel, le logement, cinquante écus, douze coupes de blé et deux tonneaux de vin.

Luther, qui demeure la figure la plus grandiose de la réformation, n'en fut que le tribun, le prophète. Calvin de race latine, comme son nom et son génie l'indiquent, reliant vigoureusement le protestantisme, en appliqua le principe à la société politique qu'il lui soumit. Il offrit à tous les insurgés de l'Europe une église et une cité modèle dans Genève. Le réformateur exilé en ouvrit les portes aux proscrits de tous les pays. Il les organisa dans ses murs hospitaliers en églises italiennes, espagnoles, flamandes, anglaises, écossaises. Genève, comme une jeune mère, contenait ainsi dans son sein fécond les germes de tous les peuples, ses futurs enfants. Ces exilés attendaient l'heure propice d'aller convertir et délivrer leurs patries. Ces états régénérés, s'organisant d'après Genève, eussent formé autour d'elle, une vaste confédération de républiques. Chose singulière ! Calvin rétablissait démocratiquement la théocratie monarchique de Grégoire VII, détruite par Luther. Il recomposait ainsi l'unité sociale de l'Europe. Genève en eût été la métropole, Calvin le théocrate.

Et, certes, Genève était admirablement située pour devenir la capitale du monde, assise aux bords magnifique du Léman, sous l'éternel horizon des Alpes, au centre des sources du Pô, du Rhône, de la Loire, du Rhin, du Danube, dont les flots eussent porté ses doctrines, ses pèlerins, ses armées, aux extrémités de l'Europe et de l'univers. Déjà cette Rome calviniste, gravait sur ses murs les symboles de la domination temporelle et spirituelle, l'aigle, la clef, surmontés du nom du Christ, pontife et monarque universel.

Cette institution ne devait être qu'une utopie. Le plus grand obstacle à son accomplissement était en elle-même ; c'était sa nature à la fois étroite et gigantesque, son génie compassé, inflexible, exagéré, sa mystérieuse et formidable théologie, son gouvernement de fer, sa domination théocratique, antipathique à son siècle dont elle eût voulu enchaîner la pensée, et, ce qui est étrange, opposée au protestantisme même dont elle eût voulu fixer la foi. Aussi, après la mort de Calvin, Genève l'abolit pour ne conserver que ses doctrines. La nouvelle république de Hollande les adopta. L'Ecosse les reçut tumultueusement et les transmit à l'Angleterre, où, après une sanglante lutte, elles triomphèrent avec Cromwel. Mais partout l'église fut subordonnée à l'état. La France, la France, berceau du réformateur, le repoussa, et ce fut pour lui sa condamnation, et pour son œuvre un coup mortel. La France était nécessaire à sa vaste propagande. Avec sa prompte et vive intelligence, sa langue simple, lucide, propagatrice, son génie assimiliteur et contagieux, avec son épée étincelante des éclairs de la pensée, la France lui eut conquis l'Europe. Calvin l'espérait peut-être ; et cet espoir du réformateur, semblable à la promesse mystérieuse d'un ancien oracle, vit encore, m'assure-t-on, parmi les calvinistes étrangers, qui attendent la conversion de la France, et, par son apostolat, l'évangélisation du monde.

Résumons-nous. La révolution du 16e siècle est essentiellement une réaction évangélique et populaire. Le protestantisme allemand fut uniquement religieux ; Luther est son prophète. Le protestan-

tisme français fut de plus politique; Calvin est son légiste. Le premier eut pour adversaire la papauté; le second la papauté et la royauté. La raison individuelle étant le principe générateur du protestantisme, sa forme normale doit être, dans l'ordre religieux, une église démocratique, dans l'ordre civil, une cité démocratique. Et c'est dans ce double antagonisme qu'est la raison primordiale de sa ruine au 17e siècle.



CHAPITRE II.

—

L'extinction de la dynastie des Valois réunit sur la tête de Henri IV les causes rivales du calvinisme et de la royauté. Ce prince dut choisir; mais, en abjurant à Saint-Denis, il dut aussi garantir les droits de ses vieux guerriers qui, le prenant tout enfant parmi les pâtres du Béarn, l'avaient conduit de victoire en victoire, jusqu'aux marches de son trône, hélas! dans une autre espérance! Toutefois il ne se hâta point, et ce ne fut que quatre ans après son entrée dans Paris que leurs requêtes, presque impérieuses, lui arrachèrent enfin une charte religieuse et politique. Le conseiller d'état Gaspard de Schomberg, l'historien de Thou, le président Jeannin, Dominique de Vic, gouverneur de Calais, tous catholiques, l'élaborèrent pendant un an, de concert avec l'illustre protestant Soffrein de Calignon. Henri IV en discuta lui-même les 92 articles avec les députés calvinistes convoqués à Nantes.

Après avoir proclamé l'entière liberté de religion, l'édit en limitait ainsi l'exercice : Tous Seigneurs hauts et bas justiciers pouvaient avoir, dans un seul de leurs manoirs, une chapelle domestique;

mais les bas justiciers ne devaient admettre que trente personnes dans leur oratoire. Les temples restaient établis aux lieux fixés par les édits précédents; du reste, il était permis, au besoin, d'en bâtir un par balliage, mais dans un faubourg. Etaient exceptés les résidences royales, Paris et cinq lieues à la ronde (le temple de Charenton ne fut autorisé qu'en 1606) et les camps militaires, sauf le quartier-général d'un chef protestant ayant droit à un oratoire. Les églises au nombre de 760 s'assemblaient en synodes, comme l'église gallicane, non de droit, mais par permission royale. Le monarque était représenté aux synodes par un commissaire protestant; deux députés généraux élus et salariés par les églises les représentaient auprès du monarque. L'impression de leurs livres ne pouvait avoir lieu que dans leurs villes; et, pour l'instruction de la jeunesse, quatre académies étaient fondées à Saumur, Sédan, Montauban et Montpellier. Quant à la justice, une chambre, nommée de l'édit, et spécialement chargée de sa conservation, fut érigée au parlement de Paris. Elle était composée d'un président et de seize conseillers, dont un seul protestant qui fut même éliminé. De plus, trois autre chambres mi-parties, c'est-à-dire, formées de six conseillers et un président protestants, et de six conseillers et un président catholiques, furent établies, une en Guienne, une autre en Languedoc, et une troisième en Dauphiné. Du reste, les protestants étaient déclarés admissibles à toutes les charges de l'état, moyennant le serment de fidélité au roi et aux lois. Ils étaient soumis, en outre, aux lois matrimoniales de l'église,

devaient payer la dîme au clergé, et chômer les fêtes catholiques. Enfin, comme gages de la foi royale, des places fortes, dont le nombre accru par des concessions postérieures s'éleva jusqu'à 200, leur étaient garanties temporairement avec un subside de 225,000 écus pour l'entretien général de leur état civil et militaire (1).

Tel est, en substance, ce fameux édit de Nantes, corroboré par d'autres édits subséquents de Henri IV; charte irrévocable, mais transitoire de sa nature, onéreuse à la royauté, insuffisante aux protestants, incomplète en elle-même, et ne pouvant conséquemment produire entre deux partis violents qu'une paix momentanée, garantie moins par les places de sûreté et le sceau royal que par le souvenir d'une ancienne fraternité religieuse et militaire qui liait les calvinistes au monarque. A sa mort tout fut rompu. Marie de Médicis abandonna le gouvernement du royaume à un aventurier florentin qui détruisait l'œuvre du roi. Il n'y eut dès lors en France plus de sécurité pour les honnêtes gens, dit Sully. L'alliance impolitique et le double mariage que la régente conclut avec la cour d'Espagne acheva d'alarmer les protestants; ils crurent voir se relever de leurs tombeaux et s'embrasser les homicides spectres de Charles IX et de Philippe II. Ils s'unirent par un nouveau serment à Saumur, et prirent les armes, commandés par le duc Henri de Rohan. Louis XIII marcha contre eux en personne, et vint échouer devant Montauban. Huit mille de ses soldats et ses meilleurs chefs

(1) Benoit, *Histoire de l'édit de Nantes.*

tombèrent sous les murs de la ville héroïque. Hommes, femmes, enfants, professeurs, écoliers, tout combattait. Ses treize ministres, se relevant de deux heures en deux heures, haranguaient les défenseurs sur la brèche; et c'est sur le bastion occidental de Montmirat, au confluent du fossé et du Tarn, que l'un d'eux, le fameux Chamier, fut tué, comme il criait en menaçant l'ennemi : malheur à toi, Babylone ! Babylone !

Rohan traita de couronne à couronne avec Louis XIII. Cette paix si glorieuse pour les protestants leur fit espérer de réaliser enfin le projet, dès long-temps conçu, d'ériger la France en république, ou du moins le Midi, qu'ils divisaient en 8 cercles fédératifs, à l'exemple de la Hollande (1). Déjà Montauban gravait sur ses médailles : *Respublica Montalbanensis.* Mais Richelieu paraît comme le génie sauveur de la monarchie. Attaqués ou seulement menacés par ce vigoureux adversaire, les protestants reprennent les armes; mais cette fois ils sont vaincus sur terre et sur mer. Le belliqueux cardinal assiége La Rochelle. Assise dans la petite Hollande des Deux-Sèvres, cette ville était une seconde Amsterdam. Dans l'impossibilité d'établir désormais leur république continentale, les protestants pouvaient encore, en occupant l'île de Rhé, en fonder à La Rochelle une maritime.

(1) Le calvinisme est essentiellement fédératif. La forme fédérale est celle de tous les Etats qu'il a fondés, les Pays-Bas, les Etats-Unis d'Amérique. Il donna son génie à Rousseau qui le communiqua, par les Girondins, ses disciples, à la révolution française. Ils révèrent comme les calvinistes une république dans le Midi, et pour les soutenir, les protestants cévenols se levèrent sympathiquement en faveur des infortunés enfants de la Gironde.

Sa puissance était telle que sa flotte avait vaincu la flotte hollandaise, alors la plus formidable du monde. Cette victoire fratricide lui fut fatale. La Hollande, au jour du danger, abandonna, par une politique insensée, son ingrate sœur, et prêta pour l'investir ses vaisseaux à Richelieu. La Rochelle enfin succomba, mais comme devait succomber le dernier boulevart du calvinisme. Après deux siècles, ce siége fait encore l'orgueil de ses enfants qui, dans leur abaissement, conservent religieusement le souvenir de leurs belliqueux ancêtres, et de l'indomptable maire Guiton. Elle montre avec fierté son gothique hôtel de ville, sa table de marbre et la double entaille qu'y creusa l'héroïque maire en jurant, par son poignard, d'en percer de même le cœur de quiconque parlerait de se rendre. La Rochelle perdit sa municipalité et ses murailles; Montauban, Montpellier, Nismes, eurent le même sort. Rohan se soumit fièrement. Le triomphe de Richelieu fut énergique mais juste. En enlevant aux vaincus leurs priviléges politiques et leurs places, il les réduisit, selon son expression, « aux termes où tous les sujets doivent être, c'est-à-dire, à ne pouvoir faire aucun corps séparé dans l'état ». Mais il respecta leurs droits religieux, et même dans toute l'étendue qu'ils avaient prise durant les guerres civiles. Cette modification de l'édit de Nantes déchiré par la victoire, le cardinal la consacra par un nouvel édit que, pour rassurer les protestants, il se hâta de publier à Nismes, sous le titre d'*Edit de grâce*, afin qu'il leur rappelât à la fois leur défaite et la générosité du vainqueur. Les insurrections protestantes et catholiques mar-

chaient pour ainsi dire de front. Mais il est remarquable que Richelieu combattait les premières avec l'épée et les secondes avec la hache. Il s'attachait Rohan et décapitait Montmorency.

C'est que dans cette lutte religieuse, ce grand homme n'était pas, comme on pourrait le croire, le champion de l'église romaine. Il était uniquement le ministre de la France. Il voulait fonder la monarchie pure, relever par son moyen le royaume déchiré par les factions, et le replacer à la tête de l'Europe. Voilà son but et sa gloire. Aussi tandis qu'au dedans il abattait le protestantisme, il le secourait au dehors contre la maison d'Autriche, en Hollande contre la branche espagnole, en Allemagne contre la branche germanique. Il releva l'union évangélique deux fois tombée sanglante dans les champs de Prague et de Lutter. Il précipite contre l'empereur, Gustave-Adolphe. Ce roi mort, il le remplace par Bernard de Saxe-Weimar. L'Allemagne fatiguée, il la relève enfin par la France qui, après sa mort, décida le triomphe du protestantisme germanique reconnu par le traité de Westphalie. Le roi d'Angleterre veut soutenir l'empire, le cardinal soulève contre lui l'Ecosse puritaine et Cromwel.

Ainsi donc, en abattant les calvinistes, Richelieu domptait non une secte religieuse, mais un parti politique qui, trop faible pour réorganiser la France, l'ébranlait, la déchirait, s'épuisait lui-même en stériles efforts, et devait nécessairement ployer dans sa tragique lutte avec la vieille monarchie. Mais en terrassant ses adversaires, il leur ouvrit les carrières nationales. Tout fumants encore

des guerres civiles, ils s'y précipitèrent, s'y calmèrent; et leur orageuse activité se transforma en une activité régulière et féconde. Leurs mains noircies par l'arquebuse ranimèrent l'agriculture, le commerce, l'industrie. Ils créèrent la marine; et s'ils reprirent les armes, ce fut à la voix de la patrie, et pour sa prospérité et pour sa gloire. Deux protestants, les jeunes Turenne et Duquesne, brillaient à la tête de ses armées de terre et de mer, qui devaient se mesurer avec l'Europe. L'œuvre de Richelieu fut grande et juste; mais sa victoire fut moins féconde que sa modération et que son habileté à opérer la fusion des partis et l'unité politique de la France. Voilà son vrai triomphe. Toutefois la monarchie qu'il a sauvée et fortifiée, n'écoutant que sa vengeance, ne voudra-t-elle pas exterminer un parti qu'il s'est contenté de mettre à ses pieds, vaincu et désarmé. Les principes vivants sont, de leur nature, jaloux, intolérants, sans entrailles. Le fort cherche à dévorer impitoyablement le faible; et lorsque se transformant en multitudes populaires, ils descendent sur les places publiques, ils s'y déchirent comme les tigres.

Une réaction immense s'opérait; à un siècle d'individualisme et de bouillonnements populaires succédait un siècle d'unité et de pompeux despotisme. La monarchie française, depuis 500 ans en travail d'accomplir sa laborieuse évolution, violemment arrêtée par le calvinisme, reprend, après la tempête, son ascension glorieuse. Tout à coup sortie de ses derniers orages, elle arrive avec Louis XIV à son éclatant apogée. Tous les partis, honteux de leurs stériles et tragiques discordes,

courbèrent la tête devant ce jeune et fier monarque dont la majestueuse beauté était l'emblème de la France. Il était né avec un idéal de royauté asiatique encore inconnue dans notre Occident. Elle consistait, non à conduire ses armées, car il n'était pas un héros; non à diriger sa diplomatie, car il n'était pas un politique; non à organiser son gouvernement, car il n'était pas un administrateur; mais à régner, à siéger sur son trône, à recevoir les lauriers de ses généraux, les soumissions des peuples vaincus, les hommages des rois alliés, les ambassades des monarques lointains, l'encens de l'univers, et, dans l'ivresse de son pouvoir et de ses passions voilées de gloire, immobile, invisible et tonnant tel que le Jupiter antique parmi les foudres de son ciel. Comme pour glorifier dans cet homme Dieu la suprême élévation de la royauté qui ne devait plus que décliner après lui, la France lui fit le plus glorieux cortége de ses enfants immortels, guerriers, ministres, magistrats, évêques, orateurs, poètes, dont l'épée, la voix, la lyre perpétuent dans la postérité son éternelle apothéose. Ainsi, nul par lui-même, mais grand par son peuple et tout-puissant par le principe social dont il était la personnification superbe, il imposa sa volonté à l'Europe, son nom à son siècle et sa gloire à l'avenir.

Comme la monarchie française, l'église gallicane sortait des luttes du calvinisme, épurée, rajeunie, fortifiée, et se personnifiait pour triompher aussi dans un homme, dans un prince de l'éloquence, dans Bossuet. Après la fondation de nouveaux séminaires, la réformation d'anciens monastères, l'ap-

parition de saints et savants hommes, Bourdaloue, Mascaron, Fléchier, montaient dans les chaires; les lumières de Port-Royal resplandissaient dans les solitudes de Chevreuse ; et au-dessus d'eux tous ce théocratique Bossuet qui semble issu d'un prêtre de Memphis et de quelque belliqueuse prophetesse d'Israël. Il tonnait contre le calvinisme; il rappellait au jeune roi les guerres civiles du dernier siècle, la révolution d'Angleterre, l'échafaud de Witchall; il évoquait à ses yeux l'ombre gémissante de Charles I. Dans ses assemblées quinquennales, le clergé sollicitait instamment Louis XIV d'achever l'œuvre de Richelieu, de détruire ce *monstre de l'hérésie*, *ces chaires de pestilence*, *ces synagogues de Satan* (1). Il ne parlait en chaire des deux religions que sous le symbole de Sara et d'Agar. La France effectivement offrit pendant 25 ans le déplorable spectacle du ménage d'Abraham; et ces chapitres préliminaires ne seront remplis que du récit des jalouses violences de Sara, jusqu'à l'expulsion de la jeune et plaintive Agar dans le désert.

(1) Harangue de l'assemblée de 1660 à Louis XIV.



CHAPITRE III.

—

Déjà en 1660, quand Louis XIV épousa Marie-Thérèse, infante d'Espagne, l'extirpation de l'hérésie fut une des clauses du contrat qui unissait ces deux petits-fils de Philippe II, le sombre *défenseur de l'église* (1). Cependant le premier coup ne partit que l'année suivante du lit de mort de Mazarin. Tant que Cromwel avait vécu, l'italien, qu'il soumettait au rôle honteux de cet animal timide et rusé chargé de chasser la proie du lion, avait craint d'irriter le héros puritain protecteur du protestantisme européen. Mais Cromwel n'était plus. La république anglaise, si glorieuse, avait fait place à la honteuse restauration des Stuarts, qui, en reconnaissance des secours et de l'appui de la France, lui subordonnaient la politique de l'Angleterre. Charles II s'était même engagé à catholiser les trois royaumes, et, sous le prétexte sacré du salut des peuples, recevait de Louis XIV un subside de quelques millions, que ce prince épicurien employait à se perdre

(1) Le démon du Midi portait parmi ses titres fastueux de roi d'Espagne, des Indes, etc., celui de *defensor ecclesiæ romanæ*.

lui-même dans la débauche et le scandale. Ainsi, dès l'origine même, la lutte religieuse n'était pas, comme on pourrait le croire, bornée à la France: elle fut européenne.

Cependant Mazarin porta le premier coup au protestantisme français; mais, comme par une punition divine, il mourut avant d'exécuter son projet. Il avait nommé une commission, prise également dans les deux religions, qu'après sa mort le roi envoya dans tout le royaume vérifier le titre légal des temples, des écoles, des cimetières, pour en réduire rigoureusement le nombre aux termes de l'édit de Nantes. Il importait peu que les protestants eussent, selon leurs besoins, multiplié les lieux de prière, et de dernier sommeil; et quant aux écoles élémentaires, non stipulées à la vérité par l'édit, elles en étaient le complément naturel et indispensable pour conduire l'enfance jusqu'aux hautes études académiques. Elles furent toutes supprimées, et les petits enfants livrés ainsi, dans l'âge le plus impressionnable, à l'enseignement et aux séductions des prêtres. Le duc Henri de Rohan s'était construit une chapelle domestique à son château de Blain, en Bretagne, qu'il avait hérité d'Olivier de Clisson par un de ses ancêtres, gendre du fameux connétable : la duchesse de Rohan-Chabot, qui l'avait reçu de son père, ne put conserver cet oratoire, que semblaient devoir protéger la mémoire de son aïeul Sully et la beauté de sa fille, la duchesse de Soubise, une des colombes de Louis XIV.

C'est donc sous le perfide prétexte de maintenir l'intégrité de l'édit de Nantes que la révocation,

qui devait l'abolir, commença. On repoussa les protestants dans des étroites limites, comme un troupeau qu'on renferme, pour l'égorger, dans les murs du bercail. On ne tarda pas à les franchir, et ce fut par l'arrêt contre les relaps (1663). Ces malheureux, que le repentir ramenait dans la foi paternelle, furent condamnés au bannissement, le ministre, qui les recevait, à la destitution, et le consistoire au démolissement du temple. C'était la ruine entière d'une église. Dès lors on ne s'arrêta plus. L'âge de la conversion des enfants fut fixé à 14 ans, et l'on commença à les enlever à leurs mères. Les malades durent recevoir la visite d'un prêtre, accompagné d'un consul. Le chant des psaumes, hors du temple, fut défendu, et le blasphême, non pas contre Dieu, mais contre la Vierge, puni. Picot, curé de Cerlangue, en Normandie, accusa Pierre Vigier, du bourg de Montiviliers, d'avoir parlé de la Vierge avec irrévérance. Le parlement de Rouen condamna Vigier à une amende de 100 livres, puis à une seconde encore de même valeur pour fonder une messe perpétuelle à l'honneur de la Vierge outragée, à être enfin conduit lui-même par le bourreau, pieds et tête nus, dans les rues de Montiviliers, jusqu'au grand portail de l'église de St.-Sauveur, et à y faire, à genoux, amende honorable, portant à la main une torche de cire ardente du poids de 4 livres, et cet écriteau sur le front : Blasphémateur contre l'honneur, pureté et virginité de la sainte Vierge. En 1665, la persécution était déjà assez violente pour que Frédéric Guillaume, margrave de Brandebourg, et le vrai fondateur de la monarchie prussienne, écrivit

au roi en faveur des protestants opprimés. Louis XIV, intéressé à ménager encore les princes allemands, répondit au Grand-Electeur que bien qu'il n'eût à rendre compte à personne de sa conduite envers ses sujets réformés, il condescendait cependant à l'assurer qu'il était engagé au maintien de leurs édits, et par sa parole royale, et par le souvenir de leur fidélité pendant la Fronde. L'un d'eux effectivement, Turenne, avait sauvé le jeune roi et la régente; mais la reconnaissance n'empêcha pas Anne d'Autriche d'exiger de son fils, au lit de mort, le serment solennel d'abolir le protestantisme en France (1).

Long-temps les fêtes de la cour, alors la plus brillante de l'univers, et la passion de l'amour et de la gloire qui captivait le jeune monarque, l'empêchèrent d'accomplir sérieusement cette promesse jurée sur l'autel nuptial et sur le tombeau maternel. Malgré sa volonté souveraine, elle divisait violemment son conseil. Les attaques de Letellier, champion des jésuites, rencontraient une forte résistance dans Colbert, patron des protestants, dont il employait si utilement, dans ses fondations industrielles et dans l'économie des finances royales, le génie régulier et laborieux. Cette secrète lutte des ministres donna dès l'origine à la persécution une marche incertaine, ondoyante, contradictoire même dans son flux et son reflux perpétuel, que l'on eut pris pour les hésitations du crime et les palpitations des remords. Cependant une multitude

(1) Voyez sur la persécution en général, Benoit, histoire de l'édit de Nantes.

d'arrêts vexatoires précéda les grands coups. Défense aux ministres de sortir en robe, de faire aucune exhortation ni prière en plain air au convoi des morts. Défense de les ensevelir après six heures du matin et avant six heures du soir, au printemps et en été; après huit heures du matin et avant quatre heures du soir, en automne et en hiver. Défense de chanter dans les temples au passage du Saint-Sacrement; défense aux ministres de consoler à voix haute les prisonniers et de donner à l'église romaine d'autre qualification que celle de catholique; défense aux notaires de mentionner l'église réformée sans l'adjonction préalable du mot prétendue, sous peine d'une amende multipliée autant de fois que l'omission de ce mot. Si un ministre lisait en chaire les douleurs des juifs sous Nabuchodonosor et sous Hérode, c'était Louis XIV qu'on désignait sous le nom du roi de Babylone et du tyran Iduméen. Le pasteur était condamné à faire amende honorable, les fers aux pieds, la corde au cou, la tête rasée par le bourreau, après quoi on le chassait de France. Les prêtres avaient à leur service des relaps qui se glissaient impunément dans les temples. Les consistoires étaient souvent condamnés à les démolir à leurs frais; encore trouva-t-on extraordinaire qu'on leur en laissât les débris, parce que les empereurs romains confisquaient la poussière des autels des faux dieux. Quantité de temples furent détruits, parce que, disait-on, ils étaient trop voisins des églises, et que les cloches et les chants des deux cultes troublaient, en se mêlant, leurs carillons et leurs mélodies; sous le même prétexte, on supprima les cimetières; mais certes

ce n'était pas que nos morts troublassent le sommeil de leurs morts, car la terre, impartiale mère, endort avec le même amour tous ses enfants qui, fatigués du dur labeur de la vie, reposent profondément sur son sein.

Enfin, la chambre de l'édit fut attaquée (1668). Les députés de toutes les églises de France accoururent à St.-Germain. Le marquis de Ruvigny, député général, les introduisit, alarmés et suppliants, devant le roi. Pierre Dubosc, ministre de Caen, porta la parole. Il était né en 1623, à Rouen, d'une famille illustre dans la robe, dont un des membres, président de la cour des aides, avait, par zèle pour le protestantisme naissant, péri sur l'échafaud vers le milieu du dernier siècle. Comme les Basnage, ses compatriotes, il avait transporté du barreau dans la chaire l'éloquence paternelle, grave, mâle, puissante par un geste énergique, un organe sonore, une physionomie majestueuse. La célébrité l'avait fait appeler, en même temps que Claude, à l'église de Paris pour y remplacer les vénérables Drelincourt et Daillé, alors fort vieux. Mais il n'avait pas voulu quitter Caen où un pasteur de son caractère et de sa réputation était nécessaire pour résister aux jésuites dont la haine lui avait déjà valu un exil de six mois à Chalons-sur-Marne. Son revers avait tourné en triomphe, en lui procurant la connaissance de Colbert et l'amitié perfide de Letellier. Dubosc dit au roi que la chambre était l'unique colonne de l'édit, et que s'il sapait cet appui, dont la chute entraînerait la ruine de l'église, il était à craindre que les protestants alarmés n'allassent chercher un refuge à l'étranger. « Au nom de Dieu,

Sire, écoutez en cette occasion nos gémissements et nos plaintes ! Ayez pitié de nos maux ! ayez pitié de tant de pauvres sujets qui, depuis long-temps, ne vivent plus que de leurs larmes! » Dubosc n'obtint en réponse qu'un majestueux *j'y penserai*, et les compliments de Louis XIV et d'une cour toujours empressée de suivre les goûts du monarque. Il dut à son éloquence et à la faveur du roi, la triste mission, qu'il remplit constamment à l'avenir, de porter au pied du trône les gémissements de son peuple. Dubosc fut l'orateur des persécutés dont Claude fut l'athlète. La chambre de l'édit fut abolie bientôt après (1669); et, comme le ministre l'avait prédit, les protestants effrayés commencèrent de sortir de France. Le roi pour les retenir promulgua une loi qui menaçait de mort les fugitifs. Mais elle n'arrêta pas cette grande émigration toujours croissante, qui, durant 20 ans, ne discontinua plus de s'acheminer vers l'exil.

Ces craintives multitudes y avaient été précédées par un homme hardi, que le besoin de la vengeance, et non l'espoir d'un abri, avait conduit dans les états protestants, Roux de Macilly. Né parmi le tumulte et les bombes du siége de La Rochelle, il avait reçu de son tragique berceau une ardente et belliqueuse piété qu'il avait sucée comme le lait de son héroïque cité maternelle. C'était une de ces têtes communes dans le midi, téméraires peut-être mais généreuses. Sa poitrine était sillonnée de coups de pique et d'arquebuse reçus à la bataille de Lens et à l'assaut de Lérida. Marcilly parcourut les cours du nord; il invita les princes protestants, au nom de la foi commune en péril, à se liguer contre

Louis XIV, qui, après l'avoir détruite en France, ne manquerait pas de l'attaquer dans toute l'Europe. Ces puissances écoutèrent, à ce qu'il paraît, ce conseil prévoyant et hardi qu'elles réalisèrent plus tard dans la ligue d'Ausbourg. Le roi d'Angleterre, momentanément privé de ce honteux subside de catholisation britannique, feignit, pour obtenir encore cet argent nécessaire à ses plaisirs, d'entrer dans les complots de Marcilly. Louis XIV le comprit, et Ruvigny, chargé de quelques millions, accourut à Londres. C'était un vieillard humble, circonspect, d'une certaine habileté, d'une incontestable vertu et d'un zèle ardent pour son roi et pour son Dieu. Ce double zèle, plus sincère qu'intelligent et que praticable, l'honorant de la confiance des églises et de la cour, l'avait fait choisir par les protestants pour leur député général, et par le monarque pour son envoyé particulier vers les princes non catholiques. Louis XIV l'employait à calmer les défiances de ses sujets et de ses alliés sur ses préparatifs hostiles dont l'évidence souleva un cri universel contre l'imprudent vieillard qui trahissait, dans son aveugle dévouement, le protestantisme français et européen. Le roi d'Angleterre lui révéla le projet de Marcilly. D'un cabinet où il était caché, Ruvigny vit même un jour le conspirateur furieux qui s'écriait, en brandissant un couteau : « Voyez-vous, il ne faut que cela pour mettre le monde en repos ! Je connais parmi les officiers réformés, et dans les propres gardes du roi, plus de mille Ravaillac en France. » Charles II eut cependant la délicatesse de refuser l'extradition de Marcilly qui se réfugia sur le continent. Mais Turenne

ayant appris de Louis XIV même le secret de la conspiration, pour montrer l'horreur qu'il en éprouvait comme protestant, ou peut-être sa fidélité comme nouveau catholique, envoya trois officiers de sa maison à la recherche de Marcilly. Ils le découvrirent en Suisse, l'attirèrent dans une embûche, l'enlevèrent traîtreusement et le conduisirent à Paris. Non-seulement il ne révéla rien de son complot, mais, pour en éterniser le mystère, il résolut même de se donner la mort. Il s'arracha, avec un verre tranchant, les parties génitales, et les cacha sous lui dans la paille de son grabat. Mais sa subite défaillance, produite par l'hémorragie, le trahit. Le geôlier appela les juges et le bourreau. Ils se hâtèrent de le jeter sur la sellette et de là sur une roue, et de le rompre vif sur le seuil de sa prison devant le grand Châtelet. Le vieux ministre Daillé l'assista durant sa douloureuse agonie, pendant laquelle il ne cessa jusqu'à la fin de donner aux protestants des avertissements prophétiques mêlés à ses emportements contre Louis XIV.

Marcilly s'abusait. Il n'eut point trouvé de Ravaillac, ni même beaucoup d'hommes conservant comme lui cette tragique piété des défenseurs de La Rochelle. Marcilly était un soldat de Coligny perdu dans le nouveau siècle. Mais s'il n'avait que peu ou point de complices, on ne peut nier qu'il n'existât de nombreux mécontents. Toutes les carrières se fermaient de jour en jour devant les protestants. Il courut même une rumeur, mensongère sans doute, que le roi les expulsait de toutes les hautes classes, et qu'à peine Colbert avait obtenu qu'on leur laissât les deux professions les plus viles

alors, l'agriculture et l'industrie. Ainsi force leur fut de se trouver heureux de conserver en espoir ce qui faisait révolter les ilotes, la glèbe et la meule. Encore cette dernière profession leur était-elle disputée. Soit intérêt, soit fanatisme, le peuple catholique sollicitait leur exclusion des corps de métiers. Les lingères mêmes ne voulurent plus de graves huguenotes dans leurs légères corporations fondées par saint Louis. Le roi, dans ses mémoires, dit lui-même au Dauphin, qu'il résolut de n'employer désormais que de bons chrétiens, c'est-à-dire des catholiques. Dès-lors les protestants n'obtinrent plus d'avancement dans les armées de terre et de mer. Abraham Duquesne, fils d'un corsaire de Dieppe, capitaine de vaisseau en 1628, l'était encore quarante ans après. Aussi le vieux marin, dont l'âme était non moins orageuse que l'océan où il était né, laissait échapper des bouffées de colère et de mépris à la face des Estrées et des Vivonnes, amiraux de cour, qui n'avaient encore navigué que parmi les naïades de Saint-Germain. Duquesne avait vu naître la marine française, l'avait pour ainsi dire créée, exercée à la victoire, et le jour n'était pas éloigné où il devait l'arracher à Ruyter, et disputer l'empire des mers aux hollandais; vieillard homérique que la gloire vint trouver sur son vaisseau à l'âge où la mort vient chercher le commun des hommes pour le sépulcre. Enfin, comme il était incorruptible et nécessaire, on le nomma lieutenant-général de la marine, mais on refusa toujours à ses services le grade de vice-amiral qu'on offrait à sa conversion, et qu'il dédaigna.



CHAPITRE IV.

—

La France était alors une vaste arène théologique. Louis XIV, ses ministres, les parlements étaient, comme les juges, infidèles à la vérité, des deux camps. Dès qu'ils supposaient un droit suffisamment battu par leurs docteurs, ils le renversaient, et ses ruines marquaient le progrès du combat et de la conquête, si ce n'est de la victoire. La nation, muette devant le monarque, se passionnait pour ces controverses où elle trouvait un aliment à son intelligence, et l'ombre encore de la plus chère de ses libertés, celle de la parole. La religion étant le fondement des sociétés, les chaires devinrent de véritables tribunes où se débattaient, en présence du plus absolu des rois, les orageux intérêts de la monarchie, de la démocratie et des révolutions de ce siècle. Pour caractériser ces diverses sectes militantes, il est nécessaire de remonter jusqu'à leur origine.

Au XVe siècle deux réformes de l'église furent tentées simultanément : l'une germanique, radicale, populaire, par Jean Hus ; l'autre latine, modérée, aristocratique, par les pères de Constance. La ré-

forme du peuple fut momentanément étouffée par le concile, et celle du concile par la papauté. La première triompha enfin avec Luther; la seconde, accueillie tacitement en France, d'où elle était sortie peut-être, s'y confondit avec ses antiques libertés religieuses; et voilà pourquoi la France, à demi-réformée déjà, repoussa constamment le protestantisme complet, comme elle avait rejeté le catholicisme absolu. Elle y forma depuis deux rameaux, le jansénisme, qui, adoptant comme les protestants, la théologie augustinienne, se rattachait aux parlements, et le gallicanisme proprement dit, qui, sans avoir d'autres doctrines que celles de Rome, s'alliait néamoins contre elle à la royauté. Enfin l'ordre des jésuites, fondé pour combattre toutes les hérésies, se déclarait le champion de la souveraineté pontificale. Ainsi donc, les jésuites représentaient l'église théocratique, les gallicans l'église royale, les jansénistes l'église parlementaire, et les protestants l'église démocratique. Les protestants et les jésuites, représentants de deux principes absolus, étaient seuls, on le voit, deux partis antipathiques et irréconciliables. Les jansénistes et les gallicans n'étaient que des partis intermédiaires, des diminutifs dégénérés de ces grands corps dont ils partagèrent la destinée; et leur fausse position nous expliquera dans le cours de cette histoire leurs inconséquences qui seraient sans cela d'étranges mystères; pourquoi, par exemple, l'assemblée de 1682 fut hostile au calvinisme tout en paraissant rompre avec le pape; pourquoi ces gallicans restèrent unis aux jésuites et abandonnèrent à leur fureur les infortunés jansénistes; pour-

quoi ces mêmes jansénistes, arrivés au pouvoir, continuèrent contre nous, malgré leurs vertus et leurs sympathies, l'œuvre sanglante des jésuites. C'est qu'entre Gerson et Luther il y avait rivalité de réforme, et antipathie de nature entre Luther et Loyola.

Ce siècle fécond, qui dota l'église gallicane de tant de beaux génies, donna aussi au pastorat protestant un grand nombre d'hommes illustres. Ce n'étaient plus, à la vérité, ces gigantesques réformateurs dont la voix ébranlait, régénérait, créait les empires, ni ces fougueux ministres dont les figures belliqueuses apparaissent dans les orages des guerres civiles. C'étaient des pasteurs doctes, graves, pacifiques. Après Dumoulin, Mestrerat, Drelincourt, Daillé, Ferry, Bochard, venaient par rang d'âge, Claude, Dubosc, que suivaient Jurieu, les Saurin, les Basnage. Les plus vieux conservaient un calvinisme déjà mitigé; la plupart professaient cet arminianisme introduit par Amyrault, et quelques autres un socinianisme qui recevait son nom de Pajon, ministre d'Orléans. Forts de science, de vertu, de foi, leur faiblesse, dans ce siècle de règle inflexible et d'unité, dérivait de l'éternelle instabilité du principe fondamental de leur église, dont ils s'obstinaient à fixer la mobile et mystique enceinte en l'encombrant d'un amas d'incohérents symboles. Ils oubliaient que le protestantisme ressemble à ces antiques cités, qui, par leur constitution, ne pouvaient avoir d'autres murailles que les poitrines de leurs enfants et la foudre tutélaire de leur Dieu.

L'église romaine, au contraire, régulière, uni-

forme, immobile, était comme une vaste forteresse garnie de tours. Ses défenseurs avaient tout pour eux, le nombre, l'organisation, l'appui du pouvoir, l'assentiment des esprits consacrant leurs victoires mensongères, et quelquefois le génie qui les transmet aux siècles futurs. Toutefois leur camp, dont l'unité n'empêchait pas les discordes, retentissait encore des querelles mal apaisées des jésuites et des jansénistes. Ces derniers, dont Arnauld était le chef et Port-Royal la métropole, faisaient refleurir, dans la vallée de Chevreuse, les jours des cénobites du désert. Venus après l'abaissement du calvinisme par Richelieu, ces illustres solitaires semblent avoir voulu le réaliser dans l'église romaine en conservant son pontificat, ses hiérarchies, ses ordres monastiques, ses rites et ses pompes, et rendre au catholicisme dégénéré une haute théologie, une morale austère et une tendance démocratique, projet impraticable qui les poussa d'inconséquence en inconséquence à leur ruine. Les jésuites prirent l'alarme ; ils virent dans Port-Royal le fantôme de Genève, et dans Jansénius l'*image de Calvin* (1). Arnauld avait fait de saint Pierre l'égal de saint Paul : ils crièrent à l'hérésie. Son monastère avait recueilli les chefs de la fronde : ils crièrent à la faction. Les jansénistes accablèrent ces calomniateurs de tout le poids de leur science et de leur vertu. Et Pascal enlevant dans ses serres la tortueuse Compagnie gonflée de rage, la tordit toute sifflante de douleur et de honte, et la livra au mépris de l'univers. La couleuvre irrita Louis XIV contre ses

(1) Ils firent de Cornelius Jansenius l'anagramme, *Calvini sensus in ore*, image ou verbe de Calvin.

vainqueurs. Port-Royal fut forcé, ses vierges dispersées, ses docteurs proscrits. Mais le combat continua jusqu'à ce qu'enfin, fatiguée de l'acharnement des deux partis qui troublaient l'église, Rome leur imposa silence (1668). C'est alors que pour se justifier auprès du monarque et du pontife, de l'accusation de rebellion et d'hérésie, et dans l'espoir d'obtenir de la *Société* l'oubli de leurs victoires, Arnauld et ses disciples demandèrent à combattre les protestants.

Ainsi la *paix de Clément IX* avait réuni contre eux tous les partis, jésuites, jansénistes, gallicans, à la tête desquels Bossuet s'élança dans l'arène. Gallican pur, il demandait à Port-Royal cette *soumission et cette croyance pieuse* qu'il plaçait au-dessus *de la foi*, *vertu théologale*, et condamnait dans la Compagnie le relâchement de ses doctrines, et, comme dit Saint-Simon, *sa morale d'Europe et d'Asie*. Étranger à toutes les écoles rivales, il se plaça au centre de toutes pour les rallier et devenir leur chef commun dans cette croisade théologique, dont il fut le héros impétueux; et pour conquérir à force de combat, et par le droit du génie, le sceptre pastoral de l'église gallicane, qu'il tint pendant trente ans avec une hautaine soumission à la suzeraineté romaine. Comme un général qui prépare le champ de bataille où il veut défier ses ennemis, Bossuet dressa l'*exposition de la doctrine catholique;* il inscrivit sur son drapeau, dans tous les dogmes nécessaires, unité; dans les douteux, liberté; dans tout le reste, charité.

Ce programme religieux était aussi celui des protestants. Tous les esprits gravitaient irrésisti-

blement vers l'unité. L'unité était le besoin de toutes les âmes qui, fatiguées de discordes, soupiraient après le repos. Et le bruit de l'organisation d'une seule église catholique, vague et confus murmure d'un désir universel, s'était depuis long-temps répandu dans toute l'Europe. L'ingénieux et tolérant Calixte (1), professeur à l'université d'Helmstad, et le plus grand théologien de l'Allemagne pendant la première moitié de ce siècle, avait formulé ce rêve en un système reproduit et défendu plus tard par Jurieu. D'après son vaste plan, toutes les églises d'occident et d'orient, c'est-à-dire la romaine, la grecque, l'arménienne, l'éthiopienne, la moscovite, l'anglicane, la luthérienne, la calviniste, etc., formeraient une grande confédération chrétienne. Toutes ces communions, libres, égales entr'elles, disaient enfin à l'église romaine, leur prétendue dominatrice : descends, descends du trône, jette ta couronne et ton sceptre, ôte ta robe sanglante et assieds-toi parmi nous au banquet du Christ, seul pontife et seul roi.

Mais l'égise romaine ne pouvait, sans s'anéantir elle-même, abdiquer l'empire qu'elle prétend tenir de Jésus-Christ. Bossuet entendait rétablir l'ancienne monarchie catholique par la conquête,

(1) Georges Callisen, né en 1586 à Mulby, Holstein, professeur de philosophie, et puis de théologie, à Helmstad. Les docteurs de cette université s'étant engagés par serment à pacifier l'église, Calixte qui, dans ce but, avait déjà parcouru la Hollande, l'Angleterre et la France, recherchant les points de contact des diverses communions chrétiennes, dressa son plan de confédération universelle. Le pacificateur de l'église souleva contre lui une tempête théologique si furieuse que les princes allemands furent obligés d'imposer silence à leurs docteurs acharnés après l'illustre vieillard.

moyen qui flattait son génie belliqueux, et employant les têtes de toutes les sectes révoltées aux pieds du souverain pontife. Il s'écriait déjà que l'Angleterre et toutes les nations protestantes, lasses de leur anarchie religieuse, soupiraient après la règle catholique. Il s'opérait effectivement un retour, pour ainsi dire involontaire, et c'est pour accélérer ce reflux des esprits qu'il composa l'*exposition*. Le vieux catholicisme du moyen-âge perdait sous sa plume son type originel. Son ancienne définition faisait place à une nouvelle qui ne lui convenait plus ou convenait aussi bien à toutes les sectes. Réduisant tout à l'expression la plus simple, et au sens le plus général, on trouvait l'élément commun de dogmes divers, une raison à l'altération des rites, une vérité sous l'étrangeté des symboles, un sentiment religieux dans les superstitions populaires, enfin, un fondement évangélique même aux hiérarchies sacerdotales; quelques concessions apparentes, nulles au fond, et l'élasticité des mots déguisant l'inflexibilité des dogmes. Bossuet édita secrètement quelques exemplaires de son livre, qu'il répandit pour tâter le clergé et le public. Les ministres Noguier et Labastide le réfutèrent, et n'y reconnaissant pas l'enseignement catholique, défièrent son auteur de le publier sans encourir la censure du pape. Bossuet releva le défi, et le livre parut, non seulement avec l'approbation de l'église de France, mais avec celle encore de toute la catholicité romaine, par l'organe du souverain pontife. Il produisit une vive sensation dans toute l'Europe.

Cet éclatant démenti donné aux ministres par

la catholicité tout entière prouva bien moins leur erreur que son accord avec Bossuet. Mais, en admettant l'orthodoxie de son livre, cette théorie sacerdotale n'est point le catholicisme populaire. En cherchant le sens primitif des superstitions on peut en trouver un raisonnable aux plus monstrueuses. Il est peut-être un sentiment céleste dans les ognons du Nil, et une immortelle vérité dans le serpent sacré des Caffres, bien que ce légume et ce reptile n'en soient pas moins comme dieux abominables devant l'Éternel. De même, en effaçant le type d'un culte et le cachet distinctif de ses dogmes, il est aisé, non seulement de réunir en une seule église toutes les sectes chrétiennes, dont la tige commune est l'évangile, mais encore toutes les religions du monde, dont la révélation naturelle est le tronc éternel.

L'*exposition* valut à Bossuet un grand nombre d'antagonistes et de conquêtes. L'église de Montpellier lui offrit l'un et l'autre dans Brueys. C'était un homme d'un caractère léger, mobile, incolore, ou plutôt se teignant selon l'heure et le soleil comme le caméléon ; d'un remarquable talent qu'il volait à tout le monde, et dont il prodiguait l'encens grossier à toutes les grandeurs, hormis à la vertu malheureuse, qu'il n'honora jamais que de ses outrages. Il eut l'audace de se mesurer avec Bossuet, qui, sans daigner lui répondre, l'appela près de lui et le convertit. Le prélat le présenta à Louis XIV qui le combla de pensions. Brueys argumenta aussitôt, avec la plus abjecte impudence, contre les ministres protestants. Il voulut même réfuter son propre livre contre Bossuet, et, ce qui

est singulier, ne put jamais y réussir. Il se fit prêtre, puis auteur comique, et ne cessa depuis de mener de front l'église et le théâtre.

Mais Bossuet avait déjà fait à la cour de plus brillants néophytes. Les premiers furent les marquis de Dangeau et de Courcillon, arrière-petits-fils par leur mère du fameux Mornay. L'aîné, qui était un aigle au reversi, devint, grâce au jeu et à sa conversion, conseiller d'état d'épée, chevalier des ordres du roi, grand-maître des ordres militaires de Notre-Dame de Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, gouverneur de la Touraine, et, par alliance, cousin de la main gauche de l'électeur de Bavière. Le cadet était un savant, un polyglotte et un grammairien si passionné, qu'absorbé tout entier dans les mystères d'un adverbe, il ne se fût point aperçu, dit son biographe, de l'écroulement du monde. Il entra dans les ordres, cumula quatre abbayes, et les charges de lecteur du roi et de camérier du pape; il fut encore académicien, comme son frère, et envoyé extraordinaire en Pologne.

Mais la conquête la plus éclatante de Bossuet fut, sans comparaison, celle de Turenne. Dans l'universelle gravitation des esprits vers l'unité, Turenne, d'un caractère indifférent et phlegmatique, eût instinctivement suivi l'immense troupeau qui revenait dans l'église romaine, si son âme, grande et candide, n'en eût été long-temps écartée par les propres séductions qu'on lui faisait pour l'y attirer. Mazarin lui avait offert une de ses innombrables nièces qu'il dotait avec les trésors de la France, Louis XIV le gouvernement du Dauphiné

et l'épée de connétable. Turenne refusa constamment, et l'église réformée de Paris dont il était une des colonnes et son plus illustre ornement, rendit à Dieu de solennelles actions de grâces dans le temple de Charenton, pour la conservation d'une âme qui lui échappait cependant. Quand on n'eut plus rien à lui offrir, Turenne ébranlé par les écrits d'Arnauld, subjugué par l'exposition de Bossuet, se convertit; de sorte que, chose remarquable, c'est par Port-Royal qu'il rentra dans l'église romaine. Il fit entre les mains et dans la chapelle de l'archevêque de Paris une abjuration secrète qui retentit bientôt dans toute l'Europe. Louis XIV lui fit l'injure de lui présenter encore la plus grande charge de la couronne. Turenne refusa tout. Le pape lui écrivit pour le féliciter. On dit même qu'il lui offrit le chapeau de cardinal. Eh! mon Dieu, répondit en riant le vieux maréchal rougissant, je serais trop empêché avec cette calotte et cette longue queue!

Turenne, dont personne ne suspecta jamais la sincérité, vécut dans sa nouvelle religion avec la même tiédeur que dans l'ancienne, et ne suivit guère, il paraît, d'autre rite extérieur que la messe, où il escortait Louis XIV (1). Il prêta pourtant l'autorité de son nom et de son exemple à la réunion projetée dont il se fit le promoteur et le patron,

(1) Il demandait au cardinal (de Bouillon) à la Pentecôte, s'il ne pourrait pas bien communier sans se confesser. Son neveu lui dit que non.... Il alla pourtant à confesse pour la coutume. Il disait : « Mais faut-il dire à ce récollet comme à M. de Saint-Gervais (son directeur) : est-ce tout de même? » En vérité une telle âme est bien digne du ciel! (Mme de Sévigné, *lettre du* 12 *août* 1675.)

tâcha d'aboucher ensemble les évêques et les ministres, et, comme dit Mascaron, montra derrière lui à ses anciens coreligionnaires le pont où il venait de passer l'abîme. Le duc de Bouillon, son frère, l'y avait précédé. Les ducs de Duras et de Lorges, fils aînés de sa sœur, l'y suivirent, malgré la douleur qu'ils causaient à leur fidèle et pieuse mère. Le troisième qu'elle destinait au ministère évangélique se réfugia plus tard en Angleterre. Le nouveau roi Jacques II l'envoya combattre le duc de Monmouth, fils naturel de son prédécesseur, qui lui disputait la couronne. Le jeune Duras le vainquit, obtint ses titres avec le rang de pair d'Angleterre, sous le nom de lord Faversham, et même épousa secrètement, dit-on, la veuve du dernier roi, l'infante Catherine de Portugal. Quant à leurs trois sœurs, la comtesse de Roye suivit à Copenhague son mari, général des troupes du Danemarck, d'où ils passèrent en Angleterre, sous le prince d'Orange; la marquise de Miremont fut retenue et convertie forcément avec son époux et sa fille; mais ses fils se réfugièrent à Londres où l'aîné, dont le nom reviendra souvent dans cette histoire, fut, auprès de la reine Anne, comme l'ambassadeur des Cévennes insurgées. Enfin mademoiselle de Duras imita ses frères aînés, et, par un motif de vanité féminine plutôt que de piété véritable, illustra sa conversion par la lutte célèbre de Claude et de Bossuet que je vais raconter ici.

Jean Claude, né en 1619 à la Salvetat, en Rouergue, avait desservi successivement les églises de Duras, de Saint-Affrique et de Nismes. C'était un homme de mœurs douces et pures, d'un caractère

aimable, d'une remarquable éloquence, et surtout d'un vaste savoir où sa forte et souple dialectique puisait ses armes. En 1666 ses talents le firent appeler par le consistoire de Charenton, qui voulut opposer aux théologiens catholiques de Paris un ministre de leur taille. Claude se mesura d'abord avec les docteurs de Port-Royal (1668). Sa réfutation de leur livre sur *la perpétuité de la foi* les fit trembler *d'avoir commis l'église contre lui* (1). Il écrivit plus tard la *défense de la Réformation* (1673). Ses adversaires, qu'il avait pour tactique d'envelopper dans leurs propres filets, lui firent une réputation de subtilité sophistique. Lui, prétendait au contraire n'être qu'un *esprit grossier suivant toujours son grand chemin* (2). Et c'était effectivement un des caractères de son habileté de jeter dans une discussion, d'une manière inattendue, des objections tellement simples qu'elles déconcertaient les plus hardis argumentateurs. Enfin Mlle de Duras le mit aux prises avec Bossuet. Quel sublime spectacle pour un siècle croyant que ces deux puissants athlètes combattant devant Dieu pour le salut d'une âme prête à décider, sur leur parole, de son sort éternel!

Le 1er mars 1678, à trois heures après midi, ils se rendirent à l'hôtel de Roye où les attendaient Mlle de Duras, la comtesse sa sœur, le duc de Richelieu et quelques autres amis des deux sexes et des deux religions. La future néophyte avait fixé d'avance avec Bossuet le sujet de la conférence, sur la matière de l'église. Et c'était la question fonda-

(1) Expression de Nicole. (2) Expression de Claude.

mentale; car dans toutes ces controverses, de quoi s'agissait-il entre les évêques et les ministres? Uniquement de montrer aux multitudes qu'ils se disputaient les portes de la véritable église qui, une fois reconnues, étaient celles même du ciel. Mais le sujet est immense; et pour borner le champ où le débat devait se renfermer, Bossuet donna à Mlle de Duras des instructions préliminaires qu'il est nécessaire de rappeler succinctement au lecteur.

Le mot Εκλεςιη église, désignait dans les républiques grecques, l'assemblée des citoyens, sur la place publique, autour de la tribune aux harangues, et chez les premiers chrétiens, la société des fidèles réunis dans le temple, autour de la chaire évangélique. C'est dans ce sens que les apôtres parlent des églises de Corinthe, d'Éphèse, etc.

Mais dans un sens général ce mot signifie le corps des rachetés qui ont déjà fait, qui font, ou qui feront leur migration sur la terre. C'est l'assemblée des premiers-nés dont les noms sont écrits dans les cieux (1). La famille du Christ qui est dans les cieux et sur la terre (2). Voilà l'église que Jésus-Christ a aimée comme son épouse, pour laquelle il s'est donné lui-même (3); l'église qu'il a édifiée sur le rocher et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point (4); l'édifice dont les apôtres et les prophètes sont le fondement, et Jésus-Christ la pierre angulaire (5). Elle est une, Jésus-Christ est son chef. Elle n'a qu'un seul temple, le ciel (6); qu'un seul

(1) Héb. XII, 23. — (2) Eph. III, 15. — (3) *Ibid.* V, 25. — (4) Matth. XVI, 18. — (5) Eph. II, 20. — (6) Héb. VIII, 1.

pontife, Jésus-Christ (1); qu'un seul autel, Jésus-Christ (2); qu'un seul sacrifice, Jésus-Christ (3).

Maintenant qu'est-ce que l'église catholique ou universelle? « L'église qui est le corps de Christ et dont il est le chef, dit saint Augustin, est celle qui est répandue en tout lieu. Ce vaste corps, dont le chef est monté au ciel, comprend non-seulement les fidèles qui existent, mais encore ceux qui ont passé avant nous, et qui viendront après nous jusqu'à la fin des siècles (4). » Les Pères, en général, définissent l'église : la société des fidèles; Montan, la société des justes; Donat, la société des vertueux; Pélage, la société des parfaits; Wiclef et Jean Hus, la société des prédestinés; Luther et tous les réformateurs, la société des saints et des élus. Cette église, dit Mélanchton, n'est point imaginaire comme la cité de Platon. Elle est réelle, mais invisible, parce que Dieu seul connaît ses élus, et qu'elle est pour ainsi dire, une société d'âmes. Ses marques extérieures sont l'administration des sacrements et la prédication de l'évangile ; de sorte que partout où elles existent, on peut dire : là sont les élus de Dieu. Or, comme toutes les communions chrétiennes conservent ces signes, Calixte, et plus tard Jurieu, en conclurent hardiment que toutes les sectes du monde, non séparées de Jésus-Christ, quoique divisées entre elles, composaient l'église catholique; système qui les conduisit à réorganiser par la tolérance l'unité universelle.

Mais l'église avait subi une révolution immense

(1) Héb. VI, 20. — (2) *Ibid.* XIII. 10. — (3) *Ibid.* X, 12.

(4) Augustinus, in psalm. LXII, 9. Enchirid. ad Laur. cap. LVI.

au moyen-âge. De démocratique elle était devenue monarchique, et, qui plus est, transférée du peuple en un corps sacerdotal indépendant qui s'en arrogeant presque exclusivement le titre et le pouvoir, s'interposait entre la terre et le ciel. Elle s'était donné une métropole dans Rome, un souverain dans le pape, et un fondateur à la papauté dans saint Pierre, élevé au rang de prince des apôtres, et de vicaire unique de Jésus-Christ. C'était une théocratie gigantesque aux innombrables hiérarchies dont le pêcheur de Génézareth déployait du haut du ciel l'indissoluble filet, pour y pêcher le monde. Cette fiction audacieuse avait pu, jusqu'à un certain point, se réaliser, grâce aux siècles barbares et à l'instinctive subordination de la force brutale envers l'esprit civilisateur, dont les prodiges subjuguèrent son penchant au merveilleux. Elle se fondait d'ailleurs, et sur l'évangile et sur la raison. Dieu, disait le clergé romain, comme les Brames et toutes les castes sacerdotales, Dieu n'a pu promulguer sa loi sans établir en même temps une société distincte qui en fût la dépositaire fidèle, la conservatrice vigilante et l'interprète infaillible. Avant le Christ, c'était la synagogue; depuis le Christ, l'église romaine. Cette église est visible, organisée et palpable, comme la république de Venise ou le royaume de France. Elle est perpétuelle, véridique, universelle, une; hors d'elle point de salut.

Les docteurs catholiques, avec une imperturbable audace, disaient aux protestants : L'église est éternelle, et vous êtes d'hier; infaillible, et vous variez sans cesse; une, et vous formez mille sectes;

universelle, et chacune de vos sectes compte à peine quelques individus; donc vous n'êtes pas la véritable église. — Les protestants répondaient : Votre éternité, votre infaillibilité, votre universalité, votre unité, sont des mensonges historiques. L'église romaine n'est pas l'église fondée par Jésus-Christ. Il en est d'elle comme du vaisseau de Thésée dont la carène vermoulue, refaite de pièces neuves, n'était plus celle qui avait porté le fondateur d'Athènes et le vainqueur du Minotaure. Si l'église est visible et matérielle comme un état politique, il en résulte, à moins que vous ne souteniez qu'elle n'est composée que de justes, que les pécheurs qu'elle contient sont aussi les membres de Jésus-Christ, ce qui est un blasphème horrible. Mais si l'église catholique est invisible, ce qui d'après l'Ecriture est incontestable, l'église romaine n'est pas l'église catholique, seule une, seule infaillible, seule universelle, seule éternelle.

Telle est cette multiple et fondamentale question. Bossuet réduisit la controverse à ce point, savoir : qu'en niant l'infaillibilité du pape, les protestants sont forcés d'admettre qu'un particulier, quelqu'ignorant qu'il soit, peut mieux entendre la Bible que l'église universelle. — Bien plus : avant l'examen, il doute nécessairement si la Bible est inspirée de Dieu. — Et il s'engagea d'avance envers Mlle de Duras d'en arracher l'aveu à Claude.

Après les salutations d'usage et un échange de graves civilités, Bossuet, entrant en matière, exposa la question. Claude y répondit par un *discours assez long, fort net et fort composé*. Bossuet avait posé en principe que jamais des particuliers n'ont le droit

de se séparer de l'église. Claude objecta le jugement de la synagogue lorsqu'elle condamna Jésus-Christ. « Dites-moi, monsieur, ajouta-t-il, un particulier qui eût cru alors que Jésus était le vrai Christ, n'eût-il pas mieux jugé que tout le reste de la synagogue ? » — Cette objection frappa les assistants; Bossuet s'en aperçut et reprit vivement : « Il aurait fallu qu'au moment où Jésus-Christ fut condamné par la synagogue, il n'y eût aucune autorité certaine à laquelle on dût nécessairement céder. Mais qui oserait le dire, puisque Jésus-Christ était lui-même sur la terre ! » — « Mais cette autorité était contestée! » — « Il est vrai; mais elle était infaillible. Je ne dis pas que l'église ne soit jamais contestée; je dis qu'elle est infaillible, et qu'il y eut toujours sur la terre une autorité visible et parlante à qui il faut céder. Avant Jésus-Christ, la synagogue; après lui, l'église. Otez-moi l'église, il me faut Jésus-Christ. Nous avons l'Écriture, dites-vous ? oui sans doute. Mais elle se laisse expliquer comme on veut, et ne réplique jamais. Or, il faut un moyen certain de résoudre les doutes: il faut une église infaillible. »

Bossuet raisonnant d'après l'infaillibilité de l'église, comme d'après un axiome incontesté, Claude voulut porter la discussion sur ce terrain fondamental. Bossuet s'y refusa, en disant : « Nous convenons tous les deux qu'il existe une véritable église, que le Saint-Esprit y réside, et que pour révéler la vérité, il se sert de deux moyens extérieurs, l'Eglise et l'Ecriture. Mais par laquelle commence-t-il ? Vous dites que c'est par l'Ecriture qu'il vous fait connaître l'église; moi je dis que par le

baptême et par la profession du symbole nous croyons d'abord à l'autorité de l'église qui nous explique ensuite l'Ecriture. »

« Mais, reprit Claude, par ce raisonnement vous feriez conclure à chacun en faveur de son église. Les Grecs, les Arméniens, les Ethiopiens, nous-mêmes, que vous croyez dans l'erreur, chacun de nous a reçu l'Écriture sainte de l'église où il a été baptisé. Chacun la croit la vraie église énoncée dans le symbole, et dans les commencements on n'en connaît même pas d'autre. Si, ayant reçu sans examen l'Ecriture de cette église où nous avons été baptisés, il faut aussi en recevoir aveuglément toutes les interprétations, c'est un argument pour conclure que chacun doit rester dans sa religion. »

Cette objection si simple, mais inattendue, déconcerta Bossuet. Claude s'en aperçut. « L'esprit de M. de Condom, dit-il, n'était pas dans son état ordinaire, et cette liberté qui lui est si naturelle diminua sensiblement. » — « Je ne parlais qu'en tremblant, dit Bossuet lui-même, voyant qu'il s'agissait du salut d'une âme; et je priai Dieu qui me faisait voir si clairement la vérité, qu'il me donnât des paroles pour la mettre dans tout son jour.... Je veux bien avoir tremblé devant M. Claude, pourvu que même en tremblant j'aie dit la vérité. Je l'ai dite; il n'y a qu'à voir qu'elles ont été mes réponses, et si j'en ai moins tiré de la bouche de M. Claude l'aveu que j'en prétendais. Après cela, plus j'aurai tremblé, et plus j'aurai été faible, plus il sera assuré que c'est la vérité qui me soutenait. »

Bossuet répondit : « Il faut distinguer la cause des Grecs de celle des protestants. Les Grecs errent

à la vérité en prenant une fausse église pour l'église véritable; mais du moins ils reconnaissent en principe qu'il faut croire à la véritable église. Tandis que les protestants établissent qu'on n'est pas obligé de se soumettre à son jugement. Il suit de votre principe que le fidèle ne peut pas même croire sur la foi de l'église que l'Ecriture est la parole de Dieu. » — « Il le peut d'une foi humaine, repartit Claude; mais non d'une foi divine. » — « Qui dit une foi humaine, reprit Bossuet, dit une foi douteuse. » — « Il ne doute pas, répliqua Claude, il ignore. » — « Eh bien! monsieur, c'est assez, ajouta Bossuet. Il y a donc dans votre religion un point où un chrétien ne sait pas même si l'évangile est une fable ou une vérité. »

Tout le monde se leva. La conférence avait duré cinq heures; et il n'y eut plus que quelques arguments jetés çà et là dans la conversation générale, comme des traits isolés et perdus dans le dernier tumulte d'un combat. Telle fut, selon Bossuet, cette conférence célèbre dont la gloire efface celle où Calixte, en 1614, vainquit, au château de Hemelschembourg, le jésuite Turrianus. Claude en donne, il est vrai, une relation assez différente. La véhémence de leur lutte troubla leur mémoire, mais sans altérer leur sincérité, qui, variant sur l'ordre et les résultats de la discussion, fut, avant que l'esprit de parti l'eût envenimée, unanime à se rendre réciproquement une éclatante justice (1).

« On parlait de part et d'autre assez serré, dit

(1) *Voy.* les relations que Bossuet et Claude ont données de la conférence. J'ai choisi celle de Bossuet comme la moins connue des protestants, et la moins contestée des catholiques.

Bossuet, à la réserve du commencement, où M. Claude étendait un peu son discours; dans tout le reste il allait au fait, et se présentait à la difficulté sans reculer. Il est vrai qu'il tendait plutôt à m'envelopper dans les inconvénients où je l'engageais, qu'à montrer comment il en pourrait sortir lui-même. Mais enfin tout cela était de la cause, et il dit assurément tout ce que la science pouvait fournir dans le point où nous nous étions renfermés.... J'avais à faire à un homme qui écoutait patiemment, qui parlait avec force et netteté, et qui enfin poussait les difficultés jusqu'aux dernières précisions.... M. Claude défendit sa cause avec toute l'habileté possible, et si subtilement, que je craignis pour ceux qui l'écoutaient. »

Claude est bien plus expansif encore dans le témoignage qu'il rend à Bossuet : « J'ai eu et j'aurai toujours pour lui non-seulement tout le respect que je dois au rang qu'il tient, mais principalement toute l'estime que mérite sa vertu reconnue de tout le monde, et toute l'admiration que s'attirent les grâces et les beaux dons que Dieu lui a départis. Dans la conférence que j'eus avec lui, je reconnus en lui un esprit vif et pénétrant, une conception nette, une expression juste et facile, et surtout une très-grande honnêteté. Il soutint ses principes avec autant de force qu'on pouvait les soutenir. Il leur donna toute la couleur qu'on pouvait leur donner, et il les ménagea avec art et habileté. En un mot, je fus charmé des qualités de sa personne. »

Enfin l'un et l'autre faisait des vœux pour que Dieu ramenât son adversaire dans la véritable église et dans la voie du salut.

« Mlle de Duras me parut touchée, ajoute Bossuet. Je me retirai toutefois en tremblant, et craignant toujours que ma faiblesse n'eût mis son âme en péril, et la vérité en doute. Je la vis le lendemain : je fus consolé.... Le 22 mars, je retournai à Paris pour recevoir son abjuration. Elle la fit dans l'église des R. P. de la doctrine chrétienne... »

Peut-être serait-il juste d'ajouter à l'honneur de Claude que Bossuet avait sinon choisi, du moins déterminé et préparé d'avance le terrain où il l'appelait à l'improviste; que son principe de l'infaillibilité, aujourd'hui en ruine, est remplacé par le principe protestant de la raison individuelle sur lequel la société tout entière cherche à s'asseoir; qu'en s'établissant juge entre l'évêque et le ministre, Mlle de Duras usait, pour passer d'une église à l'autre, de ce principe même auquel, en le condamnant, elle rendait à son insu, par son abjuration, un hommage aussi éclatant que le démenti qu'elle donnait en même temps à la sincérité de sa conversion; tant il est peu aisé de trahir impunément sa conscience et la vérité! Et cependant son siècle condamna Claude; et le nôtre, égaré par son jugement inique, ne connaît guère ce ministre que comme le plus illustre de ces vaincus que Bossuet traîne, chargés des fers de sa gloire, à son char de triomphe.

Louis XIV aidait à ces triomphes par des moyens injurieux au génie de Bossuet. Il empêcha l'impression de la relation de Claude, qui ne l'obtint enfin que par la faveur superbe de son adversaire. Courbé sous la fatalité du siècle et d'un sceptre de fer, le ministre refusa de renouveler à l'avenir ces

combats théologiques dont les grands seigneurs prétendaient illustrer leur misérable conversion, comme ces héros antiques honoraient, par les luttes des athlètes, le sépulcre obscur où ils gisaient rongés des vers. Déjà les maisons de Bouillon, de Coligny, de Rohan, de la Tremouille, de Sully, avaient abjuré. Ces grands vassaux qu'une turbulence féodale avait amenés au protestantisme, en sortirent par servilité monarchique. La petite noblesse plus fidèle émigra, et parut dans les champs de batailles de la seconde révolution d'Angleterre. Le peu qui resta en France, flottant entre son Dieu et son roi, n'ayant ni le courage de l'exil ni celui de l'insurrection, donna, pendant un siècle, le déplorable exemple de la faiblesse et de l'apostasie.

—



CHAPITRE V.

—

La persécution intérieure fut quelque temps ralentie par l'invasion de la Hollande, qui n'était elle-même qu'une croisade contre le protestantisme européen. Dans le siècle précédent, la France n'avait dû son salut qu'à la révolution luthérienne qui, scindant en deux religions le corps germanique, arrêta Charles-Quint dont l'ambition menaçait l'Europe d'un joug universel. Depuis lors, la France avait eu les puissances protestantes pour alliées dans sa perpétuelle lutte contre la double maison d'Autriche. C'était la politique de François Ier, de Henri IV, de Richelieu, de Lyonne même. Mais ce grand ministre venait de mourir; et Louvois, son successeur, à l'instigation des Jésuites, arma l'ambition de Louis XIV contre une république ancienne et fidèle alliée qui, menacée tout-à-coup contre la foi des traités et le droit des nations, rappelait encore au monarque leur vieille amitié, par la bouche de son ambassadeur, fils du célèbre Grotius.

La Hollande, république créée par le calvinisme, dans des marais où, selon la belle expression

de Saurin, elle n'avait de *fondement solide que les têtes de ses fondateurs* et l'active énergie de son peuple, avait pris en moins d'un siècle un développement immense. Semblable à son sol, mince écorce de terre flottante sur l'océan, faible comme continentale, elle était formidable comme maritime. Mais ses vaisseaux qui sillonnaient en tout sens les mers du globe étaient moins hardis encore que ses esprits, aventureux explorateurs de l'océan de l'intelligence. C'est là que s'élaboraient de grandes théories démocratiques, d'audacieux systèmes de philosophie. C'est là que toutes les idées avaient droit de cité, et, comme les abeilles, vivaient sous un même toit, pétrissant leur miel, avec une pacifique et tumultueuse activité. Toutefois, cette république, si florissante, avait en naissant contracté un vice mortel. Elle portait en son sein une lutte incessante, entre la liberté et le libérateur, perpétuée d'âge en âge, et avec des succès divers, entre la démocratie et le stathoudérat personnifiés alors, la première dans Jean de Witt, grand-pensionnaire de la république, le second dans un jeune prince de la maison de Nassau, momentanément abaissée par le parti républicain, ami de la France. De sorte que, par son invasion, Louis XIV renversa un gouvernement allié et releva une faction hostile, dont le chef ambitieux ramassa, dans le sang du magistrat suprême, les faisceaux avilis de la république, avec lesquels il conquit la dictature de l'Europe entière, qu'il ligua deux fois contre la France. Certes, la voix plaintive de mes pères qui, du fond de la tombe, s'élève encore contre le despotisme de leur brillant monar-

que, ne m'aveugle pas sur sa grandeur ; et je l'admire, malgré leurs gémissements, dans la prospérité de ma patrie. Je sais que depuis l'invasion de la Grèce, par Xercès, le monde n'a guère vu un déploiement de puissance plus imposant que celui de Louis XIV, envahissant la Hollande à la tête de ses armées et de ses flottes, commandées par Condé, Turenne, Luxembourg, Duquesne, créées et administrées par Colbert et par Louvois, et conquérant, en quelques jours, le sol de cette malheureuse république. Mais je sais aussi que depuis Marathon et Salamine, l'Univers n'a point vu de plus glorieux héroïsme que celui du peuple hollandais, résolu de s'abandonner en proie à l'Océan plutôt qu'à un monarque étranger, ou chargeant sur ses vaisseaux les débris de la patrie et de la liberté, de s'exiler pour toujours, avec ces trésors sacrés, dans les archipels de l'Inde. Tout-à-coup apparaît un jeune prince de 20 ans. Il est chétif, frêle, pâle, mais animé d'un génie tenace et d'un héroïque désir d'être le libérateur d'un état fondé par ses ancêtres. Il monte à cheval ; il combat à la tète de quelques faibles milices; il appelle à la défense de la foi commune les princes du nord, et chasse, avec leur secours, les armées du grand roi du sol de la république délivrée. Voilà un spectacle digne des hommes, digne dès anges, digne de Dieu!

O France, tu as depuis éprouvé le même destin, et tes victoires comme tes infortunes ont effacé toutes celles de l'Univers! Mais les gloires incomparables de ta liberté, doivent te faire rougir de celles de ta servitude! Souviens-toi de tes jours de deuil, et détruis ces portes triomphales! Brise ces ima-

ges ! Efface ces inscriptions et ces symboles ! Le monarque qui éleva ces monuments de sa puissance, jeta dans leurs fondements l'orgueil, l'injustice, le parjure, le sang de Turenne et de Ruyter; et de leurs cimes funèbres, les ombres plaintives de Jean et de Corneille de Witt, te reprochent leur fin tragique et l'irréparable décadence de leur patrie !

Ainsi la lutte religieuse sortit de France et devint européenne. Cette guerre donna au protestantisme un chef, Guillaume d'Orange. Les deux religions semblaient se personnifier dans leurs champions: le catholicisme dans ce roi majestueux, superbe et pareil à un monarque oriental; le calvinisme dans ce jeune stathouder, austère et simple comme le dictateur d'une république d'occident. Leur gigantesque lutte se ramifie long-temps dans le cours de ces chroniques du désert.

Cependant, au milieu de ses conquêtes et de ses triomphes, Louis XIV sentait, entre les passions de l'amour et de la gloire, croître un sentiment plus intime, la dévotion, inspirée par la mélancolie de l'homme mûr, qui voit son soleil incliner vers le couchant. Le jubilé de 1676 produisait ce retour intérieur vers la religion qui, quoique faible, indécis, intermittent, l'engagea pourtant à s'occuper plus assidûment des conversions. Comme la violence et la contrainte eussent été dangereuses pendant la guerre, il employa la séduction plus prudente et non moins efficace. Il consacra, à cet objet, les revenus des économats des grandes abbayes de Saint-Germain-des-Prés et de Citeaux, avec le tiers de ses droits de régale, dont il donna la caisse à Pélisson, nouvellement converti.

Pélisson-Fontannier, né à Béziers, d'une famille originaire de Castres, et commis du contrôleur général Fouquet, entraîné dans la catastrophe de ce ministre, dont il défendit noblement l'infortune, avait été, pour sa généreuse éloquence, jeté dans les cachots de la Bastille. Il y gémissait depuis plusieurs années, lorsque, apprenant que le roi travaillait à la destruction du calvinisme, il pensa qu'une conversion spontanée serait le plus sûr moyen de sortir de l'abîme, dans l'ombre duquel la *vérité*, disait-il, *avait brillé plus vivement à ses yeux* Il ne se trompa point; et cet homme, fidèle à son patron malheureux, trahit lâchement son Christ, dont on dressait la croix. Il s'esquiva, sans dire adieu, je pense, à l'araignée compagne de sa captivité, dont la fidélité au malheur et la piété envers les temples abandonnés lui eussent rappelé son devoir. Après avoir abjuré furtivement dans les cryptes de la cathédrale de Chartres, comme s'il eût craint le soleil, il écrivit au roi cette audacieuse lâcheté: « Sire, quelque profond que soit mon respect pour votre majesté, j'ai cru devoir faire sans elle la seule chose du monde qu'il ne faut point faire pour lui obéir. » Pélisson prit le petit collet; eut de nombreux bénéfices; devint maître des requêtes, historiographe du roi, qu'il suivait aux armées, et acheteur d'âmes, après avoir vendu la sienne. Tant de misères durent affliger bien profondément son ami Dubosc, dont l'incorruptibilité encore plus que l'éloquence, lui méritait le titre de grand homme, qu'il lui donne dans sa correspondance.

Directeur de la caisse des conversions, Pélisson

en distribuait les fonds aux évêques, qui n'avaient pas tardé à imiter l'exemple de celui de Grenoble, Lecamus, digne inventeur de ce honteux apostolat. Ils lui renvoyaient de longues listes des noms de ces ignobles néophytes, avec le prix d'achat côté à la marge. Le taux moyen n'était pas fort élevé. Chaque âme se payait environ six livres, un peu moins qu'un pourceau. Envoyez, envoyez toujours, leur écrivait Pélisson! Vous demandez de l'argent, en voilà! Cinq, dix, quinze, vingt mille livres! Et tous les trimestres il étalait aux yeux du roi ces marchés scandaleux. La doctrine dorée de M. Pélisson, disait plaisamment la Cour, est bien plus convaincante que celle de M. de Meaux. Les protestants appelaient sa caisse la boîte de Pandore. Mais il se comparait lui-même à la cruche de la veuve de Sarepta, dans laquelle Dieu multipliait la farine et l'huile; image sainte, qui voile une misère infecte. Plus tard, Pélisson devint le régisseur des dépouilles de ses anciens frères exilés ou tués. Il se fit l'antagoniste des ministres réfugiés, et l'apologiste de la dragonnade auprès du pape. Et voilà un homme qui repose encore avec honneur dans son sépulcre! (1)

Pélisson n'était l'apôtre que d'une vile canaille, qui vendait son âme juste ce qu'elle valait; mais pour celle d'un plus haut rang, et qui surfaisait son prix, il était des séductions plus considérables, dont le roi lui-même était la source. C'étaient, pour la bourgeoisie, des pensions, des bénéfices; pour la noblesse, des grades, des cordons, un sourire

(1) Pélisson, correspondance. Benoît, hist. de l'éd. de N.

du monarque; pour les pasteurs, le projet de réunion conçu par Bossuet. Quelques-uns donnèrent aveuglément dans le piège; ils furent même assez nombreux pour former un parti déplorable, à la tête duquel se mit Dallemagne, ministre de Sezanne, en Brie. Vainement les esprit sensés se récrièrent-ils en gémissant de leur imprudente crédulité. Vainement Claude combattit ce projet et leur en montra le danger et l'impossibilité. En effet, il n'était peut-être pas impossible de réunir, d'après le plan de Calixte, en une confédération universelle, toutes les communions chrétiennes qui n'eussent pas, en s'alliant ainsi, altéré leur constitution et leur nature. Mais fondre ensemble les deux extrêmes, les deux plus antipathiques, en supposant cette fusion réalisable, il n'en fût résulté qu'un monstre. Le catholicisme et le calvinisme forment chacun un tout complet et absolu. Faits pour s'entre-détruire et se combattre, ils peuvent cesser leur lutte, s'embrasser; mais s'unir, jamais. Aussi, lorsque Dallemagne, comme plus tard Mollanus et Lebnitz, demandèrent quelles étaient les concessions de l'église romaine, Bossuet, forcé de s'expliquer, répondit qu'elle n'en pouvait faire aucune, si ce n'est d'insignifiantes sur la discipline. C'était donc l'entier sacrifice du protestantisme qu'on exigeait sous ce déguisement. C'eût été l'alliance du lion et de la chèvre. Le fort eût dévoré le faible. Cependant, ces négociations eurent les plus déplorables résultats, en augmentant l'indécision de beaucoup de consciences chancelantes, et en leur fournissant des prétextes de consommer leur infidélité. Dallemagne fut le premier puni; car son troupeau,

réalisant le système de son pasteur, l'abandonna sans doute, puisqu'il n'existe plus aujourd'hui un seul protestant à Sézanne. Il ne put réparer son erreur, qu'il expia dans l'exil par d'abondantes larmes.

Cette période de stratagèmes et d'astuce était sous la haute direction d'un homme qui en est le vrai symbole, Letellier. Ce ministre s'était élevé au service de Mazarin et de la régente, pendant les troubles de la fronde. C'était un vieillard souple et d'une douceur cruelle, d'une aménité féroce. Les projets violents qu'il avançait matoisement au conseil, apparaissaient encore, à sa sortie, sur sa face allongée comme celle de l'hyène, puisque le comte de Grammont croyait alors voir en lui *une fouine qui, venant d'égorger des poulets, se lèche le museau teint de leur sang.* Il eût pu de même comparer ses deux fils à deux sangliers toujours hérissés et grondants. Les triomphes de la guerre de Hollande, qu'ils avaient conseillée, portèrent au comble la prospérité de cette famille néfaste. Letellier fut nommé chancelier, Louvois, secrétaire d'état de la guerre, et son frère archevêque de Rheims; de sorte que cette maison se trouva tout à la fois à la tête des armées, de la justice et du sacerdoce français. Tandis que s'élevait jusqu'aux nues ce colosse qui menaçait les protestants, Colbert, leur protecteur, renversé par le triomphe d'une guerre injuste, entreprise contre son avis, était précipité dans leur ruine, que sa chute devait accélérer encore.

De même que l'astucieux Letellier marchait de concert avec le bouillant P. Annat, le fougueux

Louvois s'unit, pour continuer leur œuvre, au cauteleux Lachaise, nouveau confesseur du roi. Un point, sans plus, celui des amours, leur manquait pour rester, seuls, les maîtres absolus du monarque. S'apercevant que Louis XIV se lassait de Madame de Montespan, qu'ils détestaient comme protectrice de Colbert, ils s'emparèrent de ces nuages passagers, et en firent crever le courroux sur la tête de la hautaine favorite. En même temps, ils lui suscitèrent une rivale qu'ils trouvèrent au pied même de son lit, dans lequel ils n'eurent qu'à la faire entrer. C'était la fameuse Françoise d'Aubigné, fille de Constant d'Aubigné, qui, tantôt protestant et tantôt catholique, avait trahi son père, le prodigieux capitaine Théodore Agrippa. Le vieux calviniste irrité maudit son fils qui, poursuivi par la malédiction paternelle dans l'ancien monde, se réfugia dans le nouveau, où il mourut misérablement. La fille, orpheline et pauvre, revenue en France, fut recueillie dans un couvent de Niort, d'où la jeune créole, belle, modeste et spirituelle, moins encore pourtant qu'ambitieuse, passa dans le lit de Scarron, et, après sa mort, dans les antichambres de Madame de Montespan, qui lui confia la garde des enfants illégitimes qu'elle avait eus du roi. C'est là que Louvois et Lachaise la prirent pour la donner au monarque. Elle avait alors quarante ans; mais sa beauté était de celles dont la fleur dure jusqu'à la plus tardive automne, et attend, pour tomber, le triomphe de l'ambition la plus colossale. Elle partageait la haine de Louvois contre Colbert, qui lui avait refusé une pension dans ses mauvais jours, et sa piété mondaine

était semblable à celle des jésuites. « Songez à votre salut, écrivait-elle à son frère; vivez sobrement et prenez le matin du lait de vache bouilli un moment et écrêmé... Réjouissez-vous et pensez à votre salut, car il n'est rien de plus doux que le plaisir et la piété... Préparez-vous à la mort le plus gaîment que vous pourrez. » — C'est, comme on voit, sous un langage chrétien, la philosophie d'Horace. Cette philosophie était à peu près aussi la religion du roi, qui devint de jour en jour, plus épris d'elle. « Sire, répondait-elle, pensez à votre salut! » Et chaque jour elle le renvoyait un *peu plus épris et moins désespéré*.

Madame de Maintenon était née protestante; mais, en maîtresse - femme, elle avait pressenti, long-temps à l'avance, *que ce règne-là n'était pas le règne des huguenots*. Henri de Ruvigny, député-général, à la place de son vieux père infirme, se plaignit au roi, au nom des protestants d'Amersfort, des persécutions d'Aubigné, gouverneur de cette ville. « Ne maltraitez plus les huguenots, lui écrivit aussitôt sa sœur, ayez pitié de gens plus malheureux que coupables. » — Ces conseils ne l'arrêtèrent pas, et Ruvigny dit au roi que ses persécutions étaient d'autant plus inconvenantes, que d'Aubigné était né protestant, ainsi que sa sœur! Ces mots inconsidérés furent un coup de foudre pour Louis XIV, et surtout pour Madame de Maintenon, qui sentant, avec effroi, sous le courroux du monarque, vaciller sa fortune naissante, n'hésita pas à la cimenter des larmes et du sang de ses frères. « Ce Ruvigny est intraitable, s'écrie-t-elle!.. Ceci m'engage à approuver des choses fort oppo-

sées à mes sentiments !... Le P. Lachaise inspire au roi de grandes choses.... Il n'y aura bientôt plus qu'une religion dans le royaume ; c'est le sentiment de M. de Louvois, et je le crois là-dessus, bien plus que M. Colbert, qui ne pense qu'à ses finances, et jamais à la religion.... Si Dieu conserve le roi, il n'y aura plus de huguenots dans vingt ans... » (1)

En reconnaissance de son élévation, Madame de Maintenon promit à Louvois la perte de Colbert, et à Lachaise, la ruine du protestantisme. Elle en fit l'homicide vœu entre les mains du confesseur, par le nom redoutable du grand Ignace de Loyola (2).

(1) Lettres de M.me de Maintenon. — (2) C'est du moins ce que, dans la chronique galante de Bussy, Mme de Montespan reproche, comme une rumeur publique, à Mme de Maintenon.



CHAPITRE VI.

La paix de Nimègue, qui permettait de remplacer la séduction par la violence, concourut à l'accomplissement de leur dessein. Le premier coup effectivement tomba sur Colbert et les protestants. Le roi força ce malheureux ministre à signer l'ordonnance qui les excluait tous des fermes royales. Le fermier général La Salle-Monginot et le sous-contrôleur Hervart consacrèrent noblement leur fortune immense à l'entretien d'un peuple de commis réduits, d'un trait de plume, à la plus complète misère. Madame Hervart, qui n'est guère connue aujourd'hui que pour avoir donné un dernier asile à Lafontaine, mérite de l'être davantage pour les pieuses libéralités qu'elle répandait avec profusion sur ces pauvres gens que la faim, mauvaise conseillère, eût contraints de succomber peut-être aux séductions scandaleuses de Pélisson. Cette famille, originaire de Souabe, s'était nationalisée parmi nous par une action digne d'être inscrite, en lettres d'or, dans les archives de la France. Jean-Henri et Barthélemi Hervart, banquiers, mirent leurs trésors dans les mains de Louis XIV pour

retenir un corps auxiliaire de 10,000 suédois, qui, faute de solde, allaient l'abandonner au moment même de l'invasion de l'Alsace. Après la conquête, le roi récompensa ce beau dévouement par le don du haut et bas Landser. Mais, à la révocation, Esther, leur sœur, s'étant réfugiée en Allemagne, il confisqua la forêt de la Hart, que les descendants de l'exilée revendiquent inutilement encore aujourd'hui (1).

Mais non satisfaite de l'abolition des chambres mi-parties, l'assemblée du clergé de 1680 sollicita, selon l'habitude, de nouveaux arrêts contre les protestants. Le vieux marquis de Ruvigny écrivit au chancelier pour en prévenir l'exécution : « C'est de quoi je vous conjure, Monseigneur, au nom d'un grand peuple qui ne demande plus rien que la vie, la liberté de prier Dieu et le service de son maître. Ce sont des choses très-innocentes, et vous voyez bien qu'il devrait être plus ménagé, et qu'au moins il ne faudrait pas le jeter dans le dernier désespoir. C'est ce qui arrivera sans doute si le roi l'abandonne à la rigueur..... de ses ennemis. Ils sont impitoyables, et ressemblent au sépulcre qui reçoit incessamment et ne dit jamais : assez ! »

Les supplications de ce vieillard que le roi aimait n'empêchèrent pas la promulgation des nouveaux arrêts. La conversion volontaire des enfants fut fixée à sept ans, loi absurde, immorale, barbare, qui, ravissant les enfants à l'autorité paternelle, foulait aux pieds les plus doux sentiments de la famille et de la nature. Leurs nourrices leur apprirent à répé-

(1) Mémoires de Berryer père.

ter : Sainte Vierge ! Ave Maria ! Vive la croix ! La messe est belle ! Et le prêtre qui passait, prenant ce gazouillement pour un acte de conversion, les emportait. Quelle désolation pour ces malheureuses mères dont la foi voyait toutes ces petites âmes innocentes arrachées de leur sein pour être précipitées dans l'enfer ! Un cri lamentable, pareil à celui que Rachel inconsolable jetait en Rama, monta vers le ciel. Un jeûne universel fut résolu pour désarmer Dieu irrité. Ce jour-là, pendant que les protestants d'Alençon, enfermés dans le temple, étaient en prière, la populace catholique, ameutée par le père La Rue, y accourut tumultueusement. Elle répondait par des dérisions à leurs sanglots, singeait, du haut des fenêtres, le deuil du pasteur et l'affliction de son troupeau, faisait pleuvoir des cailloux sur la chaire et sur les têtes prosternées, et, ne pouvant irriter leur douleur tant elle était profonde, elle enfonça enfin les portes et engagea dans le temple une rixe qui entraîna la ruine de cette église. C'est ce que voulait le jésuite provocateur (1).

Marillac, intendant de Poitou, s'avisa de punir les personnes qui refusaient d'assister au sermon des missionnaires, d'abord d'une augmentation de tailles, puis d'une amende de dix livres par tête, enfin d'un logement de dragons. « Saccagez ces chiens de huguenots, disaient les prêtres aux soldats ! Saccagez-les, c'est la volonté du roi ! » « Je fais une continuelle guerre aux huguenots, qui n'osent dire le moindre mot, écrivait Goribon, curé

(1) Benoit, ministre d'Alençon, historien de l'édit de Nantes.

de Soubise. On les prend par le bec comme des bécasses, et à la moindre parole on les fait voiturer à Rochefort. »

Le peuple, excité par les consuls et les prêtres, s'abandonnait aux plus féroces caprices. Il se ruait contre les temples, amoncelait les portes, les fenêtres, les bancs, les chaises, les couronnait de la Bible, y mettait le feu et dansait autour avec une joie sauvage. Il labourait le cimetière et en balayait les ossements dans les fleuves. A Paris, les Gardes-Françaises exhumèrent les morts du cimetière de la plaine de Grenelle, accouplèrent honteusement ces cadavres, et forcèrent la mort stérile à grimacer sous le soleil les mystères de la fécondité que la vie n'accomplit que dans l'ombre.

Louvois blâmait ces atrocités, rappelait Marillac de Poitou, et le remplaçait par Baville. C'était pour tranquilliser les peuples, qui gagnaient peu au change. Les pasteurs restèrent à leurs postes, quoique tracassés, incarcérés, traînés les fers aux pieds de ville en ville, et cela pour un gémissement, pour un soupir, pour un rien. Mais leurs troupeaux épouvantés s'enfuyaient dans l'exil. Le roi avait défendu l'émigration, sous peine de mort. Ils se dérobaient furtivement, comme des coupables, à leurs toits, à leurs cités, à leur patrie. Ils tâchaient d'atteindre isolément la frontière et les bords de l'Océan où les recueillaient des frégates hollandaises. Beaucoup furent arrêtés, jetés aux gibets et aux galères, leurs biens confisqués et vendus à vil prix. Mme de Maintenon spéculait sur ces terres abandonnées, pour en former une fortune à son frère, gouverneur de Cognac. Louis XIV

lui-même n'eut pas honte de donner, en apanage, au plus jeune de ses enfants naturels, le superbe château de Rambouillet, dont le maître légitime, dépouillé et fugitif, se retirait en Danemarck (1).

Sur ces entrefaites, des différends s'élevèrent au sujet de la régale, entre Innocent XI et Louis XIV. En niant, au spirituel comme au temporel, la souveraineté pontificale, l'assemblée de 1682 fit penser *que le temps était venu d'établir en France une église catholique, apostolique, mais non romaine* (2). Tout secondait Louis XIV, *plus maître de l'église gallicane que le pape même* (3). L'Europe protestante l'invitait à imiter Henri VIII, et les réformés de France attendaient de cette rupture une délivrance miraculeuse. Mais, son ressentiment satisfait, le monarque recula, et ces prélats de cour, effrayés peut-être d'une velléité de rébellion, s'arrêtèrent à la voix de Bossuet. Pour flatter l'orgueil du roi et fléchir le courroux du pontife, ils sollicitèrent instamment la destruction du calvinisme. L'*Avertissement pastoral* qu'ils adressèrent aux protestants, déguisait mal, sous l'aménité du langage, la violence de leurs projets. Ils éclatèrent bientôt, et ce rayon d'espérance s'éteignit dans les plus profondes douleurs.

La reine mourut (1633). Colbert, miné par Lou-

(1) C'était Nicolas, quatrième marquis de Rambouillet, qui s'établit depuis en Angleterre où sa postérité masculine s'est éteinte, assez récemment, dans la personne de Charles-Guillaume. Sir John Witaker, son petit-fils par sa mère Elisabeth, a, sous la restauration, vainement réclamé le domaine de Rambouillet. — (2) Voltaire. — (3) « Episcopi regem solum norunt. Totam disciplinam et ipsa dogmata penes regem esse vident. » Fénélon, mémoire secret au pape.

vois, Lachaise et Mme Maintenon, la suivit de près dans la tombe. Pendant sa maladie, Louis XIV envoya s'informer de son état. « Je ne veux plus entendre parler du roi, répondit le ministre agonisant; qu'au moins il me laisse mourir tranquille. Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour cet homme, je serais sauvé dix fois, et je ne sais ce que je vais devenir. » Le peuple voulut déchirer son cadavre qu'on inhuma furtivement à Saint-Eustache où l'on voit encore son superbe mausolée. Colbert, protecteur de nos pères infortunés et le bon génie de la France, mérite, à ce double titre, que, pour honorer sa mémoire, nous nous inclinions avec un religieux respect autour de sa tombe. Sa famille, après lui, fut le noyau d'un parti patriote et humain, composé des plus beaux talents et des plus pures vertus. Il recueillit dans son sein les débris de Port-Royal; car, condamné comme nous, Port-Royal avait péri, ou bien il n'en restait plus que l'ombre. Ses chefs, proscrits, vivaient fugitifs et dispersés: Arnauld, dans l'exil à Bruxelles; Nicole, dans quelque solitude en France. Mais, tant qu'ils n'étaient pas dans la tombe, les jésuites tremblaient encore. Incapables d'entrer en lice avec les jansénistes, ni en lutte avec les protestants, et redoutant également le triomphe des uns et des autres, ils fermèrent la bouche à ces derniers, pour recueillir dans un silence universel, une palme que personne ne leur disputait, celle de la violence et du sang. Il fut défendu aux ministres, sous peine de bannissement, d'argumenter contre l'église romaine. C'était baillonner la victime avant de l'immoler. Claude, accusé de s'opposer à la fusion des deux cultes, fut

suspendu de ses fonctions pastorales. Dubosc, toujours menacé, accourut auprès de son *ami* le chancelier. Le perfide vieillard, le rassura, l'embrassa, pleura de tendresse, et, comme le pasteur rapportait à son église un peu d'espoir que tant de témoignages affectueux rendaient bien légitime, quelle ne fut pas sa surprise de se voir, en rentrant chez lui, saisi par deux exempts, munis d'un ordre de Letellier, qui l'exilait de Caen (1). Au synode de Meaux, Allix, ministre de Charenton, ne put, dans une de ses prédications, contenir ses gémissements sur la fin prochaine du protestantisme de France; le commissaire royal l'interrompit et lui cria brutalement que s'il continuait de blâmer la volonté de *son maître*, il allait de ses propres mains le jeter en bas de la chaire. Ce fut le dernier synode, et la réforme devait, pour ainsi dire, succomber sur le tombeau de l'évêque Brissonnet, un de ses premiers protecteurs, et aux pieds de son plus redoutable adversaire, Bossuet.

Puis, tout fut consommé. Tout un peuple fut dépouillé, depuis le ministre d'état jusqu'au garde-champêtre. Deux millions d'hommes furent rejetés hors de la cité et de la loi. Il ne resta plus, enfin, qu'à pousser dans l'église romaine tous ces troupeaux sans pasteurs et sans abris, errants sur les ruines de leurs institutions, où la colère rugissait encore comme l'ouragan dans un sépulcre. La dernière conséquence, logique, irrésistible, et comme

(1) Bussy raconte un tour d'une perfidie toute semblable, quoique moins amère, que, dans une circonstance bien différente, le vieux chancelier joua au duc de Roquelaure, son *ami*. *Voy.* tome III, page 208.

le couronnement nécessaire de cette persécution d'un quart de siècle, fut donc la dragonnade.

Toutefois on lui donne une cause fortuite. La mort inattendue de la reine, qui ouvrait à Mme de Maintenon le chemin du trône, effraya Louvois et Lachaise. Ces pervers avaient prétendu donner une maîtresse au roi, mais non pas une épouse. Il leur convenait d'avoir une favorite reconnaissante et soumise, mais non pas une reine indépendante et dominatrice. Aussi, lorsque Louis XIV voulut l'épouser, tâchèrent-ils d'en détourner le monarque inflexible. Mme de Maintenon triomphante, exigea, pour première vengeance, que *ses deux amis* fussent les témoins de son mariage clandestin, célébré de nuit, dans la chapelle de Fontainebleau, par Harlay, archevêque de Paris. Mais elle ne leur pardonna jamais de n'avoir pas été reconnue reine de France. Elle commença par miner Louvois, pour perdre ensuite, s'il était possible, Lachaise. Louvois ne tarda pas à se sentir chanceler. Talonné par Seignelay, le brillant héritier de Colbert, il résolut, pour prévenir sa chute, de se rendre nécessaire en employant, à la conversion des protestants, les troupes oisives dont l'apostolat le raffermirait dans l'esprit religieux du roi. Telle est, selon Mme de Caylus, l'origine accidentelle de la dragonnade. Mais, comme toute la persécution fut l'œuvre non interrompue de la main qui organisa cette mission militaire, il est plus juste de la considérer comme le dénouement et la catastrophe de cette tragédie monstrueuse. Déjà trois ans auparavant, l'église gallicane terminait son *Avertissement pastoral aux Protestants*, en les prévenant que s'ils ne se laissaient pas fléchir

par *sa tendresse* et ses prières, ils devaient s'attendre à des malheurs dont les anges de paix pleureraient. C'était, on le voit, l'indiscrète et hâtive annonce de la dragonnade, qui fit effectivement gémir les anges.

Toutefois, Louvois n'osa d'abord l'exécuter impétueusement. Il tâtonna long-temps, et commença par des essais isolés et progressifs, comme pour s'y habituer lui-même, le roi et la France. La première tentative, hasardée en Poitou par Marillac, ayant été blâmée de Louis XIV, Louvois s'arrêta, feignit d'en châtier l'auteur, fit un long détour, et, sous le prétexte ostensible d'une guerre imminente avec l'Espagne, rassembla des troupes sur la frontière de Navarre. Foucauld, intendant de Pau, peu effrayé de la destitution de Marillac, qui venait d'ailleurs d'être replacé en Normandie, reprit son essai d'apostolat militaire pour la conversion du Béarn. Louvois, enhardi par le succès obtenu sur ces douces et mobiles populations, fit alors fermer les frontières du royaume, et, mettant ses troupes en mouvement, entreprit la dragonnade générale. Du Béarn, berceau du calvinisme français, la dragonnade rugissante s'avança vers la vallée de la Garonne, remonta ses affluents, la Dordogne, le Lot, le Tarn, le canal du Languedoc, vers les Cévennes. Des troupes de toutes armes furent employées à cette mission militaire. Mais les dragons durent à leur zèle plus brutal, ou à leur uniforme plus éclatant, l'honneur de lui donner leur nom. La veille de leur arrivée, les autorités civiles et ecclésiastiques de la ville en rassemblaient les protestants sur la place publique, et, dans une haran-

gue dont l'ordinaire péroraïson était l'annonce menaçante de la force armée, leur signifiaient l'irrévocable volonté du roi. Ce peuple épouvanté se convertissait parfois par d'unanimes acclamations. Les personnes instruites signaient une confession de foi (1). La foule disait tout simplement : « Je me réunis ! » ou criait : « Ave Maria ! » ou faisait le signe de la croix. Dans quelques villes on établit des bureaux de conversion, où, après avoir inscrit le nom des néophytes, on leur délivrait, sur le dos d'une carte à jouer, un certificat qui devait les préserver de la poursuite des soldats. Le peuple de Nismes nommait apocalyptiquement cette carte, la marque de la bête, expression d'une vérité profonde ; car, qu'est-ce que l'homme qui, pour la conservation de son être animal et mortel, abdique sa pensée, son âme, sa nature céleste et immortelle !

Puis les soldats entraient dans la ville, sabre nu, mousqueton haut. On s'efforçait d'abord d'ébranler le pasteur ; s'il résistait, on le chassait, afin que son exemple ne retînt pas le troupeau. Après lui, on tâchait de séduire les notables du pays. A Montauban, l'évêque Nesmond convoqua, chez l'intendant de Boufflers, les barons de Mauzac, de Vicoze, de Montbeton, etc. Les laquais de l'hôtel, embusqués derrière la porte, se jetant sur eux à l'improviste, les terrassaient pour les faire agenouiller ; et, pen-

(1) « Je crois, de ferme foi, tout ce que l'église catholique, apostolique et romaine croit et professe. Je condamne et rejette très-sincèrement toutes les hérésies et opinions erronées que la même église a condamnées et rejetées. Ainsi, Dieu soit à mon aide et ses saints évangiles sur lesquels je jure de vivre et de mourir dans la profession de cette même foi. »

dant que ces gentilshommes se débattaient ainsi entre les mains des valets, le prélat faisait sur eux le signe de la croix ; et c'était assez. Cependant les bourgeois et le peuple étaient la proie d'une soldatesque licencieuse dont l'excès eût fait rougir une horde de tartares. Après les avoir enfermés à la clef dans des cabinets, les dragons jetaient les meubles magnifiques dans la rue; établaient leurs chevaux dans des salles splendides, leur donnaient, pour breuvage des seaux de lait, de vin, et pour litière, des ballots de laine, de coton, de soie et la plus belle toile d'Hollande. Si leur hôte, ou plutôt leur victime résistait encore, ils le retiraient de sa prison, et tantôt le suspendaient dans un puits, tantôt, liant ses mains et ses pieds croisés sur son dos, le hissaient à une poulie, la face en bas, comme un lustre, le laissaient tomber sur la face, et le remontaient pour le laisser retomber encore; tantôt, après l'avoir mis tout nu, ils le forçaient à tourner la broche, et, pendant qu'il cuisait leur repas, ils s'amusaient à lui pincer la peau et à lui en brûler le poil ; tantôt ils le contraignaient à tenir dans sa main fermée un charbon de feu pendant tout un *Pater*. Mais le plus intolérable supplice était la privation du sommeil. Quelquefois ils le vendaient à leur victime 10, 20, 30 écus l'heure. Dès que ce malheureux commençait à s'assoupir, l'heure fatale sonnait, et ils le réveillaient avec leurs tambours. Un vieillard de Nismes, nommé M. de Lacassagne, tourmenté long-temps ainsi par cinquante dragons, abjura, vaincu enfin, entre les mains de l'évêque Séguier. « Vous voilà présentement en repos, lui dit le prélat ! » — « Hélas ! monseigneur, répondit

le vieillard, je n'attends de repos que dans le ciel, et Dieu veuille que ce que je viens de faire ne m'en ferme pas les portes! (1) »

Pendant ce temps-là, Mme de Lacassagne, travestie en servante, errait dans les champs. Plusieurs femmes, saisies dans leur fuite des douleurs de l'enfantement, accouchèrent dans les bois. Ce sexe, en général, eut plus à souffrir que le nôtre, parce qu'à une nature plus délicate et plus pudique, il joignait une foi plus vive et une admirable constance. De jeunes mères, liées aux colonnes du lit conjugal, furent mises dans la cruelle alternative d'abjurer ou de voir sous leurs yeux leur petit enfant mourir de faim. Quelques-unes succombèrent pour leur donner la mamelle; faiblesse touchante d'une mère qui sacrifie son salut éternel aux jours passagers de son enfant, espérant dans la miséricorde infinie de Dieu, seul digne de la comprendre et de la récompenser. Je dis le supplice de leur tendresse; mais celui de leur pudeur, qui le dira? La plume s'y refuse, et les termes manquent heureusement; car on l'accuserait de calomnier l'humanité. D'ailleurs, à quoi bon? Dieu laisse apparaître de temps en temps des monstres. Pourquoi épouvanter encore le monde en évoquant leurs spectres de l'enfer?

De Versailles, Louvois observait, dirigeait, stimulait la dragonnade, grondait les intendants peu zélés, comme le maître d'un champ ses moissonneurs paresseux. « Sa Majesté, leur écrivait-il, veut qu'on pousse jusqu'à la dernière extrémité ceux

(1) Mémoires de Mme Danoyer.

qui auront la sotte gloire de vouloir être les derniers à se faire de sa religion. » Quand les multitudes obéissaient, il ne voulait pas qu'on s'arrêtât à quelques individus obstinés. Il les ruinait, et s'ils résistaient encore, les jetait dans les cachots. Et, grâce à Dieu, le nombre de ces fidèles courageux fut assez grand pour remplir toutes les prisons du royaume. Eh, quelles prisons! des puits bourbeux et infects, des cloaques où s'engendraient des reptiles, des abîmes inconnus du soleil. De Rotterdam, où il s'était réfugié avant l'orage, Bayle avait stygmatisé le despotisme de Louis XIV. Louvois, furieux, fit saisir son frère aîné, pasteur du Carla et successeur de son père, qui, naguère dans sa douleur, s'était hâté de mourir. Le ministre, enchaîné, fut conduit à Bordeaux et jeté dans un cachot du château Trompette, nommé l'*Enfer*. Jacob Bayle, homme savant et doux, d'une constitution frêle, y périt au bout de deux mois. Plusieurs de ces cachots étaient appelés *Chausses d'hypocras*, sans doute parce que leurs murs, disposés en losanges, avaient la forme d'un alambic. Les prisonniers ne pouvaient s'y tenir debout, ni assis, ni couchés. On les y descendait avec des cordes, et on les remontait chaque jour pour leur administrer le fouet, le bâton, le branle, l'estrapade. Plusieurs, après quelques semaines, sortirent des prisons de Grenoble sans cheveux et sans dents. A Valence, on jetait dans ces puits, des charognes, des entrailles de brebis. Ces malheureux gisaient dans la pourriture de ces cloaques, le corps enflé, la peau se déchirant comme du papier humide, vrais cadavres vivants. Enfin, pour désencombrer les prisons trop étroites, Lou-

vois les envoyait sur de vieilles tartanes en Amérique.

Il va sans dire qu'il se trouva des gouverneurs charitables et des geôliers compatissants, qui adoucirent leur captivité. Grâce à leur rang et à leur fortune, les gentilshommes furent en général mieux traités dans les citadelles. L'horreur de l'isolement, et la sympathie qui attire mutuellement les êtres malheureux, leur inspira d'ingénieux moyens de communication. Les plus voisins conversaient par les tuyaux des cheminées, par d'imperceptibles trous percés dans les murs. Ils gravaient, sur les plats d'étain, leur nom, leurs armes, ou quelques chiffres qui renvoyaient à de consolants passages de l'Écriture. Cette vaisselle, circulant de salle en salle, leur apportait, avec la nourriture du corps, quelque aliment de l'âme. Ils connaissaient ainsi leurs compagnons d'épreuves, et malgré les geôliers et les voûtes affreuses des cachots, il s'établissait, dans leur horreur, une société mystérieuse, dont le sentiment triste et doux, recevait du malheur un plus délectable parfum.

Cependant, de tous les points de la France, des bulletins de conversion volaient à Versailles. Oleron, Salins, Sédan, se sont converties tout entières ! Montauban, Lyon, par délibération à l'hôtel-de-ville ! Montpellier, Nismes et leurs diocèses! Cinquante mille âmes de la généralité de Bordeaux ! Les diocèses de Gap et d'Embrun et les vallées de Pragelas, n'ont pas même attendu les dragons (1)! Après l'abjuration d'une ville, on

(1) Journal de Dangeau.

chantait un *Te Deum* solennel, et dans une procession générale, bannières déployées, au bruit des cloches et des canons, les prêtres triomphants traînaient à leur suite, de rue en rue, ces troupeaux désolés et mornes qui, escortés de soldats, ressemblaient à des captifs conquis dans une bataille. La conversion universelle n'était pas encore terminée, que le vieux chancelier, sentant approcher sa fin, demandait au roi la grâce de pouvoir, avant sa mort, sceller la révocation. Louis XIV refusa ; et tels étaient encore ses scrupules que, pressé par Lachaise, il ne céda enfin qu'après la consultation de deux théologiens, dont l'histoire tait les noms, mais que l'on suppose Bossuet et Harlay. Le vieillard scella l'édit, chanta le cantique de Siméon, et mourut. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Gervais, où l'on voit encore son mausolée de marbre noir, blasonné de ses armes, son vivant symbole : c'est un dragon qui dévore une étoile !

Bossuet fit son oraison funèbre. C'est le chant de triomphe de l'église gallicane ; hymne superbe, où l'insatiable orgueil, tout à coup saisi, dans son extase, de l'instinct de son néant, se trouble et mêle à son cantique éperdu un inconsolable gémissement : « Prenez, s'écriait l'orateur, prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les annales de l'église ! Agiles instruments d'un prompt écrivain et d'une main diligente, hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantin et les Théodose...Poussons, jusqu'au ciel, nos actions de grâce, et disons, à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente pères disaient autrefois dans

le concile de Chalcédoine : Vous avez affermi la foi ! Vous avez exterminé les hérétiques ! C'est le digne ouvrage de votre règne ! C'en est le propre caractère ! Par vous, l'hérésie n'est plus ! Dieu seul a pu faire cette merveille ! Roi du ciel, conservez le roi de la terre ! C'est le vœu des églises ! C'est le vœu des évêques !

« Quelle est forte cette église, et que redoutable est le glaive que le fils de Dieu lui a mis dans la main ! Mais c'est un glaive spirituel dont les superbes et les incrédules ne ressentent pas le double tranchant. Elle est fille du Tout-Puissant ; mais, son père, qui la soutient au-dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs. Et, à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier, dans son agonie : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissée ! Son époux est le plus puissant comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfants des hommes. Mais, elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joui de sa douce et désirable présence, qu'un moment. Tout d'un coup, il a pris la fuite avec une course rapide, et plus vite qu'un faon de biche, il s'est élevé au dessus des plus hautes montagnes. Semblable à une épouse désolée, l'église ne fait que gémir, et le chant de la tourterelle délaissée, est dans sa bouche. Enfin, elle est étrangère et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfants de Dieu sous ses ailes. Et le monde qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pélèrinage. Mère affligée, elle a souvent à se plaindre de ses enfants qui l'oppriment. On ne cesse d'entreprendre sur ses droits sacrés. Sa puissance céleste est affaiblie, pour ne pas

dire tout à fait éteinte. On se venge sur elle.... »(1). O Bossuet, faut-il que ce soit vous qui disiez cela ! Suis-je sur le bord du Nil ! Et n'entends-je pas le crocodile imiter le vagissement de l'enfant qu'il a dévoré!

Des médailles furent frappées, *sur l'extinction de l'hérésie.* Dans l'hôtel de ville de Paris, une statue de bronze fut consacrée, par le prévôt et les échevins, *à Louis-le-Grand, toujours vainqueur, défenseur de la majesté de l'église et des rois.* Les bas-reliefs du socle représentaient une horrible chauve-souris, enveloppant de ses larges ailes les œuvres de Jean Hus et de Calvin ; symbole qui, s'il signifiait quelque chose, figurait sans doute le démon enlevant les livres de ces réformateurs (2). Mais, au milieu de ce concert universel de louanges, le monarque enivré dut être vivement blessé du silence de Rome. Rome, qui avait glorifié la Saint-Barthélemy, et félicité Charles IX ; Rome, dont il espérait, à plus juste titre, mériter les bénédictions ; Rome, fidèle à son ressentiment, n'eut pas un mot de gratitude pour le roi qui venait d'abattre à ses pieds sa plus formidable ennemie.

(1) Oraison funèbre de Letellier.

(2) En 1793, ce bronze impie, fondu, transformé en canon, régénéré comme la France, expia, en foudroyant ses ennemis, le scandale de cette apothéose.



CHAPITRE VII.

—

C'est ainsi qu'un lent, mais habile et persévérant concours d'astuce et d'audace, de perfidie et de violence, abolit l'édit de Nantes. Mais, la révocation, cette merveille du siècle, saluée de toutes parts comme devant consommer la gloire du monarque et le repos intérieur du royaume, les engagea soudain dans un labyrinthe de difficultés aussi périlleuses qu'imprévues. Au lieu d'attendre la mort du calvinisme, ils s'étaient hâtés de l'engloutir vivant. Mais leur immortelle proie, qu'ils s'étaient, les insensés, flattés d'étouffer en silence, devait déchirer leurs entrailles, et sortir de son sépulcre.

Leur premier embarras vint des ministres. Que faire de tous ces pasteurs sans troupeaux? Les corrompre, c'était impossible : on l'avait déjà tenté ; les laisser libres dans leurs anciennes églises, c'était dangereux pour elles; les incarcérer, les déporter dans les îles, c'était plus dangereux, car ils eussent passé pour martyrs. Les bannir, leur parut avoir moins d'inconvénients, quoiqu'il fût à craindre encore qu'ils n'entraînassent leurs peuples à l'étranger. On les exila donc. Quinze cents ministres

prirent leur bâton et leur bible, et partirent. Claude fut accompagné par un valet de pied du roi, jusqu'à la frontière de Flandre. En passant à Bruxelles, il put embrasser son illustre adversaire Arnauld qui l'avait précédé dans l'exil. Il se retira à La Haie; et Dubosc à Rotterdam, où étaient déjà Bayle, et Jurieu. On leur avait d'abord permis d'emmener leurs enfants, d'emporter leurs livres; puis, tous ces doux trésors du cœur et de l'intelligence leur furent ravis. Il ne leur resta plus que leurs femmes pour pleurer avec eux, et Dieu pour les consoler.

Quelques-uns, presque centenaires, moururent en mer, ou ne prirent de la terre de l'exil qu'une tombe. Deux des quatre pasteurs de Metz étaient presque tombés en enfance de vieillesse. L'intendant, touché de leur sort, demanda à Louvois s'il fallait aussi les bannir. « S'ils sont imbéciles, répondit-il brutalement, qu'on les laisse mourir là; mais pour peu de raison qu'ils aient, chassez-les. » Ils en conservaient probablement assez, puisqu'ils partirent avec leurs collègues au milieu d'un peuple immense, en larmes, qui les accompagna jusqu'au port où, s'embarquant sur la Moselle, ils se dirigèrent vers Francfort-sur-le-Mein. David Ancillon, l'un d'eux, se retira à Berlin, où le suivirent 3,600 de ses paroissiens. Le grand-électeur, en recevant ce vénérable vieillard, lui dit : Vous serez le pasteur de ma chapelle. Il fonda l'église française de Berlin, dirigée toujours, depuis, par un de ses descendants, héritier de ses talents et de ses vertus, et dont le plus célèbre est mort, de nos jours, ministre d'état de Prusse (1).

(1) Notice de M. Teissier, d'Anduze, dans l'annuaire des protestants de l'empire français en 1807.

Quelques seigneurs de la cour obtinrent la permission de sortir de France; de ce nombre fut le marquis de Ruvigny. Non-seulement Louis XIV la lui accorda, mais encore en lui exprimant ses regrets de ce qu'il le quittait, l'engageant affectueusement à rester près de lui jusqu'à sa mort, avec toute liberté de prier Dieu. Le vieillard refusa noblement, et, suivi de son fils et de toute sa famille, se retira en Angleterre. Le duc de Schomberg, héritier du bâton de Turenne, et *qui était un héros aussi* (1), ne put obtenir cette grâce de l'exil. On craignait qu'il ne portât son épée au prince d'Orange. On lui permit enfin de se retirer en Portugal, où il avait autrefois fait la guerre, pour mettre la maison de Bragance sur le trône. La protection de la cour de Lisbonne ne le mit point à l'abri des tracasseries de l'inquisition, qui le forcèrent à passer en Hollande. Duquesne, toujours inflexible et intraitable, fut moins heureux encore. Il revenait de bombarder Gênes et Alger, et de jeter l'épouvante parmi les flottes ottomanes et les corsaires barbaresques; ces musulmans n'osaient soutenir le regard du *vieil capitan français qui avait épousé la mer et que l'ange de la mort avait oublié* (2). « M. Duquesne, lui dit Louis XIV, j'aurais voulu que vous ne m'empêchassiez pas de récompenser vos services comme ils méritent de l'être. Mais vous êtes protestant, et vous savez mes intentions là-dessus. » — « Sire, je suis protestant, c'est vrai, répondit rudement le

(1) Expression de Mme de Sévigné. — (2) Paroles des corsaires turcs et africains.

vieux marin, mais j'avais toujours pensé que mes services étaient catholiques. » L'héroïque vieillard voulut aussi se retirer dans l'exil ; mais dans la crainte qu'il ne révélât à l'étranger le secret de ses forces navales, Louis XIV le retint à Paris, dans son hôtel, où il lui permit d'avoir une petite chapelle. A sa mort (1688), le roi refusa encore ses cendres à son fils qui, retiré dans la terre d'Aubonne, au pays de Vaud, leur éleva un cénotaphe sur lequel il grava cette noble et triste inscription : Ce tombeau attend les restes de Duquesne. Son nom est connu sur toutes les mers. O passant, si tu demandes pourquoi les hollandais ont élevé un superbe monument à Ruyter vaincu, et pourquoi les français ont refusé une sépulture honorable au vainqueur de Ruyter, ce qui est dû de crainte et de respect à un monarque dont la puissance s'étend au loin, me défend toute réponse ! (1) Cependant, on assure que son fils obtint enfin ces cendres illustres, qu'il déposa dans ce mausolée *qui les attendait.* Ce sol, où elles reposent, lui avait été vendu par un homme dont la vie, non moins longue et non moins aventureuse, avait été aussi agitée sur la terre que la sienne sur les mers : c'est Jean-Baptiste Tavernier. Ce voyageur célèbre, laissant sa famille réfugiée en Prusse, résolut, quoique octogénaire, de retourner, pour la septième fois, en Perse et dans l'Inde. Il prit sa route par Moscou; mais comme il descendait le Volga, la mort le surprit aux confins de l'Europe et de l'Asie (2).

(1) Rulhières, éclaircissements historiques. — (2) Vie de Tavernier, en tête de ses voyages.

La révocation avait été décidée si brusquement, qu'après l'expulsion des pasteurs, on n'eut point assez de prêtres à donner à leurs troupeaux. Louis XIV voulut que tous les ordres religieux, et principalement les jésuites, fissent des missions dans toutes ces nouvelles églises. Bourdaloue fut envoyé en Languedoc; Fénélon dans le Poitou. Il trouva ces malheureux peuples désolés par les jésuites, qui ne savaient, dans leurs discours, que les placer éternellement entre le sabre des dragons et la fourche du diable. L'impression de la dragonnade, dont des révolutions postérieures ont détruit le souvenir, existe encore après un siècle et demi. Le voyageur qui parcourt ces campagnes, aujourd'hui catholiques, du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis, est effrayé de trouver dans ces bourgades, où la religion florissait jadis, un matérialisme abject, une superstitieuse impiété, et, puisqu'il faut le dire enfin, l'horreur des prêtres. Cette horreur, Fénélon n'a pu l'effacer, et, lorsqu'il y a réussi, sa mission, certainement apostolique, a eu des effets encore plus déplorables. Soit que le lait divin qu'il versait dans des vases mal préparés se soit aigri, soit que ses successeurs y aient mêlé leur amertume, le sentiment religieux a tourné en un violent fanatisme bien funeste à la France. Les douces et tendres paroles que Fénélon répandait dans les provinces de l'ouest, se sont, un siècle après, relevées contre elle, vengeresses et transformées en lances catholico-royalistes. La dragonnade a enfanté deux filles fatales : les Cévennes d'abord et puis la Vendée.

Ces missions étaient vicieuses et par leur nature

et par leur organisation, parce que, au lieu de prêtres résidants, instruits, charitables, elles étaient composées de moines ambulants, odieux par leur dureté, leur ignorance et leur christianisme dégénéré tout en rites et en légendes. Les doctes et pieux ministres ne pouvaient être fructueusement remplacés par des capucins qui, après l'éloignement des dragons, demeurèrent, dans les bourgades, des objets de ridicule ou d'effroi. Car, les soldats disparus, et l'épouvante passée, toutes ces multitudes se repentirent. La nuit vint, et les mit, dans sa solitude, face à face avec leur lâcheté! La voix de la conscience se fit mieux entendre dans le silence, et la vérité brilla dans l'ombre à leurs yeux, non plus comme un rayon consolateur, mais avec les clartés vengeresses de la foudre. Ceux qui devant le sabre, et dans l'entraînement général, avaient, pour se distinguer où s'étourdir peut-être, abjuré le plus jovialement, comme ces condamnés dont le désespoir rit horriblement devant le fer fatal, ceux-là furent les premiers à s'asseoir sur la cendre, à se battre la poitrine, à s'arracher les cheveux. Ils étaient comme insensés. Quand plusieurs se rencontraient en silence devant une madone, leurs sanglots, gonflant leur sein désolé, éclataient tumultueusement. Des laboureurs, que la solitude des champs laissait en proie aux remords, abandonnaient brusquement la charrue, et tombant la face sur leur sillon, s'écriaient : Seigneur, gârce, grâce, miséricorde!

La plupart avaient cru en être quittes pour un premier signe de croix. Mais, lorsqu'à l'église il fallut prendre l'hostie, plusieurs la crachèrent avec

autant d'horreur que d'un serpent. D'autres parurent long-temps sincèrement catholiques ; mais quand vint la maladie, alors éclatèrent les remords, les horreurs, les hurlements. Ils maudissaient le moine debout à leur chevet, et confessaient hautement vouloir mourir dans la foi de leurs pères. S'ils en relevaient, on les envoyait aux galères ; s'ils mouraient, on les jetait à la voirie. A la tour de Constance, d'Aiguemortes, on attachait un prisonnier au mort, et quand on traînait le cadavre, le vivant tirait la claie ou guidait le cheval. Un de ces malheureux s'évanouit : le soldat l'acheva avec son sabre, et le jeta sur la claie avec l'autre cadavre. Une jeune fille d'Arvert, près de Marennes, morte à la veille de son mariage, fut traînée ainsi. Mais celui qui devait être son époux, enleva son corps pendant la nuit et lui donna pieusement la sépulture sur une plage ignorée. Pour empêcher ces enlèvements, on plaça, près des voiries, des gardes qui repoussaient les parents et les amis des morts, et laissaient approcher les chiens et les vautours.

Cependant, après l'édit de révocation, l'émigration, qui n'avait cessé depuis vingt ans, grossit tout à coup énormément ; et, comme on l'avait craint, les troupeaux suivirent les pasteurs. Tout se leva en silence, tout partit : hommes, femmes, enfants, foules désolées. Ils quittèrent furtivement leurs toits paternels et leurs villes natales, et s'acheminèrent isolément et par petites troupes hors de la patrie ; à laquelle ils préféraient la liberté. Des muletiers entreprirent le métier défendu, mais lucratif, de les conduire par les sentiers les moins

connus jusqu'à la frontière la plus voisine. Dans ce trajet périlleux, ces fugitifs se travestissaient en muletiers, en colporteurs, en mendiants. Arrivés sur la frontière, quelques-uns mettaient leurs plus beaux habits, des souliers propres à marcher sur les parquets des salons, et, une petite canne à la main, passaient en chantant à travers les gardes, et entraient dans l'exil comme dans une fête. De grandes dames dont les mules de satin n'avaient jamais touché l'herbe, firent trente, quarante, cinquante lieues, en sabots, derrière le mulet de leur guide, dont elles se disaient la femme ou la fille. Des gentilshommes tâchaient de passer en roulant des brouettes, portant des ballots, conduisant un âne ou des pourceaux; d'autres étaient en costume de chasseur, avec un fusil et un chien; d'autres en pélerin, la barbe longue, le bourdon et le rosaire à la main, la poitrine ornée de coquilles. Ils partaient munis d'un certificat délivré par quelque bon prêtre, qui n'était nullement la dupe de la ruse de leur malheur. Jamais on n'avait vu tant de pélerins se rendre à Notre-Dame-de-Liesse, en Picardie, vers la madone de Lorette et saint-Jacques-de-Compostelle. Un grand nombre de guides firent de petites fortunes à ce métier périlleux et plein d'humanité, qui en conduisit plusieurs aux galères.

L'évasion était non moins difficile par mer. On avait à séduire les pêcheurs des côtes, pour qu'ils voulussent vous transporter sur les vaisseaux hollandais postés au large. Il fallait tromper ou corrompre les officiers de l'amirauté, qui inspectaient rigoureusement les navires à leur sortie du port.

Plusieurs fugitifs, embarqués à Royan, furent, au moment du départ, découverts sur le vaisseau; ne pouvant fléchir les gardes-côtes, ils coupèrent les cables des ancres, mirent à la voile et les emportèrent en Hollande. Les tempêtes en jetèrent beaucoup sur les côtes d'Espagne et dans les cachots de l'inquisition. D'autres, non moins malheureux, furent capturés par les corsaires barbaresques. Hélas, tous ceux qui sortirent des toits de leurs pères, n'atteignirent pas le seuil de l'étranger, où ils espéraient trouver le repos et la liberté! Dans l'année 1687, sept cents furent arrêtés au seul passage de Tournai, sur la frontière flamande. Pour désencombrer les galères où on entassait tous ces captifs, Louvoïs en jeta sur de vieilles tartanes, qui les déportèrent en Amérique. Six vaisseaux, remplis de cévenols et de dauphinois, partirent des ports de la Méditerranée pour la Martinique et la Guadeloupe. Les gouverneurs de ces îles s'adoucirent insensiblement à leur égard, et les colons favorisèrent leur évasion dans les établissements anglais et hollandais, dont les navires en ramenèrent un grand nombre en Europe. Plusieurs de ces tartanes périrent en mer, et la Notre-Dame, entr'autres, se brisa sur les côtes de l'Amérique septentrionale. Quelques-uns de ces naufragés, parvenus à prendre terre à la nage, furent recueillis par les indiens. Ces sauvages leur ouvrirent leurs cabanes, partagèrent avec eux leur maïs et leur cassave, lorsqu'ils les surent sans patrie, pour avoir adoré le Grand-Esprit. Un sachem du désert faisait preuve ainsi de plus de religion que le grand monarque de Versailles.

Enfin, quand Louvois eut encombré les prisons,

les galères, les colonies, il rendit les passages libres, prétendant, contre l'avis du Conseil, que dès que les barrières seraient ouvertes, personne ne voudrait plus sortir, selon le caractère des français, que la défense même attire au fruit défendu, en cela vrais enfants d'Adam. Il se trompait : l'émigration redoubla, et Louis XIV, irrité, referma les portes du royaume.

Pendant cette émigration d'un quart de siècle, cinq cent mille protestants quittèrent la France (1). Ils trouvèrent le plus généreux accueil dans les états du Nord. Dès que la Hollande apprit leur infortune, elle s'empressa de leur offrir l'hospitalité de la république, et même envoya ses vaisseaux recueillir les fugitifs errants sur nos plages. Elle leur accorda droit de bourgeoisie, des patentes de tous les métiers, et l'exemption de tout impôt. Elle fonda un revenu de cent mille florins distribuables en pensions viagères. L'exemple de la république fut suivi par chaque province, chaque cité. La seule Amsterdam, cette reine des mers du Nord, dont les murs imitent le croissant de l'astre nocturne qui domine sur les vagues, la puissante Amsterdam, construisit, pour ses nouveaux hôtes, mille maisons, et leur donna un revenu de 80,000 florins. L'électeur de Brandebourg se montra non moins libéral en argent, en franchises, en terres. Il se fit le banquier de ces exilés, et prit à quinze pour cent leurs capitaux, qu'après leur mort, il remboursa à leurs héritiers. Plus tard, il donna un gouverneur parti-

(1) 15,000 gentilshommes, 1580 ministres, 2,300 anciens (Capefigue).

culier à toutes ces colonies françaises. L'Angleterre fut moins hospitalière sous les Stuarts; mais, après leur expulsion, Guillaume d'Orange, en reconnaissance de ce que Dieu avait délivré la Grande-Bretagne de la *persécution religieuse et du pouvoir arbitraire*, et, *touché des oppressions que souffraient les protestants français*, leur offrit un asile dans ses états. Il constitua un revenu annuel de 25,000 livres sterlings pour les militaires, et un autre de 15,000 livres pour les négociants. Ils peuplèrent de vastes quartiers de Londres, de Berlin, d'Amsterdam. Ils apportèrent à l'étranger, dont ils récompensèrent largement l'hospitalité, des manufactures plus perfectionnées, des chapelleries, des teintureries, des métiers de bas, de brocards de soie et à fonds d'or, des fonderies de glaces et de cristaux, des filatures d'argent et d'or, et un capital de soixante millions, humble débris de leur fortune (1).

Les colonies agricoles donnèrent à leurs nouvelles bourgades les noms de leurs villages paternels, et consacrèrent, des plus douces appellations de la terre natale, ces champs, ces bois, ces fleuves étrangers, qui les ont conservées jusqu'à ce jour. Dans une touchante solennité, elles plantèrent l'arbre de la révocation, et gravèrent, sur son tronc, les plus tendres adieux à la patrie qu'elles ne devaient plus revoir. Cet arbre, arrosé de leurs larmes, a prospéré, comme ces peuplades dont il est le symbole. Un siècle et demi n'a point effacé

(1) En 1686, un an après la révocation, les propriétés réunies au domaine s'élevaient à 17,000,000 (Capefigue).

sur sa tige vénérable les regrets des exilés, non plus que le souvenir de la France dans le cœur de leurs enfants, qui célèbrent, peut-être encore aujourd'hui, par le jeûne et le deuil, l'anniversaire de la révocation (1).

L'Europe, agitée de violentes révolutions, a vu passer, depuis, de nombreuses émigrations de proscrits. Il n'y en a point qui présentent une réunion d'hommes aussi illustres que Claude, Dubosc, Dumoulin, Jurieu, Abadie, Beausobre, Lenfant, Pajon, Bayle; quelques-uns se groupaient par familles; tels étaient les Saurin, les Basnage, et ces puissants esprits se sont perpétués jusqu'à nos jours, avec les Tronchin, les Ancillon, les Constant, les Candolle, etc. Ils fondèrent des écoles, des académies célèbres, et, comme une république scientifique et littéraire, ils accomplirent les plus vastes travaux intellectuels, et concoururent glorieusement aux révolutions de ce siècle; ils expulsèrent les Stuarts d'Angleterre et conquirent l'Irlande; ils combattirent aux grandes journées de la Boine, de Nerwinde, de Steinkerke, de Marsaille, et d'Almanza.

Quelques migrations, plus aventureuses, quittèrent l'Europe. L'une d'elles porta la culture du lin et du chanvre en Islande. D'autres allèrent défricher les déserts de l'Amérique septentrionale. Un neveu de Duquesne conduisit ses compagnons au cap de Bonne-Espérance, tandis que d'autres colons doublaient ce promontoire austral, se dirigeant vers la presqu'île du Gange et les archipels indiens.

(1) Mme de Genlis vit un de ces arbres près de Berlin.

C'est ainsi qu'une tempête échappée du confessionnal de Louis XIV, bouleversa la France et dissémina un demi-million de ses enfants infortunés sur toute la surface du globe !

La révocation est jugée aujourd'hui. Elle fut, en principe, une faute politique; et, dans son exécution, un crime de lèse-humanité. Les protestants n'en furent pas les seules victimes, car, où serait la justice du Ciel; mais la France qui l'applaudit et se frappa au cœur dans son délire, mais surtout l'église qui la conseilla, et la royauté qui l'accomplit. La vapeur du sang et des larmes des martyrs monta jusqu'aux pieds de Dieu, et, se mêlant aux vengeances qui s'amoncelaient sur le trône et sur l'autel, retomba sur eux en orage et en tonnerre. Maintenant tout est expié ; tout est réparé ; tout doit être oublié, hormis les douleurs et les vertus de nos ancêtres. Et, c'est pour en perpétuer le souvenir qui se perd, qu'enfant pieux, je viens, le front penché et le cœur plein de sanglots, ramener leurs oublieux descendants autour de leurs sépulcres. La révocation est le vaste et lugubre portique de ce temple orageux, qu'après la ruine de leur église, leurs courageuses mains élevèrent dans le désert, et principalement sur les cimes cévenoles.



LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER. (1)

Le nom des Cévennes, dérivé de l'hébreu Giben, ou du celtique Keben, signifie, dans ces deux langues, montagne. Cette double étymologie, à la fois religieuse et nationale, souche commune de toutes les appellations grecques et latines des Cévennes, a vraisemblablement une racine primitive dans les antiques idiomes de l'Inde.

La chaîne cébennique, longue d'environ cent lieues, unit les Pyrénées aux Alpes. Depuis son plateau septentrional, ses cimes, qui parfois s'élèvent à une hauteur de mille toises, forment un gigantesque escalier dont les gradins escarpés s'abaissent incessamment vers le sud, jusqu'aux noirs rochers qui supportent Agde et Brescou, et se confondent ensuite avec les sables de la plage et les vagues ora-

(1) Cette statistique du Languedoc se rapporte à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Elle serait bien infidèle aujourd'hui où tout est changé, et les hommes, et la société, et parfois la nature même.

geuses du golfe. La plupart sont d'anciens volcans dont les laves, ruisselant sur les pentes latérales, descendirent en nappes ardentes, d'un côté jusqu'au fond des gorges du Forez et du Velay, et de l'autre jusqu'au lit frémissant du Rhône. Mais, leurs cratères, aujourd'hui éteints et couverts de forêts, n'épanchent plus sur leurs flancs, revêtus de prairies, que d'innombrables sources limpides, qui forment, en se réunissant, plusieurs rivières considérables. A l'ouest, la Loire, l'Allier, le Lot, le Tarn se précipitent vers l'Océan; à l'est, l'Erieu, l'Ardèche, la Cèze, le Gardon se jettent dans le Rhône; au sud enfin, deux petits fleuves, l'Hérault et le Vidourle tombent dans la Méditerranée. Dans le Vivarais, surtout, plus tourmenté par les volcans, les crêtes, déchirées en vastes pans de murs crénelés, en colonnades, en cônes, figurent des citadelles de basalte en ruines qui, entremêlées de bois, de prés, de grottes, de torrents, de cascades, forment des paysages d'une sauvageté tantôt horrible, tantôt gracieuse, presque toujours ravissante.

Plaçons-nous au milieu de la chaîne cébennique; montons sur la Lozère. Elle est le centre géographique de cette histoire, le sauvage séminaire d'où sortirent les pasteurs du désert les plus nombreux et les plus célèbres, et le foyer toujours bouillonnant d'où les insurrections se répandirent dans les provinces environnantes. De cette cime, l'œil peut presque en parcourir le théâtre, à vol d'oiseau, ou du moins en distinguer les vastes horizons. Il en est trois qui l'enveloppent comme trois ceintures. Le premier, celui des Cévennes

proprement dites, est formé par le Tarn, le Rhône, l'Hérault et la mer. Le second, où les évènements, trop à l'étroit dans leur berceau, débordent sur les provinces voisines, a pour bornes le Cantal, les cours de l'Érieu et de la Drôme, du Lot et de la Garonne, les Pyrénées, les Alpes et la Méditerranée. Le troisième enfin, où les hommes et les évènements se perdent dans l'exil, embrasse toute l'Europe occidentale. Ainsi donc, laissant quelques insurrections passagères, qui s'égarent dans les vallées du Rouergue et du Dauphiné, notre principal territoire comprend six diocèses : trois le long du Rhône, Viviers, Uzès et Nismes ; trois parallèles à l'ouest, Mende, Alais et Montpellier. Mende et Viviers, au nord ; Alais et Uzès, au centre ; Montpellier et Nismes, au midi. Ces six diocèses forment aujourd'hui les quatre départements de l'Ardèche, de la Lozère, du Gard et de l'Hérault.

Le diocèse de Viviers, composé de trois cent quatorze paroisses, se divise en deux régions, s'étendant parallèlement du sud au nord, le haut Vivarais sur les sommets cébenniques, le bas Vivarais le long du Rhône. Le haut Vivarais se subdivise en montagnes septentrionales, ou Boutières, et en méridionales, ou Tanargues. Les Boutières, d'où sort l'Érieu, sont un groupe de gigantesques pains de sucre granitiques, dont *les pics décharnés*, *les crêtes hérissées*, *les horribles précipices* offrent à l'œil, dans le lointain, *l'image d'un monde tombant en ruine et périssant de vétusté* (1). Il ne germe,

(1) Gilbert de Voisins, traité de géognosie.

sur leurs croupes stériles, que des châtaigneraies, des chènevières et des pâturages. Ils forment toute la fortune de ces pauvres montagnards, qui vivent de châtaignes et de laitage, filent leurs chanvres et leurs laines, et tannent les cuirs de leurs troupeaux.

Les Tanargues sont les plus hauts sommets cébenniques; le Mézenc, leur roi; le Gerbier-de-Joncs, le prosoncoupe ou cratère des prairies. Ces montagnes, couvertes de neiges presque éternelles et de vastes forêts, possèdent les sources des grandes rivières, et, conséquemment, les plus beaux pâturages et les plus nombreux troupeaux. Leurs vallées, plus grandioses, plus pittoresques, plus fécondes, produisent toute espèce de céréales et de fruits, hormis le raisin.

Le bas Vivarais est formé de deux bassins principaux, séparés par la chaîne du Coiron : au nord, celui de l'Érieu, adossé aux Boutières; au sud, celui de l'Ardêche, au pied des Tanargues. Ces montagnes, dégénérées en collines escarpées encore, s'abaissant vers le Rhône, présentent, au levant, leurs pentes abruptes où croissent le mûrier, l'olivier, la vigne aux grappes délicieuses. Les troupeaux, ici, ce sont les vers-à-soie et les abeilles. Les lieux les plus mentionnés dans ses chroniques, sont Tournon, Chalençon, Vals, sur la Chaussée-des-Géants, Privas, d'où Louis XIII et Richelieu furent repoussés par Montbrun, qui paya cette gloire de sa tête (1629), Vallon, aux immenses grottes, et Saint-Jean, dont anciennement les pieux habitants, réfugiés au cratère du Montbrul, se creusèrent, dans les vastes pores de ses gigantesques scories en forme de tours, une mul-

titude de petites cellules, et, abeilles évangéliques, firent leurs alvéoles des soupiraux mêmes du volcan. Au 12e siècle, le Vivarais reçut la doctrine de Valdo, réfugié dans ces montagnes, et au 16e, celle de Luther, de la bouche d'un de ses disciples, connu sous le nom symbolique de Machopolis. En effet, à cette époque des grandes luttes de l'esprit humain, chaque tête était une citadelle de l'intelligence, chaque langue un glaive de la pensée. Le protestantisme s'établit dans presque toutes ses paroisses, et dans plusieurs îles du Rhône, entre autres celles de Lavoulte et du Pousin, pareilles, comme leur nom l'indique, à la couvée d'un oiseau qui, poursuivi sur la terre, aurait caché dans les roseaux du fleuve son nid souvent roulé par les vagues.

Le diocèse de Mende, composé de cent soixante-treize paroisses, est tout entier dans le Gévaudan. La Lozère en coupe un tiers vers le sud : ce sont les hautes Cévennes proprement dites. Cette montagne, semblable à une grande muraille onduleuse, sépare le haut Gévaudan catholique, du bas, presque tout protestant, et divise leurs populations qui, bien que d'un même sang, ont dans le génie la différence et l'antipathie de leurs religions rivales. Tournons le dos au Gévaudan, qui s'étend sur les montagnes de la Margérido, du monastique Aubrac et du Palais-du-Roi, palais de l'hiver, tyran morose qui, de son trône non moins orageux que celui des monarques, est tous les ans précipité par le soleil. Derrière nous, la féodale et monastique Mende, isolée du monde, se cache dans un abîme comme dans un sépulcre.

Elle gît au pied du mont Mimat, dont la cime porte, comme un nid d'aigle, la grotte de Saint-Privat. Un hermite l'habite encore, et croît être, en vivant ainsi, le successeur de ce premier apôtre du Gévaudan.

Maintenant, les hautes Cévennes sont toutes devant nous, vers le sud, pressées confusément comme un troupeau parqué entre les deux Tarn et les deux Gardon. Ces quatre torrents forment, par leurs sources rapprochées et par leurs confluents, un immense losange, dont quatre bourgs ou villes marquent les angles : Florac au nord, Ners au midi, Genouillac à l'orient, Saint-André-de-Valborgne à l'occident. Seulement, les montagnes qui débordent au nord cette enceinte de torrents, ne la remplissent pas au sud, et s'arrêtent à Anduze et à Alais, avant la jonction des deux Gardon. Les hautes Cévennes nous apparaissent comme un amas confus de montagnes profondément déchirées par les torrents, et dont les crêtes granitiques entourent, nues et hérissées, les trois vastes plateaux calcaires de l'Hôpital, de l'Hospitalet et du Cosse : le premier couvert de forêts, le second de pâturages, le troisième de céréales. L'hiver, leurs cimes sont battues de vents impétueux et de tourbillons de neige ; l'été, elles sont sujettes à la brume, à la grêle, au tonnerre. Cinq ou six cents bourgs, hameaux, bergeries, sont disséminés dans leurs gorges, suspendus sur les torrents, perchés sur les rochers, dont le sentier escarpé, serpentant de l'un à l'autre, n'est accessible qu'au sabot agile du mulet. Parcourons les deux côtés du losange, jusqu'à son angle sep-

tentrional. Le Tarn, descendant du plateau de l'Hôpital, ombragé par la forêt de la *Faus-des-Armes* (hêtre de la bataille), arrose, deux lieues plus bas, le Pont-de-Montvert, trois hameaux jetés entre trois torrents et reliés par deux arcades. Le Tarnon, sorti de l'Aigoal, baigne Vébron, gros bourg, Salgas, manoir féodal flanqué de quatre énormes tours. Il reçoit le Mimente, dont après les orages les eaux couleur de sang se mêlent difficilement avec les siennes, blondes comme une huile bourbeuse, et passe sous Florac. Florac, petite ville murée, bâtie en pente au pied du Cosse, dont l'extrémité orientale, hérissée de rochers en forme de tours, figure les ruines d'une citadelle. De leur base, jaillit en bouillonnant, une source abondante et limpide, qui donne à la ville, qu'elle lave, le nom de *Fleur d'eau* (Flos aquaticus). Souillée de ses immondices, elle se jette dans le Tarnon, et un peu plus bas, avec lui, dans le Tarn, au Pré du Seigneur, que tant de torrents ne peuvent désaltérer, dit le proverbe, tant il est vaste.

Remontons le Mimente, ce *torrent des violettes* (mimosensis), et par cette porte, pénétrons dans l'intérieur des hautes Cévennes. Voici d'abord la Salle-Montvaillant, Saint-Julien-d'Arpaon, puis Cassagnas et ses cavernes. Le torrent a sa source au Bougès, dont la cime septentrionale, couverte d'une forêt nommée Altefage (alta fagus), est couronnée de trois hêtres séculaires. A ses pieds, vers le nord, est Grisac, berceau du pape Urbain V. Errons dans cet inextricable labyrinthe de montagnes et de forêts. Parmi cette multitude infinie de hameaux, on ne compte guère d'un peu considé-

rable que deux bourgs: Barre, au couchant, et, au levant, Saint-Germain-de-Carlberte. De Barre et de Saint-Germain coulent deux petits torrents dont le cours imite la bifurcation et les sinuosités des deux Gardon, qui embrassent les hautes Cévennes. L'occidental arrose Bousquet-la-Barthe, Maulezon, Sainte-Croix, Notre-Dame-de-Valfrancesque ou de la Victoire, ainsi surnommée d'une victoire remportée par Charles-Martel sur les Maures. Le prince franc fonda une chapelle à la Vierge, sur le champ de bataille, encore semé de tronçons d'armes et nommé le *Fer-roulant*. Le ruisseau qui le baigne, joint le torrent oriental qui descend de Saint-Étienne, bourg muré, après quoi ces deux affluents forment un petit Gardon, qui prend son nom de Mialet où il passe pour se jeter plus bas dans celui d'Anduze. Cependant, les deux principaux Gardon, nés, celui d'Anduze, au camp de l'Hospitalet, celui d'Alais, près du Champ-Domergue, traversent, le premier, Saint-André-de-Valborgne, dont le nom exprime l'horreur de son site; le second, le Collet de Dèze, et descendent, impétueusement, en formant la ceinture méridionale des hautes Cévennes, qu'ils séparent du diocèse d'Alais, où ils vont se réunir.

Sur cet immense losange des hautes Cévennes, long environ de quinze lieues et large de dix, est disséminée une population de trente mille âmes, presque toute protestante. Elle est agricole et surtout pastorale, en même temps que manufacturière. Elle se nourrit des seigles qu'elle recolte et des châtaignes de ses bois, qu'elle mange bouillies avec du lait. L'été, elle paît ses nombreux troupeaux,

et l'hiver, assiégée six mois par les neiges dans ses cabanes, elle prépare leurs laines. Les enfants filent, les femmes cardent, les hommes tissent. Chaque maison est une manufacture de serges et de bures grossières. C'est l'unique industrie de ces pauvres montagnards, qui vendent leurs étoffes à Mende, d'où on les expédie en Allemagne, en Italie et dans le Levant. Voilà pourquoi tant de pasteurs du désert sont cardeurs et tisserands, et à peu près du métier de saint Paul, qui faisait des tentes en même temps qu'il bâtissait sur la terre la cité de Dieu.

Passons l'un ou l'autre des deux Gardon, et entrons dans le diocèse d'Alais. D'abord les évêques d'Uzès, de Nismes et de Montpellier dirigèrent les peuples *nouveaux convertis* de ces cantons. Mais en 1694, le roi érigea quatre-vingt-onze nouvelles paroisses en un diocèse, dont il établit à Alais le siége épiscopal. François de Saulx, abbé de Psalmodi, consacré au mois d'août de cette année par le cardinal de Bonzi, dans l'église de la Visitation de Montpellier, en fut le premier évêque. Sa limite comprend l'angle méridional des hautes Cévennes, entre les deux Gardon, prend où celui d'Alais sort des montagnes, tourne à l'orient les sources de l'Avène et de la Droude, avec laquelle elle descend au midi jusqu'au Gardon inférieur, au-dessous de Ners, et, de là, se dirige au sud-ouest, vers Quissac. Puis elle enferme un second losange de montagnes formées par le Vidourle, le Gardon d'Anduze, l'Hérault supérieur et les cantons situés sur les racines de l'Aigoal et de l'Espérou, qui les dominent magnifiquement à l'occident.

Le diocèse d'Alais, avons-nous dit, a comme un chevet sur l'angle méridional des hautes Cévennes. Sur ces croupes volcaniques et stériles, est Mialet, au milieu de ses nombreuses cavernes, berceau du protestantisme cévenol. Robert Maillart, fondateur de l'église de Mialet, et quinze autres pasteurs menacés par la persécution de 1560, se réfugièrent dans la grotte d'Aigladine,

Præcipites atrâ ceu tempestate columbæ,
Condensæ (1).

Ils en sortirent enfin pour consoler les églises gémissantes du Languedoc. De Mialet, on peut également se diriger sur Alais ou sur Anduze. En descendant le Gardon occidental, on arrive à une gorge grisâtre, décharnée, où le torrent qui l'a percée mugit dans l'abîme qu'il creuse éternellement, et où le corbeau croasse sur les deux cimes latérales, couronnées de fortifications en ruine élevées par Henri de Rohan. Ces deux montagnes, dont l'occidentale se nomme Peyremale, et l'orientale Saint-Julien, sont elles-mêmes comme deux tours cyclopéennes qui flanquent cette porte cévenole. On la passe, et l'on arrive à Anduze, bâtie en amphithéâtre au pied de Saint-Julien, avec son faubourg au pied de Peyremale. Anduze, ancien fief de la maison d'Ayrebaudouze, fut comme la métropole des guerres cévenoles qui suivirent la mort de Henri IV, et comme la capitale de Rohan. C'est à Anduze qu'il fut proclamé généralissime, qu'il convoquait ses états, qu'il acceptait

(1) Enéide, livre II.

la paix, qu'il déclarait la guerre. Mais c'est à Alais, où Richelieu avait conduit Louis XIII, qu'il conclut définitivement la paix avec le roi (juin 1629). Alais, ainsi nommée parce qu'elle est découpée comme une aile d'oiseau, Alais est la ville moderne, qui a dépassé sa sœur féodale. D'Alais et d'Anduze, les deux Gardon viennent par des vallons délicieux se réunir à Ners. Celui d'Anduze, arrose la célèbre vallée de Beaurivage, plus connue par les bergeries imaginaires de Florian que par les luttes héroïques de ses pâtres, dont le sang rougit tant de fois ses eaux et ses prés charmants. Sur la rive gauche, Ribaute, sur la droite, Cardet, Massane, et sur le revers opposé de leurs collines, Lédignan. De Ners, descendons le Gardon, qui a rassemblé tous ses rameaux. Il coule sur une vaste grève où, l'hiver, il roule comme un petit océan, mais où, l'été, souvent il n'a pas de quoi désaltérer une vache. La colline de sa rive gauche étale, au soleil, ses villages blancs : Lascours, Cruviers, Brignon et Moussac, au confluent de la Droude; en face, au pied d'un mamelon couronné d'un château assez moderne, Boucairan.

Longeons la limite septentrionale du diocèse de Nismes, et remontons ensuite la vallée rocailleuse et sans ombre du Vidourle. Voici d'abord Quissac, trois petits villages séparés par le torrent et réunis par un pont et une chaussée, dans un site pittoresque. Plus haut, Sauve, gros bourg muré, adossé au Couta, les pieds dans le Vidourle. Plus haut, enfin, Saint-Hyppolite, charmante petite ville dans un bassin de montagnes stériles, à l'entrée d'une gorge creusée par le Vidourle, qui descend de

Saint-Roman. Pénétrons dans les basses Cévennes, montagnes volcaniques, grisâtres, nues, entre lesquelles de maigres ruisseaux alimentent quelques méandres de verdure et d'ombre. Entrons-y par les prés de Valestalière, et laissant à droite Durfort et Saint-Félix avec leurs châteaux, hâtons-nous d'arriver à La Salle, petite ville formée d'une rue unique d'un quart de lieue de long, dans des châtaigneraies et des prairies dont la beauté est entretenue par la Salindrèse. Sa vallée, qui ne s'orne plus que d'âpres yeuses, devient toujours plus stérile jusqu'au site sauvage où le torrent se jette dans le Gardon d'Anduze. Du pont de Salindres, qui marque leur confluent, remontons la tortueuse Gardonnenque, qui s'élargit pour contenir Saint-Jean. C'est, dans son joli vallon, une longue rue, quelques ruelles latérales, une place au centre, le tout ceint de remparts et dominé par un château. Voilà l'Aigoal dont la cime ondule majestueusement à l'occident. Avec son manteau de forêts et sa couronne de neige, ce roi des basses Cévennes ne le cède pas même à la Lozère. Son nom signifie *le ruissellant.* Effectivement, de sa cime descendent une multitude de ruisseaux qui, divergeant en tout sens, forment autour de sa base comme un rhombe de rivières. La plus considérable est l'Hérault (*ar altum*, le haut fleuve), qui se précipite au midi. Son mugissement donne son nom à Valleraugue (*vallis rauca*). Il laisse au couchant l'Esperou, montagne moins élevée, mais plus remarquable encore peut-être par la beauté de ses bois, de ses fleurs et de ses sources, dont un de ses cantons a reçu le nom de l'Hort-Diou (*hortus Dei*), l'Éden.

La poésie est aussi une rose qui s'épanouit un jour sur sa cime. Perdigon, fils d'un pêcheur de ses torrents, excella tellement à chanter ses vers sur la harpe, qu'il devint le harpeor chéri de don Pèdre II, roi d'Aragon. Mais, lorsque le héros albigeois tomba dans les champs de Muret (sept. 1213), l'infidèle troubadour, au lieu de se pencher pieusement sur son tombeau, suivit la fortune insolente au camp du vainqueur, et célébra le glaive impie qui venait de percer le cœur de son patron et de la patrie languedocienne. Tous les châteaux et toutes les cabanes se fermèrent devant l'apostat, qui, repoussé avec horreur, alla cacher sa honte dans l'abbaye d'Aiguebelle, sur les Alpes. L'opprobre plane sur son nom, oublié des flots du Coudouloux, qui nous conduit en murmurant, à l'ombre des châtaigneraies, par les délicieuses prairies d'Aulas, vers le Vigan, la plus occidentale des villes de ce diocèse. Tandis que les basses Cévennes sont calcinées par le soleil, ses vallons reverdissent éternellement sous la vive haleine de l'Esperou et de l'Aigoal. A l'exception des basses Cévennes, qui ne produisent que des yeuses et des romarins, le diocèse d'Alais est très-fertile en céréales, vins, huiles, soies. Ses villes industrieuses sont toutes retentissantes du cliquetis et du grincement aigu des métiers de bas. Il contient 41,766 protestants, et 30,390 catholiques.

Le diocèse d'Uzès, composé de cent quatre-vingt-treize paroisses est, comme celui d'Alais, adossé aux Cévennes orientales, d'où il s'étend entre le cours inférieur de l'Ardèche et du Gardon, jusqu'au Rhône. Genouillac, son bourg le plus sep-

tentrional, est baigné par l'Homol, une des sources de la Cèze, qui, torrentueusement, comme son nom l'indique, nous mène à Saint-Ambroix. A droite, est le château de Portes, donjon féodal, moitié gothique, moitié de la *renaissance*. A gauche, Barjac, Vagnas, Salavas, manoir du fameux capitaine Merle d'Uzès. Ici nous rencontrons l'Ardèche, que l'on passe au pont ou bac de Vallon, ou, plus bas, au pont d'Arc, arcade naturelle et sauvage percée par le torrent impétueux. A son embouchure est le Saint-Esprit, et son pont fameux sur le Rhône, commencé par saint Louis, terminé par Philippe-le-Bel. Nous retrouvons la Cèze et Bagnoles, qui reçoit son nom de ses eaux thermales. Plus bas, au bord du Rhône, Roquemaure, et de l'autre côté du fleuve, Orange et son château, occupé par une garnison hollandaise. Plus bas encore, Villeneuve, dont le pont tant chanté dans les ballades, même à Avignon, la petite Rome provençale. Un légat italien garde le palais désert et la métropole solitaire des papes français. Une veuve d'Uzès emporte furtivement son fils à Genève. Ce petit enfant, issu d'un médecin arabe, du IXe siècle, nommé Abauzit, faisant de la science sa patrie terrestre et apprenant de l'exil la sagesse, aura la gloire, qu'il méritera par ses vertus, d'être l'ami de Newton, de Leibnitz et de Jean-Jacques. Du haut de sa montagne, Uzès domine ses campagnes pulvérulentes, plantées de vignes et d'oliviers, source de sa prospérité, avec ses soies et les laines de ses nombreux troupeaux. Ce diocèse contient 78,502 catholiques, et 28,112 protestants. Ces derniers se groupent vers les Cévennes et le Gardon.

Le Gardon inférieur sépare le diocèse d'Uzès de celui de Nismes. Nous pouvons le passer, si nous voulons, sur le pont du Gard, ce gigantesque aquéduc qui, sur ses trois rangs superposés d'arcades toscanes, conduisait à Nismes les eaux d'Uzès. Sous ce sublime monument romain, le Jourdain cévenol n'est pourtant, dit un vieux chroniqueur, qu'un *fâcheux torrent*, qui, du Rhône à l'Aigoal, n'a, dans son plus long cours, qu'à peine vingt lieues, que Ners partage également entre ses sources et son embouchure. Au-dessous de celle-ci, est Beaucaire, ce bazar de l'occident, fréquenté des navires espagnols, italiens, grecs, levantins, barbaresques. Beaucaire, catholique aujourd'hui, soutint un siége glorieux, qui commença la réaction du Languedoc contre Montfort. Saint-Gilles possède le tombeau de ce légat pontifical, poignardé par un chevalier de Raimond VI, et dont la mort fut le signal de la croisade des Albigeois. De Saint-Gilles, et de sang albigeois, sortit Guillaume de Nogaret, ce légiste roturier qui vengea, sur la tête des templiers et sur la joue de Boniface VIII, le martyre du Languedoc. La triste Aiguemortes, ce port de saint Louis, gît là sur ses étangs insalubres. Le Vidourle, dont nous trouvons l'embouchure, est la limite occidentale de ce diocèse, jusqu'au-dessus de Sommières, qui eut aussi, dans les guerres religieuses du dernier siècle, ses jours de lutte et de gloire. A l'ouest de Nismes est la Vaunage, ou vallée de Nages, bourgade aujourd'hui détrônée par Calvisson, devenu la métropole d'une trentaine de villages et d'églises, pressés dans son bassin fertile que tous les fruits de

la terre que Dieu y répand abondamment, et la foi, ce fruit céleste, ont fait surnommer la petite Canaan. C'est pour cette foi proscrite que s'éloigne tristement de Calvisson un de ses habitants les plus distingués dont le petit enfant, qui le suit en pleurant, croîtra dans les vicissitudes de l'exil et des combats, et sera un jour Saurin, le grand orateur arminien. Nismes est assis au centre de son diocèse, fécond en vins, en huiles, en céréales. Ses industrieux habitants activent leurs nombreuses manufactures de soie, autour des arènes et des temples romains. Sa population, mi-partie, est tourmentée d'une tragique haine qu'alimentent les passions religieuses. Les deux religions se balancent dans ses murs comme dans tout son diocèse, dont les quatre-vingt-douze paroisses renferment environ quatre-vingt mille âmes.

Passons le Vidourle et entrons par les vignobles de Lunel dans le diocèse de Montpellier; il compte environ trente mille âmes, dont le tiers seulement est protestant. Terres blanches, rocailleuses, propres à la vigne et à l'olivier. Montpellier est là, sous sa citadelle bâtie par Richelieu, siége des états du Languedoc, plus lettré, aussi riche, moins commerçant que Nismes; Montpellier, l'héritier de Maguelone, l'Epidaure des juifs et des arabes au moyen-âge, ville de médecine, de poison et de parfums que lui fournissent les lavandes et les romarins de son territoire. Toute cette plage du Languedoc, entre l'Hérault et le Rhône, est volcanique, rongée de salines, de canaux insalubres, de marais pestilentiels. Ses habitants sont matelots, pêcheurs, chasseurs aux oiseaux de passage qui séjournent

l'hiver dans leurs étangs, ou bergers de nombreux troupeaux de vaches noires et d'étalons à demi-sauvages, qu'ils gardent à cheval dans les pâturages de la Camargue, ce Delta du Nil languedocien.

Voilà le Languedoc. Sur ses flancs s'étendent, comme deux ailes, le Rouergue et le Dauphiné. Si, de la Lozère et de l'Aigoal, entre deux chaînes de montagnes qui se prolongent vers le couchant pour former le bassin méridional du Rouergue, nous suivons les cours du Tarn et de la Dourbie, nous trouvons d'abord à leur confluent Milhaud et, plus bas, Saint-Rome, quittant le Tarn et descendant vers le midi, Saint-Affrique, honorée d'avoir eu pour pasteur l'illustre Claude; puis Camarès et, enfin, Lacaune, qui nous ramène en Languedoc. De ces montagnes sauvages nous descendons dans le bassin où Castres est assise au milieu d'un cercle d'églises réunies autour d'elle; Puy-Laurens, dépouillé de son académie, dont le collége bénédictin de Sorrèze a recueilli les débris; Revel, patrie de Martin, le vieux traducteur de la Bible; Roquecourbe, fief de Gui de Montfort, frère du fléau des Albigeois; enfin, aux limites de notre horizon occidental, deux métropoles de la nouvelle et de l'ancienne hérésie, Montauban et Toulouse. Montauban a, dans ses origines, un tragique monument. Sur son plateau désert s'élevait un noyer immense, quand Montfort envahit le Languedoc. L'infant de Toulouse, Baudoin, ayant livré Villemur à l'ennemi, Roger-Raimond de Foix, le Roland albigeois, saisit le traître et, dans sa patriotique fureur, le pendit, quoique frère de son suzerain, aux rameaux de ce noyer séculaire, qui, dominant

ces vastes plaines, effrayait les pervers, en balançant dans les nues le vil cadavre déchiré par les vautours. Cet arbre tragique semble avoir, en mourant, transmis à la cité germée sur son sol cette sanglante sève qui s'épanouit dans les orages du calvinisme. Toulouse, alors la sainte, aujourd'hui la légiste et la monacale, a, dans ses abominables fénetras, renouvelé, pendant des siècles, les fêtes de Moloc. A voir ses rouges murailles, on dirait que la vieille cité dominicaine vient, comme un sacrificateur tout sanglant encore, d'immoler ses hécatombes humaines, et qu'elle lave en vain dans son fleuve cette homicide teinte collée à ses os pour l'éternité.

En face du Vivarais, au-delà du Rhône, sur les gradins inférieurs des Alpes, sont répandues les cent églises du Dauphiné. Elles se pressent dans la vallée de la Drôme, dont le nom signifie l'*impétueuse*, et qui semble effectivement avoir communiqué sa violence orageuse à l'éloquence de Farel et à la valeur de Beaumont et de Montbrun; Crest, Die, Lamotte-Chalancon, Gap, Pragélas, et, au sommet des Alpes, les Vaudois piémontais. Ces disciples de Claude, de Turin, vivant depuis mille ans dans les flammes d'une persécution incessante, ont pour antique symbole le buisson ardent, qui brûle toujours et ne se consume jamais. Ils peuvent encore comparer leurs quinze églises à quinze autels allumés sur les plus hautes cimes de la terre, et dont eux-mêmes sont l'holocauste pur qui fume éternellement devant Dieu.

Voilà le plus vaste horizon de ces chroniques, si l'on ne sort pas de France. Encore le gros des évé-

nements se passe-t-il, je le répète, entre le Rhône et l'Hérault, la Lozère et la mer. C'est le foyer de la résistance, l'orageux berceau des pasteurs du désert, et, pour parler comme eux, le territoire sacré d'Israël. Le bas Languedoc, tant hanté, au moyen-âge, des juifs et des arabes, a quelque chose effectivement de leur patrie orientale. C'est d'abord la culture cananéenne : l'olivier, le figuier, la vigne. Les basses Cévennes ont la stérilité des montagnes de Juda, et la plage du golfe, rongée de volcans et d'étangs insalubres, a, dans ses plaines de sel, l'aspect désolé des rives de la mer Morte. Comme leur territoire parsemé de ruines antiques, ces peuples conservent des restes de mœurs primitives. Chaque canton a son athlète plus ou moins fameux. Le dimanche, ils s'exercent à la lutte, à l'arc, à la course, et le prix du vainqueur est encore, comme dans les bucoliques, une brebis ou une chèvre; ou bien, réunis dans quelque cirque romain, ils combattent un taureau de la Camargue Cet animal, antique emblème du Rhône, pourrait être aussi le symbole du génie languedocien, à la fois tenace et impétueux, et, lorsqu'il est arrêté, heurtant de front et par bonds les événements qu'il accumule pêle-mêle devant lui; plus froid, plus lent à émouvoir sous les brumes du Gévaudan; plus fort dans la montagne que dans la plaine, mais plus mobile, plus ardent, plus intelligent peut-être à mesure qu'il descend vers le soleil. Ces peuples sont naturellement belliqueux, aptes surtout à l'infanterie, bien sous les armes, et hardis à les saisir pour leurs libertés religieuses et politiques, qu'ils ne séparent jamais dans leurs combats.

Ce double sentiment de la patrie céleste et terrestre s'est déployé avec le plus tragique héroïsme dans leurs trois gigantesques luttes contre Clovis, Montfort et Louis XIV. Ariens, albigeois, protestants, ils ont toujours repoussé le catholicisme qui leur amenait d'abord la barbarie, puis la féodalité, enfin le despotisme, tous trois orthodoxes. Le Languedoc fut toujours écrasé, mais cette race de fer est, comme parle Bèze, une indestructible enclume dont l'inertie usa toujours les plus puissants marteaux des nations (1).

(1) Le chiffre des populations a été relevé par Baville, qui en fit le dénombrement en 1698. Mais l'intendant ne compte pas quarante mille protestants languedociens, dont, à cette époque, les trois quarts étaient dans l'exil, et le reste aux galères ou sur les gibets.



CHAPITRE II.

Situé entre la mobile Guienne et la Provence légère, le Languedoc, enfant comme elles de la vieille Rome, a seul conservé, dans son caractère énergique, le lait sucé à la mamelle acerbe de l'antique louve latine. Après la ruine de l'empire d'Occident, les institutions municipales, réfugiées dans les capitoles de Nismes, de Narbonne, de Toulouse, résistèrent aux Goths, aux Francs, aux Arabes, arrivèrent jusqu'aux Albigeois, qui, mourant pour elles, en léguèrent les précieux débris au calvinisme ; car, j'aime à rappeler cette succession glorieuse, et à montrer la liberté fondée par la vertu antique passant, malgré la barbarie, aux *Purs* du 11[e] siècle, et, malgré la féodalité, aux *Saints* du 16[e] siècle, qui l'ont transmise au monde moderne. Le comte Raymond VI, menacé par la croisade, fit un appel aux Communes. « Nous mangerons, s'il le faut, nos enfants ! » répondit Castel - Sarrazin, avec un enthousiasme dont le tragique accent annonce la férocité sublime de la liberté capitolienne. Ces magistratures électives et cette énergique indépendance, ravivées

et empreintes par le calvinisme d'une teinte biblique, existaient encore parmi les cévenols, qui, les soirs d'hiver, voyant la hallebarde paternelle dressée parmi les instruments rustiques, et la vieille arquebuse pendue aux râteliers de leurs troupeaux, racontaient les combats de leurs aïeux sous les drapeaux de Rohan et de Coligny. Les États, d'origine romaine aussi, et dabord uniquement composés des consuls des municipalités languedociennes, mais envahis depuis par l'église et la féodalité, dont saint Louis avait consacré les usurpations, n'étaient plus qu'un corps hétéroclite d'évêques et de barons et de quelques députés urbains, élus sous leur influence, et, comme en dérision du peuple, réduit à l'unique rôle du silence ou de la louange. Mais telle était la force de son principe et l'énergie de la province, que cette gothique institution possédait encore, selon Daguesseau, *une ombre de liberté.* Ses membres essayèrent de résister aux ordres absolus de Louis XIV, mais, bientôt ployés par sa toute-puissante main, *ils ne surent plus qu'obéir.* Toutes les classes courbèrent la tête: les nobles, subjugués par la gloire militaire, les bourgeois par la prospérité commerciale, les paysans par la sécurité agricole, tous par la tendance monarchique du siècle.

Louis XIV avait, il est vrai, concouru puissamment à la prospérité du Languedoc par la régénération de son industrie et, surtout, par la création de son superbe canal. L'agent de Colbert, dans ce grand ouvrage, fut Henri Daguesseau, père du chancelier. C'était un magistrat de l'ancienne roche, cachant, sous une profonde modestie, de

vastes connaissances administratives et judiciaires, unies à cette urbanité, à cette fleur de littérature qu'il recueillait dans le commerce habituel des poètes. Dans ce siècle, rempli d'hommes illustres, il passait pour un arbitre du goût, un oracle du savoir et un modèle de vertu. Appelé, en 1673, de la généralité de Bordeaux à celle de Montpellier, où il remplaçait Bezons, Daguesseau seconda vivement Riquet dans l'exécution du canal du midi; et cet inculte et puissant ingénieur, dont le nom est resté populaire, qui dressa son plan gigantesque sans autres instruments qu'un grossier compas de fer, surpris par la mort au milieu de son entreprise, en recommanda l'achèvement à l'intègre intendant, qui l'accomplit avec les seuls revenus de la province. C'est à lui qu'elle fut redevable aussi de ses premières manufactures de soies, devenues depuis si florissantes. Aussi, chérissait-elle ce magistrat, qui, également humble et ferme, résistait à ses tyrans féodaux, redressait les juges corrompus, contenait les traitants avides, consultait les marchands sur les intérêts du commerce, et, pour la départition des tailles, allait de bourgade en bourgade, interrogeant, écoutant, soulageant le pauvre peuple. Il était les délices du Languedoc. Colbert appliquait aux autres provinces les réformes de Daguesseau, qui devint ainsi comme l'intendant de toute la France. Heureux les empires gouvernés par cette grande race d'hommes intègres!

Pendant que Colbert et Daguesseau travaillaient à la prospérité de la France, une faction s'élevait, pour sa ruine, dans l'église, à la cour, à l'ombre du trône même. En 1681, l'intendant fut appelé à

Versailles pour concerter dans le Conseil la conversion de son indocile province. Il retrouva Colbert dans la disgrâce, et ses ennemis triomphants. Après avoir reçu leurs ordres souverains et déploré avec le grand ministre la plaie que l'on faisait à la France, il lui dit adieu, pour ne plus le revoir, et revint exécuter, en Languedoc, le fatal projet dont il ne pouvait qu'adoucir les rigueurs envers ses victimes. Daguesseau appartenait à ce parti religieux et politique que l'on peut trouver, si l'on veut, inconséquent, mais qui se présente aux regards de la postérité avec l'auguste cortége des plus beaux génies et des plus pures vertus. Il était janséniste, menait, quoique laïque, la vie d'un saint évêque, et n'employa, dans ses tentatives de conversion, que les moyens les plus doux et les plus légitimes. Il s'attacha à subjuguer les ministres, à convaincre les principales têtes de leurs troupeaux; et, quand les protestants se plaignaient de ne pas avoir la même part que les catholiques aux récompenses de l'État, il répondait : le roi est bien le maître de ses grâces envers des citoyens qui forment une république dans une monarchie. Toutefois, il regardait l'édit de Nantes comme sacré et nécessaire au repos et à la prospérité de la France.

Daguesseau prévit que l'*avertissement pastoral* de l'assemblée de 1682, ne pouvait produire que des alarmes dangereuses parmi les protestants, qui le prendraient pour un manifeste d'hostilité et pour l'annonce de leur prochaine ruine. C'est, effectivement, ce qui arriva ; et il est même étrange que leurs aveugles espérances n'eussent pas été plus tôt

détruites par l'audace toujours croissante du clergé, dont la violence devançait même l'impétuosité de Louvois. On en jugera par cet exemple : Un prêtre de Saint-Hippolyte, portant le viatique à un moribond, rencontra, dans une étroite ruelle, un cévenol qui, surpris à l'improviste et ne voulant, par mauvaise honte, ni paraître fuir, ni se décoiffer devant ce qu'il regardait comme une idole, se rangea seulement contre le mur, sans ôter son chapeau. Le curé s'élance sur lui, et le soufflette. Ce pâtre eut assez de flegme ou de force d'âme pour se contenir et ne point écraser ce prêtre insensé. Néanmoins, le scandale était inouï : la rumeur s'en répandit dans tout le Languedoc, et retentit jusqu'à Versailles. Au lieu de châtier le prêtre coupable, Louvois interdit l'église protestante de Saint-Hippolyte. Vainement le consistoire remontra son innocence et celle du montagnard attaqué ; vainement il prouva l'éclatante culpabilité du prêtre, homme violent, déconsidéré, immoral et tout fumant encore d'un adultère où il avait été surpris par l'époux outragé. Cette justification imprudente, quoique irrécusable, fut, aux yeux de Louvois, ajouter la calomnie à la révolte, et un nouveau grief dont il écrasa la malheureuse église de Saint-Hippolyte.

Dans l'automne de 1682, l'église de Montpellier, qui douze ans auparavant avait perdu son petit temple, comme élevé en contravention de l'édit, vit abattre le grand, et le seul qui lui restât. Isabeau Paulet, fille d'un ancien ministre d'Uzès, revenue, après son apostasie, à la foi paternelle, fut admise à la cène par le pasteur Dubourdieu. Le parlement de Toulouse appliqua à la relapse

la loi de 1663, qui, après amende honorable, la condamnait au bannissement, le ministre à la destitution, et le temple au démolissement. Le consistoire essaya d'appeler de ce jugement rigoureux, et d'intéresser à sa cause le commandant militaire de la province. C'était, depuis peu, le duc de Noailles, pendant la minorité du gouverneur titulaire, le duc du Maine, successeur du duc de Verneuil, fils naturel de Henri IV ; car, la plus morale et la plus protestante province de France, grâce à son triste privilége de n'avoir pour gouverneur qu'un prince du sang, passait honteusement des mains octogénaires d'un bâtard du roi infidèle au protestantisme, aux mains enfantines d'un bâtard du roi qui méditait sa ruine, opprobre qu'elle subit pendant plus d'un siècle.

Anne-Jules de Noailles, lieutenant-général, était un homme d'un âge mûr, d'une corpulence énorme déjà, d'un esprit épais, d'un naturel voluptueux et brutal, tenant fort du Limousin, où il était né et où sa maison, d'ailleurs très-ancienne, était vassale de celle de Turenne. Tour-à-tour plus haut que les nuées et plus bas que l'herbe, on le voyait, en Languedoc, singer le roi jusque dans l'église où, pendant la messe, ses gardes et ses aumôniers tenaient incessamment tournés vers lui leurs armes et leurs encensoirs, tandis qu'à Versailles, capitaine des gardes, il ne rougissait pas de porter, comme un page, la queue de madame de Montespan. Incapable d'aucune fidélité au malheur, il avait délaissé cette favorite disgraciée pour s'attacher à madame de Maintenon, et l'une et l'autre accrurent sa fortune colossale ; car il changeait avec le roi ; il par-

tageait tous les sentiments du roi; il imitait, maintenant, les dévotions, comme autrefois les amours du roi; le roi était son modèle, son idole, son Dieu. Bien que le pieux évêque de Châlons, son frère, depuis archevêque de Paris, et cardinal; bien que Fénélon, son ami, l'engageassent à la douceur envers les protestants, un tel homme, dont la conscience de courtisan ne reculait jamais devant aucune violence, ne pouvait leur être que fatal.

Dès qu'il fut arrivé à Montpellier, pour tenir les États, qui s'ouvraient ordinairement à la fin de novembre, le consistoire députa vers lui ses quatre ministres, accompagnés de quelques autres de ses membres laïques. Ils présentèrent leur requête au duc, qui fut inexorable. Ne pouvant le fléchir d'aucune manière, deux gentilshommes, dans un transport aussi généreux qu'imprudent, s'écrièrent alors: « Monseigneur, on ne devrait pas abuser ainsi de notre longanimité! Ne savez-vous pas qu'il existe cent quatre-vingt mille familles protestantes en France? » — « En attendant ce que deviendront ces cent quatre-vingt mille familles protestantes, répondit le duc, s'adressant à l'officier de ses gardes, menez-moi ces messieurs à la citadelle! » Louvois ordonna la destruction du temple, dans les vingt-quatre heures. — « Voulez-vous, dit Noailles au consistoire, le faire démolir vous-mêmes: vous en aurez les matériaux! » — « Monseigneur, répondit-il noblement, nous vous prions de nous en dispenser! » Soixante maçons furent mandés aussitôt. C'était le jour de l'ouverture des États. Le duc, à la tête des trois ordres, en grande pompe, escorté de

ses gardes, de soldats et de peuple, vint donner le signal. Il entra dans le temple : « Courage, mes amis, cria-t-il, aux démolisseurs, vive le roi! N'appréhendez rien! Mettez la main à l'œuvre et travaillez fortement! » Elle fut terminée le 4 décembre. Ce temple, bâti en 1595, n'avait par conséquent pas encore un siècle. Les murs intérieurs portaient d'un côté une aigle déployée et couronnée, et, de l'autre, un phénix, surmonté de la devise de Coligny : *ex cinere vires colligo*, triste mais consolant symbole. Sur son emplacement fut plantée une croix, signe de la conquête catholique (1).

Comme tous les protestants de France, les languedociens, malgré leur caractère ardent, n'opposèrent long-temps aux outrages et à la tyrannie, qu'une inaltérable mansuétude, que leurs ennemis étonnés appelèrent dérisoirement : *patience de huguenot*! Elle passa en proverbe. Mais cette longanimité leur devint fatale, en ce qu'elle enhardit l'insolence des persécuteurs, qui, malgré leur puissance, eussent, dans le principe, reculé devant une attitude ferme et fière. C'était si évident et si généralement reconnu, que cette opinion nous a été transmise par l'homme le plus inattentif et le plus antipathique aux querelles religieuses de son siècle.

Notre roi voyant quelques villes
Sans peine à sa foi se rangeant,
L'appétit lui vint en mangeant,

(1) D'Aigrefeuille, hist. de Montpellier. — Ces destructeurs de temples ne se macéraient pas, s'il faut en croire Mme de Sévigné : « Vous nous avez renvoyé M. de Noailles en très-mauvais état, écrit-elle à l'un d'eux. Il a un dévoiement si considérable, qu'il semble qu'il ait mangé à lui seul tout ce qu'il a dépensé à Montpellier. » Lettre du 9 janvier 1683.

dit La Fontaine, qui, en écrivant ces lignes, aussi profondément vraies que triviales, semble avoir eu en mémoire son apologue célèbre où les grenouilles sont dévorées par la cigogne qu'elles ont demandée pour reine au soleil. Ah, les protestants étaient dégénérés! Ils avaient perdu le sentiment primitif de l'institution calviniste! Le despotisme les avait corrompus dans ses perfides délices, semblables à ces victimes engraissées pour les autels, et que leur mollesse florissante destinait à servir d'hécatombe aux divinités infernales!

Ils sortirent enfin de leur torpeur, et la résistance vint d'où elle était toujours partie, du foyer des grandes luttes calvinistes, albigeoises, ariennes, où les héroïques souvenirs, la foi vivace et l'énergique caractère des populations la rendaient possible encore, à l'abri de leurs montagnes et de leurs forêts. Ils se reprochèrent leur coupable mansuétude. Ils sentirent qu'un peuple est responsable envers ses enfants et envers Dieu des droits sanctifiés du sang de ses ancêtres. Ils résolurent donc de chercher leur salut en eux-mêmes et de faire face à la tempête. La difficulté consistait à se réunir pour organiser la résistance; un synode était inutile, car ils ne pouvaient délibérer qu'en présence d'un commissaire royal; une assemblée clandestine était impraticable, car, les ministres étaient gardés à vue et comme prisonniers; leur disparution eut tout découvert. Ils résolurent donc de confier l'entreprise à un très-petit nombre de *directeurs* laïques qui, réunis en comité, eussent à pourvoir au salut de l'église en danger. Le Languedoc, proprement dit, en nomma six; les Cévennes, le Viva-

rais et le Dauphiné, dix. Et pour ne pas inspirer l'ombre même d'un soupçon, ces seize directeurs s'assemblèrent dans la plus catholique cité du royaume, dans Toulouse.

Il y avait alors dans cette ville un célèbre avocat de Nismes, nommé Claude Brousson. C'était un homme d'un âge mûr (1), non moins profondément versé dans les lois divines que dans les lois humaines, unissant à la science d'un légiste la piété d'un apôtre, et à la douceur d'une femme la simplicité d'un enfant. Mais sa raison, austère et pacifique, était capable de résolutions généreuses et du plus ardent enthousiasme. Avocat à la chambre mi-partie de Castres, transférée à Castelnaudary et depuis peu incorporée au parlement de Toulouse, Brousson n'avait pas hésité à se charger de la périlleuse défense des églises du Languedoc et de la Guienne, et, tout récemment encore, de celle de Montauban, leur héroïque métropole. Pressentant que c'était pour la dernière fois qu'il élevait la voix en leur faveur devant les tribunaux, il fondit, dans la défense de l'église de Montauban, les causes de quatorze autres accusées comme elle, les justifia en légiste et en théologien, et termina son plaidoyer par une éloquente et solennelle apologie, que ne purent interrompre les clameurs des évêques et de l'archevêque de Toulouse. Après la séance, on délibéra si on ne ferait pas saisir le courageux avocat. Ce n'est pas la peine, disaient-ils, qu'on abatte les chaires de l'hérésie, si elle s'élève une tribune au sein même du parlement. Mais le premier président

(1) Il était né en 1647 de Jean Brousson et de Jeanne de Paradès.

Fieubet, magistrat souple et spirituel, objecta les dangers de la violence à l'égard d'un homme si considéré dans son parti, et qu'il n'était peut-être pas impossible de s'attacher par des propositions avantageuses, dont il se chargea d'être l'organe. Il mit sa conversion au prix d'une place de conseiller au parlement. Brousson répondit par un refus digne de son caractère, et, inaccessible aux caresses comme aux menaces, il resta dans Toulouse, où, quelques mois après, il réunit chez lui les seize directeurs des églises du midi (Juin 1683).

Brousson, par sa capacité et son illustration, était la tête de ce comité de résistance. Ces hommes, pieux et graves résolurent : que toutes les églises reprendraient leurs exercices dans les temples, les portes ouvertes, et avec l'assurance des jours de liberté ; que les temples abattus seraient rebâtis, et les ministres emprisonnés ou fugitifs remplacés par d'autres; que les pasteurs encore en fonctions resteraient inébranlablement aux postes où ils avaient été appelés de Dieu ; qu'on se préparerait d'avance au jour de la reprise générale du culte, fixé au 27 juin, par la repentance, l'amour, la prière; qu'on chanterait à genoux les psaumes relatifs aux malheurs de l'église, et, pour obtenir du Seigneur le zèle et la constance nécessaires dans ces temps de tribulation, ils prescrivirent, pour le 4 juillet, un jeûne universel.

Avant de se séparer, les directeurs rédigèrent une adresse justificative à Louis XIV. Ils y établissaient d'abord la distinction des droits de Dieu et des droits des rois, puis, la nécessité de résister aux ordres des rois contraires aux ordres de Dieu,

et que, par conséquent, ils ne pouvaient obéir aux ordonnances du monarque qui violaient des édits solennels et les droits plus imprescriptibles encore de la conscience. Ils déclaraient en terminant que, si leur résistance leur était funeste, ils étaient heureux de faire le sacrifice de leur vie, et qu'ils n'avaient déjà que trop autorisé, par une coupable mansuétude, les usurpations du clergé romain. — Cette déclaration modérée, mais ferme, fut envoyée au roi; puis les directeurs se réunirent dans leurs églises respectives pour exécuter les résolutions du comité de Toulouse. Brousson lui-même, ne pouvant plus faire entendre pour leur défense son éloquente voix, n'hésita pas, homme doux et pacifique, à se mettre à la tête de la conspiration religieuse, et, pour l'y faire triompher, se rendit à Nismes, sa ville natale (1).

Nismes, comme presque toutes les églises, était divisé en deux partis violents. L'un, formé de l'innombrable troupeau des prudents, des peureux, des traîtres, se nommait le parti des politiques; l'autre, composé du petit nombre des fidèles, mais fort de son énergie, était appelé le parti des zélateurs, dénomination empruntée aux factions juives favorables ou hostiles à la domination romaine. En apprenant la déclaration de Toulouse, les politiques jetèrent les hauts cris : « Elle est trop hardie, et c'est à peine si nous tiendrions ce langage avec deux cents places de sûreté ! Nous serons traités de

(1) Vie de Brousson, en tête de ses œuvres. Benoit, hist. de l'édit de Nantes.

rebelles et exterminés ! » — Les zélateurs, au contraire : « Elle est trop modérée, s'écriaient-ils ! Il ne faut point être à demi-obéissant ni révolté ! Rien de plus fatal que ces demi-rébellions ! Pourquoi tant de ménagements envers des prêtres inexorables ! Aux armes ! aux armes !

Ainsi se déchirait cette malheureuse cité. Les rivalités des deux camps neutralisant leurs efforts empêchèrent leur explosion. Mais les cévenols se levèrent, bien que sans ensemble. Le dimanche 11 juillet, Saint-Hippolyte se réunit dans les champs, dès l'aurore. Plusieurs villes du Vivarais l'imitèrent, le 18; Châteaudouble, en Dauphiné, le 22; et les dimanches suivants toutes les autres églises, plus tardives, suivirent l'exemple de leurs courageuses sœurs. Quoique incomplètes et pacifiques, ces assemblées ne laissèrent pas que de jeter l'alarme parmi les catholiques. Ils s'armèrent en disant que les guerres religieuses allaient recommencer. Les châtelains des bords du Rhône s'enfermèrent avec leurs vassaux dans leurs donjons. Les protestants prirent les armes pour repousser les armes. Bientôt une rencontre eut lieu; un protestant de Bouès, nommé Guèze, fut tué; et ce fut le premier sang innocent qui, dans cette nouvelle guerre civile, fuma devant Dieu.

Le comité de Toulouse s'était réuni avec tant de mystère que, quelques soupçons qu'on eût, on n'avait pu l'éventer, ni même connaître les noms de ses membres. Daguesseau, pour le découvrir, se rendit à Toulouse, et de là, sur de fausses indications, au Puy en Vélai. C'est qu'il apprit l'insurrection du Vivarais. Il partit aussitôt; et,

comme s'il se mettait en marche, il vit arriver au galop un escadron de châtelains du Vélai, qui, se rangeant autour de sa litière, se disposaient à l'escorter jusqu'à Tournon. Daguesseau refusa leur escorte, et, traversant paisiblement le Vivarais frémissant, il arriva sans encombre à Valence. Le Vivarais et le Dauphiné étaient effectivement en armes. Un trésorier de France, ayant quitté l'intendant qu'il accompagnait, et descendant le Rhône, passa entre deux partis d'insurgés postés sur les deux rives, et sous leur feu, qui heureusement n'atteignit pas sa barque. Le comte de Roure, lieutenant de roi et gouverneur du Saint-Esprit, laissant ses études favorites d'Horace et de Virgile, accourut auprès de Daguesseau, qui, redoutant les fureurs de Louvois et l'arrivée des troupes, se rendit près des Vivaraisiens soulevés. Il les invita à poser les armes, à cesser leurs prêches dans les lieux interdits, et à se soumettre, sans condition, à la clémence royale. Ils obéirent, et même avant leur complète soumission, l'intendant se hâta de l'annoncer à Louvois, en lui demandant la confirmation de l'amnistie qu'il leur avait promise.

Mais une irritation plus orageuse fermentait dans le Dauphiné. Labaume, seigneur de Châteaudouble, à trois lieues à l'est de Valence, obtint du parlement de Grenoble, dont il était membre, 250 archers pour dissiper une assemblée qui devait se tenir dans sa bourgade. Ses vassaux en ayant eu le vent s'armèrent sous leurs vestes, et ne laissèrent pas de se réunir chez un nommé Blache, ancien capitaine du régiment de Picardie. Le Seigneur

n'osa les attaquer pendant la prière; mais, après leur dispersion, il vint pour arrêter le vieux capitaine. Blache n'eut le temps que de se barricader, et, quoiqu'il n'eût avec lui qu'un valet et une servante, il se défendit vaillamment. Le premier archer qui voulut forcer la porte fut tué sur le seuil; les autres s'enfuirent; et Labaume courut s'enfermer avec eux dans son château, en entendant la servante qui, du haut des toits, appelait, au secours de son maître, les habitants du village. Ils arrivèrent aussitôt, et quelques heures après quinze ou seize cents montagnards armés descendirent pour défendre le bon capitaine. Investi dans son manoir, Labaume ne fut délivré que par l'intervention de l'évêque de Valence.

Daniel de Cosnac, d'une ancienne maison de Guienne, était premier aumônier de Monsieur à l'époque des amours de Louis XIV et de Madame, Henriette d'Angleterre. L'officieux abbé fut le messager de la passion incestueuse du monarque qui lui jeta, pour salaire, l'évêché de Valence. Ainsi, cette abominable fonction, qui aurait dû le faire expulser avec ignominie de toute société chrétienne, devint le marchepied de son élévation à l'épiscopat. Il y porta son caractère ambitieux, turbulent, intrigant, bouffon (1). Ce facétieux prélat, averti du soulèvement de Châteaudouble, y envoya un de ses gentilshommes. Il s'interposa sagement entre Labaume et Blache; et, sur la promesse d'un complet oubli de toute chose, le capitaine renvoya ses montagnards. Pendant qu'ils se retiraient pai-

(1) Mémoires du duc de Saint-Simon.

siblement, le châtelain, qui ne se piquait pas plus de bonne foi que de courage, enleva un détachement isolé de trente-deux paysans traînant en arrière de leur bataillon. Les insurgés ne revinrent pas assiéger le traître dans ses tours, mais deux cents des plus défiants ou des plus résolus restèrent en armes. Ils allèrent se poster à la Baume-Cornillanne, village presque tout protestant situé au pied des montagnes, à deux lieues de Châteaudouble : de là, ils rodèrent quelques jours dans la plaine, puis dans la montagne, et se retirèrent enfin dans la vaste forêt de Saou, à deux lieues au sud de Crest et de la Drôme.



CHAPITRE III.

Cependant l'adresse justificative du comité de Toulouse était parvenue à la cour, et, coup sur coup, la nouvelle de l'insurrection du Languedoc et du Dauphiné, et le recours en grâce de Daguesseau en faveur des Vivaraisiens pacifiés. Louvois accorda l'amnistie ; mais il fit aussitôt partir de Paris le duc de Noailles, et de Lyon et des garnisons voisines le régiment-général des dragons, et ceux des Cravates et de Condé, tous les deux aussi à cheval. Ils entrèrent en Dauphiné sous le commandement du maréchal-de-camp de Saint-Ruth. Ce marquis, d'abord page du maréchal de la Meilleraie, avait à sa mort épousé sa veuve. L'orgueilleuse veuve, en changeant de lit, n'avait pas voulu changer de nom pour conserver à la cour son tabouret, et dans le monde ses titres de duchesse et de maréchale. L'anonyme mari, soldat brutal, la battait et la bâtonnait. La malheureuse s'en plaignit au roi, dont la majesté condescendait volontiers à s'immiscer dans les mystères domestiques. Il tança Saint-Ruth, et, aux prières de sa femme, le relégua dans les garnisons éloignées de

Versailles (1). C'est à cette aventure con jugale que Saint-Ruth dut l'honneur qu'il a dans l'histoire d'être le premier apôtre botté de la nouvelle persécution; gloire dont il était digne, car c'était un grand reître dont la haute taille rendait plus horrible encore sa face effroyable, et qu'à ses gestes furieux et à tout son aspect sinistre on eût pris pour le démon même de la dragonnade nouvellement vomi par l'enfer.

Saint-Ruth marcha sur Saou. Il voulut d'abord investir la forêt, mais en ayant reconnu l'impossibilité, à cause de son étendue, le samedi 28 août, il y pénétra à pas de loup. Au lieu du camp des insurgés sur lequel il se proposait de fondre impétueusement, il ne trouva dans le bois qu'un seul pâtre inoffensif. Cet homme lui apprit qu'ils en étaient partis le matin même pour aller prier le lendemain au temple de Bourdeaux, village protestant situé à une lieue vers le sud et à l'amont du Roubion. Saint-Ruth passa la nuit dans la forêt; et, à l'aurore du dimanche (29), il marcha sur Bourdeaux. Les insurgés n'y étaient pas: ils avaient suivi le ministre qui desservait ces villages au temple de Bezaudun, où il officiait ce jour-là. Mais, à l'aspect des dragons, les habitants de Bourdeaux sonnèrent le tocsin et envoyèrent un messager à Bezaudun. A cette nouvelle, le pasteur interrompt son prêche, se met à la tête de son peuple armé et vole au secours de Bourdeaux. Malheureusement sa troupe au lieu de marcher réunie se divisa entre les deux chemins qui mènent

(1) Saint-Simon. Madame de Sévigné.

à cette bourgade. Le ministre qui, suivi de cent cinquante hommes, avait pris le meilleur, rencontra Saint-Ruth. Il l'attaqua vivement, puis se retranchant derrière le mur de clôture d'un vignoble, il résista deux heures à ses trois régiments. Enfin débusqué par les dragons, il fut refoulé dans la plaine, et sabré. Il s'en retira pourtant avec une vingtaine de combattants, se retrancha dans une bergerie, et fit encore une vive mousquetade. Les dragons entourant la cabane y mirent le feu, et le belliqueux pasteur et ses compagnons périrent en chantant des psaumes dont la guerrière et funèbre mélodie monta long-temps avec les flammes vers le ciel. Malheureusement l'histoire n'a pas conservé le nom de ce ministre, dont la mort héroïque méritait d'ouvrir le martyrologe du désert.

L'autre moitié des insurgés arrivée tard au combat ne put résister aux dragons victorieux, qui la dispersèrent dans les bois. Saint-Ruth fit prisonniers quelques-uns des chefs, qu'il envoya devant Lebret, intendant du Dauphiné. Il prit aussi cinq paysans, dont l'un choisi pour bourreau fut contraint de pendre à un arbre ses camarades. Lebret fit le procès aux chefs de l'insurrection. Blache et plusieurs ministres contumaces condamnés à la roue passèrent les Alpes. Coutaut, du village de Saillans, fut condamné au gibet. Bien que la torture eût brisé ses os, il refusa le tombereau fatal qui devait le traîner à l'échafaud ; il voulut marcher à la mort debout comme un soldat et non pas comme une victime. Le jeune Moïse Chamier, fils d'un avocat de Montélimar, fut rompu vif devant

la maison paternelle. Il était l'arrière-petit-fils de ce fameux ministre tué à la tête des défenseurs de Montauban assiégé par Louis XIII, et le grand-oncle d'un pasteur du désert qui subit le martyre vers le milieu du siècle suivant.

Cependant Saint-Ruth, *qui avait acheté assez cher sa victoire* (1), terrorisait le Dauphiné. Il convertit plusieurs familles marquantes, et entre autres M. de Condillac, héritier de la maison de Blacons, et parent de celle de Montbrun. C'est l'aïeul des deux illustres frères Condillac et Mably, qui se chargèrent de sa vengeance contre une église et une monarchie despotiques; car, ressuscitant les théories philosophiques et sociales de l'antiquité, et plaçant, le premier, l'intelligence dans la matière, et le second, la souveraineté dans le peuple, ils sapèrent de concert toute religion et toute royauté. Leurs principes, popularisés par l'éloquence de Diderot et de Rousseau, triomphèrent. Le jour venu, les démolisseurs se levèrent; ils renversèrent le trône; ils brisèrent l'autel; et toute cette vieille société condamnée disparut dans une tempête. O profondeur! ô mystère! ô lent mais inévitable jugement de Dieu!

Cependant les Vivaraisiens, instruits de la marche des troupes contre le Dauphiné, ne virent plus dans l'amnistie promise qu'un leurre perfide, et, selon les prévisions de Daguesseau, reprirent les armes (1er septembre 1683). Chalençon, qu'ils regardaient comme imprenable, devint leur métropole, où siégeait un comité permanent d'insurrec-

(1) Le chancelier Daguesseau.

tion. Il organisa des bataillons, élut des officiers, imposa le peuple pour les frais de guerre. Deux fameux ministres étaient, pour ainsi dire, les aumôniers de l'expédition ; l'un se nommait Brunier, et l'autre Isaac Homel, pasteur de Soyons, vieillard septuagénaire et d'un caractère héroïque. Ils haranguèrent leurs bataillons rustiques, et dans une attitude ferme et fière, attendirent les troupes royales. Saint-Ruth passa le Rhône (20 septembre) et se posta non loin du camp des insurgés, entre Charmes et Beauchastel. Le lendemain, il envoya à la découverte le brigadier de Tessé, escorté de vingt-quatre dragons. C'était un jeune et beau grand-seigneur normand, favori de Louvois, qui l'avait avancé rapidement en grade, quoique plus propre à être page de cour qu'homme de guerre. Après une demi-lieue de chemin, le comte aperçut deux cents insurgés qui, sur l'avis de leurs sentinelles postées sur les rochers, se déployaient pour l'envelopper. Il tourna bride précipitamment, mais il était trop tard : cinquante montagnards avaient déjà fermé le défilé. « Que faites-vous ici, leur cria-t-il, en fondant sur eux au galop, voulez-vous m'empêcher de passer ? » Et ces bons montagnards, étonnés de son audace, obéirent docilement au signe qu'il leur fit avec son épée, et laissèrent échapper le brillant officier du roi.

Ce jour-là même (22 septembre), l'évêque de Valence, Lebret et Daguesseau délibéraient sur l'amnistie que le marquis de Montanègre avait apportée de Versailles. Louvois en exceptait pourtant les chefs et les ministres. Bien que dans l'intervalle le Vivarais eût repris les armes, Daguesseau fut

d'avis d'en faire l'application aux insurgés, pourvu qu'ils rentrassent incontinent chez eux. Mais la publication de l'amnistie n'ébranla point, contre son attente, leur résolution. Pour prévenir l'effusion du sang, il voulut voir lui-même et fléchir les insurgés; il les conjura d'accepter le pardon du roi, et leur en garantit, sur sa parole, la sincérité. « Nous n'y croyons pas, répondirent-ils! Il en serait de nous comme de nos frères du Dauphiné! Retirez-vous ou nous vous tuons! »

Sur ces entrefaites, le duc de Noailles, qui descendait le Rhône, arriva. Il débarqua à Charmes, au grand déplaisir de Saint-Ruth, qui se vit enlever avec le commandement des troupes la gloire de cette dragonnade. Il apprit que deux mille insurgés étaient campés au-dessus de Charmes, sur la montagne de l'Herbasse. Le lendemain il poussa lui-même jusque là une reconnaissance pendant laquelle un dragon fut tué à ses côtés. A son retour il résolut l'attaque pour la nuit. Le dimanche, 26, à deux heures du matin, toutes les troupes, formant un corps de trois mille hommes, partirent, le duc en tête et à cheval. Daguesseau qui n'avait pu prévenir ces malheurs suivit, désolé et pleurant le sang qu'on allait répandre. Comme ils gravissaient l'Herbasse, le duc essuya le feu d'une védette ennemie qui fut prise par ses soldats. Arrivé sur la cime, vers les 8 heures du matin, il attaqua les insurgés. Ils combattirent vigoureusement, animés par l'exemple et la voix de Brunier et du vieil Homel. Le combat fut sanglant, et la victoire disputée. Les montagnards plièrent enfin, laissant six cents morts et dix prisonniers qui furent aussitôt pendus aux branches des arbres.

Du champ de bataille, le duc se rendit le même jour à Vernoux; le 27 à Chalençon; le 28 à Saint-Fortunat. Partout il abattit les temples. De là il lança, dans dix ou douze paroisses environnantes, Saint-Ruth qui ne *respirait que sang et que carnage*, et *qui fit comme une chasse* à la proie humaine. *Ce fut une boucherie* (1). Et lorsque les mères et les veuves venaient se jeter aux pieds de Tessé, demandant justice du massacre de leurs enfants et de leurs maris, ce barbare grimaçait leur désespoir, imitait leurs douloureux hurlements, et sollicitait par des ricanements féroces la jovialité de ses soldats. Pour prévenir la désertion générale des peuples épouvantés, Noailles publia sa frauduleuse amnistie. Les habitants de plusieurs villages se réfugièrent dans les précipices voisins de Masténac; Saint-Ruth en trouva le chemin, et tous y périrent. Je ne dis que leur mort; je tais les supplices de la pudeur. Mais un jour, ces peuples dont ces abîmes conservent les dépouilles infortunées se relèveront du tombeau; et si ces victimes éplorées n'osent raconter elles-mêmes leur martyre au souverain Juge, ces rochers accuseront les monstres qui les souillèrent, et leurs récits feront tressaillir l'enfer.

Brunier avait péri, mais Homel était sorti vivant du combat. Il n'avait pu rallier les débris de ses bataillons, et fuyait lui-même, d'asile en asile, traqué par les soldats. Un autre ministre nommé Audoyer qui l'accompagnait, ayant été pris, racheta sa vie en reniant sa foi et en trahissant la retraite

(1) Daguesseau.

d'Homel. Le vieillard échappa encore; mais il fut saisi le lendemain par des paysans et conduit à Tournon. Daguessau l'y condamna au supplice de la roue (20 oct.). Le bourreau était ivre, et lui asséna vingt coups de barre accompagnés chacun d'une insulte et d'un blasphème. Il ne pouvait pas briser les os du martyr qui, comme insensible au fer, adressait à la foule attendrie une exhortation où palpite toute la pieuse énergie de son caractère héroïque. Son discours émut tellement le peuple, qu'il crut entendre son âme prendre son vol vers le ciel avec des chants de triomphe (1).

Le Vivarais écrasé, Noailles dirigea ses troupes sur les Cévennes et le bas Languedoc, qui s'étaient levés aussi, mais sans armes, uniquement pour prier Dieu. Le comte du Roure avait écrit au consistoire d'Alais d'engager les églises Cévenoles à prévenir, par un acte de soumission, l'arrivée du gouverneur irrité. Une assemblée fut convoquée à Collognac, où assistèrent cinquante ministres, cinquante gentilshommes et trente bourgeois notables. Ils rédigèrent une adresse en termes extrêmement humbles, auxquels refusa d'accéder le seul Saint-Hippolyte. Malgré cette unique opposition, Laporte, ministre du Collet, accompagné de deux gentilshommes, fut chargé de la porter au comte du Roure, alors à Nismes. Le comte les renvoya vers Daguesseau, à Valence, et l'intendant vers Noailles, dans le Vivarais. Le duc ne trouvant pas leur adresse assez respectueuse les fit mettre aux fers.

(1) Ce discours, recueilli par le peuple et lu pieusement dans les cabanes du Vivarais, y perpétua le nom vénéré du *grand Homel*.

Ses troupes arrivèrent dans les Cévennes, qui eurent le même sort que le Vivarais et le Dauphiné. Les cavernes voisines de Saint-Hippolyte reçurent les femmes, les enfants et les vieillards fugitifs de cette cité; mais les hommes forts prirent les armes. Comme les dragons entraient par une porte, ils sortaient par l'autre, et allèrent se poster sur la cime d'une montagne. Tessé députa vers eux des gentilshommes déjà soumis et convertis afin de les ramener par leur exemple et leurs discours. Le soir, les Saint-Hippolytains posèrent enfin les armes sous la condition formelle d'une entière et complète amnistie. Toutefois, plusieurs restèrent dans les montagnes, peu confiants aux promesses perfides de Tessé qui, les violant aussitôt, châtia durement l'indocile Saint-Hippolyte.

Noailles était déjà à Nismes, qui ne s'était point soulevé; mais cette ville orageuse, disent les contemporains, offrait l'image déplorable de Jérusalem à la veille de sa ruine (1). Deux de ses ministres, Icard et Peyrol, Brousson et le jeune Fonfrède, fils d'un conseiller au présidial, étaient à la tête des zélateurs. Cheyron et Paulhan, les deux autres pasteurs, étaient les chefs des politiques, avec le baron de Saint-Côme, président du consisitoire, ancien député de l'église, et soupçonné de l'avoir vendue, ainsi que lui-même, à la cour. Saint-Côme d'accord avec les catholiques fit entendre à Noailles que les zélateurs tenteraient de soulever le peuple, et qu'il était urgent d'avoir des troupes pour saisir ces séditieux. Ce traître était sans doute l'organe

(1) Mémoires de Madame Dunoyer.

du duc qui, n'ayant aucun prétexte d'appeler des soldats dans une ville non insurgée, fit, sur cette demande, venir d'Anduze 300 dragons qui se mirent en marche pendant la nuit. M. de Rochemore, premier président (1), Saint-Côme et d'autres chefs des politiques allèrent à leur rencontre pour les introduire dans Nismes. Comme ils les attendaient, à la Croix-de-Fer, à cheval, le manteau sur le nez, ils virent venir un cavalier enveloppé comme eux, et lui demandèrent s'il n'était pas de l'avant-garde des dragons d'Anduze. Le voyageur répondit négativement, et, continuant sa route, donna de l'éperon à son cheval. C'était un marchand de Nismes, zélateur dévoué, venant d'Anduze même. Il reconnut ces cavaliers mystérieux, soupçonna leur dessein, et courut, en arrivant à Nismes, prévenir Brousson, Icard et Peyrol, qui sortirent de chez eux avant le jour. A son réveil, le peuple étonné trouva les portes de la ville fermées et les rues occupées par les dragons de Barbézieux.

Le comte d'Estrades qui les commandait investit la demeure des proscrits; mais il ne surprit que Fonfrède qu'on n'avait pas averti. Comme il était couché avec son frère, les dragons saisirent ce dernier, qui se laissa emmener sans le trahir, et par son dévouement, peu périlleux à la vérité, lui donna le temps de se sauver avant qu'on eût reconnu la méprise. Irrité d'avoir manqué les chefs des zélateurs, Noailles fit publier à son de trompe la défense de les recéler, sous peine de mort. Leurs hôtes tremblèrent. Brousson, séparé des siens

(1) Père de l'aïeule de Mirabeau.

par une simple cloison de bois, les entendit, de sa cachette, se demander avec frayeur ce qu'ils feraient de leur ami. Ils résolurent de livrer le proscrit; puis reculant devant cette infamie, ils convinrent de l'inviter à quitter leur maison, ce qu'ils firent avec une politesse inexorable. Il en sortit le soir, erra deux ou trois nuits dans Nismes, cherchant une issue; traqué par le guet, arrêté, interrogé, relâché miraculeusement, il découvrit enfin près du collége des Jésuites un égout qui le conduisit dans les fossés de la ville, non loin de la porte des Carmes, d'où il gagna les Cévennes. Icard et Peyrol, recueillis par des amis plus fidèles, restèrent plus long-temps dans leur asile. Quelques mois après, ils se retrouvèrent tous en Suisse. Le 26 juin 1684, ils furent jugés par contumace, et pendus en effigie sur la place du marché de Nismes.

Eh! qu'importe ce honteux stigmate d'une justice avilie, cette impuissante vengeance d'un despote? N'avaient-ils pas la conscience du devoir, la sympathie des justes, l'espoir dans la postérité et dans le ciel? Dieu ne vous a point trompés, ô âmes généreuses! Mais si vos enfants, pour qui vous avez souffert, vous ont oubliés, si les étrangers ignorent vos noms que la fatalité qui les écrasa couvre encore de son ombre, ma voix les convoquera pieusement autour de votre mémoire vénérable, ô premiers athlètes, ô premiers martyrs de la grande tribulation! Penchés sur votre sépulcre, avec une émotion religieuse, ils diront: certainement leur cause était juste, leur résistance magnanime et sainte! Ils succombèrent pourtant, hommes graves et pacifiques, inhabiles aux révolutions dont les génies

orageux savent seuls manier les tempêtes! mais ils ne manquèrent point à leurs droits! Ce sont leurs frères dégénérés qui trahirent leur dévouement! C'est une noblesse asservie au roi! C'est le peuple même déjà façonné à l'éclatante servitude de Louis XIV! Hélas, peut-être n'espéraient-ils pas même dans le triomphe! Peut-être ne se dévouèrent-ils qu'en expiation de leurs premières condescend ancesenvers leurs tyrans! Comme une immolation volontaire pour apaiser le gémissement de leur conscience! Comme un holocauste pour désarmer Dieu!

S'il en est ainsi, jamais plus sanglante hécatombe. Les ministres furent jetés au gibet, aux galères, aux cachots, à l'exil; leurs troupeaux parqués dans le bercail catholique, comme un vil bétail réservé à la tuerie. Louvois tança Daguesseau d'avoir, après un second soulèvement, appliqué l'amnistie à *ces canailles :* c'est le mot de cet homme farouche. Il écrivit à Noailles (de Fontainebleau, 3 octobre 1683) « de faire nourrir les troupes aux dépens du pays, de saisir les coupables et de leur faire leur procès; de raser les maisons de ceux qui avaient été pris les armes à la main et de ceux qui ne rentreraient pas chez eux après la publication de l'ordonnance; de raser les temples et de causer une telle désolation, que l'exemple pouvante. » Ordres horribles, mais dignes de l'incendiaire du Palatinat!

Deux personnages s'acquirent, en les exécutant, une effroyable célébrité. Le premier est Saint-Ruth, dont les évêques récompensèrent le brutal apostolat du titre de 13e apôtre. Pour contenir sans doute

ses néophytes, le roi le nomma gouverneur de Sommières. — Le second est un aventurier qui se faisait appeler M. d'Herapine, nom baroque et malheureux que le peuple changea en celui de Larapine. Tout ce qu'on savait de lui, c'est qu'il était italien, de la musique de Monsieur, et que pour une tentative d'empoisonnement sur Lully, dont il avait séduit la femme, il s'était enfui de France. Après avoir erré en divers pays, il était rentré sous son nouveau nom, et s'était adressé à Cosnac qui l'avait connu au palais d'Orléans. L'évêque le crut propre au métier de convertisseur, et le fit nommer administrateur de l'hôpital-général de Valence. Cet homme importa dans ses prisons des supplices empruntés aux cavernes de l'inquisition romaine. Et c'est lui notamment qui asphyxiait les détenus en infectant leurs cachots d'entrailles de brebis et de charognes. Bientôt le nom de Larapine devint si effroyable, que les protestants qui voyageaient le long du Rhône, évitaient Valence comme l'antre de Polyphème. — Il est juste d'accoupler à ces deux monstres la vieille châtelaine de Portes. Elle prit cent dragons dans son château; ils allaient en mission dans les bourgades vassales, ramenaient au donjon les néophytes récalcitrants, et leur liant sur le dos les pieds et les mains, les suspendaient dans des fonds de tour en guise de lustres (1).

Ainsi se termina cette année si douloureuse pour

(1) Elle était la fille aînée du dernier marquis de Portes, tué en 1629 au siége de Privas. Elle ne s'était point mariée, laide qu'elle était, bizarre, acariâtre, impérieuse, au rapport de Saint-Simon, dont le père avait épousé, en premières noces, sa sœur, l'aimable et vertueuse Diane de Budos.

Daguesseau. Il eut encore le malheur de perdre Colbert, qu'il pleura avec tous les cœurs vertueux de la France. Fidèle à la mémoire du grand ministre calomnié, il écrivit son apologie, dont le marquis de Seignelay confondit les ennemis de son père acharnés sur son sépulcre. Prévoyant qu'il ne serait plus dans leurs mains qu'un instrument de la ruine du royaume, il voulut, à l'âge de 48 ans, se retirer des affaires et s'ensevelir dans la solitude. Il résista pourtant à ce désir prématuré, pour l'avenir de son fils, par amour du Languedoc, et dans l'espoir que de meilleurs desseins seraient inspirés aux pervers qui gouvernaient la France.

Il s'abusait; la persécution alla toujours croissant. La destruction des églises se termina par celle de Nismes. Depuis l'expulsion de Peyrol et d'Icard, les deux pasteurs *politiques*, restés les maîtres, s'applaudissaient d'avoir, par leurs ménagements, fait glisser loin d'eux la tempête; mais leur triomphe fut court. La dragonnade s'avançait sur le Languedoc. Son murmure lointain leur annonçait l'heure fatale. Ils y préparèrent le peuple par des prédications véhémentes. « Plus de temple, plus de vie! » s'écria un jour Paulhan. Enfin le marquis de Montanègre et deux compagnies de dragons entrèrent dans Nismes (22 septembre 1685). C'était un dimanche; Cheyron prêchait; il fut admirable dans ce sermon d'adieu. Sa parole naturellement pathétique s'inspira de toutes les tribulations de ce jour. « Avant de descendre pour jamais de cette chaire, dit-il, je déclare que je n'y ai fait entendre que la vérité. J'en atteste le Seigneur devant qui je comparaîtrai peut-être aujourd'hui, car la mort

plane sur nos têtes. Mais, ô brebris d'Israël qu'il m'a confiées, que dirai-je de vous au souverain pasteur des âmes? S'il me demande : Qu'as-tu fait de ton troupeau? — Lui répondrai-je : Seigneur, il m'a délaissé ? Ah ! jurez-moi que vous resterez fidèles à Jésus-Christ! » — « Nous le jurons! » s'écria tout l'auditoire en larmes, levant les mains au ciel, au milieu d'une explosion de soupirs et de sanglots répétés par les voûtes du temple, qui semblait unir à cette plainte immense son inconsolable gémissement.

Le lendemain (23 septembre) Montanègre en ferma pour jamais les portes. Il logea ses dragons chez les bourgeois, et pour qu'ils ne pussent échapper, mit des corps-de-garde aux portes de la ville jusqu'à l'arrivée de Noailles. Le duc vint deux jours après. Dès qu'on sut que Saint-Ruth l'accompagnait, la terreur fut au comble dans Nismes. Le perfide Saint-Côme proposa d'envoyer au-devant du gouverneur des députés qui tâchassent de fléchir son courroux. Il se mit à leur tête, et dans sa harangue il se hâta d'annoncer au duc que la ville de Nismes désirait n'avoir d'autre religion que celle du roi. Cheyron et Paulhan, menacés du gibet, comme orateurs séditieux, oublièrent leur serment de la veille et abjurèrent. Les brebis infidèles suivirent les pasteurs parjures. Noailles établit des bureaux de conversion. La canaille s'y précipita, et chacun ressortait avec une carte de catholicité qui lui permettait de continuer son négoce sans crainte des dragons.

Les plus tragiques aventures ont parfois des scènes risibles qui en font ressortir l'horreur. Avant

l'établissement des bureaux, les corps-de-garde ne pouvant discerner les catholiques dépourvus de signe distinctif, on leur adjoignit des commissaires spécialement chargés de cette vérification. Un jour, à la porte de la Couronne, deux hommes passèrent, et se dirent catholiques. La sentinelle, pour s'assurer de la vérité, interrogea le commissaire, qui confirma leur déclaration, et répondit dans son mauvais accent : ça brai (c'est vrai !) Le soldat brutal crut entendre : sabrez ! Il courut l'épée haute sur ces malheureux. Ils s'enfuirent saisis d'épouvante. Tout le corps-de-garde s'élança après eux ; et le malencontreux commissaire de suivre en criant : « Eh ! ça brai, messieurs, bous dis-je, ça brai ! » Ses cris, au lieu d'arrêter les dragons, les excitaient encore davantage. Ces infortunés eussent péri peut-être, s'ils n'eussent enfin témoigné de leur religion en se réfugiant dans l'église des Capucins.

Noailles et l'évêque Séguier traînaient à leur suite les deux ministres apostats, comme les triomphateurs romains les rois vaincus. Paulhan n'était qu'un déclamateur bruyant et vide; mais Cheyron était un esprit d'une aptitude universelle. On disait de lui ce que Voltaire a depuis répété de Jacques Basnage, qu'il eût été non moins bon ministre d'état que ministre d'une paroisse. Malheureusement l'intelligence s'unissait en lui aux voluptés, comme dans Salomon. Elles corrompirent son cœur, qui néanmoins demeura toujours bienveillant. Devenu consul de Nismes, jamais il ne se vengea du peuple qui l'insultait dans les rues. Un jour qu'il se rendait à sa métairie, située dans la plaine, il entendit crier au loup. Il interrogea un paysan qui, d'un

ton narquois, lui répondit : Ces gens-là huent un berger qui a livré au loup son troupeau. Il mourut, ainsi que son collègue, vers la fin du siècle.

De Nismes, Noailles se rendit à Montpellier; de là il monta dans les Cévennes, toujours accompagné de Saint-Ruth. Bourdaloue vint unir son éloquence au rugissement de l'apôtre du Vivarais. Les bulletins de conversion volaient à Versailles : « Montpellier tout entier! Nismes aussi ! cinq ministres ! » Et Noailles s'écriait triomphant : « Au mois de novembre le protestantisme n'existera plus en Languedoc ! » Puis il ajoutait : « Je me trompais, il n'ira pas même jusqu'au mois de novembre ! » Et Louis XIV révoqua l'édit de Nantes.

Arrêtons-nous ici. La plupart des personnages de ce livre ne reparaîtront plus. Le duc de Noailles devint maréchal et vice-roi de la Catalogne, conquise par ses armes; Saint-Ruth alla se faire tuer en Irlande pour les Stuarts; Cosnac passa à l'archevêché d'Aix; et son ami Larapine, décrété de prise de corps, disparut avec l'argenterie et le trésor de l'hôpital-général de Valence. Enfin Daguesseau demanda son rappel; mais contraint d'attendre son remplaçant, il fut témoin de la désolation de sa province chérie, et s'enfuit d'horreur et d'effroi (11 octobre 1685). Il eut pour successeur le fameux Bâville (1).

(1) Sur la déclaration de Toulouse et ses conséquences, *voyez :* — Le chancelier Daguesseau, *Biographie de son père.* — *La Relation anonyme,* dans Brueys. — Benoit et Madame Dunoyer, etc.



LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Nicolas de Lamoignon de Bâville, comte de Launai-Courson, seigneur de Bris, Vaugrigneuse, Chavagne, Lamothe-Chandernier, Beuxe et autres lieux, conseiller d'état, intendant de justice, police et finances en la province de Languedoc, naquit à Paris en 1648. Il était le second fils de Guillaume de Lamoignon, qui, refondant les lois françaises du moyen-âge, élabora un nouveau code, adouci et pourtant bien barbare encore, quoique accommodé aux mœurs de son siècle. Ce premier-président, magistrat facile, courtisan ambitieux, accusé même d'avoir pesé la vie des hommes dans ses balances teintes de sang, au poids des vengeances de la royauté, tient néanmoins un rang éminent parmi les magistrats, les guerriers, les évêques et les hommes illustres de ce beau siècle de la France. Il était l'ami de Letellier, et l'un et l'autre attachés aux Jésuites. Jamais deux pères, plus

souples et plus cauteleux n'eurent deux fils d'un plus âpre, impérieux, irrésistible génie. Louvois n'oublia pas le jeune Bâville. Il le nomma tour à tour aux généralités de Pau, de Montauban, de Poitiers, et enfin, lors de la démission de Daguesseau, à celle de Languedoc, où il fut comme installé par la dragonnade (septembre 1685).

Bâville a été jugé si diversement, qu'il est nécessaire d'enlever le vernis, la boue et le sang dont les évènements et les partis ont chargé cette sévère figure historique, pour saisir, dans toute sa réalité, le profil original du bronze. Et d'abord tous ses contemporains s'accordent à voir en lui une forte et vaste tête; un administrateur habile, laborieux, infatigable; un magistrat éclairé, ferme, puissant, mais d'un caractère entier, absolu; impérieux, brisant toute résistance; d'une ambition sans cesse envahissante; ombrageux, souffrant quelquefois un supérieur, jamais un rival; et pour les perdre, agissant, au besoin, en renard, mais presque toujours en lion.

Pour bien saisir le rôle politique de Bâville, il est nécessaire de se ressouvenir de quel sang il était né, et dans quel siècle. Il sortait d'une de ces vieilles familles de juristes roturiers qui, au 13e siècle, fondèrent la jeune monarchie barbare sur la loi romaine, la dégagèrent de toutes les entraves sacerdotales et féodales, l'élevèrent sur les ruines de tous les pouvoirs du moyen-âge, et se pressant toujours autour d'elle pour la protéger contre toutes les révolutions, la firent enfin surgir hors des ténèbres de son tumultueux berceau, pacifique, régulière, triomphante. Bâville était venu préci-

sément à l'époque où cette monarchie, élaborée par ses pères depuis tant de siècles, arrivait à son couronnement superbe avec Louis XIV. Parmi les orages de la fronde qui grondaient autour de son enfance, il suça avec le lait de sa mère cet amour héréditaire de la royauté et l'aversion d'une noblesse et d'un clergé turbulents. Cette instinctive haine du légiste perçait contre le clergé par des sarcasmes mal contenus, et contre la noblesse par d'impitoyables humiliations, bien que ces deux ordres fussent alors fortement attelés au char de la monarchie. Les protestants, coupables à ses yeux du même crime, eussent trouvé grâce devant lui, parce qu'aussi soumis que ces deux castes stériles et superbes, ils étaient de plus laborieux, agricoles, industriels. Ce n'est qu'à son grand regret qu'il se trouve engagé comme artisan de leur ruine. Et lorsqu'ils se soulèvent, il ne voit jamais dans les révoltés des hérétiques, mais seulement des rebelles. Quand il se sent déborder par l'insurrection, alors il s'irrite, alors il est implacable, il couvre les Cévennes de gibets. Mais il n'eût pas ouvert la bouche pour gagner des brebis au pape, ni cent millions d'âmes à Dieu. Son Dieu, c'est la monarchie, et pontife de cette idole, il sacrifie à ses autels, comme aux autels de Saturne.

Voilà Bâville; il n'est point un homme religieux, mais politique; il ne continue point Torquemada, mais Richelieu. Il n'agit point comme catholique, mais comme monarchiste et Français. Il accomplit l'unité de la France; il combat pour l'indivisibilité de son sol sacré. Il semble tourmenté par la pensée d'une rupture éventuelle du Languedoc; il rappelle

sans cesse les liens qui l'attachent à la vieille France, et la conquête de Montfort, et l'hommage de Simon, et la cession d'Amaury son fils à Philippe-Auguste, et les droits enfin que saint Louis hérita de son frère Alphonse, époux de Jéhanne, dernière infante de Toulouse. Le même patriotisme lui fait revendiquer la vallée d'Aran, débris du comté de Bigorre, qui aurait dû passer à la France avec ce fief pyrénéen, et dont la perte injuste prive le Languedoc de l'urne orageuse de son grand fleuve, son brillant et impétueux symbole (1).

Bâville n'était pas homme à supporter le moindre partage de pouvoir; et le voisinage de tout supérieur lui était odieux. Noailles l'importunait: il eut près de Louvois le crédit de faire rappeler ce vice-gouverneur, homme indécis, caméléon de cour dont la couleur fugitive changeait selon les rayons du soleil royal. Pour ne pas découvrir son but secret, en le faisant immédiatement remplacer par une de ses créatures, il accepta pour un temps le marquis de La Trousse, cousin de Madame de Sévigné (1686), auquel succéda momentanément le comte livonien de Rosen (1687), qui définitivement céda son poste au comte de Broglie, époux de sa sœur, Marie de Lamoignon (1688). Le lieutenant-général Victor-Maurice de Broglie, né en 1639, ne servait plus depuis la malheureuse affaire de Consarbruck dans laquelle il avait été fait prisonnier avec le maréchal de Créqui par Montécuculli. Tout en rétablissant la réputation et la fortune de son beau-frère, Bâville voulut surtout

(1) Mémoires de Bâville.

l'employer à l'établissement de son pouvoir absolu en Languedoc. Nul n'eût été plus propre à seconder ce dessein, si Broglie eût joint à son courage quelques talents militaires; mais cet officier-général n'était qu'un soldat brutal et doucereux, dont l'impétueuse incapacité tremblait sous le regard de l'intendant, et lui rendait l'obéissance et la fidélité d'un dogue (1).

Bâville, après cela, n'eut plus de compétiteur. Je me trompe: il lui restait encore le cardinal de Bonzi, archevêque de Narbonne, ou plutôt sa sœur, la marquise de Castries, qui exerçant de fait les charges de son frère, président des états, et de son mari, lieutenant-général et gouverneur de Montpellier, dont ils ne conservaient que le titre et le cérémonial, disposait de tous les bénéfices de la crosse et de l'épée, et, puissante par sa maison antique, sa fortune immense et la faveur royale, régnait véritablement en Languedoc. Daguesseau s'était contenté de ne pas ployer sous son sceptre capricieux; mais l'intraitable Bâville résolut de culbuter avec le cardinal ce proconsulat féminin. Le cardinal de Bonzi, florentin d'origine, unissait aux grâces françaises les mœurs faciles d'un prélat italien. Ce vieillard se laissa prendre aux agaceries ambitieuses de la jeune comtesse de Ganges, qu'il ne faut pas confondre avec la marquise de Ganges, sa belle-sœur, victime naguère d'une tragédie domestique, la belle, la vertueuse, l'infortunée Diane de Joanis. La comtesse était de la maison de Gévaudan; elle devint la favorite épis-

(1) Le duc de Saint-Simon et Madame de Sévigné.

copale, du consentement tacite de son mari, qui, spéculant sur la beauté de sa femme, se retirait, pour ne pas troubler les amours du cardinal, dans son gouvernement du fort de Brescou, dont la solitude et le murmure du golfe orageux dérobaient à ses oreilles les graveleux chuchotements du Languedoc. Bâville ramassa ce scandale, pour en faire le couronnement de sa puissance, et le jeta hardiment aux pieds du roi. Le monarque, attaché au cardinal, fit uniquement tomber sa colère sur la belle de Ganges. Une lettre de cachet l'enleva au vieil archevêque (1692). Il en devint mélancolique, puis épileptique, en perdit la raison, la santé, et enfin la vie (1703). Par ce coup audacieux Bâville resta dès-lors l'unique et l'absolu tyran du Languedoc (1).

Bâville, l'émule de Louvois, le défenseur le plus acharné de la révocation, la blâmait en principe. Il la regardait comme dangereuse pour la France; mais une fois consommée, il fut d'avis qu'on ne tergiversât plus, et que la volonté royale s'exécutât irrésistiblement comme le destin. Homme des lois et de l'intelligence, il n'était sans doute pas pour l'apostolat du sabre; et personne n'eut sur les conversions des idées plus saines et plus douces. « Il ne faut pas, écrivait-il, tracasser les marchands de peur de les faire passer à l'étranger. S'ils restent mauvais catholiques, nous aurons au moins conservé de très-bons négociants aux roi. » — On croirait entendre Fénélon, quand il dit : « J'ai tou-

(1) Mémoires du duc de Saint-Simon. Vie de l'intendant Daguesseau, par son fils.

jours cru que le plus méchant parti sera celui de les trop presser sur l'usage des sacrements. Ils se confesseront et communieront tant que l'on voudra, pour peu qu'ils soient pressés et menacés par les puissances séculières; mais cela ne produit que des sacriléges. Il faut attaquer les cœurs: c'est où la religion réside (1). Il faut à ce peuple des prédicateurs, disait-il encore, et non des messes ni des cérémonies : des sermons, la prière, des cantiques, voilà tout son culte. » Il signalait ainsi, avec le besoin réel des protestants, le génie essentiel du protestantisme, dans lequel la parole populaire a remplacé tout symbolisme sacerdotal.

Cependant les ministres bannis avait quitté la France. La révocation, préparée de si longue main, fut si subitement exécutée, que les évêques, pris au dépourvu, manquèrent de prêtres pour remplacer les pasteurs fugitifs. Ils furent obligés d'appeler à ces nouvelles églises, dont l'irritation et l'horreur eût demandé l'éloquence persuasive et la douce sagesse des vieillards, la lie et les rebuts des séminaires des provinces les plus barbares. Du haut-Gévaudan, du Rouergue, de l'Auvergne descendirent des nuées de prêtres incultes, dont l'acerbe nature n'avait pas eu le temps de se mûrir aux rayons de l'étude et de la grâce évangélique. *Ils furent*, selon l'expression de Bâville, *de forts méchants sujets* (2). Les anciens prêtres qui s'y trouvaient déjà, n'étaient pas meilleurs. Noailles avait voulu les faire mesurer avec les ministres protestants; il y renonça, parce qu'il ne trouva pas, dit-il,

(1) Rulhières, lettres de Bâville. (2) Mémoires de Bâville.

des docteurs catholiques assez savants pour soutenir la cause de Dieu. Il se plaint encore de *leur esprit de haine et de vengeance ;* il va plus loin : *les vices du clergé méritent les plus grands reproches, dans les Cévennes surtout, ce rempart de l'hérésie* (1). Eussent-ils été parfaits, ces prêtres eussent eu encore une mission difficile à remplir salutairement. Ils remplaçaient des ministres chéris non-seulement à cause de leur science ou de leurs vertus, mais parce qu'ils étaient les élus des églises, les dépositaires de leur foi et les martyrs de leur propre infortune. Ces proscrits étaient, à tous ces titres, leurs vrais pasteurs ; mais ces étrangers imposés par le sabre ne pouvaient être à leurs yeux que des ravisseurs et les émissaires de leurs tyrans. Ils furent le premier et le principal obstacle à la conversion des Cévenols.

Encore leur nombre fut-il insuffisant; pour y suppléer on organisa des missions. Mais outre que leurs prédications volantes ne pouvaient produire les fruits des soins assidus d'un prêtre résidant, ces missionnaires étaient pires que les curés. C'étaient des moines, des capucins ridicules par leur nom, odieux par leur office spécial : ils accompagnaient les martyrs à l'échafaud. Semblables à ces oiseaux de proie qui flairent la mort et s'assemblent d'avance sur les champs de bataille où doivent tomber les cadavres, ils furent les funèbres augures des supplices réservés aux Cévennes. Leur chef était un cadet de noblesse de la maison du Chayla, du haut Gevaudan. Il revenait alors des missions de

(1) Mémoires de Noailles. C'est aussi l'opinion de Daguesseau.

Siam, et ramenait avec lui un jeune mandarin nommé Hin. Il le fit élever au séminaire de Toulouse, ordonner prêtre, et placer dans une paroisse du Languedoc; singulière destinée de cet enfant de Boudha, venu du fond de l'Asie pour convertir les languedociens au pontife romain. Du Chayla fut nommé archiprêtre des Cévennes, et ce missionnaire violent et hautain y régna bientôt comme un proconsul apostolique, et comme l'acolyte de Bâville (1686).

La révocation fut donc une conquête sacerdotale accomplie militairement. L'invasion cléricale produisit une cohue tumultueuse et rapace. Ces belles et riches églises du Languedoc devinrent la proie d'un auvergnat avide et d'un rouergan barbare. *Barbarus has segetes!* Ils s'y établirent comme des conquérants, vécurent comme campés sur ce sol conquis, et en exploitèrent les peuples comme des vaincus. Voici quels étaient les émoluments d'un prêtre cévenol. Grégoire Vidal, prieur de Mialet, tirait de ses paroissiens un traitement annuel de 1,380 livres; or, dans ce temps-là, le salaire d'un ouvrier agricole était de 5 sous par jour. Par conséquent ce prieur recevait pour son entretien vingt fois plus qu'il ne faut à un prêtre de village, dont la vie doit se rapprocher de celle de son peuple. Vidal fut tué d'un coup de feu parti d'une main invisible, comme il lisait son bréviaire au soleil, sous les remparts d'Anduze, où il s'était réfugié pour se soustraire aux vengeances des camisards (1704). Bâville condamna Mialet, à demi-ruiné et dépeuplé, à faire à sa nièce Catherine une rente de 230 livres, en sus du traitement (un peu réduit à la vérité)

de son successeur Reymond. Ainsi l'on voit que, sans compter les amendes, les confiscations, les transactions frauduleuses, et tout le casuel lucratif de la persécution, le salaire d'un curé de village équivalait au traitement du sous-préfet actuel d'Alais (1).

La terreur de la dragonnade, qui avait précipité ces peuples dans les églises, les y retint quelque temps. Mais quand l'édit de révocation parut, quand, revenus de leur étonnement, ils virent que le roi (art. XI) leur *permettait de demeurer dans le royaume pour y continuer leur commerce et jouir de leurs biens*, *sans pouvoir être troublés ni empêchés*, *pourvu qu'ils ne s'assemblassent pas pour cause de religion*, alors ils eurent honte de leur effroi, remords de leur faiblesse, horreur de leur nouveau culte; ils désertèrent les églises; ils vécurent sans religion apparente, mais, en effet, s'assemblant en famille, dans leurs maisons, la nuit. Au culte public succéda le culte domestique, dont l'aïeul vénérable était le prêtre, comme sous l'ère patriarcale; religion des premiers jours du monde, et qui doit refleurir seule à la fin des temps, lorsque le genre humain complètement lavé du péché antique, chaque homme sera assez pur pour être pontife, chaque cabane un temple, chaque cœur un autel fumant, et chaque bouche une harpe d'où l'hymne s'élèvera incessamment vers Dieu.

Dans leurs derniers adieux, les ministres avaient dit à leurs troupeaux : « L'orage de la colère nous

(1) Archives communales de Mialet, compulsées, à ma demande, par mon ami M. Laulne, pasteur de cette église.

arrache de votre sein pour nous disperser dans l'exil ; mais en notre absence, l'Esprit du Seigneur demeurera parmi vous. Jésus sera votre pasteur, ô brebis désolées d'Israël ! Plutôt que de vous laisser sans consolation, il vous parlera par la bouche des simples femmes et des petits enfants» (1).

Ces paroles reçurent leur accomplissement dans ces pieux conventicules nocturnes. Bientôt le cercle domestique s'élargit. Le foyer fut trop étroit ; et le besoin de partager leurs consolations réunit toutes ces assemblées isolées, qui se retirèrent, pour prier en commun, dans les bois et sur les montagnes. Ces lieux solitaires reçurent le nom biblique de *désert*. Ces assemblées, plus confiantes, se risquèrent dans les bergeries, dans les bourgades, et jusque dans les faubourgs des villes. Le plus éloquent monta sur un rocher ou sur une crèche d'étable, et prêcha les multitudes. Ces nouveaux pasteurs furent appelés *prédicants*, ministres incultes, sortis de la foule rustique, et quittant, pour la parole, la carde, la hache, la charrue. Le premier qui se leva, et le plus illustre, fut un jeune cardeur de Valleraugue, nommé Vivens. Avec lui parurent Meyrueis, cardeur aussi; Roussel, laboureur; Vidal, régent; Berthezène, Bernard, Dalgues, Dombres, Dumas, Quet, Papus, Soubeyran, Collognac, Bruguier, tous gens du peuple; et les *proposants*, c'est-à-dire étudiants en théologie, Poisson de Genève, Rey de Nismes, Bonnemère de Montpellier. Ils étaient une quarantaine dans les seules Cévennes. Ces nouvelles assemblées se for-

(1) Rulhières, éclaircissements hist.

mèrent simultanément, à l'insu les unes des autres, comme si ces peuples eussent, le même jour et en divers lieux, entendu l'appel d'une voix céleste (janvier 1686). Les moins nombreuses étaient de plusieurs centaines: beaucoup de quelques milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, accourus par multitudes, apportant les psautiers et les bibles sauvés des flammes, priant et louant Dieu. Ainsi, trois mois après la révocation, des bourgades, des bergeries, des grottes, des forêts, de la cime des arbres, de partout, de nuit, de jour, et san fin, une symphonie mêlée d'un sanglot immense montait vers le ciel.

Dans cette révolution sacerdotale, ces assemblées religieuses étaient de véritables insurrections. Le duc de Noailles, qui les prévoyait peut-être, avait conseillé à Louvois « d'enlever de leurs montagnes ceux qui ne font aucun commerce, et à qui la rudesse du climat et la température de l'air inspirent un esprit sauvage. » Mais un pareil enlèvement ne s'était pas vu depuis les déportations que Charlemagne fit des Saxons, et Nébucadnezar des Juifs. Louvois recula. Mais apprenant la désertion générale des multitudes, il crut que les ministres, revenus de l'étranger, les convoquaient au désert. Il fulmina contre eux une *déclaration* qui condamnait tout ministre rentré en France à la mort; les hommes qui les recélaient, aux galères; les femmes, à une réclusion perpétuelle, après avoir eu la tête rasée par le bourreau; et leurs maisons, coupables aussi à ses yeux, au démolissement. Pour chaque ministre saisi, il offrait au délateur une récompense de 5,500 livres, ainsi que protec-

tion et mystère. Mais le marquis de La Trousse, successeur de Noailles, connaissant que ces nouveaux pasteurs n'étaient que des prédicants rustiques, diminua le prix de leur sang; il se contenta d'offrir pour chaque capture de prédicant, 50 louis d'or, et pour chaque surprise d'assemblée 50 pistoles. Tandis qu'il doublait et triplait le logement des soldats, menaçait de prison dure les récalcitrants, il lança les dragons, qui surprirent plusieurs réunions du désert, et, aux termes de l'ordonnance, en *écharpèrent* une partie, en pendirent une autre aux arbres, et ramenèrent dans les cachots les têtes les plus marquantes, réservées pour l'échafaud. Sept églises du pays de Foix furent découvertes et sabrées le même jour. Le premier prédicant saisi fut le jeune Fulcrand Rey, qui mourut avec l'ardent et doux enthousiasme des anciens martyrs. Il fut supplicié à Beaucaire (1686).

Ces ordonnances n'atteignant pas leur but, Bâville condescendit à négocier avec les prédicants. Le plus célèbre d'entre eux, Vivens de Valleraugue, à peine âgé de 22 ans, traita au nom de tous ses confrères cévenols. L'intendant leur proposa de sortir de France : Vivens accepta, sous la condition qu'il pourrait emmener avec lui tous ceux qui voudraient le suivre à l'étranger, sans doute avec leur fortune. Bâville y consentit; mais, sous prétexte de faire moins d'éclat, il organisa ces émigrants en trois corps, en plusieurs départs, sur divers chemins. Le premier, composé d'environ 50 personnes et commandé par Vivens lui-même, fut, par une inexplicable perfidie, conduit en Espagne, et là abandonné dans les montagnes,

sans argent ni vivres, et au risque de tomber entre les serres des miquelets et de l'inquisition. Mais Vivens conduisit hardiment ses compagnons à travers ces pays inhospitaliers, où quelques-uns moururent de fatigue et de faim. Il dirigea sa course vers la Méditerranée ou l'Océan; des navires protestants les recueillirent exténués sur la plage, et les transportèrent en Hollande. La seconde troupe, de 22 personnes, embarquée à Cette et déposée sur les côtes d'Italie, passa les Apennins et les Alpes, et arriva en Suisse. Les autres furent retenus au mépris du traité. On leur disait pour les affliger et pour déconsidérer Vivens, qu'il les avait trahis. On les déporta en Amérique. L'éloignement des premiers prédicants dut momentanément diminuer les assemblées; mais bientôt de nouveaux orateurs se levèrent, et les chaires ne furent jamais vacantes au désert.

Bâville ne s'aveuglait pas. Il se regardait comme entouré de populations uniquement contenues par la crainte, et dont la faiblesse dissimulait seule la rébellion. Pour la prévenir, il fit un désarmement général, et, pour l'étouffer, il leva 8 régiments d'infanterie régulière soldés par la province et 52 régiments de milices bourgeoises et rurales non soldées. Chacun de ces derniers était formé de 8, 10 et 12 compagnies, selon les lieux et la population catholique; catholiques, et nobles, autant que possible, en étaient aussi les lieutenants, les capitaines, les colonels. Cependant dans les Cévennes, presque entièrement protestantes, Bâville accepta beaucoup d'officiers nouveaux con-

vertis, sachant bien qu'un néophyte est toujours plus zélé, et que nul n'est plus cruel pour les siens qu'un apostat. Le plus marquant de ces renégats fut le baron de Saint-Cômes, colonel des milices de Nismes. Ce grade et une pension de 2,000 livres furent sa récompense d'avoir livré l'église de cette ville à Noailles; salaire qui paya dignement sa lâcheté, car le traître en retira l'infâmie longtemps, et la mort enfin. Les colonels reçurent, avec la quantité nécessaire de poudre et de balles, l'ordre de faire manœuvrer, tous les dimanches, leurs régiments, pour les exercer et surtout pour en effrayer les protestants. Ces milices, répandues dans toute la province, pouvaient agir partout et à la fois, et former, à un roulement de tambour, une armée de 40,000 hommes.

Mais ces montagnes étaient sans chemins, et leurs cimes escarpées offraient à l'insurrection des aires inaccessibles, comme à l'aigle. Pour l'y saisir, Bâville traça 100 chemins de 12 pieds de large, et serpentant tout au travers des Cévennes et du Vivarais. Plusieurs de leurs sentiers, frayés par la chèvre ou le mulet, furent aplanis, élargis et rendus praticables aux bataillons, et même aux canons et aux bombes. Des postes militaires furent établis dans les châteaux des montagnes, et trois forts bâtis, l'un à Nismes et les deux autres à Alais et à St-Hippolyte, deux principales portes cévenoles. Le pays, à 11 lieues à la ronde, fournit tous ses maçons, ses manœuvres et ses chariots, pour construire ces citadelles, qui s'élevèrent, comme par enchantement, sous la volonté toute-puissante de Bâville. Néanmoins, ces divers ouvrages, com-

mencés en 1687, ne s'achevèrent que deux ans après (1).

Cependant les prédicants étaient allés rejoindre dans l'exil les anciens pasteurs. Le plus grand nombre de ceux-ci s'était réfugié sous l'aile protectrice de la Hollande, hospitalière et puissante métropole dont le vaste sein accueillait les proscrits de toutes les nations, et offrait aux intelligences persécutées la liberté, leur patrie. Les protestants français y fondèrent comme une république religieuse, philosophique et littéraire d'une étonnante activité, et d'une prodigieuse hardiesse d'esprit. Dans tous ces bannis, jetés dans un combat, la pensée était une armure, et la plume une épée. On eût dit une Sparte intellectuelle, qui, rejetée du sein de la cité mère, avait fondé sur des bords lointains une austère et belliqueuse colonie. Claude et Dubosc, le théologien et l'orateur de la première lutte, succombèrent au poids des fatigues et de l'exil plus qu'à celui des ans, le premier à La Haye, en 1687, le second à Rotterdam, en 1692. Depuis sa sortie de France, Claude n'avait écrit que l'histoire de la persécution; puis, comme un ouvrier qui à la fin du jour a dressé le compte de son travail, il se coucha dans la tombe. Quel éloge puis-je faire de cet invincible athlète ? Je le comparerai à la tour crénelée de David, où pendaient mille boucliers et l'armure des vaillants (2).

Cette petite France exilée, toujours serrée, compacte, et prête à se lever comme un seul homme contre le catholicisme, renfermait deux partis

(1) Mémoires de Bâville. (2) Cantique des cantiques.

rivaux, et même hostiles, qui, semblables aux jumeaux du patriarche d'où devaient sortir deux grandes nations, se heurtaient dans le sein maternel. Le premier, formé de ministres, de théologiens, de vieux protestants, s'étendait de Calvin à Arminius; le second, composé de pasteurs aussi, mais surtout de laïques philosophes et de hardis novateurs, descendait d'Arminius à Socin, et même au-delà. Ces deux camps, qui rompaient entre eux force lances, lorsqu'ils n'étaient pas réunis pour la grande bataille catholique, se groupaient autour de leurs deux chefs les plus fameux, Bayle et Jurieu.

Le ministre Bayle, appelé de Montauban, sa ville natale, au pastorat du Carla-le-Comte, bourg du pays de Foix, y avait épousé Jeanne de Bruyère, issue d'une branche de la maison de Chalabre. Né en 1647, Pierre, le second de leurs trois fils, qui portait le même nom que son père, commença sous lui de graves et fortes études, qu'il continua avec ses frères dans l'académie de Puy-Laurens, et qu'il termina à l'université de Toulouse. Quoique frêle et doux, il était doué de cet esprit critique que son lieu natal produit comme un fruit épineux du terroir, lequel, corroboré par la science, se transforma en une audacieuse dialectique instinctivement entraînée à monter et à descendre la spirale de tous les systèmes, jusqu'au sommet où est le vertige et jusqu'à l'abîme où règnent d'insondables ténèbres. Le jeune philosophe ne tarda pas d'arriver aux dernières limites du calvinisme, et, rencontrant le vide, il recula; il crut, en logicien conséquent et en chrétien conscien-

cieux, devoir embrasser le catholicisme, qu'un jésuite de Toulouse lui expliqua, d'après la nouvelle exposition de Bossuet. Quelle douleur pour sa famille! Mais sa raison qui l'avait égaré devait le lui ramener. A force d'explorer le labyrinthe catholique, il rencontra de nouveau l'abîme. Dans ces perplexités, son cœur, simple et tendre, se retourna vers le toit paternel, qu'il avait rempli de deuil. Un ami de sa famille, nommé M. de Larbont, du Mas-d'Azil, fils de celui qui, sous Louis XIII, repoussa de cette ville le maréchal de Thémines, vint à cette époque à Toulouse. Bayle le visita dans son hôtellerie, et comme il épanchait son repentir des chagrins causés à ses parents, qu'il n'osait plus revoir, Jacob, son frère aîné, sortant tout à coup d'un cabinet voisin, s'élança vers lui. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et pleurèrent abondamment. Les larmes achevèrent un retour déjà opéré dans son esprit. Jacob ramena le jeune égaré aux pieds de son père, qui, dans une assemblée secrète de pasteurs, réunis près de Saverdun, reçut son abjuration; et, pour le soustraire à la peine des relaps, le fit réfugier à Genève. Précepteur des enfants du comte de Dhona, Bayle habita quelque temps Copet; puis il rentra en France, et obtint au concours la chaire de philosophie à l'académie de Sédan, où il trouva Jurieu (1).

Pierre Jurieu, petit-fils du célèbre ministre Dumoulin, était né en 1637, à Mer, dans l'Orléanais. Du pastorat de cette église, où il avait remplacé son père, il était passé dans la chaire d'hébreu de

(1) Vie de Bayle, à la tête de ses œuvres.

Sédan, qu'il remplissait depuis un an quand Bayle y arriva. L'antipathie de leur nature ne tarda pas d'éclater violemment dans le sein de cette académie; et, après sa suppression qui aurait dû les séparer, une singulière fatalité les réunit encore, malgré leur mutuelle aversion, dans la fuite et dans l'exil. Réfugiés à Rotterdam, ils s'y retrouvèrent face à face dans les chaires de théologie et de philosophie. Cette académie Wallone devint l'arène retentissante où ces deux puissants esprits se livrèrent un combat dont l'acharnement est l'expression de l'éternel antagonisme de deux principes antipathiques, le doute et la foi, le démon et l'ange. Enfants de Calvin, ils tenaient de leur origine, simples, intègres, démocrates; mais l'un, doux, paisible, sociable; et l'autre, irascible, fougueux, despotique. Leur génie était également hardi, aventureux, prodigieusement actif, et taillé pour les luttes intellectuelles. Bayle, toujours calme, invulnérable sous l'élastique réseau d'airain de sa dialectique, décochait de son arc sifflant toutes les flèches aiguës qui hérissent le carquois retentissant du scepticisme antique. Jurieu, dans ses bonds impétueux, se découvre imprudemment aux dards de l'ennemi en lui lançant au front les traits de son courroux allumés aux foudres bibliques. Comme Épicure, expulsant du lit plein de songes de l'humanité les spectres nocturnes, le philosophe effraie malheureusement aussi les anges consolateurs que le théologien veut rappeler à son chevet douloureux avec l'espérance et les visions célestes. Jurieu est comme le dernier des réformateurs, Bayle est le précurseur des philosophes. Par sa science, par

la hardiesse de la pensée, par l'infatigable activité de sa belliqueuse intelligence, cette petite France exilée offre une image sérieuse et croyante encore de la France du 18e siècle. Bayle et Jurieu en sont le Voltaire et le Rousseau. Le dictionnaire de Bayle, qui ouvre le cycle des vastes compilations encyclopédiques, est l'arsenal des impiétés que le poète de Ferney a popularisées, en les aiguisant de grâce acérée, et d'étincelant sarcasme. Et c'est dans les écrits de Jurieu que l'orateur genevois a recueilli, éparses et informes, les doctrines politiques qu'il a groupées dans son contrat social, fondues en bronze.

Laissons donc dans l'oubli qu'elles méritent, et comme si elles n'existaient pas, ces déplorables querelles, qui n'auraient dû jamais s'élever entre les victimes d'une même cause réunies dans la fraternité du malheur. Mais nous signalerons en passant la lutte beaucoup plus éclatante que Jurieu soutint contre Bossuet. Depuis la mort de Claude, le sceptre de la controverse était passé dans les mains de Jurieu. Pasteur de l'église de Rotterdam et professeur de son académie, il conquit sur le protestantisme exilé une dictature orageuse, mais égale à l'empire paisible que Bossuet exerçait sur l'épiscopat gallican. La lutte s'engagea dès lors entre ces deux princes de la théologie. Le ministre démocrate affectait de n'appeler l'évêque que M. Bossuet, et lui donnait les titres injurieux de convertisseur, de prélat de cour. Ministre téméraire, s'écriait Bossuet frémissant ! Et les deux adversaires s'irritaient ainsi par des insultes peu dignes de leurs luttes solennelles, mais que les

théologiens semblent imiter des héros d'Homère.

Le monument le plus fameux de cette controverse est l'Histoire des variations. Bossuet a donné pour fondement à son livre, que la vérité catholique, céleste de sa nature, était sortie de la pensée de Dieu, parfaite en naissant, et par conséquent à jamais invariable; tandis que l'hérésie, terrestre de sa nature, sort de la pensée de l'homme, imparfaite, et varie éternellement. Et partant de là, il déroule rapidement le tableau des variations du protestantisme. Sans user ses forces à déraciner son principe absolu, tel qu'un inébranlable écueil, et sans nier les fluctuations incessantes du protestantisme, Jurieu répondit que le catholicisme, qui se prétend immuable, n'a pas d'autre base que le mobile fondement de l'hérésie. Et il le prouva dans ses *lettres pastorales*, en montrant, du jour où Jésus sema sa parole sur la terre, sa germination, sa croissance successive, et feuille par feuille, rameau par rameau, le développement de l'arbre théologique, pendant ses quatre premiers siècles. Aujourd'hui le monde a jugé, et donne raison à Jurieu. Il est incontestable que l'église romaine a varié non seulement dans son dogme, mais encore dans son organisation, dans sa hiérarchie, dans sa politique, dans son but social, dans tout, et qu'elle a subi toutes les révolutions des empires de la terre. Il n'y a rien de stable ici-bas, dit l'apôtre, si ce n'est notre propre instabilité! (1)

(1) Malgré son incontestable mérite de science, de logique et de verve, ce fameux livre de Bossuet n'est qu'un vigoureux pamphlet. Il y relie en faisceau les innombrables rameaux de l'hérésie moderne avec leurs racines antiques, mais tordus et ravagés par la violence d'un raisonnement impé-

Cependant au milieu du tumulte des controverses et de la violence des édits, une réaction insensible vers la douceur, commençait mystérieusement à la cour et dans la couche même du roi. Mme de Maintenon, qui s'était fait du corps de son Christ et de la ruine de ses frères des degrés au trône, sentit, arrivée sur ce faîte solitaire, la vanité de son ambition réalisée, un immense ennui toujours croissant dans sa gloire, le repentir, et peut-être le remords, dont la pourpre ne défend pas le cœur criminel. Racine recueillit, dit-on, dans son génie, comme dans une urne d'or, de mélancoliques confidences, qu'il parfuma de la plus suave poésie, pour les transmettre à l'immortalité. Il en résulta Esther, épopée symbolique des

tueux. Son superbe génie s'y rabaisse parfois jusqu'à la satire, dont le fiel sacerdotal, tout tempéré qu'il est par l'urbanité de son siècle, est bien plus âcre que les grosses naïvetés échappées à Luther, *le soir en buvant sa bière entre Amsdorf et son cher Melanchton.* On regrette de voir cet évêque hautain se ravaler ainsi, et, de cette même main qui prétend offrir Dieu en aliment au peuple, ramasser dans la boue d'ignobles calomnies et les jeter au front des réformateurs. Il darde, à ces gigantesques hérésiarques, un regard olympien si superbe, qu'il en est risible. Certes, le nom de Bossuet est grand dans l'histoire de l'éloquence humaine. Mais quoi; ses puissantes entrailles, si sensibles pour toutes les douleurs des rois de l'Europe, sont d'airain pour les peuples, et devant leur plaie immense il n'a pas un cri, pas un sanglot, pas un soupir, rien. Son œuvre humanitaire est, après tout, petite; pis encore, mauvaise. Il a fait la révocation, et cet aveugle pontife, en immolant sur son autel d'innombrables victimes, a, dans un transport insensé, plongé le glaive des sacrifices dans le cœur de la France. Les réformateurs ont opéré une révolution sociale immense autant que salutaire, dont, après trois siècles, les phases politiques s'accomplissent encore en Europe; c'est au milieu des nuages et des éclairs de ces tempêtes fécondes que nous apparaissent leurs têtes radieuses et colossales; pasteurs géants qui paissaient leurs troupeaux de la même main qui forgeait les foudres du ciel; fils des volcans, selon l'expression du poète, *aetnaei fratres!*

grandeurs et des tristesses mystérieuses de cette reine qui, *retenue parmi les infidèles*, *détestait leurs fêtes*, *leurs libations*, *cette pompe où elle était condamnée*, *et ce bandeau que seule et dans le secret elle foulait à ses pieds* pour couvrir *sa tête de cendre*, *et pleurer* tendrement devant son Dieu. On convient communément qu'Assuérus, c'est Louis XIV; que l'*altière Vasthi*, dont l'humble Israélite *occupe la place*, est Mme de Montespan; que l'*impitoyable* Aman, c'est Louvois, alors déjà dans une demi-disgrâce que le temps consomma, pour compléter la ressemblance, puisque le poison seul déroba ce ministre farouche au supplice du satrape amalécite. La dragonnade n'est-elle pas le massacre *accompli* d'Israël? La dispersion des protestants ne figure-t-elle pas la captivité des Hébreux? Et, dans ces chœurs de vierges juives gémissant au bord des fleuves de Babylone et détachant leurs harpes plaintives des rameaux des saules, échevelés comme elles, ne croirait-on pas entendre de jeunes françaises exilées sur les rives du Léman, de l'Elbe ou du Zuydersée, et soupirant leurs infortunes, leurs espérances, et les charmes de la patrie.

O mortelles alarmes!
Tout Israël périt! Pleurez mes tristes yeux!
Il ne fut jamais sous les cieux
Un plus juste sujet de larmes!

—

O mortelles alarmes!

—

Quel carnage de toutes parts!

On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père !
Que de corps entassés ! que de membres épars !
Privés de sépulture !
Grand Dieu, tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

—

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus !
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de nos crimes !

—

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts ! fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

—

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts !
Et de tes tours les magnifiques faîtes ?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

—

Ton Dieu n'est plus irrité !
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière !
Quitte les vêtements de la captivité
Et reprends ta splendeur première !
Les chemins de Sion à la fin sont r'ouverts !

Rompez vos fers
Tribus captives ;
Troupes fugitives
Repassez les monts et les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers!

—

Je reverrai ces campagnes si chères!

—

J'irai pleurer aux tombeaux de mes pères !

—

Repassez les monts et les mers !
Rassemblez-vous des bouts de l'univers !

—

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré !
Que de l'or le plus pur son autel soit paré !
Et que du sein des monts le marbre soit tiré !
Liban dépouille-toi de tes cèdres antiques !
Prêtres sacrés préparez vos cantiques !

—

Dieu descend et revient habiter parmi nous !
Terre frémis d'allégresse et de crainte!
Et vous sous sa majesté sainte
Cieux abaissez-vous ! (1)

Par cette divine mélodie le poète faisait entendre à l'oreille ravie de Louis XIV le vœu secret de Mme de Maintenon, qui peut-être espéra r'ouvrir

(1) Chœurs d'Esther.

aux *tribus fugitives* les portes de Sion, *repaire de reptiles impurs.* Cette poétique voix préparait insensiblement le monarque à recevoir la généreuse requête que devait lui présenter, en faveur des protestants, le parti Colbert, par le mâle et noble organe de Vauban. C'était au commencement de 1689, au moment où les princes protestants, qui n'avaient pu prévenir, par leurs prières, l'infortune de leurs frères de France, s'apprêtaient à la venger par les armes, en formant contre leur superbe oppresseur une ligue européenne.

—



CHAPITRE II.

—

Le premier résultat de la révocation à l'étranger fut la rupture définitive des puissances protestantes, anciennes et fidèles alliées de la France. Elles rejetèrent la main du tyran de leurs frères, et, réunies dans Augsbourg, dans ces mêmes murs où Luther avait posé les premiers fondements de leur foi, elles formèrent une ligue religieuse, dans laquelle la politique amena singulièrement les deux rameaux, espagnol et germanique, de la maison d'Autriche, et la vengeance, plus bizarrement encore, le pontife romain. Ainsi la France, par ses fautes, unissait à la fois contre elle ses amis et ses ennemis les plus constants, les états les plus hostiles entre eux et les plus hétérogènes, et plaçait à leur tête son plus formidable adversaire, Guillaume d'Orange, qui acquit ainsi la dictature de l'Europe. Ce prince avait compris que, dans sa lutte contre Louis XIV, champion de la monarchie absolue et du catholicisme, sa grandeur future consistait à se déclarer le défenseur du protestantisme et des gouvernements représentatifs. Il accomplissait

ainsi, sous une forme plus modérée, le rêve de Cromwel.

Élu le *roi des rois* de la fédération d'Augsbourg, le stathouder commença par rallier à toutes ces nations protestantes leur plus puissante sœur, l'Angleterre, avilie par les Stuarts. Charles II était mort (1683), et ce prince épicurien, qui devait catholiser son royaume, s'était contenté de dépenser scandaleusement le honteux salaire d'un apostolat périlleux qu'il léguait à son inepte et téméraire successeur. Jacques II, aveugle instrument des Jésuites, était à la veille de tenter la *révocation* anglaise. Déjà Rome était dans l'attente; déjà Bossuet, organe de toutes les révolutions catholiques, annonçait d'un ton prophétique et triomphant que *la Grande-Bretagne allait revenir à la doctrine des premiers siècles; que Dieu travaillait puissamment à son salut, en lui donnant un roi incomparable en courage comme en piété, et qu'il écouterait les gémissements de ses saints* (1).

Jurieu, de son côté, organe des révolutions protestantes, laissaient échapper comme des clameurs douloureuses et menaçantes qui annonçaient la tempête. Des proscrits anglais et des réfugiés français dispersés dans l'exil à cause de leur foi, s'y réunissaient pour la défendre et se groupaient autour de leur chef commun, le prince d'Orange. L'expédition s'organisait en silence. Enfin, le stathouder s'embarqua à la Haye (29 octobre 1688). Sa flotte, composée de soixante gros vaisseaux de guerre et de plus de cinq cents flûtes hollandaises, était

(1) Hist. des variations, livre VI.

montée par 28,000 combattants. Le maréchal de Schomberg, son lieutenant, devait, en cas de mort, prendre, au nom de sa femme, la reine Marie, possession de l'Angleterre. Sous le maréchal, Henri de Ruvigny, ex-député général de nos églises, commandait un corps de cinq mille français; lord Charles Talbot conduisait les anglais et les écossais, dont quelques chefs de clans portaient des noms célèbres dans les ballades. Des mécontents de toutes les nations formaient la garde du prince, semblable à un chef de bannis voguant à la délivrance de la patrie.

Le fameux Gilbert Burnet, depuis évêque de Salisbury, était comme l'aumônier de l'expédition. La flotte, à peine en mer, arbora le drapeau d'Orange, avec la devise de sa maison : *Je maintiendrai.* Les mâts portaient à leurs longues flammes ces mots, qui révélaient le double motif de l'entreprise : *Pour la religion et la liberté.* Tout à coup cette flotte superbe, qui avait appareillé par un temps serein, fut assaillie par la tempête et dispersée sur les côtes de Norwège et de France, où *apparurent des vaisseaux à la merci des vents et d'autres marques de débris et de naufrage.* (1) Après la tourmente, elle se rallia, reprit sa route conquérante, et aborda enfin à Torbay (10 novembre). L'Angleterre la salua comme sa libératrice; et quelques jours après une barque fugitive emportait pour jamais dans l'exil cette fatale race des stuarts, avec le despotisme et le catholicisme dont elle était le symbole.

(1) Madame de Sévigné.

Ainsi les deux colosses étaient en présence. Guillaume frappait d'abord Louis XIV dans l'Angleterre, son alliée, pour venir ensuite, renforcé de cette nation, attaquer son adversaire sur le continent. De même que le monarque et le stathouder étaient les héros de cette croisade, Bossuet et Jurieu en étaient les hérauts théologiques. Des deux camps opposés ils élevaient leurs grandes voix, proclamaient les principes pour lesquels les nations allaient tirer l'épée, appelaient les peuples sous leurs drapeaux respectifs et tâchaient de gagner des partisans à leur cause dans le camp ennemi. Bossuet s'adressait aux catholiques et aux protestants jacobites d'Angleterre, et Jurieu aux protestants et aux catholiques *parlementaires* de France. Ce parti patriote, quoique silencieux, existait dans la nation et même à la cour, où il comptait dans ses rangs les hommes les plus vertueux, tels que les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, Vauban, Catinat, Fénélon. Les uns tenaient à la vieille constitution de la monarchie; d'autres la modifiaient en l'appropriant aux besoins du siècle. Fénélon, admirateur de la constitution anglaise, rêvait d'organiser la France en états diocésains, provinciaux, généraux, où tous les éléments, ecclésiastique, nobiliaire, parlementaire, communal, concourraient également au pouvoir, en formulant ensemble la volonté nationale, que devait exécuter et faire exécuter le roi, son mandataire souverain (1). C'est comme un appel à ce parti, que Jurieu publia périodiquement quinze mémoires

(1) Fénélon, œuvres politiques.

qu'il réunit plus tard en un volume, sous ce titre touchant : *Soupirs de la France esclave qui aspire après la liberté.* Les sommaires des principaux chapitres feront mieux connaître encore les principes développés dans ce livre rare pour son siècle. En voici quelques-uns : Louis XIV est aussi despotique que le sultan turc. Le pouvoir absolu des rois est usurpé. Les états sont dépositaires de la souveraineté, et supérieurs aux rois. La gloire d'un état ne dépend pas de la gloire arbitraire du monarque, etc. « La France, s'écriait le ministre patriote sous le voile d'un anonyme catholique, la France, le plus beau pays de l'Europe, la plus noble partie du monde, se voit assujettie à une domination cruelle, tyrannique.... Des peuples libres et qui ont tiré le nom de Français de leur ancienne liberté, sont aujourd'hui les plus assujettis de tous les peuples.... Aujourd'hui toute liberté est perdue, jusqu'à celle de parler et de se plaindre. C'est pourquoi j'envoie ma voix aux pays étrangers.... dans l'espérance qu'elle reviendra de là.... et réveillera mes compatriotes qui dorment à mes côtés sous la pesanteur de leurs chaînes. »

Cette grande et mélancolique voix se perdit dans le bruit éclatant de la monarchie de Louis XIV. Mais un siècle après, ce livre mort en naissant, se releva de l'oubli, en même temps que la nation se redressait dans ses fers. Elle l'accueillit avec enthousiasme, sous le titre de *Vœux d'un patriote*, mais ignorant que ce patriote qui l'appelait à la liberté était mort pour elle dans l'exil depuis près d'un siècle. La liberté qu'il invoquait frappa vainement à sa tombe ; et ces tardives acclamations

de la France ne détournèrent sans doute pas son âme, absorbée dans des contemplations plus magnifiques que celles du triomphe de la liberté du monde.

Pendant que Jurieu s'adressait aux plus hautes têtes du catholicisme parlementaire, les autres pasteurs exilés écrivaient à leurs troupeaux respectifs. Leurs espérances, naturellement ardentes et crédules, comme celles de tous les opprimés, s'enflammaient d'autant plus que ces promesses de l'étranger étaient vagues, et leur expression mystérieuse. « Le jour du combat approche, préparez-vous ! Frères, du courage et de la constance ! Espérez dans la miséricorde et la puissance de Dieu. Celui qui doit venir viendra » ! Ce libérateur annoncé, ce restaurateur du protestantisme, ne pouvait être que Guillaume d'Orange. De Hollande, d'Allemagne, de Suisse, les prédicants exilés rentrèrent en Languedoc, comme pour préparer les voies au nouveau Messie. Quant à l'insurrection, elle y était déjà : elle n'en était pas sortie ; et, quoique inoffensive, avait été permanente au désert. Sa violence redoublait alors même, excitée, non par quelque orateur rustique, mais par un esprit extraordinaire, esprit né des douleurs des temps, et que ces peuples avides de consolations prirent pour un esprit céleste, l'esprit de l'Éternel lui-même.

Depuis Voltaire, il est difficile en France de parler de prophéties et de prodiges sans soulever autour de soi le sarcasme et la dérision. Néanmoins l'extase est incontestablement un état réel de l'âme. Phénoménale aujourd'hui, elle était ordinaire dans l'enfance du genre humain, aux premiers

jours du monde, alors que Dieu aimait à s'entretenir avec l'homme innocent, sur le sol vierge de la terre. C'était comme un sixième sens, une faculté surnaturelle au moyen de laquelle Adam contemplait l'invisible, conversait bouche à bouche avec la sagesse éternelle, et, comme un enfant près de sa mère, vivait près de son créateur, dans les délicieux bocages d'Eden. Mais après le grand péché, le ciel se ferma, Dieu ne descendit presque plus vers l'homme déchu; son sens divin lui fut ravi, et le don prophétique ne fut quelquefois accordé qu'à des messagers extraordinaires chargés de lui porter des paroles de menace bien plus que d'amour. Toutes les nations primitives, Indiens, Perses, Phéniciens, Grecs, Latins, Celtes, Scandinaves, ont eu leurs joguis, leurs mages, leurs voyants, leurs hiérophantes, leurs sibylles, leurs druides, leurs bardes, vivant dans la solitude, prédisant l'avenir, et commandant aux éléments. L'Écriture n'est pour ainsi dire que l'histoire des prophètes hébreux, défenseurs de la loi mosaïque et tuteurs du peuple d'Israël. Leur apparition miraculeuse fut irrégulière jusqu'à Samuël, qui les réunit en un corps dont il établit le collége sacré sur la montagne de Najot. Lorsque les juifs infidèles à l'institution mosaïque lui demandèrent un roi, le juge démocrate, qui ne cédait qu'à regret à leur désir, donna pour pondération à la royauté nouvelle la prophétie, qu'il transforma en une espèce de tribunat théocratique.

Effectivement, les prophètes nous apparaissent toujours, dans la bible, comme des tribuns divins et populaires, perpétuellement en lutte avec les

rois, qu'ils déposent, qu'ils tuent, et dont ils sont persécutés et exterminés à leur tour. Le géant des prophètes hébreux, c'est Élie. Ce Tisbite semble avoir eu pour âme la foudre même de Jéhova. Des grottes du Carmel, où il vivait, comme un aigle, en face de la mer, au-dessus des nuées, le prophète terrible veillait à la fois sur Jérusalem et sur Samarie. Pour sanctionner sa mission divine auprès des tyrans de Juda et d'Israël, le Seigneur lui cède son empire sur les éléments : à sa voix, le soleil consume la terre, les nuées se lèvent de la mer, le feu du ciel tombe sur l'autel, qu'il embrase; puis, sa mission terminée, le prophète remonte vers Jéhova sur un char de feu attelé des coursiers de la tempête. Élie résume en lui toute la gigantesque et sombre poésie de l'âge héroïque des Juifs.

La réformation produisit dans le monde moderne une violente irruption du génie hébraïque et d'une antique civilisation orientale dont, en scellant la bible, l'église romaine avait fermé les sources. Sous la verge de Luther qui frappa le rocher, le fleuve divin bouillonna impétueusement. Les nations modernes, haletantes d'une pérégrination orageuse à travers le moyen-âge, se précipitèrent vers ces lacs de vie. Elles s'y plongèrent, elles s'y ranimèrent, elles s'y purifièrent, comme ces oiseaux qui, après des soleils arides, s'abreuvent et se lavent dans les cascades. Dans cette régénération universelle, elles renaquirent à demi-israélites. Héritières du peuple de Dieu, aujourd'hui rejeté, elles prirent ses lois, ses mœurs, ses locutions, ses images, ses appellations, ses hymnes, ses symboles, tout, jusqu'aux illusions de la pro-

phétie et des visions extatiques dans lesquelles Dieu apparaissait aux patriarches dans les déserts de l'Asie. Les révolutions soulevées par le protestantisme exaltèrent leur foi, qui, dans ce foyer orageux, bouillonna comme le lait, monta violemment vers le ciel et s'évapora en nuages souvent chargés de tempêtes. De la réformation germanique sortirent les anabaptistes; de la révolution anglaise, les puritains; de la révocation de l'édit de Nantes, les camisards. Toutefois on attribue l'explosion de l'esprit prophétique en France à un écrit de Jurieu qui n'en fut que la cause apparente.

De tous les livres saints, l'Apocalypse est assurément le plus incompréhensible. Le sacerdoce romain, qui se dit le dépositaire et l'organe de l'Ecriture, n'a pas, que je sache, avec l'inspiration divine qu'il s'attribue, vu plus clair dans ses profondeurs que les docteurs protestants, avec le simple secours de l'intelligence humaine. Le livre de Patmos est resté sur le seuil de l'église chrétienne comme ces figures symboliques dont il est rempli et que les prêtres d'Egypte plaçaient aux portes de leurs temples : un mystère (1). L'humanité, curieuse de son avenir, l'a vainement interrogé, ou a pris pour des révélations l'illusion de ses désirs ou de ses craintes : de là, cette croyance universelle de la fin du monde, au dixième siècle, où le genre humain encore enfant semblait un vieillard attendant la mort en prière au bord d'un sépulcre; de là cette espérance des millénaires, qui, froissés par le sceptre de fer des rois, rêvaient

(1) Le mot grec *Sphynx* dérive de l'hébreu *Spin* qui signifie mystère.

un règne de mille ans sous le sceptre pastoral de Jésus-Christ; de là enfin toutes ces rêveries des protestants opprimés sur la ruine prochaine de l'Antéchrist, dont ils voyaient les signes dans Rome pontificale. La dernière persécution raviva ces recherches et ces espérances mystiques parmi les réfugiés français, et le plus ardent de leurs théologiens, Jurieu, se hasarda de descendre de nouveau dans les abîmes de l'Apocalypse, où s'était déjà perdu son aïeul Dumoulin et tant d'autres savants docteurs. Jurieu le reconnaissait lui-même; mais il espérait que la persécution de Louis XIV lui expliquerait celle de Néron, et que l'exilé de Patmos serait plus compréhensible à l'exilé de Rotterdam.

La vision qui le captiva le plus est contenue au chapitre onzième. C'est celle des deux martyrs. « Un ange me donna un roseau et me dit : Lève-toi, mesure le temple de Dieu et l'autel; mais laisse le parvis du dehors, car il est aux gentils. Ils fouleront aux pieds durant quarante-deux mois la sainte Cité. Mais je la donnerai à mes deux martyrs qui prophétiseront pendant douze cent soixante jours. Que si quelqu'un veut leur nuire, le feu qui sort de leur bouche dévorera leurs ennemis. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel. Mais quand ils auront achevé leur prophétie, la bête qui monte de l'abîme les tuera. Leurs cadavres resteront couchés dans les places de la grande cité appelée spirituellement Sodome et Egypte, où notre Seigneur aussi a été crucifié. Ils seront gisants trois jours et demi sous les yeux des nations, qui leur refuseront le sépulcre. Elles seront en fêtes. Mais après ces trois jours et

demi l'esprit de vie rentra dans les deux martyrs, qui se levèrent sur leurs pieds, aux yeux des peuples effrayés. Une grande voix du ciel leur cria : Montez-ici ! Et ils montèrent au ciel sur une nuée. » (1)

Les commentateurs de ce chapitre semblent avoir été frappés du nombre mystérieux de quarante-deux mois, pendant lesquels les gentils fouleraient aux pieds la Cité sainte, nombre identique à celui de douze cent soixante jours durant lesquels les deux martyrs prophétiseraient. Le ministre anglais Joseph Mède, transformant les jours en années, avait obtenu douze cent soixante ans, qui donnaient la durée du règne de l'Antéchrist ou de l'église romaine. Fixant le commencement de cette église en l'an 450 ou 455, sa fin devait tomber en 1710 ou 1715, époque de la délivrance des deux martyrs ou du protestantisme. C'est aussi à peu près le résultat obtenu par Dumoulin, qui, longtemps avant Mède, s'était livré à ce calcul mystérieux. Mais n'embrassant que la première partie de la vision, cette explication se détruisait elle-même, en ce que l'église, au lieu d'être triomphante, était au contraire dévorée par la bête de l'abîme. Jurieu le sentit, et s'attachant uniquement à la seconde partie de la vision, il expliqua la bête par la révocation, et la durée de la mort des deux martyrs par la durée de la mort de l'église. Convertissant les jours en années, il obtint trois ans et demi ou quarante-deux mois, ou douze cent soixante jours, après lesquels le protestantisme devait ressusciter

(1) Apocal., chap. XI.

en France. Or, la révocation, ou la mort de l'église ayant eu lieu en octobre 1685, sa résurrection devait arriver en avril 1689.

Cette explication était corroborée par la vision du chapitre suivant : « Je vis dans le ciel une femme vêtue du soleil et portant sur sa tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte et en mal d'enfant. A ses gémissements monta un énorme dragon fauve à sept têtes chargées de sept diadèmes et de dix cornes; sa queue traînait la troisième partie des étoiles du ciel. Il s'arrêta devant la femme, attendant, pour le dévorer, l'enfant qui devait naître. Mais l'enfant fut enlevé près du trône de Dieu, et la femme s'enfuit au désert, où Dieu la nourrira douze cent soixante jours. Michel terrassa le dragon et le précipita sur la terre. Et une voix retentit dans le ciel : « Maintenant est le salut, le règne de notre Dieu et la puissance de son Christ! L'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité! Réjouissez-vous, ô cieux! » (1)

C'était donc au printemps de 1689 que devait avoir lieu en France le triomphe du protestantisme et la ruine de l'église romaine. Jurieu en trouvait surtout l'annonce indubitable dans les magnifiques visions du chapitre XVI, qu'il appelle la *clef de tout :* « Une éclatante voix dit aux sept anges (qui portaient dans leurs mains les coupes d'or pleines de la colère du Dieu vivant : « Répandez-les! » Les anges les répandirent tour à tour sur le soleil, qui devint dévorant; sur la terre, qu'un ulcère

(1) Apocal. chap. XII.

rongea; sur les eaux, qui furent changées en sang; et sur le trône de la bête, qui devint obscur. Et des voix mêlées de tonnerres s'écrièrent : « C'est fait! Certainement, Seigneur Dieu tout-puissant, tes jugements sont justes et véritables. Parce qu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes, tu leur as donné du sang à boire; ils en sont dignes! » (1) — « Dieu m'a exaucé! s'écria Jurieu dans la joie de sa découverte. La vérité éternelle m'a répondu! » Et il publia son interprétation sous le titre de *l'accomplissement des prophéties*, *ou la délivrance prochaine de l'église.*

C'était en 1686. L'apparition de son livre produisit une rumeur universelle. Bossuet, Bayle, Pélisson, Brueys et une multitude d'adversaires plus obscurs, heureux que le redoutable athlète prêtât le flanc au ridicule, fondirent sur lui. Des nuées de sarcasmes pleuvaient de toutes parts sur sa tête. Mais ce commentaire apocalyptique flattait trop de douleurs et d'espérances pour ne pas trouver parmi les exilés de nombreux et de fervents défenseurs qui, dans leur enthousiasme, élevèrent le ministre au rang des prophètes dont il avait pénétré les mystères. Ils frappèrent en Hollande une médaille à son effigie, avec cette inscription latine : *Jurius propheta.* Cette médaille, vraisemblablement iconique, le représente avec un large chapeau de quaker, des cheveux courts, une barbe effilée, un nez aquilin, une face maigre et alongée, et une physionomie qui, bien que douce et calme, annonce la vive et rêveuse mobilité d'une âme

(1) Apocal. chap. XVI.

extatique. Son livre se répandit par toute l'Europe, où étaient dispersés les réfugiés, qui espérèrent un prochain retour dans la patrie. Il pénétra même en France parmi les opprimés, et notamment en Dauphiné, où l'introduisit un vieillard de Dieulefit nommé Du Serre. Or, c'est lui qu'on regarde communément comme le fondateur de l'école des petits prophètes du midi.

Ce Samuel dauphinois appartenait à ces tribus de verriers qui tiennent, dit Châteaubriand, du gentilhomme et du sauvage (1), parce que, anoblis au 14e siècle, ils vivent constamment parmi les bois dans l'exercice de leur profession et de la chasse. Ils formaient une caste à part distinguée par une piété vive et des mœurs patriarcales. Leurs vertus et leur instruction leur donnaient un juste ascendant moral sur le peuple, dont ils partageaient l'existence laborieuse et la simplicité; de sorte qu'après l'expulsion des pasteurs ils devinrent lecteurs, catéchistes, prédicants même, et leurs verreries des foyers religieux protégés par leurs forêts. L'hiver surtout, quand les neiges les renfermaient autour de leurs fourneaux, ils occupaient au menu travail de leurs usines une multitude d'enfants dont ils cultivaient la piété pendant les intervalles de repos. C'est ainsi que sur la montagne du Peyrat, où il demeurait, le vieux Du Serre instruisait les jeunes pâtres de ces cantons, qui, vraisemblablement, étaient les orphelins des combattants de Bourdeaux. L'été, son commerce l'appelait à Genève. Il conférait avec les ministres réfugiés, et

Mémoires d'Outre-Tombe.

faisait, dans ses voyages, provision de livres, de nouvelles et d'espérances mystérieuses. C'est ainsi qu'il rapporta en Dauphiné le nouveau livre de Jurieu. Il paraît qu'en le méditant, dans sa solitude, il tomba dans l'état d'extase, et que l'extase, contagieuse de sa nature, passa du vieillard dans ces enfants, qui, se dispersant lors de la migration des troupeaux, au temps de la moisson, des vendanges et de la récolte des olives, la propagèrent dans le Dauphiné, dans le Comtat et dans la Provence. Voilà comment Du Serre se trouva le père spirituel d'une multitude de petits prophètes, dont à l'exemple de Samuel, il aurait organisé une école sur sa montagne. Mais cela fût-il vrai, il ne serait jamais le chef que de ceux du Dauphiné, car, vers le même temps, l'extase éclatait aussi à cent lieues de là, à l'extrémité occidentale du Languedoc. Il est plus naturel de croire que, produite par une même cause, elle eut en plusieurs lieux une explosion simultanée; quand le temps d'une idée est venu, elle vole sur les vents, elle se propage avec la rapidité de la foudre. Toujours est-il que l'esprit prophétique parut, avant l'ouverture de la guerre, comme un ange venu du ciel pour réunir les protestants de France à la grande ligue évangélique qui, pour les venger, s'armait contre Louis XIV.

Le premier exemple de ces apparitions célestes arriva au printemps de 1688, dans le voisinage de Castres. Une petite fille de la Capelle, âgée d'environ dix ans, vit un jour, en gardant ses vaches, un ange semblable à un enfant de sa taille, et vêtu d'une robe blanche. Il sortit d'un buisson, et s'avançant vers la jeune bergère : « Ma sœur, lui

dit-il, je descends du ciel pour te défendre de la part du Seigneur Jésus de revenir à la messe. » Puis il s'éloigna et disparut dans le bocage. La petite fille retourna dans sa maison et raconta la vision miraculeuse. La nouvelle s'en répandit de bourgade en bourgade. De Viane, de Lacaune, de tous les environs on accourut à la Capelle pour voir la bergère et l'interroger sur l'apparition céleste. L'enfant la racontait avec simplicité. Le peuple crut à la réalité du miracle, et, selon les ordres de l'ange, déserta les églises. Les prêtres, jetant un cri d'alarme, demandèrent main-forte au subdélégué Barbeyrac, qui fit arrêter la petite prophétesse. Enfermée dans la tour Caudière, à Castres, elle avoua d'abord que l'ange lui était véritablement apparu; mais ensuite, effrayée des menaces de l'intendant, elle changea peut-être de langage, ou, plus vraisemblablement encore, Barbeyrac retourna lui-même le sens des paroles de l'ange. Il fit publier, à son de trompe, que l'ange était réellement apparu à la jeune bergère, mais que bien loin de lui défendre d'aller à la messe, il le lui avait au contraire expressément ordonné. Mais de peur que le désaveu de la petite fille ne démentît le ban officiel, il l'envoya dans un couvent de Sommières, au pied des Cévennes. Quelques mois après, les religieuses la rendirent à sa mère, qui la ramena à la Capelle.

Mais après son départ, les apparitions miraculeuses continuèrent dans le pays de Castres. Corbière (dit la Picardié), prédicant fameux dans ces cantons, prétendit être aussi visité des anges. Le 7 février 1689, une assemblée de six cents per-

sonnes eut lieu dans la métairie de Talpeyrac. Après le sermon, deux anges entrèrent sous le toit rustique. Ils gourmandèrent les assistants accusés d'être allés à la messe. Ils en expulsèrent même une vingtaine des plus coupables, et ordonnèrent aux fidèles de ne plus recevoir dans leurs assemblées ces renégats. « Ne crains rien, dirent-ils en se retirant, ne crains rien, ô petit troupeau de Dieu! Ils n'auront aucun pouvoir sur toi, les prêtres, ni les juges, ni les soldats! » Cependant Barbeyrac, alarmé de la foule toujours croissante qui suivait Corbière, mit ses troupes à la poursuite du prophète et de ses anges. Le jour des Rameaux, comme il prêchait dans les bois de Cazarils, les dragons de la reine surprirent l'assemblée et s'élancèrent après le prédicant fugitif. Pressé par la cavalerie, il s'arrête, se retourne, décrit autour de lui un cercle avec son bâton, et d'un air terrible crie aux soldats : «Arrière de moi, Satan ! » Le baton levé, la voix menaçante, l'attitude farouche et la figure sauvage de l'orateur du désert effrayèrent les chevaux. Les dragons, dont l'imagination était remplie de récits merveilleux, s'étonnèrent, croyant peut-être voir quelque être surnaturel et fantastique. Ils tournaient déjà bride, quand le capitaine leur fit honte de leur effroi, et, d'un coup de pistolet, tua le prophète.

Tel était l'état extraordinaire des protestants du midi. Ils avaient rejeté la raison vulgaire pour se conduire par l'imagination, raison divine et merveilleuse au moyen de laquelle, fuyant les hommes pervers, ils pouvaient se consoler avec les anges. Ils s'égaraient dans cette région mystérieuse où

l'âme éperdue trouve l'extase, la vision du monde invisible, la contemplation de Dieu même. Ces prodiges éclataient précisément à l'époque prédite par Jurieu et le prophète de Patmos. Les peuples étaient dans l'attente, et tout semblait concourir à l'accomplissement des plus grandes révolutions. Bientôt effectivement arrivèrent coup sur coup la nouvelle guerre, la délivrance de l'Angleterre et l'expulsion de Jacques II. Alors Jurieu ne douta plus que la chute des Stuarts ne fût le prélude de la ruine de tous les trônes catholiques et de la chaire pontificale.



CHAPITRE III.

—

Mais les disciples de Du Serre agitaient bien plus violemment encore le Dauphiné. La première étincelle de l'extase, partie de la montagne du Peyrat, se propageant de bourgade en bourgade, avait produit un vaste embrasement. Elle se manifestait dans les inspirés par de soudaines convulsions, un gonflement de poitrine, un hérissement de poil, un flamboiement surnaturel du regard, et quelquefois par l'assoupissement; puis sortait la parole, vive, saccadée, haletante. Elle croissait, elle ruisselait, elle débordait de leurs lèvres incultes, comme du mont frappé par la verge du prophète jaillissaient les eaux murmurantes qui désaltérèrent Israël. Telles ces peuplades, fugitives aussi au désert, se pressaient altérées autour de ces fontaines miraculeuses. Ces prophètes innombrables étaient presque tous des adolescents, des enfants et même des enfantelets à la mamelle, dont la bouche encore blanche de lait bégayait les merveilles du Seigneur. Des prodiges confirmaient leur apostolat aux yeux des multitudes. Lorsqu'elles se rendaient aux assemblées nocturnes, des étoiles se détachaient du

firmament et glissaient devant elles comme des lampes lumineuses portées par des esprits invisibles, pour guider leurs pas dans les ténèbres. D'ineffables mélodies mêlées de sons de harpes et de voix célestes soupiraient, dans le calme des nuits, sur les cimes solitaires. C'étaient sans doute les concerts des anges célébrant la prochaine délivrance des enfants de Dieu. Ces merveilles racontées par les opprimés aux exilés non moins crédules, excitèrent une vive admiration en Hollande ; et malgré le sourire moqueur de Bayle, Jurieu triomphant s'écria : « *Voilà l'annonce infaillible de l'irrévocable ruine de l'empire anti-chrétien du papisme!* »

Parmi les disciples de Du Serre, trois jeunes bergers, de huit, de quinze et de vingt ans, Bompart, Mazet et Pascalin, se distinguèrent d'abord. Ces enfants présidaient les assemblées, citaient à leur tribunal les apostats, prêchaient, baptisaient mariaient, dirigeaient les peuples et déployaient dans toutes ces fonctions l'autorité des pères de l'église. Ils furent incarcérés, mais remplacés presque aussitôt par une multitude d'autres inspirés, entre lesquels brillèrent principalement Isabeau Vincent et Gabriel Astier. La première, vulgairement appelée *la belle Isabeau*, était fille d'un cardeur de laine de Saou. Agée de dix ans, lors de l'insurrection du Dauphiné, elle avait été témoin du combat de Bourdeaux, et son imagination vivement frappée des fureurs de Saint-Ruth. Mais, chassée par l'indigence de la cabane paternelle, elle se retira chez un laboureur, son parrain, qui lui fit garder le bétail. Un inconnu vint un jour dans sa bergerie, prêcha et lui laissa,

en partant, l'esprit prophétique. Elle se mit à prêcher à son tour, et avec tant de succès, que son nom se répandit bientôt dans tout le Dauphiné, à Genève et jusqu'en Hollande. Vers la fin de mai 1689, le désir de voir la jeune bergère dont on racontait tant de merveilles, conduisit à sa demeure un avocat de Grenoble, nommé Gerlan. Il entra et demanda à boire, comme un voyageur altéré d'une longue marche sous un soleil brûlant. Pendant qu'elle lui servait un verre d'eau, l'étranger observait attentivement la jeune fille, dont la taille était petite et grêle, le visage irrégulier, maigre et bruni par le hâle; le front large, avec de grands yeux noirs, doux et à fleur de tête. « Ma sœur, lui dit-il, béni soit Dieu qui m'a fait la grâce de vous voir et de vous entendre pour me fortifier dans sa foi et recevoir les consolations de ses enfants persécutés! » — « Soyez le bien venu, lui répondit-elle. Ce soir même j'évangéliserai quelques-uns de nos frères, réunis chez une demoiselle, dans la montagne. » — Elle partit sur la brune, accompagnée de deux jeunes filles et d'une vingtaine de paysans, qui suivaient avec l'avocat de Grenoble. Elle marchait très-vite, bien que le chemin fût rude et la nuit sombre. Une assemblée nombreuse l'attendait. « Je suis par moi-même incapable de parler; mais, continua-t-elle, en tombant à genoux: ô Dieu! délie ma langue, si c'est ton bon plaisir, afin que je puisse annoncer ta parole et consoler ton peuple affligé! » — « Aussitôt l'esprit la saisit. Elle fit une longue prière... Je croyais entendre parler quelque ange. Après la prière, elle fit chanter un psaume, et l'entonna elle-même mélodieuse-

ment; puis elle prêcha d'une voix forte sur ce texte: « *Si quelqu'un vous dit* : *Voici le Christ, il est ici ou il est là*, *ne le croyez point* » Elle fit un discours si excellent, si pathétique, avec une hardiesse si sainte et un si grand zèle, qu'on était bien forcé de croire qu'il y avait quelque chose en elle qui n'était pas humain. Elle fit de grandes plaintes sur l'état lamentable des protestants de France qui étaient dans les cachots, aux galères, dans les couvents et en exil, ajoutant avec véhémence qu'il ne fallait s'en prendre qu'à nos péchés; mais elle ajouta aussi les plus grandes et les plus douces consolations qui puissent être désirées. Elle promit de la part de Dieu, grâce, paix, bénédiction et joie éternelle à ceux qui ne rejetteraient pas les sollicitations paternelles de sa bonté; et elle promit aussi de la même part, d'une manière forte et précise, avec instance, que la religion serait rétablie dans le royaume. Je m'en retournai pénétré jusqu'à l'âme et rempli des idées de toutes les choses merveilleuses que cette fidèle servante du Seigneur avait prononcées! » (1).

Isabeau ne savait pas lire, et conséquemment citait de mémoire l'Ecriture. Elle prèchait en français. Son langage était assez pur, bien lié, pathétique et orné de figures bibliques. Son inspiration bouillonnait si abondamment, que les phrases, comme une eau long-temps contenue, s'échappaient impétueusement de ses lèvres, s'écoulaient avec une étonnante volubilité, puis se ralentissaient, et même s'embarrassaient vers la fin. Cette cantilène

(1) Théâtre sacré des Cévennes, Boissier de Loriol.

n'était pas désagréable, bien que monotone, variée d'ailleurs par une action dont la vivacité s'élevait souvent jusqu'à l'extase, et donnait une beauté merveilleuse à la prédicante échevelée.

Cependant l'intendant Bouchu, qui traquait partout les prophètes du Dauphiné, vint à Crest, et fit arrêter la jeune inspirée de Saou. « Me voici, lui dit-elle, Monseigneur ! Vous pouvez me faire mourir ! Dieu en suscitera d'autres qui diront de plus belles choses que moi ! » Elle fut enfermée dans les prisons de l'hôpital général de Grenoble.

Gabriel Astier, laboureur de Clieu, âgé de 22 ans, eut encore plus de célébrité et un apostolat bien plus orageux. Il était disciple immédiat de Du Serre. Rentré dans sa maison, il communiqua l'esprit qu'il venait de recevoir à son père, à sa mère et à ses sœurs. Sa famille fut son premier troupeau, qui se grossit incessamment des habitants de sa bourgade et des populations riveraines de la Drôme. Les poursuites de l'intendant Bouchu le forcèrent à s'enfuir de l'autre côté du Rhône. Il se réfugia à Baix, chez la dame de ce lieu, veuve d'un conseiller au parlement de Grenoble, qui, retirée à la campagne avec sa fille et une servante, donnait secrètement asile aux prophètes persécutés. Baix, Brassac et toute la paroisse de Saint-Léger, celle de Saint-Vincent, furent remplies par Gabriel d'assemblées nombreuses. C'est en vain que, pour contenir leurs troupeaux rebelles, les curés, escortés des gardes champêtres, faisaient continuellement des rondes nocturnes. On les repoussait avec des menaces et des huées. Ils appelèrent à leur secours le grand-vicaire de Viviers, qui, accourant

à la tête d'un corps de dragons, dissipa momentanément les assemblées, et emprisonna madame de Baix à Tournon.

Contraint de fuir de nouveau, Gabriel se retira vers les bourgades les plus voisines de la rive méridionale de l'Erieu, qu'il remonta jusqu'aux Boutières, où un asile assuré lui était offert par la courageuse piété des habitants non moins que par la sauvageté de ces montagnes horribles, que rendait alors impraticables la chute des neiges. Mais, évangélisant, dans sa fuite, les multitudes accourues sur son passage, il répandit partout, avec sa parole ardente, les semences de l'extase, qui se propagèrent, dit un chroniqueur, *avec la rapidité d'un incendie poussé par les vents.* Une fois dans les Boutières, comme dans une forteresse inaccessible, dont l'hiver défendait les portes, le prophète fugitif se retrouva à la tête de populations dévouées qui le saluèrent comme un envoyé de Dieu. Saint-Cierge, Pranles, Saint-Sauveur, Tauzuc, Saint-Michel, Gluiras, Saint-Genest, devinrent ses bourgs, et leurs peuples son peuple. Des assemblées avaient toujours eu lieu dans les bergeries et les villages de ces cantons; mais alors leurs murs furent trop étroits; l'enceinte des bourgades même ne put contenir toutes ces multitudes, qui s'établirent dans les champs, malgré les vents et les neiges. Des messagers nocturnes annonçaient d'avance, à trois ou quatre lieues à la ronde, le passage du prophète. Dès l'aurore du jour fixé, hommes, femmes, vieillards, adolescents, jeunes mères, menant leurs enfants par la main ou les portant à la mamelle, quittant en foule leurs demeures et traversant les

vallons et les forêts, se réunissaient sur les plus hautes montagnes : car c'est sur les cimes qu'ils s'assemblaient toujours; et pendant les prières, des sentinelles postées sur des rochers avancés faisaient la garde, « semblables, dit un contemporain, à ces oiseaux qui vont par troupe et ne s'arrêtent qu'en des lieux éminents et découverts de tous côtés, après en avoir posé quelques-uns qui font le guet pour la sûreté des autres ». (1) Bien souvent ces populations errantes ne rentraient pas de plusieurs jours dans leurs maisons et, suivant de montagne en montagne le prophète, ne se nourrissaient, comme lui, que de quelques *pommes et de quelques noix* (2). Rien de pareil ne s'était vu depuis ces multitudes qui suivaient le Précurseur au bord du Jourdain, ou le Fils de l'homme au désert. Le prophète leur criait : « Repentez-vous, faites pénitence d'être allés à la messe! O Seigneur, continuait-il, fais miséricorde à ces pauvres pécheurs! » Et tombant la face contre terre, tout le peuple répétait avec des sanglots : « Seigneur, miséricorde! miséricorde! »

Ses harangues à ces multitudes errantes roulaient d'ordinaire sur la nécessité d'obéir à Dieu plutôt qu'au roi, et de reconquérir leur foi par les armes. Il leur disait que Dieu soutiendrait ses enfants contre l'ennemi, et les préserverait du sabre et des balles. Il assurait encore que le prince d'Orange, qui se faisait alors couronner à Londres, viendrait les délivrer à la tête de cent mille combattants conduits par l'ange exterminateur. Il an-

(1) Brueys. (2) Fléchier.

nonçait le jour du triomphe; que tous les temples démolis seraient miraculeusement rebâtis, et plus blancs que la neige; mais que les églises catholiques qui les remplaçaient s'évaporeraient en fumée; qu'une étoile tomberait sur Rome et consumerait la chaire pontificale. Dans ses extases, il voyait les cieux ouverts, et Homel et Brunier, entourés des autres martyrs, assis sur des trônes de nuées éclatantes; il voyait le paradis et les anges, l'enfer et satan. Parfois une douleur vive rongeait ses os, et son âme semblait près de succomber sous une angoisse mortelle. Il appelait alors un enfant, et lui ordonnait de chanter un psaume. Cette mélodie faisait sur son esprit un effet semblable à celui de la harpe de David sur le génie mélancolique de Saül.

Le marquis de Folleville, colonel du régiment de Flandre, commandait dans le Vivarais quatre compagnies d'infanterie et quatre de dragons. Dès que l'hiver le permit, ses capitaines parcoururent le pays; mais leurs efforts furent insuffisants. Ils surprirent pourtant quelques assemblées, une entre autres qu'ils massacrèrent, dans le Vélai. Un vieux prophète des Ruches, nommé Marliaut, avait à ce prêche nocturne deux fils et trois filles, dont l'aînée, enceinte de huit mois, tenait par la main un petit enfant qui avait aussi voulu aller prier Dieu au désert. Le vieillard ne pouvant les retenir, en leur déclarant les avertissements secrets qu'il recevait de l'esprit, leur avait, au départ, donné sa bénédiction et fait ses derniers adieux. Vers minuit, on lui rapporta six cadavres, dont deux palpitaient encore, une fille qui expira bientôt après et un

garçon qui guérit miraculeusement. « Le Seigneur me les avait donnés, s'écria le prophète, le Seigneur me les a ôtés! Que son saint nom soit béni! » Et il passa la nuit en prière autour de sa famille au cercueil, qu'il déposa furtivement le lendemain dans une même tombe (1). Les petits enfants ne trouvaient pas grâce devant les soldats; ces monstres les perçaient de leur bayonnette, et les agitant en l'air, s'écriaient dans un transport de jovialité féroce : « Eh! vois-tu se tordre ces grenouillettes! » (2)

Le 14 février 1689, trois mille personnes s'étaient réunies à Tauzuc. Le soir, le prophète Valette, en les congédiant, leur donna pour le lendemain un rendez-vous à Saint-Cierge. « Il vous faut nécessairement, leur dit-il, passer à Saint-Sauveur. Le capitaine Tirbon y est posté; mais ne craignez rien, enfants de Dieu! Je ferai tomber les armes des mains de ses soldats. » — Ces peuples se mirent à descendre la montagne en longues files conduites par le prophète; à deux cents pas de Saint-Sauveur, ils rencontrent Tirbon, qui les somme impérieusement de se disperser; la multitude, irritée, l'entoure en tourbillonnant, avec de sourds murmures, comme un essaim d'abeilles troublé dans la confection de son miel. Tirbon commanda le feu. Les montagnards écharpés par la fusillade, s'arment d'énormes pierres, écrasent le malheureux capitaine et neuf de ses soldats; ils poursuivirent les autres dans la maison d'un ancien catholique, qui avait

(1) Théâtre sacré des Cévennes, Isabeau Charras. (2) Court, hist. des Camisards.

donné asile aux fugitifs, et ils les y eussent brûlés sans l'intervention de quelques personnes pacifiques qui apaisèrent sagement leur fureur. Ils se contentèrent d'aller, sur les ruines du temple, chanter un cantique de victoire. Depuis ce petit combat, ces peuples ne s'assemblèrent plus que sur les cimes où abondaient les pierres roulantes, et en armes.

La défaite et la mort de Tirbon effrayèrent Folleville, qui dépêcha, le soir même, un courrier vers l'intendant et le commandant militaire. Bâville et Broglie partirent aussitôt de Montpellier (17 février), et prirent en chemin M. de Chambonas, évêque de Lodève, qu'ils avaient appelé pour user de son ascendant sur ces peuples, qu'il avait *catholisés* étant grand-vicaire de son vieil oncle, l'évêque de Viviers. Bâville ordonna aux curés, aux consuls, aux juges, de redoubler de zèle et de vigilance; et, rassemblant les milices, les volontaires et les châtelains, il les envoya vers Folleville, alors à Lavoulte. Il s'arrêta à Privas, avec Broglie, afin d'en contenir sans doute la population frémissante. Il avait appris qu'une assemblée de quatre mille âmes devait se tenir sur les ruines du temple de cette ville : il l'a prévint; mais il ne put empêcher un prêche considérable d'avoir lieu dans un hameau voisin, nommé Porchères. A travers des chemins affreux, Broglie y court, et trouve une foule en prière dans la maison d'un vieillard appelé Paul Béraut. Le prophète et sa fille Sara sortent à la tête des assistants, et, à coups de pistolet et de pierres, repoussent le général. Mais enfin, le vieux prédicant et douze de ses compagnons sont tués, sa fille

blessée et prise, et le reste dispersé. Broglie brûla la maison, et revint à Privas emmenant la jeune prophétesse captive.

Cependant Folleville était parti de Lavoulte à la tête de ses troupes, des milices et des châtelains du Vivarais. A peine fut-il entré dans les montagnes, qu'il apprit qu'elles fourmillaient d'assemblées religieuses. Dans la seule paroisse de Gluiras, il y en avait cinq; une sur la colline de Lafare, une autre à Gruas, à Pranles, à Saint-Cierge, à Saint-Michel, à Saint-Genest, sur toutes les Boutières. Trop faible pour diviser ses troupes et charger tous ces prêches à la fois, Folleville résolut de faire, du premier qu'il rencontrerait, un exemple qui épouvantât les autres. Comme il était indécis sur celui qu'il attaquerait d'abord, il entendit tout à coup des vociférations et des cantiques éclater sur la cime du Cheilaret, entre Saint-Genest et Gluiras. Embusquant ses milices dans les défilés, il monta avec ses troupes sur la montagne. A son approche, Gabriel harangua ses combattants : « Enfants de Dieu, soyez sans crainte ! En vérité, je vous le dis, vos corps seront comme du rocher sous le sabre et la balle! Les anges du Seigneur combattront avec nous. Eh ! ne voyez-vous pas Homel, Brunier et les autres martyrs, vêtus de robes lumineuses, assis sur les nuées auprès du Christ? Ils vous contemplent, enfants de Dieu ! »

Le prophète et ses compagnons se donnent mutuellement le baiser de paix, et se postent sur les pointes des rochers, prêts au combat et à la mort. Ils font pleuvoir sur Folleville une grêle de cailloux roulants et de coups de feu. Cette tempête

n'arrêtant pas l'ennemi, ils se rangent en bataille, et combattent vaillamment. Rompus enfin, ils se dispersent, laissant au vainqueur trois cents morts et cinquante blessés. Folleville marcha de la sorte de cime en cime, de combat en combat, de victoire en victoire. Les plus sanglants furent ceux du Besset et de la Palle. Après chaque combat il envoyait les prisonniers au tribunal de Bâville, à Privas. Ils furent pendus sur toutes les montagnes où naguères ils chantaient les louanges de Dieu. Après leur supplice, Bâville et Broglie repartirent pour Montpellier, laissant à l'évêque et au marquis de Chambonas le soin d'assoupir, par leur influence apostolique et seigneuriale, les restes de l'agitation du Vivarais.

Gabriel était sorti vivant de ces vingt combats; mais Bâville le fit chercher inutilement un an entier. Peut-être le croyait-il mort ou hors du royaume, lorsque le prophète, quittant son asile, vint se livrer étourdiment au terrible juge. Il paraît qu'il était venu dans les Cévennes et s'était joint à Vivens, qui pour les intérêts de la conjuration commune l'envoya peut-être à Montpellier. Au printemps de 1690, cette ville fut le théâtre d'un grand mouvement de troupes, qui de leurs cantonnements se dirigeaient sur l'Espagne et sur l'Italie. La curiosité ou le désir d'apprendre leurs manœuvres, pour les enseigner aux bandes qu'il destinait à les battre, le conduisit sur l'esplanade du Peyrou, où se déployait à leur passage toute la pompe des armées royales. Mais un jour du mois de mars, que le comte de Broglie passait en revue le régiment de Saulx, un soldat probablement viva-

raisien reconnut dans la foule le jeune prophète. Il fut arrêté, enfermé dans la citadelle, jugé par Bâville, et, le 2 d'avril, rompu vif à Baix, où il avait commencé l'insurrection du Vivarais. Nul des chefs qui la continuèrent dans les Cévennes n'eut, à un si haut degré que le prophète de Clieu, cette vive et entraînante éloquence qui fait bouillonner tumultueusement les multitudes populaires.

Gabriel a eu pour historiens Fléchier et Brueys. Fléchier était passé, en 1687, de l'évêché de Lavaur à celui de Nismes. Arrivé dans son orageux diocèse, son extrême timidité, que l'on a prise pour de la mansuétude apostolique, ménagea ostensiblement les protestants qu'il trouvait *ombrageux et fiers*; mais en secret et dans les réunions épiscopales, sa faiblesse, entraînée par Bossuet et poussée par Bâville, fut toujours pour les moyens violents. Il voulut imiter l'aigle de Meaux et le vautour du Languedoc. La relation *très-fidèle* des troubles du Vivarais qu'il écrivit au duc de Montausier, pour égayer ce grand seigneur, nouveau converti, par le récit du massacre de ses anciens frères, est *très-calomnieuse* et conséquemment atroce, puisque le mal y est toujours suivi d'un ricanement que, s'il ne s'agissait d'un évêque, on qualifierait de diabolique. C'est du moins le caractère que Goëthe a personnifié dans son *Méphistophélès*, ce singe de l'Abîme. Quant à Brueys, qui a copié Fléchier, comme plus tard Louvreleuil, il n'a guère ajouté à ses plagiats que sa propre abjection. Ce folliculaire de Bâville, adulateur presque aussi vil qu'impudent calomniateur, aboie sans cesse après les confesseurs cévenols qu'on mène à la mort, et pour dé-

chirer leur mémoire sainte s'assimile, aux animaux immondes qui dévorent leurs cadavres sur les gibets (1).

Cependant Guillaume d'Orange ceignait à Westminster la triple couronne de la Grande-Bretagne. Les réfugiés français triomphaient en ce roi, symbole vivant de leurs principes, et l'ombragèrent de leur drapeau. Mélancoliques libérateurs, ils prirent leur part de la joie de l'Angleterre; mais le souvenir de la France devait attrister leurs âmes dans ces fêtes de la religion et de la liberté. La patrie des principes, quelque glorieuse qu'elle soit, ne peut avoir qu'un charme imparfait pour le cœur de l'exilé : il lui manque toujours le parfum de la terre natale.

(1) Voici un échantillon de la véracité de Fléchier et de Brueys. Ces deux historiens, instruits des moindres détails de l'insurrection vivaraisienne, sont, une fois, pleins de contradictions sur la capture et la mort de son héros, fait capital pourtant qu'ils n'ont pas pu ignorer, contemporains, témoins peut-être et d'ailleurs commensaux habituels de Bâville. D'abord, ils s'accordent à dire, malgré l'invraisemblance, que Gabriel s'était enrôlé dans les armées royales. Mais dans quel régiment ? Dans celui de Laré, suivant Fléchier; dans celui de Saulx, suivant Brueys. Où fut-il arrêté ? A Perpignan, selon Fléchier, à Montpellier, selon Brueys. Où fut-il jugé? A Nismes, d'après Fléchier, à Baix, d'après Brueys. Quel fut son supplice ? Le gibet et puis le feu, au rapport de Fléchier; le gibet simplement, au rapport de Brueys. Voilà donc en trois lignes sept à huit variations, et presque autant d'erreurs. Bien plus, Gabriel ne s'enrôla jamais. Il fut vraisemblablement jugé à Montpellier et rompu vif à Baix. C'est le témoignage irrécusable de l'abbé d'Aigrefeuille, chroniqueur exact, consciencieux, impartial, contemporain et peut-être témoin oculaire de l'évènement qu'il raconte de la manière que je viens de faire d'après lui.



CHAPITRE IV.

—

Ainsi, c'est à une armée de proscrits et d'exilés que l'Angleterre doit l'établissement définitif de cette constitution célèbre qui la régit depuis un siècle et demi, et qui, toute gothique et vermoulue qu'elle est aujourd'hui, soutient encore l'édifice de sa fortune colossale. La révolution anglaise fut le début et l'œuvre principale de la ligue d'Augsbourg. En retour de sa délivrance, elle reçut de la Grande-Bretagne l'adjonction de sa puissance, ses trésors, ses armées de terre et de mer et ses flottes, qui, réunies aux forces de la confédération protestante, alors complète, devaient agir de concert contre le grand monarque catholique. Ainsi Louis XIV se trouvait, par sa politique insensée, engagé entre la guerre étrangère, irritée, multiple, gigantesque, et l'insurrection intérieure, faible, il est vrai, mais forte de toutes les forces des faibles : la justice, la religion, le mystère, l'extase et toutes les passions exaltées de la terre et du ciel. Il n'ignorait pas qu'il avait été entraîné dans cet abîme par Louvois. L'impérieuse brutalité du ministre fatiguait de plus

en plus l'orgueil royal. Madame de Maintenon irritait doucement contre lui la colère du monarque; de sorte que ce ministre terrible tombait à son tour, entraîné par ses crimes, dans le gouffre où il avait précipité Colbert; il tombait, il tombait au moment même où, pour cacher sa ruine, il s'enveloppait des foudres de la France, que, furieux, il agitait contre l'Europe.

Cependant le parti tolérant relevait timidement la tête à la cour, et s'abritait sous les ailes de Madame de Maintenon. Racine et Fénélon, ces deux purs génies dont les voix harmonieuses captivaient l'oreille de la royale épouse, tâchaient d'introduire, par son intermédiaire, jusque dans la couche et le cœur du monarque, avec l'horreur de la violence et de l'arbitraire, des pensées de paix, de justice, de soulagement des peuples et un peu de pitié aussi envers les protestants malheureux, sentiments fugitifs qui s'évanouissaient comme les songes de la nuit (1). Les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse faisaient entendre, en faveur des opprimés, le langage de l'humanité et de la religion, et Daguesseau celui de la justice et de l'intérêt public; mais l'organe le plus éclatant, comme le plus inattendu du parti modéré, ce fut Vauban : cet illustre guerrier, proclamé l'homme le plus vertueux de son siècle, était resté (chose rare dans les cours et même dans les camps) un grand citoyen ; la patrie, plus que la religion et

(1) « Comme le roi, lui disait Fénélon, se conduit bien moins par des maximes suivies que par l'impression des gens qui l'environnent, l'essentiel est de l'obséder de gens vertueux, de le gouverner, puisqu'il veut être gouverné. Son salut est là. »

que l'humanité, animait sa rude et mâle vertu, qui, protégée par ses talents, avait impunément conservé, à l'égard de Louis XIV et de Louvois, toute sa franchise militaire. Vauban, au nom de son parti, présenta au roi un mémoire dans lequel il déplorait l'exil volontaire de cent mille français, la perte de soixante millions exportés à l'étranger et la ruine de l'industrie nationale; il montrait les flottes et les armées ennemies fortifiées de neuf mille marins, de douze mille soldats et de six cents officiers des plus aguerris. Il disait que si l'on voulait continuer le même système envers les protestants, il fallait nécessairement les bannir, les incarcérer ou les exterminer, projets exécrables, contraires à toutes les vertus chrétiennes, morales et civiles, dangereux pour la religion même, puisque la persécution ravivait les sectes au lieu de les anéantir, et qu'après la Saint-Barthélemi, le nombre des calvinistes s'était accru de cent dix mille. Vauban ajoutait que la religion, l'humanité, l'intérêt étaient d'accord pour conseiller les moyens opposés, et que l'heure était venue de réparer les torts de la patrie envers des enfants utiles et fidèles; qu'il fallait rappeler de l'exil les fugitifs, rouvrir aux captifs les prisons, rendre aux opprimés la liberté religieuse, rétracter hautement la persécution et révoquer enfin la révocation elle-même. (1)

Certes le conseil était salutaire autant que hardi! Mais Louis XIV pouvait-il s'humilier devant ses sujets? D'ailleurs, il était encore trop fortement enlacé par le P. Lachaise, Bossuet et Louvois même

(1) Mémoire au roi. Affaire des calv. mss. B. R. XI.

si utile au moment d'une guerre européenne. Tant d'intérêts et de passions réunis ne s'accordaient malheureusement que trop avec l'orgueil du monarque : aussi aima-t-il mieux avancer dans le mal que reculer vers le bien, écraser impitoyablement l'insurrection intérieure que de l'assoupir par des concessions. Il fit un appel à ses canons et au génie belliqueux de la France. Cependant la révolution d'Angleterre transformait cette puissance alliée en un adversaire formidable. Il est vrai que ses forces allaient être paralysées par l'Irlande catholique, soulevée en faveur des Stuarts. Louis XIV envoya Jacques II se mettre à la tête de l'insurrection irlandaise. Il renvoya dans son royaume ce roi détrôné avec la même magnanimité qu'il l'avait accueilli; lui donna une flotte, une armée, deux millions, et lui fit, avec ses adieux, présent de sa cuirasse, qui n'avait, il est vrai, resplendi que dans les carrousels; conduite chevaleresque comparée, en son temps, à la galanterie héroïque des Roland et des Amadis. Ainsi l'Irlande se rangeait sous les drapeaux du grand monarque catholique, comme les Cévennes entraient dans la coalition des princes protestants : avant-gardes perdues des armées européennes, elles allaient combattre, pour deux causes rivales, avec la même opiniâtreté tragique et la même infortune.

Le Vivarais pacifié, Bâville et Broglie retournèrent à Montpellier. Ils prirent la nouvelle route des Cévennes, pour voir si l'insurrection n'avait pas remué dans ces montagnes orageuses. Escortés de quelques compagnies de dragons et de milices, ils redescendirent donc par Aubenas, Joyeuse, Ge-

nouillac, et, tournant le plateau oriental de la Lozère, d'où coulent les sources du Lot et du Tarn, ils suivirent ce dernier torrent vers Florac. Dès qu'ils eurent passé le Pont-de-Montvert, ils entendirent tout à coup des roulements de tambour, et découvrirent bientôt une colonne rustique de trois à quatre cents cévenols en armes, et commandés par un petit boiteux qui s'avançait hardiment à leur rencontre, comme pour les combattre. Qui fut stupéfait, ce fut Bâville et Broglie, et probablement Vivens aussi, car c'était ce prédicant, revenu de Hollande, qui marchait à la tête des montagnards insurgés.

François Vivens était, je l'ai déjà dit, un cardeur de laine d'une grosse bourgade qui, de sa vallée profonde où mugit l'Hérault, au pied de l'Espérou, a reçu le nom de Valleraugue, ou Vallée sonore (*Vallis rauca*). Il était alors âgé de vingt-six ans, de petite taille, robuste quoique boiteux de naissance, et, si son corps clochait, son âme énergique avait des ailes. Ce jeune montagnard, remuant, intrépide, singulièrement aventureux, était également apte à tenir le fusil et la carde, à paraître en chaire et au combat. Nous avons vu comment, après la révocation, il prêcha au désert, traita avec Bâville, et se retira en Hollande. Irrité de ce qu'au mépris des conventions, Bâville eût déporté traîtreusement en Espagne, en Italie et en Amérique, les prédicants et les émigrants volontaires, Vivens, leur chef, délié de son traité par l'intendant, qui le premier l'avait rompu, se crut en droit de venir l'attaquer en Languedoc, à la reprise des hostilités européennes. Il part de Hollande, traverse à pied

une partie de l'Allemagne et de la France, et, dans les premiers jours de 1689, arrive heureusement dans les Cévennes, qu'il trouve toutes frémissantes sous le souffle miraculeux qui agitait le Vivarais. Il organise l'insurrection, enròle quatre cents conjurés, ramasse des armes, de la poudre, des balles, et, tapi dans sa caverne, attend le moment de lever l'étendard. Dès qu'il sut Bâville et Broglie en Vivarais, il sortit, réunit ses compagnons et marcha tambour battant sur le Pont-de-Montvert, bourg toujours prédestiné à ouvrir l'insurrection cévenole. Le belliqueux cardeur s'en croyait déjà le chef triomphant, quand Bâville et Broglie, qu'il supposait, à vingt lieues de là, aux prises avec Gabriel, apparaissent tout à coup devant lui et le chargent impétueusement. Surpris et troublé d'une attaque aussi inattendue, Vivens résista peu, et se jeta dans les bois de Rampon. Pour lui couper la retraite, Bâville accourut à Florac et fit occuper par les bourgeois les deux ponts qui, sur les flancs de cette ville, sont comme les portes des vallées du Tarn et du Mimente; puis Broglie revint relancer Vivens, qui sortit de ses bois, et lui échappa, soit, comme on l'assure, par les ponts de Florac, dont les habitants lui auraient livré le passage, soit, comme il est plus vraisemblable, en s'enfuyant, par Saint-Julien-d'Arpaon, dans l'inextricable labyrinthe des gorges cévenoles. Broglie lui tua quelques hommes dans ces deux petits combats, et emmena quelques prisonniers. Bâville les fit pendre en passant, le lendemain, à Saint-Jean-du-Gard (1). Il mit toutes les milices des hautes

(1) Brueys, hist. du fanatisme, livre IV, page 159.

Cévennes à la poursuite de Vivens, comme après une bête fauve, et sa tête au prix de cinq cents louis d'or. Enfin, il rentra dans Montpellier après avoir, dans sa rapide et courte campagne, étouffé deux foyers d'insurrection qui, quelques jours plus tard, l'eussent dévoré, en embrasant le Languedoc.

Bientôt après, Vivens reçut dans sa caverne Gabriel, vaincu, fugitif comme lui, et, vers la fin de l'année, un collègue bien plus illustre encore, Claude Brousson, qui venait de rentrer en France. Depuis son évasion de Nismes en 1683, Brousson s'était établi à Lausanne, où étaient venus le trouver sa femme, native du pays de Castres, et son fils, issu d'un premier lit. Il exerçait dans cette ville sa profession d'avocat, lorsque les réfugiés de Suisse le députèrent, avec Laporte, ancien ministre du Collet, vers les puissances protestantes. Il eut plusieurs conférences avec Guillaume d'Orange et le pensionnaire Fagel, et fut reçu avec des honneurs affectueux par le roi de Prusse. C'est de Berlin même qu'il adressa aux princes protestants un projet d'union évangélique pour le salut de la foi commune, projet qui se réalisa bientôt après dans la ligue d'Augsbourg. L'un deux, charmé de ses lumières, lui offrit une chaire dans une université célèbre. Brousson la refusa, ayant déjà accepté, dans son cœur, une mission bien plus périlleuse à laquelle il se croyait appelé de Dieu. Il aurait pu sans doute vivre paisiblement et honorablement à Lausanne, près de sa femme et de son fils, ou près de son frère, marchand à Amsterdam; mais la désolation des protestants opprimés, en France, le

tourmentait jour et nuit. Il avait toujours sous les yeux l'image de ces troupeaux abandonnés errant sans pasteur au désert, fuyant devant le sabre, envoyés à la mort ou livrés sans espérance au *lion rugissant*. Du fond de l'exil il entendait leurs gémissements ; leurs voix plaintives lui criaient : « Ne viendrez-vous pas nous consoler? Nous laisserez-vous périr loin de tous les secours de Dieu ? »

Dès-lors, cédant à sa douleur et à son enthousiasme religieux, Brousson se dévoua résolument au ministère évangélique du désert. Il cacha quelque temps son projet à son fils et à sa femme, dont le courage était loin d'égaler la tendresse conjugale. Il le leur communiqua enfin, et, malgré leurs larmes et les prières de ses amis, qui ne purent le retenir, il partit de Lausanne, plein de joie, pour son douloureux apostolat. Il écrivit depuis à Bâville les motifs de son retour en France : « J'ai plusieurs fois protesté, et je le fais encore devant Dieu, que je prends à témoin, que ce n'a été ni par l'ordre ni par le conseil d'aucune puissance étrangère, directement ni indirectement, que je suis revenu en France ; mais que c'est uniquement par le mouvement de ma conscience et de l'esprit de Dieu : ce mouvement ayant été si violent que j'en étais consumé, jusque-là qu'ayant différé de deux ou trois mois de suivre cette vocation intérieure, je tombai dans une maladie qui paraissait mortelle à tout le monde, et dont les médecins ne connaissaient pas la cause. Mais comme je vis bien que Dieu ne manquerait pas de me faire mourir, si je résistais plus long-temps aux mouvements de son esprit, qui m'appelait à venir consoler son peuple, je me

mis en chemin, au milieu de la maladie, sans consulter la chair ni le sang, et Dieu me rétablit la santé dans mon voyage. » (1)

Brousson fut consacré dans les Cévennes par Vivens et par Gabriel, qui l'avaient été, le premier par les pasteurs, en Hollande; le second par le peuple, dans le feu et le sang, aux combats du Vivarais; et selon l'usage des prédicants, il prit, pour sa sûreté, un faux nom, celui de Paul Beausocle. Il écrivit à sa femme : « Je suis fort en peine pour vous, ma chère femme, sachant que vous avez si peu de force d'esprit pour supporter les épreuves par lesquelles il plaît à Dieu de nous faire passer. Dieu m'a retiré des occupations du siècle, et il a daigné m'appeler au sacré ministère de sa parole; il m'a fait la grâce de m'employer à une œuvre des plus extraordinaires et des plus importantes dont on ait jamais ouï parler. C'est là sans contredit ma couronne (2)! » Couronne d'épines semblable à celle du Sauveur du monde! Car cet homme déjà vieillissant, d'une constitution délicate, accoutumé à une existence sédentaire, studieuse, abritée, voici l'orageuse carrière qu'il prenait avec son apostolat.

Il allait être presque toujours seul; voyager de nuit, sous le vent, la pluie, la neige; passer au milieu des soldats ou parmi des brigands, moins redoutables pour lui; dormir dans les bois, sur la terre nue, sur une couche d'herbe ou de feuilles sèches, et, comme disent les complaintes, sous la *couverture* du ciel; habiter des cavernes, des

(1) Apologétique à Bâville. (2) Lettre à sa femme.

granges abandonnées, des cabanes de pâtres; se glisser furtivement parfois dans un village ou une ville, et, recueilli dans une maison pieuse, ne pouvoir pas même, pour rasséréner son âme désolée, caresser, le soir, près du feu, les petits enfants de son hôte généreux, de peur que leur babil innocent ne trahit leur père et lui-même, en révélant son asile au prêtre et au consul; être découvert dans sa retraite, cernée par les soldats; se cacher sur les toits, dans les puits, ou bien jouer d'audace et de ruse, en abordant hardiment les troupes, et les lancer après un ami officieux qui s'expose pour lui donner le temps de s'esquiver; sortir travesti; passer devant les sentinelles en imitant les manies des insensés, ou la pantomime des baladins. La fatigue, le froid, le chaud, la faim, l'angoisse, l'abandon, l solitude, et enfin l'échafaud, voilà les plus ordinaires aventures d'un pasteur du désert.

Brousson prêchait régulièrement trois fois par semaine, quelquefois tous les jours, et même plusieurs fois dans une journée; puis c'étaient des baptêmes, des mariages, des morts, cérémonies alors également tristes; puis des modèles de prière, des formules de liturgie, des règlements de piété qu'il dictait aux églises, pour qu'elles pussent, après son départ, continuer sans pasteur leurs services religieux. Cet homme doux et tendre ne parlait à ses auditoires rustiques que sous les symboles des brebis et des colombes. Il publia depuis ses *sermons prononcés, en France, dans les déserts et les cavernes, pendant les années* 1690, 1691, 1692 et 1693, sous le titre de *Manne mystique du désert.* Ce sont des homélies appropriées à ces troupeaux errants, à sa

chaire périlleuse et sauvage. Leur style simple, négligé, vulgaire, mais imprégné de sentiments d'une douceur infinie, est comme un vase d'argile commune rempli de lait et de miel. Pour en donner une idée, voici un fragment d'un discours célèbre dans les Cévennes; il est le premier de ce singulier sermonnaire du désert. L'orateur de la tribulation a pris son texte dans un chant nuptial, dans le cantique des cantiques de Salomon : *Ma colombe, qui te tiens dans les fentes des rochers, etc., fais-moi voir ton regard, fais-moi ouïr ta voix; car ta voix est douce et ton regard est gracieux* (chap. II, ver. 14). La Sulamite que l'amour fait errer, la nuit, sur le Liban, est devenue, dans la bouche de Brousson, le symbole de l'église, forcée par la persécution *de s'enfuir sur les montagnes et d'errer dans les déserts, comme le chevreuil et le faon poursuivis par les chasseurs.* Puis il développe ainsi son texte mystique, en tirant des mœurs de la colombe les traits caractéristiques de la véritable église :

« *La colombe est un animal pur et net qui ne se souille pas dans les ordures.* De même l'église de Jésus-Christ est pure et exempte des souillures de ce siècle; mais l'église romaine, qui depuis plusieurs siècles se souille de toute sorte d'impureté, n'est donc pas la colombe de Jésus-Christ.

» *La colombe est un animal doux et pacifique.* De même la vraie église est douce, paisible, charitable, débonnaire; mais l'église romaine qui fait de si grands maux aux fidèles, qui les dépouille de leurs biens, qui les chasse de leurs maisons, qui les traîne dans des basses-fosses, qui leur fait souffrir les cruels tourments de la géhenne et de la galère,

qui les fait mourir dans les plus horribles supplices, ou qui les fait massacrer inhumainement... ah! elle n'est pas la colombe de Jésus-Christ.

» *La colombe est un animal fidèle; car dès qu'une fois elle s'est jointe à une compagne, elle n'en souffre point d'autre.* De même l'église de Jésus-Christ est une épouse chaste et fidèle; mais l'église romaine qui se prostitue aux dieux d'or, d'argent, d'airain, de bois et de plâtre, idolâtrie que l'Ecriture appelle une impudicité, c'est une misérable prostituée qui, par son infidélité, rompt le mariage mystique qui était entre elle et son époux céleste. Elle n'est pas la colombe de Jésus-Christ.

» *La colombe est un animal très-faible; elle n'est pas armée de griffes ni d'un bec terrible pour se défendre.* De même l'église de Dieu est ordinairement faible et opprimée par ses ennemis; mais l'église romaine est puissante et terrible aux yeux de la chair : elle est la bête mystique à qui le dragon a donné sa puissance et son trône, et de qui la terre a dit : Qui est semblable à la bête et qui pourra combattre contre elle! Donc elle n'est pas la colombe de Jésus-Christ. »

Brousson prouve ensuite historiquement que la persécution est le signe céleste de l'église. Il rappelle les Hébreux errant quarante ans dans le désert, puis captifs au bord des fleuves de Babylone; Jésus enviant aux oiseaux leurs nids et aux renards leurs tanières; les premiers chrétiens dans les catacombes et dans la Thébaïde; les Vaudois dans les Alpes, et il s'écrie : « C'est là la pauvre colombe de Jésus-Christ, qui se tenait dans les fentes des rochers. Dans le siècle passé le sort de

nos pères fut long-temps semblable à celui de ces fidèles, et aujourd'hui le nôtre est semblable à celui de nos pères. »

Puis il termine ainsi : « Les biens du monde sont périssables, mais les biens célestes sont éternels. Ceux qui ne veulent pas souffrir avec Jésus-Christ ne règneront pas un jour avec lui. Ils ont leur partage en cette vie; mais un jour leur portion sera dans l'étang de feu et de soufre; mais pour vous, pauvres fidèles, qui êtes persécutés pour la justice, réjouissez-vous au Seigneur, car le royaume des cieux est à vous! — Ah! que vous êtes heureux, vous qui êtes maintenant dans la misère; car un jour vous serez couronnés de gloire! Que vous êtes heureux, vous qui maintenant êtes chassés de vos maisons pour la cause de l'évangile; car un jour vous serez reçus dans les tabernacles éternels! Que vous êtes heureux, vous qui maintenant faites votre séjour dans les bois, dans les déserts, dans les fentes des rochers et dans les cavernes; car un jour vous habiterez le palais du roi des rois, et vous serez éternellement abreuvés au fleuve de ses délices! »

Apostolique, populaire, étrange éloquence, où le chant d'amour de Salomon est devenu le mélancolique épithalame de l'époux céleste et de sa désolée Sulamite errante dans les déserts; éloquence singulièrement appropriée, dans son originalité naïve, à ces rustiques multitudes, qui, jugeant surtout, comme fait le peuple, par l'imagination et le sentiment, eussent été bien moins convaincues et subjuguées par des preuves logiques que par des analogies et des symboles. D'ailleurs tout concou-

rait à son triomphe, l'heure, le lieu, les circonstances, les dangers, cet orateur proscrit, revenu la veille de l'exil, pour aller le lendemain peut être au martyre; cet auditoire d'opprimés, de veuves, d'orphelins, dévolus à la mort, comme leurs pères et leurs époux, dont ils croient voir les fantômes chéris descendre avec les anges, dans ces grottes, pour prier encore ensemble, les protéger, ou, si l'heure est venue, emmener leurs âmes dans le ciel!

Cependant, après le couronnement du roi Guillaume, les français exilés le suivirent à la conquête de l'Irlande insurgée. Ils en dépossédèrent à jamais les Stuarts, à la bataille de la Boine (11 juillet 1690). Le maréchal de Schomberg, héritier du bâton de Turenne, y périt de la même mort; un boulet l'abattit, comme il s'élançait sur l'ennemi, en criant : « A la gloire, mes amis, à la gloire! » La gloire lui fut fidèle, en l'ensevelissant dans son triomphe. Ruvigni lui succéda, et reçut du roi le titre de comte de Gallowai, avec le rang de pair d'Angleterre. Ses compagnons eurent aussi leur part de la conquête; ils furent mis à la solde de l'Irlande, dont les défenseurs infortunés, recueillis sur les vaisseaux français, escortaient Jacques II dans l'exil, et devaient combattre encore leurs vainqueurs à Steinkerque, à Nerwinde et dans les Cévennes.



CHAPITRE V.

—

L'Irlande soumise, le roi Guillaume, que La Bruyère compare à un pêcheur qui, jetant ses filets dans l'océan, y pêche trois royaumes, vint, l'année suivante (1691), combattre Louis XIV sur le continent. Les français exilés l'y suivirent. Il en garda près de lui une division commandée par Ruvigni-Gallowai, et envoya l'autre, sous les ordres du duc de Schomberg, fils aîné du vainqueur de la Boine, au duc de Savoie, qu'il avait détaché de l'alliance de la France. Louis XIV, en vrai conquérant catholique, avait exigé de Victor-Amédée l'expulsion des vaudois hérétiques. Ces peuples malheureux avaient quitté leurs vallées, et s'étaient réfugiés en Suisse et en Allemagne. Mais, en rompant avec la France, le duc rappela ses sujets proscrits, qui revinrent dans les Alpes combattre, à côté des français de Schomberg, pour la patrie, la religion, la liberté, dont ils avaient le bonheur de réunir sur leur drapeau les trois immortels symboles.

Cependant Bâville, instruit du retour de Brousson, avait mis à sa recherche toutes les milices rurales des Cévennes. Elles ne purent pas le découvrir;

mais elles prirent à sa place un prédicant nommé Roman. Il fut arrêté dans les environs de Barre et conduit à Saint-Jean-du-Gard, vers la fin de 1689. « Je comparus, dit Roman, devant l'intendant et le comte de Broglie, qui me reçurent d'un visage ouvert et me promirent la vie, si je leur indiquais la retraite de Vivens et de Brousson. S'il n'y a pas d'autre moyen de sauver ma vie, leur répondis-je, faites-moi exécuter tout à l'heure; car, si telle est la volonté de Dieu, je suis aussi prêt à mourir que vous à me condamner. Sur cela le comte de Broglie me saisit par les cheveux, et, m'ayant donné deux ou trois secousses, me dit que s'il n'y avait pas de bourreau, il me pendrait lui-même. » (1)

Bâville renvoya dans son cachot le prédicant inflexible, qui devait, le lendemain, être conduit à la mort. Ce cachot était dans les caves mêmes du château de Saint-Jean, habité par le seigneur, hôte de Bâville et de Broglie. Le châtelain avait une servante nommée Guichard, protestante fidèle, qui résolut de délivrer le serviteur de Dieu. Vers minuit, quand tout le monde est endormi, elle se lève, trompe ou séduit les gardes, lime la chaîne du captif, le conduit dans une chambre haute, et, par une fenêtre dérobée, le long de cordes suspendues, le fait glisser jusqu'au pied du mur, derrière le château. Le lendemain, quand le bourreau vint le chercher pour le gibet, Roman était en sureté sous les cabanes cévenoles.

Mais ce n'est pas tant à Brousson qu'à Vivens qu'en voulait Bâville. Il savait que, malgré son savoir

(1) Mémoires de Roman, cités par Court.

et son éloquence, le pacifique apôtre de Nismes était bien moins dangereux que le belliqueux prédicant de Valleraugue. Non content d'avoir mis sa tête à prix, il fit encore mourir plusieurs personnes, sur le simple soupçon de lui avoir donné asile. C'est alors que Vivens résolut, lui proscrit, de venger ses malheureux hôtes, et, du fond de sa caverne ignorée, d'effrayer leurs tyrans par une justice d'autant plus terrible qu'elle devait être mystérieuse et prompte comme la foudre. Quelques jours après, les curés persécuteurs de Saint-Marcel et de Conquérac furent tués, ce dernier de la propre main de Vivens ; le vicaire de Soudorgues reçut, en portant le saint-sacrement, un coup de poignard en plein midi ; Bagard, ministre apostat, devenu premier consul de Lasalle, Gautier, Claparède, Sévérac, officiers des milices, furent trouvés morts dans leurs maisons et sur les chemins. Sévérac avait saisi un prédicant qui fut envoyé aux galères. Pour que sa mort servît de leçon, Vivens laissa sur son cadavre un billet dont voici le sens :

« Du désert touchant le sort de ce Judas. »

« Passants, ne soyez pas surpris de sa mort ! Dieu la permise, parce que cet impie a vendu le sang innocent. J'en appelle à votre justice. Ce misérable aurait pour de l'argent trahi les puissances comme il a trahi un membre de notre Seigneur. Nous l'avons tué pour prévenir le retour d'un tel désordre envers la société et d'un tel scandale envers l'église ; et nous avons résolu que tout autant qu'il existera de pareils traîtres, nous les saisirons, avec

l'aide de Dieu, s'enfermassent-ils dans la plus grande forteresse de France. »

L'énergique Vivens n'en resta pas là. Il connaissait dans le régiment réfugié de Schomberg, alors en Savoie, un soldat cévenol nommé François Huc. Il le chargea de proposer à son colonel un projet de descente en Languedoc. Schomberg accepta le projet, et, pour s'assurer de sa réalité, envoya Huc, qui s'aboucha avec Vivens, au moulin de Raucoux, sur la Vidourle, près de Sauve. Huc retourna en Savoie, et, quelque temps après, Vivens fit passer son plan de campagne à Schomberg. Dix mille auxiliaires, disait-il, suffiraient pour faire la guerre dans les Cévennes ; mais deux mille seraient d'abord nécessaires pour résister aux milices pendant que les autres troupes débarqueraient entre Aiguemortes et Montpellier. De la plage, ces régiments se dirigeraient de nuit vers Calvisson ; de là vers Cannes ; puis, par une plaine inhabitée, entre bois et montagnes, vers Durfort et Lasalle, au cœur des basses Cévennes, où, lui Vivens, à la tête des insurgés, accueillerait leurs libérateurs.

Le prédicant Henri porta à Nismes ce plan d'insurrection, qu'un guide de réfugiés, nommé Gabriel Pic, se chargea de remettre à M. Pictet, célèbre ministre de Genève, et correspondant du duc de Schomberg. Malheureusement, Pic fut arrêté et fouillé au portes de Genève : le fatal mémoire fut trouvé cousu dans sa culotte, avec une lettre en chiffres, datée du désert, 8 mars 1691, et signée Olivier, pseudonyme de Vivens. D'Iberville, résident de France à Genève, renvoya à Bâville tous ces papiers, avec le malheureux Pic, qui fut pendu

à Montpellier. C'est ainsi que le projet fut découvert, au rapport de Brueys, qui mêle à dessein le pacifique Brousson aux meurtres et aux plans militaires de Vivens. Mais Brousson, que la mansuétude de son caractère justifie suffisamment, a d'ailleurs plusieurs fois énergiquement protesté contre cette calomnieuse imputation. Il écrivit même à Bâville : « Mon dessein n'est pas de causer des troubles : je ne fais de mal à personne; je fais mes assemblées sans armes; je marche aussi sans armes, et comme un agneau, » dit-il avec une naïveté charmante (1).

Ce revers fut suivi d'un bien plus désastreux encore pour Vivens : Languedoc, un de ses compagnons d'apostolat, fut pris et conduit au fort d'Alais. Mis à la torture, il révéla que Vivens avait séduit quatre dragons de la garnison d'Anduze. Ces soldats, arrêtés aussitôt, avouèrent qu'ils devaient avoir, ce soir même, une entrevue avec Vivens, au fond d'une caverne située dans un vallon entre Anduze et Alais. M. de Chanteraine, commandant de cette dernière ville, escorté d'un corps de soldats et de milices, se fit conduire par Languedoc vers cette grotte, où il arriva à l'aurore. Une épaisse broussaille en obstruait l'ouverture, surmontée d'un rebord semblable à un parapet de rocher. Vivens était dedans avec deux de ses compagnons, Carrière et Capieu. Il entendit la marche des troupes, qui pourtant s'avançaient à pas de loup; il brûla à la hâte ses papiers, et, prenant son fusil, se posta sur la bouche de la caverne, à

(1) Apologétique à Bâville.

l'affût des ennemis. Le premier qui parut (c'était un sergent vêtu d'un justaucorps bleu) fut tué ; deux soldats tombèrent morts après lui ; un quatrième coup de feu blessa un lieutenant. Vivens couchait encore en joue le commandant d'Alais, lorsque le lieutenant des milices, Jourdan, de Bagard, apostat, étant monté par derrière sur le rocher, aperçut Vivens allongeant la tête hors de la grotte, comme une tortue hors de son écaille, et d'un coup de fusil le prévint et l'abattit. Alors les troupes se précipitent dans la caverne, en retirent le cadavre du prophète, et ses deux compagnons vivants. M. de Chanteraine, suivi de cette capture, rentra en triomphe dans Alais. Bâville, accourut, joyeux, pour faire le procès aux restes de ce *fameux chef des rebelles.* Il les condamna au feu. La foule se pressait autour du bûcher pour voir la face du prophète de Valleraugue, qui, frappé dans le combat, en conservait dans la mort l'attitude terrible, et semblait, du milieu des flammes qui le dévoraient, menacer encore de son formidable regard ses juges et ses bourreaux. Ainsi périt Vivens, l'une des plus énergiques figures du désert. Ce cévenol avait dans l'âme quelque chose du Tisbite qui, dans un torrent du Carmel, égorgea les quatre cent cinquante prophètes de Baal. Carrière et Capieu moururent, à ses côtés, sur le gibet (1692). Plusieurs de leurs compagnons avaient déjà subi le même sort : les deux frères Paul et Etienne Plans (1692), Roussel, de Sainte-Croix-de-Caderle (1691), Dombre, Mazel, Quet, Bonnemère (1690), à Montpellier ; Berthezène, à Saint-Hippolyte ;

Poisson, à Nismes (1689); Dalgue à Nismes (1687).

Brousson s'arrêta un moment pour pleurer ses jeunes et intrépides amis; puis, il reprit mélancoliquement sa voie de douleurs. Dieu, qui laissait périr les hardis et les forts, semblait le conserver pour la consolation de son peuple, lui, le tendre et gémissant apôtre, l'homme des larmes. Dans ses courses aventureuses, il écrivait prodigieusement. Il formula une *confession de foi des prédicateurs du désert.* Il l'envoya, ainsi que dix-sept sermons, à la cour, pour se justifier de l'accusation de prêcher la rébellion. Il composa un commentaire du Nouveau Testament, pour prouver la fidélité de la traduction protestante à l'original grec : *original,* dit-il, *dont l'église romaine a été la dépositaire, comme la synagogue judaïque de l'original hébreu qui la condamne.* Le bruit s'était répandu dans les Cévennes qu'au mois de novembre 1689, le roi avait eu un songe mystérieux. Le bon Brousson crut être le Daniel de ce Nébucadnezar, et fit passer à la cour une interprétation de ce songe, *dont Dieu*, prétendait-il, *lui avait révélé le mystère.* Ce mystère était, selon lui, que Dieu, pour venger et délivrer son peuple opprimé, menaçait des plus grandes plaies le monarque et le royaume. C'est tout ce qu'on sait de ce songe de Louis XIV, qui n'exista sans doute que dans l'imagination, pleine de souvenirs bibliques, des pasteurs et des troupeaux du désert. Dans plusieurs autres écrits envoyés à Versailles, Brousson engageait le roi à se convertir, avec tout son peuple catholique, au protestantisme ; moyen, disait-il, plus assuré que

tous les expédients de la plus habile politique, pour le salut, le repos et la prospérité de la France. Enfin, Bâville, qui avait long-temps paru s'inquiéter peu de Brousson, publia contre lui, le 26 juin 1693, une ordonnance qui le traitait de perturbateur du repos public, et mettait sa tête au prix de cinq cents louis d'or (1). L'apôtre du désert y répondit par une apologétique :

« Brousson, serviteur de Dieu et fidèle ministre de sa parole, à Mgr de Bâville, intendant du Languedoc, etc., etc.

» ..... Permettez-moi, Monseigneur, de représenter à votre grandeur que je ne puis pas vous reconnaître pour mon juge, parce que, par l'abolition des édits, qui étaient perpétuels, irrévocables, nous sommes privés de la protection de nos juges légitimes et traités non pas en hommes libres mais en esclaves.

» Cependant, si j'avais à me défendre devant des juges compétents, je ne serais pas en peine de faire voir mon innocence. Je ne suis pas un méchant homme ; tous ceux qui ont été les témoins de ma conduite à Castelnaudari et à Toulouse, peuvent rendre témoignage que j'ai vécu dans le monde, avec l'approbation publique, comme un homme de bien craignant Dieu et sans reproche.... Je ne suis pas un perturbateur du repos public, mais un fidèle serviteur de Dieu, qui travaille à l'instruction, au salut et à la consolation de son peuple désolé..... Je puis bien prendre encore à témoin ce

(1) Biographie de Brousson, en tête de ses œuvres; bibliothèque du Panthéon.

grand Dieu qui connaît mes plus secrètes pensées, que c'est uniquement pour la crainte de son nom et pour les intérêts de sa gloire, de son service et du salut de son peuple, que je m'expose depuis si long-temps à tant d'alarmes, à tant de dangers, dans ce royaume.

» Plût à Dieu qu'il eût plu au roi de faire quelque considération des avis sincères que j'ai pris la liberté d'envoyer en cour, depuis dix ans et davantage; le roi ne se trouverait pas dans l'état où il se trouve maintenant, et on n'aurait pas sujet de craindre ce qu'on a sujet de craindre encore. Car enfin, monseigneur, Dieu frappe maintenant l'état de terribles fléaux, et il faudrait être bien aveugle pour ne pas le voir. Mais tout cela n'est rien en comparaison des suites que l'on doit craindre raisonnablement. L'état se soutient maintenant avec éclat parce qu'il emploie toutes ses forces, mais en les employant il les consume. Le royaume est dans un état fort violent, mais les choses violentes ne sont pas de durée.

» ..... On ne peut pas dire, monseigneur, que nous ne soyons de vrais fidèles : nous ne servons pas les créatures, mais l'Éternel, le Dieu vivant et véritable, le créateur du ciel et de la terre; nous mettons toute notre confiance en la miséricorde de Dieu le père, en la grâce de Jésus-Christ son fils, et au salutaire secours de son Saint-Esprit; ce grand Dieu dont j'ai toujours la crainte devant les yeux, dont je médite sans cesse la parole depuis mon enfance, et qui a daigné me faire participant à sa lumière.

« ..... C'est pourquoi je supplie très-humblement

votre grandeur de cesser enfin de persécuter un innocent et un fidèle serviteur de Dieu, qui ne peut se dispenser de s'acquitter des devoirs de son ministère... Autrement je déclare que j'appelle de votre ordonnance devant le tribunal de Dieu, qui est le roi des rois, le souverain juge du monde... Le maître que je sers et pour lequel je souffre depuis si long-temps tant de martyres.... qui m'a conservé jusqu'à cette heure, au milieu des flammes de cette horrible persécution, ne m'abandonnera point, s'il lui plaît, à l'avenir, et me fera justice.

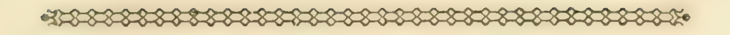
» Au désert, le 10 juillet 1693. »

Cette apologétique, écrite au fond d'une caverne, qui aurait dû inspirer à Brousson l'acerbe et hautaine éloquence de Tertullien ou le génie foudroyant des prophètes, est pourtant empreinte d'une fermeté d'homme et de citoyen remarquable encore dans sa mansuétude évangélique. Ce pauvre prédicant, doué d'une simplicité d'enfant, qui croyait aux songes, aux visions, à l'âme des bêtes, juge, de son désert, la situation de la France comme le fait aujourd'hui l'histoire, à la distance d'un siècle et demi. Cependant, il exerçait depuis quatre ans son périlleux apostolat : son corps, frêle et vieillissant, demandait un peu de repos; son âme désolée soupirait après sa famille, qu'il avait laissée dans l'exil : c'est pourquoi, dans l'automne de 1693, il dit pour un temps adieu à ses églises affligées, et retourna en Suisse.

Brousson n'avait point participé aux projets d'insurrection des Cévennes; aussi périrent-ils avec Vivens et Schomberg, tué à Marsaille. La France protestante et la France catholique, semblables à

deux sœurs sorties d'un même sein et nourries du même lait, mais mortellement irritées par des perfides, s'étaient mesurées dans les marais de l'Irlande, dans les plaines de la Flandre, sur la cime des Alpes. La Boine, Steinkerque, Nerwinde, Marsaille furent le théâtre de ces sanglants duels, où, vainqueurs et vaincus, combattirent avec une valeur digne de leur belliqueuse origine, les uns pour la vieille patrie du sol, les autres pour la patrie nouvelle des principes. Dans la mêlée de Nerwinde, Ruvigni-Gallowai, dont la division avait seule soutenu le choc de toute la gendarmerie royale, fut pris et relâché par ses généreux rivaux. « On croit le pauvre Ruvigni tué, écrivait Racine, et ce fut à la tête de son régiment de français que le prince d'Orange chargea nos escadrons, en renversa quelques-uns, et enfin fut renversé lui-même.... après avoir fait des merveilles. » (1) Il est doux de voir que la tragique fureur des guerres civiles n'a point éteint entre des frères qui se combattent cette loyauté et cette tendresse héroïques.

(1) Lettre à Boileau.



CHAPITRE VI.

—

Cependant Louvois était mort. Un poison, probablement, l'avait soustrait à la justice du roi, pour le jeter entre les mains de la justice de Dieu. Une petite colique avait abattu ce ministre terrible dont les fureurs bouleversaient l'Europe. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Roch, à Paris. Ce grand coupable reposa pendant un siècle sous son fastueux mausolée; à la révolution, le sépulcre et la cendre criminelle disparurent dans l'ouragan populaire.

La mort de Louvois fut une chûte pour le parti violent que remplaça insensiblement au pouvoir le parti tolérant amené de longue main par madame de Maintenon, qui tâchait de lui soumettre Louis XIV. La maison Colbert était encore la tige de ce parti renaissant, qui se divisait en deux rameaux, les jansénistes et les fénélonistes. Le chef des premiers était le vénérable Pomponne, dont la fille épousa Torci, neveu du grand Colbert, et l'héritier d'une partie de leurs charges, de leurs talents et de leurs vertus. Autour de Pomponne se groupaient Pontchartrain, contrôleur-général, puis chancelier; Daguesseau qui reçut à la mort de Pélisson (1694)

l'administration des biens des réfugiés et des économats; le pieux Antoine de Noailles, successeur à l'archevêché de Paris du brillant et voluptueux Harlai (1694); enfin, le poète Racine. Fénélon était la tête et l'âme de l'autre petite église, plus mystique, composée des ducs de Beauvilliers, de Chevreuse, de Mortemart, gendres de Colbert, et des instituteurs du duc de Bourgogne. Dans ces deux groupes se mêlaient, sans être exclusivement d'aucun, l'austère Vauban, le philosophe Catinat et le jeune duc de Saint-Simon, dont la grave adolescence aimait la compagnie de ces vieillards. Ces illustres personnages, liés entre eux par le sang, l'amitié, la piété, le patriotisme, se serraient autour de madame de Maintenon, devenue le centre de cette pléiade des plus solides vertus et des plus purs génies de la France. Tous condamnaient en principe la révocation, tous gémissaient de ses excès, tous eussent voulu les réparer; mais pour réaliser leurs projets philantropiques, pour subjuguer Louis XIV, l'arracher aux filets des jésuites et à l'empire de Bossuet, ces hommes modérés n'avaient point ce caractère énergique et dominateur qui manque trop souvent à la vertu, que le crime possède presque toujours, et qui faisait la force de leurs adversaires.

Bâville, dont le génie ressemblait tant à celui de Louvois, devenait par sa mort une des plus formidables têtes de cette hydre. Voyant les jansénistes, ses ennemis, et Daguesseau, son rival, puissants à Versailles, et sentant s'accomplir la réaction religieuse qui sans doute l'eût perdu, il tâchait de l'arrêter pour les détruire et se main-

tenir. Il ne se lassait point d'écrire à Bossuet, à Lachaise, aux ministres; et tour à tour légiste et théologien, son ambition menacée s'armait de toutes les raisons politiques et de tous les artifices de l'éloquence. « J'ai toujours condamné la révocation, disait-il aux ministres jansénistes : c'est une faute énorme; elle a précipité le royaume dans une crise dangereuse; mais revenir sur ses pas, c'est s'enfoncer plus avant dans l'abîme. On avilirait le roi sans apaiser les protestants. Ils ont le cœur profondément irrité. Leur seule faiblesse empêche et dissimule la rébellion. Ils ne sont, d'ailleurs, pas dignes de tant de sympathies, ces misérables, qui, généralement, ont sacrifié leur religion à leur fortune. C'est pourquoi il faut marcher en avant, achever rapidement les conversions, fermer son cœur à la pitié, la bouche à l'humanité et à la religion, et sauver l'état. C'est la suprême loi. Vous craignez, dites-vous, de rendre ainsi le roi odieux? mais les monarques chrétiens ne se sont-ils pas toujours glorifiés du titre d'exterminateurs des hérétiques. » (1)

Que bien différent était le langage que tenait au roi le pieux cardinal de Noailles. « Je ne parle pas du règne de Constantin, où l'on pouvait redouter le nombre des païens, mais un siècle après, et lorsque saint Augustin témoigne que les païens étaient réduits à un petit nombre, nous ne voyons pas qu'on employât aucune voie d'autorité pour les convertir. Il est vrai qu'on ferma leurs temples, qu'on abattit leurs idoles, et qu'on défendit tout

(1) Rulhières.

exercice public de leur fausse religion ; mais on ne les força pas à se faire instruire ; les églises leur furent ouvertes, mais, s'ils y vinrent, ce fut librement ; on ne leur ôta pas leurs enfants pour les instruire et les baptiser malgré eux ; on leur laissa contracter des mariages qui n'étaient que des contrats civils et dont toutefois les enfants étaient légitimes ; ils pouvaient faire divorce, se remarier, en un mot, faire tout ce que les lois civiles permettent, quoique contraire à la religion. Telle a été la noble conduite du grand Théodose, de Théodose-le-Jeune, de Marcien, de Léon, de Justin, de Justinien, qui suivaient en cela les conseils de saint Ambroise, de saint Chrysostôme, de saint Léon et des autres papes. » (1)

C'est ainsi que le saint cardinal invitait apostoliquement Louis XIV, tant de fois comparé à ces empereurs chrétiens, à suivre ses conseils, semblables à ceux des grands évêques des premiers siècles. Le monarque fut ébranlé. Le cardinal, pour le décider, lui proposa de s'en rapporter à l'avis du clergé de France. Mais lorsque, dans l'assemblée de 1695, l'archevêque de Paris, organe du cabinet, consulta les évêques, la majorité fut contraire à son projet, pourtant si évangélique. Ceux du Languedoc obéirent à la volonté de Bâville et à la voix de leur ambition pastorale, principalement François de Saulx, évêque d'Alais, qui eût perdu son diocèse, créé par la dragonnade. Ce poitevin violent, paissait ses troupeaux plaintifs, la lance au poing, comme les bergers tartares. La décision des

(1) Mémoires de Noailles.

prélats éloigna Louis XIV du cardinal. Madame de Maintenon s'en alarma pour lui. « Le roi, lui écrivait-elle, se trouve dans un grand embarras, sur la différence des avis de MM. les évêques. Vous ne suivez, je le sais, que les lumières de votre conscience ; mais je dois vous avertir de tout. Vous me pardonnerez de craindre tout ce qui peut s'opposer à sa confiance pour vous, si nécessaire à son salut... Votre avis est une condamnation de tout ce qu'on a fait jusqu'ici contre ces pauvres gens. On n'aime pas à revenir de si loin. On a toujours cru qu'il ne fallait qu'une religion. » (1) L'archevêque ne se rebuta pas, mais son zèle apostolique demeura infructueux pour les protestants.

Cependant Brousson, arrivé à Lausanne, ne put supporter long-temps le repos de la vie domestique. Il visita les réfugiés de Suisse. Il passa en Hollande, où les pasteurs confirmèrent la consécration qu'il avait reçue des prophètes. C'est là qu'il fit imprimer ses sermons du désert. Puis, entraîné tour à tour des exilés aux opprimés, le doux apôtre reprit le chemin de France. Pacifique messager, il y rentra (au commencement de septembre 1695) à travers les armées campées sur la frontière, et par les sentiers infréquentés des Ardennes. Il était accompagné d'un nommé Bruman, espèce de serviteur d'apostolat dont les fonctions consistaient à indiquer les routes écartées, à chercher les gîtes sûrs, à préparer les assemblées secrètes, et à inventer mille ingénieux stratagèmes pour sortir de leurs innombrables aventures. Ils vinrent à Sedan, ancienne

(1) Lettres de Mme de Maintenon.

place de sûreté, siége d'une académie, et long-temps florissante par la science et le commerce, sous la protection des ducs de Bouillon. Les tombes de ces princes avaient été violées, l'académie supprimée, le commerce détruit, et le troupeau, naguère de 6,000 âmes, dispersé. Ils en consolèrent les restes. Mais ils furent découverts: Bruman arrêté et Brousson traqué chez son hôte. Après d'inutiles perquisitions, Brousson, sorti de sa cachette, se promenait dans une salle basse, lorqu'il vit tout à coup rentrer le guet, qui, confirmé dans ses soupçons, venait l'y relancer encore. Il n'eut le temps que de se blottir derrière la porte, dont la rainure lui permettait de suivre de l'œil les mouvements des archers. Pendant qu'ils fouillaient la maison, le sergent, resté sur la porte extérieure, demanda aux enfants, qui jouaient dans le vestibule, s'ils savaient où était le ministre. Les enfants ne répondirent rien, mais l'un d'eux, le plus petit sans doute, indiqua du doigt la porte de la salle. Brousson se crut perdu; mais il se rassura bientôt, et ne douta pas que Dieu ne jetât un nuage sur les yeux et l'esprit de l'officier municipal, qui, effectivement, ne comprit pas le signe et s'éloigna avec ses archers. Le ministre, déguisé en portefaix, sortit de Sedan, où il laissait son infortuné compagnon, qui sans doute y subit le martyre (1).

Brousson se dirigea vers la Normandie, à travers la Flandre et l'Artois. « Je suis arrivé fort heureusement, grâce à Dieu, au milieu de nos frères, écrivait-il à sa femme. Nous sommes souvent passés

(1) Vie de Brousson.

au milieu des voleurs; mais Dieu leur a tenu la bride. Je ne saurais vous exprimer la joie que je sentis à l'entrée (de la France), la première fois que fus obligé de marcher à pied, la nuit, dans les déserts. Cela me remettait d'abord dans l'esprit l'idée de mes premières pérégrinations. Au commencement de mon voyage, j'appréhendais de ne pouvoir supporter la fatigue; mais, grâce à mon Dieu, je suis dans une aussi grande vigueur que dans mon précédent voyage (20 septembre 1695). — Mon esprit n'était pas content dans le repos, et c'est dans le travail que Dieu me donne un vif sentiment de sa grâce et de son amour. Le travail est si grand qu'il semble entièrement insupportable, et surtout par rapport à mon tempérament; mais Dieu accomplit sa vertu dans mon infirmité, de sorte que, par la grâce du Seigneur, je jouis d'une santé ferme et vigoureuse (10 mai 1696). — J'ai été obligé de faire trente-cinq assemblées de communion, de lieu en lieu, deux d'environ quatre cents communiants (5 janvier 1696). — Je fais trois ou quatre prédications par semaine. Chaque exercice est de trois ou quatre heures, outre trois prières par jour; et, grâce à Dieu, je me porte mieux que dans le séjour que j'ai quitté. Je n'avais point d'église, et par la grâce du Seigneur, j'en ai maintenant un fort grand nombre... Je m'estime infiniment plus heureux que si j'étais établi dans la meilleure église de Hollande. Le seul regret que j'aie, c'est de savoir que vous vous affligez de ce qui devrait vous consoler, vous remplir d'une sainte joie (30 oct. 1695). — Je vous assure, ma chère femme, que les consolations que Dieu com-

mence à me faire goûter sont infiniment au-dessus de tout ce que je pourrais vous dire. Si vous pouviez vous-même être témoin des choses, vous en seriez fort consolée. Je vous prie, ma chère femme, d'entrer dans ces sentiments de piété, afin que vous bénissiez vous-même le Seigneur pour la grâce qu'il daigne me faire; et vous contribuerez à cette œuvre comme moi, puisque je suis une partie de vous-même (30 sept. 1695). »

C'est ainsi que l'apôtre du désert associait les prières de son épouse affligée à ses travaux évangéliques, qui augmentaient avec les malheurs des temps. Aux fléaux des hommes se joignirent ceux des éléments: les orages détruisirent les semences et les fruits de la terre. Ces phénomènes atmosphériques frappèrent l'imagination des peuples. Voilà, s'écrièrent *les plus sages d'entre les catholiques romains*, voilà, *la punition des cruautés exercées contre tant de milliers d'innocents.* Brousson vit aussi flamboyer la main de Dieu dans ces tempêtes; mais ce dérangement du monde physique l'affligeait moins que le dérèglement du monde moral. Le débordement des fleuves lui semblait moins fatal que le débordement du vice. « Les femmes, dit-il avec douleur, ont perdu le naturel usage de la pudeur. Il est bien à craindre que Dieu ne les abandonne, aussi bien que les hommes, à leurs dépravations, pour verser ensuite ses terribles jugements sur ce royaume ingrat et superbe (Schaffouse, 26 sept. 1696). »

Ces orages, qui s'étendirent sur toute la France, s'unirent à d'autres fléaux en Languedoc. Cette malheureuse province, dépeuplée par la révocation,

déchirée par l'insurrection, fut ruinée par la guerre. Les tailles anciennes ne suffisant plus, Bâville inventa la capitation. Ces huit ans d'hostilités coûtèrent au Languedoc cent vingt-cinq millions. Les peuples de l'Albigeois et du Vélai, ne retirant pas des terres leur subsistance, à force de travail, les abandonnèrent à la ronce. La misère produisit une mortalité qui frappa également les hommes et les animaux agricoles. Ces cantons devinrent incultes et déserts. Ainsi, de la révocation sortit la guerre, de la guerre la famine, de la famine la mortalité. Pour compléter la ruine de la France, Dieu y ajouta les tempêtes. Mais ces leçons du ciel irrité ne furent point entendues, bien qu'exprimées par la voix des tourbillons et des tonnerres. Elles n'humilièrent pas un monarque superbe; elles n'épouvantèrent pas les pervers. Ils éventèrent les traces de l'homme évangélique qui consolait leurs victimes, et recherchèrent sa mort. Après avoir, pendant un an d'apostolat, visité toutes les églises du nord de la Loire, Brousson était arrivé en Bourgogne. C'est là qu'il fut découvert, et si vivement pressé, qu'il ne put échapper qu'en se jetant en Suisse (septembre 1696).

Ainsi le parti modéré, essayant d'une main timide une réaction molle et presque insensible, ne réalisa que peu du bien immense qu'il rêvait. Bientôt après s'éleva, entre Bossuet et Fénélon, cette fatale controverse sur le *pur amour*, qui plongea dans la disgrâce ses mystiques partisans. Fénélon, leur chef, délaissé par madame de Maintenon, repoussé par le roi, condamné par le pape, fut exilé dans son diocèse de Cambrai. Cet orage fit

trembler les jansénistes, encore froissés des tempêtes mal apaisées qui faisaient mourir le grand Arnauld dans l'exil et Nicole fugitif. Ils n'abandonnèrent pourtant pas leurs projets philantropiques, et c'est même alors que Racine composa ses fameux mémoires sur la misère du royaume, dont madame de Maintenon devait présenter le tableau lugubre à Louis XIV. Racine subit le sort de Fénélon. Ces deux beaux génies, si mélodieux, si tendres, si purs, animés des mêmes sentiments d'art, de piété, d'humanité, de patriotisme, éprouvèrent une disgrâce semblable pour une même cause. Car ce n'est point leur mysticisme ou leur philantropie que frappait Louis XIV; ce sont les principes politiques qu'ils inspiraient au duc de Bourgogne. Voici comme le poète et l'évêque instruisaient sur la royauté l'Eliacin et le Télémaque de la France.

« O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes!
Loin du trône nourri de ce fatal honneur,
Hélas, vous ignorez le charme empoisonneur!
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse!
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est opprimé tôt ou tard il opprime....
Ainsi de piége en piége et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,

Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas, ils ont des rois égaré le plus sage ! » (1)

« Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a, dans le gouvernement des peuples, deux choses pernicieuses auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remède. La première est une autorité injuste et trop violente dans les rois..... Quand les rois s'accoutument à ne connaître plus d'autres lois que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils sapent les fondements de leur puissance; ils n'ont plus de règle certaine ni de maxime de gouvernement. Chacun à l'envi les flatte. Ils n'ont plus de peuples: il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? qui donnera des bornes à ce torrent? Tout cède; les sages s'enfuient, se cachent et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente qui puisse ramener dans son cours naturel cette puissance débordée. » (2)

Telle était la patriotique hardiesse de ces harmonieux génies, qui osèrent, à la face de Louis XIV, nommer la monarchie absolue *un fatal honneur*, *une chose pernicieuse*. Voilà sans doute la cause magnanime de leur disgrâce. Racine, atteint déjà d'une maladie lente, mais incurable, dont le chagrin précipita le progrès mortel, descendit bientôt dans la tombe (1699). Fénélon, retiré dans son diocèse,

(1) Athalie, acte IV, scène III.
(2) Aventures de Télémaque, livre XXII.

donna au monde, enchanté, le spectacle du type le plus gracieux du prêtre chrétien; semblable à un de ces évêques grecs de la primitive église, sortis des écoles d'Athènes, issus de la race même d'Homère, et unissant toutes les vertus évangéliques à la sagesse et aux chants immortels de l'Ionie.

Pendant les luttes théologiques de Fénélon et de Bossuet, la guerre politique tombait de lassitude. Louis XIV, sauvé par les victoires de Luxembourg et de Catinat, demanda la paix, mais comme s'il l'eût accordée à l'Europe. Guillaume eut l'air de l'accepter, imposant en réalité à son rival la reconnaissance de son titre de roi et de sa possession de la couronne d'Angleterre. Ils se déclarèrent satisfaits : le premier, de ses victoires; le second, de son trône; et se sacrifièrent mutuellement les Stuart et les réfugiés français. Leur rétablissement, qui était le but primitif de la guerre, fut passé sous silence, et les choses restèrent telles que les avait faites la victoire. Les Stuart courbèrent la tête, et ne protestèrent pas; mais les réfugiés revendiquèrent hautement leurs droits et leur rétablissement dans la patrie. Ils prétendirent comparaître au congrès comme sur les champs de bataille. Louis XIV fut inexorable, et les princes protestants, trop intéressés à les retenir dans leurs états, se bornèrent à présenter en leur faveur d'inutiles prières, *afin que ces affligés pussent prendre leur part du bonheur de l'Europe.* Ces guerriers proscrits assistèrent tristement aux fêtes d'une paix conquise avec leur sang, et qui scellait leur infortune; puis ils se retirèrent en Irlande, où le roi Guillaume, en récompense de leurs combats, leur assigna une demi-

solde et des terres. Mais l'Emeraude de l'occident (1), les rives de la Boine et de la Nora, bien qu'ombragées de leurs lauriers, n'eurent point de charmes assez puissants pour retenir plusieurs de ces exilés qui, malgré les défenses et les périls, retournèrent en France.

Telle fut la paix de Riswick (1697); paix éphémère après une guerre sans résultat décisif; halte convenue entre deux camps qui se reposent un moment, la tête sur leurs épées, pour recommencer bientôt de plus vastes luttes et de plus sanglantes batailles.

(1) C'est ainsi que les Irlandais surnomment leur île.

—



CHAPITRE VII.

—

La paix de Riswick convainquit d'erreur les calculs apocalyptiques de Jurieu, et fit tomber ses espérances. La vision du prophète de Patmos n'avait point reçu d'accomplissement : *Egypte, la grande cité mystique, conservait sa chaire et ses trônes, et la bête de l'abîme continuait de se ruer sur les martyrs dont les cadavres gisaient sur les places publiques*; (1) ses fureurs redoublèrent même à la paix. La paix, si douce au monde, fut, après tant d'autres fléaux, un fléau de plus pour le Languedoc. Les armées, rappelées des frontières, revinrent châtier de leurs tentatives d'insurrection ces peuples malheureux, que trente ans de persécution, huit de guerre étrangère et civile, deux de famine et de mortalité, avaient à demi-détruits. Elles tuaient moins qu'elles ne pillaient, à la vérité, et cela par ordre de Bâville, qui, lui-même, usait d'amendes plus que de supplices, dans la conviction que les protestants tenaient plus à leurs héritages qu'à leur malheureuse existence. Ils démentirent pour-

(1) Apocalypse, chap. XI.

tant cette opinion injurieuse en achetant, des prêtres et des soldats, un peu de repos avec une partie de leurs biens, et en les abandonnant entièrement pour aller chercher la liberté dans l'exil. Quarante mille languedociens avaient émigré, et l'émigration ne cessait pas; elle redoublait même avec la persécution. Bâville s'en inquiétait peu : il savait que ces fugitifs ne pouvaient vivre long-temps loin de leurs montagnes natales. Effectivement, après avoir erré quelques mois, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, ils revenaient dans leur pays plein de soldats et de gibets, heureux encore d'y manger leur pain dans les larmes et de prier Dieu dans les déserts.

Les gémissements du Languedoc arrivèrent jusqu'à Brousson, alors en Hollande. Il embrassa sa femme et son fils, qu'il ne devait plus revoir, et partit, plein de joie, pour le martyre. Il côtoya le Rhin, traversa la Suisse, et rentra en France par le Jura, dans l'été de 1697. Quelques mois après, il écrivait à sa femme : « J'ai été assiégé pendant trois semaines par les neiges; cependant le Seigneur m'a fait la grâce de travailler à la consolation de son pauvre peuple.... La providence divine m'a fait passer dans des pays qui semblaient entièrement abandonnés; car il n'y avait qu'un de nos frères qui y fût passé, comme un éclair, depuis quatre mois; mais où j'ai vu, ouï et appris, par un très-grand nombre de témoignages indubitables, de si grandes merveilles, qu'elles feront le sujet de l'admiration de toute la terre. Il y a des gens qui ont travaillé à ensevelir les merveilles de Dieu; mais Dieu saura bien les faire connaitre.... Je ne

voudrais pas pour des millions que le Seigneur m'eût refusé la grâce qui m'était nécessaire pour travailler à son œuvre. » (2 et 14 décembre 1697).

Or, c'est du Dauphiné, où Brousson fut surpris par l'hiver, qu'il écrivait cela. Ces merveilles dont il parle ne sont autres que l'extase qui faisait encore bouillonner les peuples de la Drôme. C'était pour voir ces prophètes enfants, que, contre sa première intention de commencer par le Poitou son troisième apostolat, il s'était hâté d'arriver en Dauphiné. Il y vit peut-être le vieux Du Serre, un grand nombre de ses disciples et entre autres Isabeau, alors sortie des prisons de Grenoble. La prophétesse de Saou lui confirma la vérité de toutes ces merveilles qui excitaient son admiration : les enfants à la mamelle prononçant les oracles du Seigneur, des étoiles miraculeuses se levant dans le ciel, des concerts mélodieux résonnant dans les nuées, et la cime d'une montagne habitée, depuis un an, par des voix angéliques ; et le vieil apôtre du désert, d'une foi aussi candide que la jeune bergère, répondait : « Certainement ce sont autant de signes infaillibles de la prochaine délivrance d'Israël. »

Brousson passa le Rhône, et visita le Vivarais, encore palpitant des prédications et des combats de Gabriel. Au printemps, il descendit dans les Cévennes. « Il ne m'est pas facile de recevoir de vos lettres, et moins encore de vous écrire, mandait-il à ses amis : la colombe est encore contrainte de chercher des asiles dans les fentes des rochers et dans les cachettes des montagnes. » (28 avril 1698) — « La persécution redouble. » (23 janvier). — « Elle est aussi forte que dans les premiers temps.

Les milices ravagent les maisons, emportent les meubles, les blés, emmènent le bétail, répandent le vin dans les caves. On a dit aux chefs de maison qu'on les ruinerait, pour les faire aller à la messe. Nous sommes abandonnés à la fureur du clergé. » (1er mars) « L'évêque de** (d'Alais probablement) étant dans le village de**, parce qu'une femme qui lavait son linge à une fontaine, refusait d'aller à la messe, dit à sa suite de la faire marcher à coups d'épée. » (23 janvier) — On a mis ma tête à prix pour six cents louis d'or de quatorze francs pièce. » (28 avril).

Bâville, instruit de son retour, avait, pour mieux exciter la cupidité, haussé de cent louis le prix de son sang. Il mit en campagne les espions et les milices rurales, qui ne purent néanmoins découvrir sa trace. Malheureusement, Brousson, révolté de ce redoublement de persécution, adressa au roi cinq requêtes, qu'il fit jeter à la poste à Nismes. Cette généreuse imprudence mit sur sa voie les milices, qui faillirent le surprendre dans une ville qu'il avait quittée la veille seulement. Bientôt après, trahi par un faux frère, dans une des principales villes du Languedoc, il n'eut que le temps de se sauver ; mais à peine échappé à ce danger, il tomba dans un autre dont il se tira encore. Du sommet d'une montagne, il vit, dans sa fuite, le bourg d'où il sortait, investi par cent vingt dragons. Il fut enfin cerné dans une maison. Son hôte ne put que le descendre dans un puits dont le fond avait, comme toutes les vieilles citernes cévenoles, une petite excavation latérale destinée sans doute à recéler les ministres persécutés. Un archer, qui la savait, y

descendit aussi, mais ses yeux, passant subitement du jour à l'obscurité, n'aperçurent rien dans cette ombre glaciale ; il fut bientôt transi ; et on se hâta de le remonter déjà grelottant. Brousson, poursuivi partout, n'eut d'autre moyen d'échapper aux agents de Bâville, que de passer le Rhône et de se réfugier à Orange (avril 1698).

Par le traité de Riswick, le roi Guillaume avait obtenu le rétablissement des églises de cette petite principauté, berceau de sa maison. Orange était, aux yeux des peuples errant pour prier au désert, un oasis de religion et de liberté Tous les dimanches, traversant le Rhône, précisément où Annibal passa avec ses éléphants, les languedociens accouraient en foule à ses temples. Bâville défendit d'aller à Orange sans une permission écrite de l'intendant ou du gouverneur militaire; il multiplia les gardes sur la rive droite du fleuve, dont il créa un commandant spécial, résidant à Roquemaure. Il se nommait M. de Julien, natif d'Orange même, ancien page du roi Guillaume, qu'un mécontentement avait récemment conduit au catholicisme et au service de France. Cet apostat remplit sa charge avec le zèle d'un néophyte ambitieux. Ses soldats, postés à tous les bacs du Rhône, capturèrent, au printemps et dans l'été de cette année, deux de ces pieuses troupes. La première fut probablement jugée et décimée à Nismes ; car Bâville avait pour système de gouverner *omnium metu paucorum penâ*, clémence terrible qui n'empêcha pas le supplice de dix mille languedociens ; la seconde, arrêtée, dépouillée et conduite par les habitants de Caderousse dans les prisons de Roque-

maure, fut transférée, par couples enchaînés, dans la citadelle de Montpellier, où elle devait subir le même sort. Mais Louis XIV, irrité, ordonna un châtiment général. Soixante-seize malheureux furent condamnés aux galères, à la tête desquels deux riches bourgeois nommés Ribes et Lanquet, et dix-neuf femmes à une réclusion perpétuelle, qu'elles subirent au château de Sommières. Bâville ne fit grâce qu'à seize jeunes paysans presque enfants encore. (1)

Après avoir embrassé l'avocat de nos amis et pris sa part des consolations publiques, Brousson repassa le Rhône; mais de toutes parts des lettres mystérieuses l'invitaient à quitter le Languedoc. Il traversa rapidement les Cévennes, se dirigeant vers Béziers, et, par les montagnes Noires, descendit dans le pays de Castres. Pendant cet été, il visita les églises du comté de Foix, de Guienne et de Béarn. Il se proposait de terminer sa mission par le Périgord et le Poitou; mais l'heure de son martyre approchait. Sentant que sa victime lui était échappée, Bâville avait partout envoyé son signalement. Brousson se trahit lui-même, en passant à Pau. Une lettre de recommandation qu'il avait pour un protestant fidèle de cette ville, fut remise à quelque apostat du même nom : le traître la communiqua aux consuls. Leurs agents s'élancèrent après le ministre, qui, instruit de sa méprise fatale, s'était rapidement dirigé vers Oléron. Comme il se débottait, à l'hôtel de la poste, la maréchaussée entra. Brousson avoua son nom sans déguisement, et

(1) Jugement des 24 et 26 sept. 1698. Lettre de Bâville. Court.

tendit ses mains aux fers. Il fut conduit à Lescar, où résidait alors l'intendant.

Ce n'était plus le fameux Foucauld, qui partage avec Marillac l'opprobre de l'invention de la dragonnade, c'était son successeur, créature du parti janséniste, magistrat humain, mais timide, nommé Pinon. Il fit transférer Brousson au château de Pau. Ces tours de Phébus de Foix, devenues, sous la reine Jeanne d'Albret, le capitole du protestantisme béarnais, ce berceau d'Henri IV, étaient alors la prison des pasteurs de la foi qu'il avait abandonnée. Le dénonciateur de Brousson vint demander à l'intendant les trois mille livres accordées pour la capture d'un ministre du désert. « Misérable, s'écria Pinon, ne rougis-tu pas de voir les hommes, quand tu trafiques de leur sang? Retire-toi, je ne puis supporter ta présence! » (1) Pendant l'interrogatoire du confesseur, Bâville, instruit de son arrestation, le réclama, et l'obtint, probablement comme originaire du Languedoc. Pinon avait conçu de l'amitié pour son captif, qui, à son départ, demanda à le voir. Il le remercia de son humanité, lui témoigna le regret de n'avoir pu être jugé par lui, et lui fit ses adieux. Pinon, attendri, le recommanda à ses gardiens; ils ne l'enchaînèrent pas et se contentèrent, durant toute la route, de le surveiller des yeux, et même assez négligemment. Une fois, sur le canal du midi, au passage d'une écluse, vers Villefranche, la barque était arrêtée, et les archers endormis. Brousson aurait pu aisément échapper, et gagner en quelques heures les mon-

(1) Rabaut le jeune, annuaire ecclésiastique, etc.

tagnes Noires ou les Pyrénées; mais il était lié par sa parole, plus forte, dans un homme juste, que les chaînes d'airain; d'ailleurs il regardait comme une inutile lâcheté de fuir son heure marquée par Dieu. Eh, qui sait même si cette âme altérée de douleurs n'avait pas soif du martyre!

En 1695, il écrivait, de La Haye, à un prédicant des Cévennes qui lui avait annoncé le supplice d'un de leurs compagnons d'apostolat nommé Papus : « Dieu l'a fait entrer dans le combat; mais il l'a rendu victorieux; sa foi a été la victoire du monde; il a été même plus que vainqueur par Jésus-Christ, qui l'a aimé; il a éclaté en chants de triomphe au milieu de son angoisse, et il a senti la force et la consolation de l'esprit de Dieu, qui lui ont fait perdre le sentiment de l'amertume de la mort. Ah! qu'il est heureux, mon cher frère, puisqu'il devait un jour mourir, et qu'il ne pouvait pas même prolonger sa vie au delà du terme que Dieu lui avait marqué! Sa fin pouvait-elle être plus heureuse et plus glorieuse? Sa constance, sa débonnaireté, sa patience, son humilité, sa foi, son espérance et sa piété ont édifié et ses juges et les faux pasteurs qui le voulaient séduire, et le bourreau même, et les gens de guerre qui assistaient à son martyre. Il ne pouvait mieux prêcher que dans sa mort. Le sang des martyrs a toujours été la semence de l'église! » L'évangélique vieillard, que la nature condamnait à une fin prochaine, loin de regretter le peu de jours qu'il perdait, se glorifiait sans doute aussi que Dieu lui fît la grâce, comme à ses jeunes compagnons, de couronner la prédication de sa vie par la *prédication de sa mort*, et de sortir *vainqueur de*

ce combat, qu'il regardait comme *la victoire du monde.*

Brousson en arrivant à Montpellier (30 octobre) fut enfermé dans la citadelle. Bâville le distingua du vulgaire des prédicants, qu'il expédiait assez brutalement; il le traita avec douceur et même avec une certaine courtoisie, lui envoyant en prison des viandes de sa table. Le 4 novembre, il l'appela sur la sellette. La salle était pleine de gens d'église, d'épée, de robe, avides de voir ce jurisconsulte, autrefois célèbre, maintenant un pauvre pasteur du désert près d'aller à la mort. Brousson dédaigna, comme indigne de la sainteté de sa cause, et comme inutile peut-être, d'employer dans sa défense le moindre artifice oratoire. Il parla un quart d'heure environ, avec calme et simplicité, se bornant à dire, comme dans son apologétique, qu'il était un homme de bien, craignant Dieu, ministre de l'évangile, et rentré en France pour consoler ses frères malheureux. — « Puisque vous êtes ministre, lui dit Bâville, quels étaient les motifs de votre conduite dans les Cévennes et ailleurs? » — « La prédication de l'évangile, à l'exemple des apôtres. » — « Les apôtres prêchaient-ils la révolte contre les puissances établies de Dieu? » — « Je ne l'ai jamais fait. » — Sur cette réponse, Bâville, prenant le projet d'invasion concerté entre Vivens et Schomberg, et le lui présentant : « Connaissez vous, reprit-il, cette écriture? Les apôtres conspiraient-ils ainsi? » — « Ce n'est pas mon écriture; et je n'ai été d'aucune conspiration. » — Brueys, présent à l'audience, et qui rapporte ainsi cet interrogatoire, prétend qu'à l'exhibition de cette pièce, Brousson ne put contenir

un mouvement de sensibilité. Ses juges prirent pour un signe de culpabilité un attendrissemnt produit peut-être par le souvenir de son compagnon d'apostolat, qu'il allait bientôt retrouver, et par la triste ressemblance de leur sort. Enfin, attendu qu'il était l'auteur de la déclaration de Toulouse, qui, en 1683, avait insurgé le Languedoc et le Dauphiné; *qu'il avait, de concert avec Vivens, tenté d'introduire en France le duc de Schomberg et une armée étrangère*, Brousson fut condamné, tout d'une voix, à subir, après la question ordinaire et extraordinaire, le supplice de la roue, et, après la mort, l'opprobre du gibet, triple épreuve de son martyre !

Ce tribunal de sang se montrait si cruel, que Bâville eut la gloire d'user envers le condamné d'une espèce de clémence, horrible encore. Après un long tête-à-tête avec lui, l'intendant ordonna qu'il subît le supplice du gibet avant celui de la roue; qu'on le présentât seulement à la torture; que le bourreau lui laissât ses vêtements; qu'il ne le touchât que sur l'échafaud, et qu'on le préservât des insultes de la populace. De la citadelle, Brousson se rendit à pied, entre deux haies de soldats, sur la place du Peyrou. Cette esplanade, couverte aujourd'hui de bosquets charmants, était alors un plateau désert et infâme, à cause des fourches patibulaires, où les vents agitaient incessamment le cadavre de quelque prophète cévenol. Cet instrument de mort s'élevait dans un magnifique horizon, qui, vers la mer et le soleil, s'étendait, sans limites, comme une voie lumineuse ouverte aux âmes fugitives des

martyrs. De nombreuses troupes entouraient l'échafaud. Brousson voulut parler au peuple; mais sa voix fut à l'instant couverte par le roulement de dix-huit tambours : alors il se livra au bourreau. Par ordre de Bâville, et contre les termes de la sentence, il fut d'abord étranglé, et puis rompu mort. C'était le 4 novembre, vers le soir. Le soleil de ce jour vit, en se couchant, une des âmes les plus pures qui aient honoré la terre, remonter en triomphe vers le ciel.

Bâville laissa ses calomniateurs officiels noircir parmi le peuple la mémoire de Brousson. L'abbé Crouzet, qui l'avait accompagné à l'échafaud, publia, comme la confession du martyr, *que la seule chose qu'il eût à se reprocher, en mourant, était le projet de la révolte des Cévennes*; l'infâme Brueys eut l'audace d'écrire que cet homme doux, humble, serein, pacifique, était un *mélancolique atrabilaire enflé d'orgueil, zélé jusqu'à la fureur, entêté jusqu'à la folie, ne méditant que révoltes*, et ayant pour maximes que le protestantisme ne pouvait être rétabli qu'à force de séditions et de soulèvements. Mais Dieu fit sortir son éloge de la bouche même du bourreau, qui, achetant, quelques jours après, une tasse d'argent chez un orfèvre, dit : « J'ai exécuté plus de deux cents condamnés, mais aucun ne m'a fait trembler comme M. Brousson. Quand on le présenta à la question, le commissaire et les juges étaient plus pâles et plus tremblants que lui, qui levait les yeux au ciel, en priant Dieu. Je me serais enfui, si je l'avais pu, pour ne pas mettre à mort un si honnête homme. Si j'osais parler, j'aurais bien des choses à dire sur lui! Certainement, il est mort comme un saint. »

Avant la nuit Baville fit enlever le cadavre, qu'on inhuma dans la citadelle. C'est dans cette forteresse qu'il faisait ensevelir les restes infortunés des prophètes. Plus implacable que la mort, qui les rendait libres, il les replongeait dans les fers, et demeurait le geôlier de leurs sépulcre. Craignait-il que ces martyrs, se levant du tombeau et reprenant les sentiers des montagnes, ne reparussent, aux yeux des peuples qui les pleuraient, sur leurs cimes, comme le Christ devant ses disciples sur le chemin d'Emmaüs? (1)

Brousson fut surtout regretté des peuples du Languedoc. Le soir, dans les cabanes, ils racontaient, comme une légende, son *glorieux martyre.* Les réfugiés et même les étrangers en prirent le deuil. Peyrol, ministre de Nismes, et son compagnon de lutte et d'exil, prêchant un jour à Saint-Pierre de Genève, en reçut la nouvelle comme il montait en chaire; il l'annonça à son auditoire et prononça aussitôt l'oraison funèbre du confesseur du désert. Après les hommages solennels dus à sa vie et à sa mort, il s'adressa à lui-même les plus vifs reproches de n'avoir pas imité son courage et partagé son apostolat et son martyre; et, comme si Dieu ne l'eût laissé survivre à son ami que pour honorer dignement sa mémoire, dès qu'il eut rempli ce religieux office, il succomba sous la douleur, et passa de la chaire dans la tombe. (2)

Tous les prédicants cévenols avaient péri. Après Papus, Henri Guerin; et Laporte de Mialet dont

(1) Voyez, sur la mort de Brousson, Mme Dunoyer, Brueys, etc.

(2) Rabaut le jeune, annuaire ecclésiastique.

le nom déjà connu doit s'illustrer dans la guerre camisarde (1696). Pierre Plans avait suivi ses deux frères, quelques jours avant Brousson. De cette légion sainte du désert, il ne restait plus que Roman, celui-là même qui, en 1689, avait été miraculeusement délivré par la pieuse servante du château de Saint-Jean-du-Gard. Il avait continué son apostolat, et, depuis dix ans, il semblait, dit Court, *qu'il cherchait le martyre et que le martyre le fuyait.* Il fut trahi et pris enfin du côté de Ners, dans la nuit du 9 au 10 août 1699. Conduit à Boucairan, à l'auberge de la Croix-Blanche, il fut enchaîné aux colonnes d'un lit et gardé à vue en attendant l'arrivée d'un corps de troupes qui devait le transférer à Montpellier. Mais, à la nouvelle de la capture du prophète, une cinquantaine de jeunes gens des villages du Gardon s'arment de fusils, de sabres et de haches, et courent à Boucairan : « Rendez-nous le serviteur de l'éternel, crièrent-ils aux archers ! » Ceux-ci répondirent par un coup de feu. Les paysans, furieux, enfoncent la porte de l'auberge, massacrent les gardiens et délivrent Roman. Il reprit le chemin du désert. Les troupes royales arrivent, et, ne trouvant pas le prédicant, s'élancent à la poursuite de ses libérateurs ; les prisons de Nismes en furent remplies; mais Bâville, redoutant peut-être l'effervescence des protestants de cette ville orageuse, transféra tous ces captifs à Toulouse. Bernard, de Marvejols, et Bonnafoux, de Cardet, furent rompus vifs; dix-sept de leurs compagnons envoyés aux galères; six étaient morts dans les prisons, cavernes de l'inquisition où avaient gémi les albigeois. Cinquante

ans après, les hôteliers de la Croix-Blanche montraient le lit antique où Roman avait été lié, et peut-être le sieur Fromental, leur successeur actuel, conserve-t-il encore cette relique séculaire.

Roman, fugitif, comme Elie sous le genêt du désert ou dans la caverne d'Horeb, pouvait dire à Dieu : « Seigneur, je suis resté seul de tous les prophètes, et l'on me poursuit pour m'ôter la vie! » Enfin, après quinze ans de travaux et de dangers, il sortit de France; il mourut probablement en Allemagne.

Cependant le cardinal de Noailles insistait impérieusement auprès de Louis XIV. Son apostolique voix fit trembler le monarque, et obtint (29 août 1698), en faveur des protestants, l'édit de *réparation*, dix ans auparavant sollicité par Vauban. Mais dès qu'il fallut transformer cette promesse royale en un édit solennel, les ministres jansénistes reculèrent. Soit raison d'état, soit intérêt particulier, et l'un et l'autre peut-être, ces hommes timides s'effrayèrent de la réaction. *Les protestants*, dirent-ils, *s'enfleraient d'espérance et deviendraient indomptables!* Ils résolurent donc d'accomplir *de fait* une réaction qu'ils déniaient *de droit*, mais secrètement, sans changement officiel; ne voyant pas qu'en laissant subsister cette législation de sang, ils passaient à leurs successeurs le glaive de la dragonnade, qu'ils n'avaient pas le courage de briser. Leur œuvre fut donc insensible, chimérique; elle n'empêcha pas la mort de Brousson et d'une multitude d'autres martyrs; elle ne prévint pas l'insurrection camisarde, qui devait mettre en péril la monarchie. Grâces néanmoins soient rendues au vénérable

archevêque de Paris, à qui revient la gloire, qu'il sollicita, d'être le Las Casas des Cévennes. Ange de paix il tenta vainement d'arrêter les hommes et les évènements. C'était une lutte à mort entre l'implacable Bâville et l'opiniâtre cévenol : la destinée devait s'accomplir; le sang allait couler par torrents en Languedoc. Néanmoins, au moment de cette guerre tragique, il se fit, comme avant les grandes tempêtes, une espèce de calme lugubre. La résistance semblait tomber de lassitude et l'insurrection mourir avec le siècle.

—



LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

En 1700, tout semblait fini. Ce n'est pas qu'il ne se fît encore quelques assemblées; mais elles passaient inaperçues; et leurs sanglots et leurs cantiques expiraient dans la solitude. Bâville paraissait donc avoir vaincu. Après ce triomphe, sa place, il faut le dire, n'était plus à Montpellier, mais à Versailles; non plus au timon de l'intendance du Languedoc, mais bien au gouvernail de la France. La mort de Barbézieux, fils de Louvois (janvier 1701), devait en ouvrir l'accès à Bâville, émule et créature de son père, l'héritier de ses traditions gouvernementales, le plus grand et peut-être le seul chef survivant du parti des jésuites. Lachaise, leur organe à la cour, l'offrit sans doute à Louis XIV; mais le vieux roi avait horreur de retomber sous la tutelle d'un second Louvois; madame de Maintenon craignait un génie impérieux, qui lui eût

disputé la volonté du monarque; et les autres ministres, Beauvilliers, Pontchartrain, Torci, parents ou élèves de Colbert, redoutaient un rival envahisseur, qui les eût culbutés et se fût fait de leurs charges un vaste monopole. Ils s'entendirent donc, par intérêt non moins que par vertu, pour l'écarter du conseil, où fut appelé l'honnête mais faible Chamillard. D'ailleurs la guerre était alors imminente; et Bâville, à qui on laissait en proie le Languedoc, était plus que personne capable d'en contenir les populations frémissantes, et de repousser, de cette frontière lointaine et orageuse, les ennemis de la France.

Charles II, roi d'Espagne, était mort, (nov. 1700) léguant au duc d'Anjou toutes ses couronnes. En les acceptant pour son petit-fils, Louis XIV s'engageait contre une troisième coalition, qui se préparait en silence à lui disputer ce legs d'une moitié de deux mondes. Cette nouvelle guerre présente, des deux côtés, les mêmes chefs que les précédentes, et jusqu'à un certain point les mêmes phases, quoique moins heureuses pour la France; contre Louis XIV, d'abord secondé du duc de Savoie, qui l'abandonna bientôt, c'est toujours Guillaume d'Orange à la tête des races germaniques et des nations protestantes; ses auxiliaires sont toujours les réfugiés français, les vaudois proscrits de nouveau, et les insurrections languedociennes. Pendant que les rois du Nord passaient l'hiver en préparatifs militaires, l'esprit prophétique qui, dans la dernière guerre, avait soulevé le Vivarais, reparut tout à coup dans les Cévennes.

Depuis la mort de Gabriel, cet esprit mystérieux,

quoique apaisé, ne s'était jamais complètement éteint dans le Vivarais ; des champs de bataille, il était rentré dans le foyer, et le libérateur n'était plus que le consolateur domestique. Dans ces assemblées secrètes, l'extase, contagieuse de sa nature, se propageant de personne en personne et de bourgade en bourgade, descendit le Rhône, et passa l'Ardèche. Une vieille fille du Vivarais, tailleuse ambulante d'habits, travaillant dans les hameaux des deux bords de cette rivière, fut la première qui, vers l'automne de 1700, l'importa dans les Cévennes. Des jeunes gens des deux sexes le reçurent d'elle, et le communiquèrent aux peuples des montagnes, où ils allaient récolter les châtaignes, de sorte que, pendant cet hiver; il se répandit, comme un incendie, des cimes de la Lozère jusqu'à la mer. Bien qu'il n'y fut pas absolument inconnu, sa rapide et bruyante apparition produisit un profond étonnement. La foule accourait partout où quelqu'un tombait en extase, et faisant cercle autour de lui, le contemplait avec une terreur vague mêlée de mystérieuses espérances.

Nous n'avons jusqu'ici raconté que légèrement les étranges effets de l'esprit prophétique, au sujet des courtes insurrections du Vivarais et du Dauphiné; nous nous réservions d'en tracer les prodiges à son irruption impétueuse dans le Languedoc, dont il bouleversa si profondément les populations, et d'en faire le préambule du tragique et sombre épisode des *Enfants de Dieu.* Il se manifesta parmi les cévenols comme partout et dans tous les temps, comme dans les sybilles grecques et les prophètes

hébreux. C'était le *pectus anhelans* et le *rabie fera corda tument* de la sybille de Cumes; c'était l'*œil farouche, l'air sombre et le poil hérissé de Calchas*; c'était le génie mélancolique de Saül, qu'assoupissaient les sons de la harpe de David. Plusieurs de ces extatiques tombaient comme morts; d'autres restaient debout, haletants; quelques-uns étaient à peine agités; mais presque tous éprouvaient de violents transports accompagnés de soupirs, de sanglots, de gémissements parfois, et même de ruisseaux de larmes. On eût dit une lutte où le prophète se débattait sous l'étreinte de l'esprit qui, victorieux enfin, le domptait, le maîtrisait, et le forçait à prononcer l'oracle. Il s'emparait de ses organes rebelles, et construisait, sur ses lèvres, chaque phrase, syllabe par syllabe, à l'insu de l'inspiré, qui balbutiait sans en entendre le sens ni même le son. Il s'adressait directement au prophète, et toujours ainsi : *Je te dis, mon enfant! Je t'assure, mon enfant!* C'était la formule consacrée de toute révélation, toujours rendue en français, qui était comme la langue sainte. L'inspiration passée, le prophète reprenait l'idiome roman des Cévennes. L'Esprit leur apparaissait sous la forme d'une colombe de feu. Une fois, un prophète s'écria : «Voyez-vous la colombe qui descend sur Cabrit?» Aussitôt Cabrit tomba comme foudroyé, et s'agita dans une violente extase. Dès ce jour l'esprit fut sur lui, et passa sur son fils. Celui-ci, prêchant dans les grottes de Conquérac, le transmit à plusieurs assistants, du nombre desquels était Abraham Mazel, fameux depuis comme l'un des chefs de enfants de Dieu (1).

(1) Théâtre sacré des Cévennes, Jacques Mazel, de St-Jean-du-Gard.

Au mois d'avril de la même année (1701), un jeune homme du Mazillon, nommé Etienne Gout, revenait, un soir, de la magnanerie où il travaillait, à Saint-Jean-du-Gard; au bas de la descente de Saint-Jean, il trouva, couché sur le chemin, un vieillard saisi d'un frisson convulsif. « Mon père, êtes-vous malade, lui dit-il? » — « A genoux, à genoux, ô mon fils, s'écria le vieillard! Que t'importe mon mal! C'est de ton salut qu'il s'agit, et de celui de tes frères; tu l'accompliras par le moyen de l'esprit; il est en moi par la grâce de Dieu! Approche toi, ô mon fils, et reçois-le dans ce baiser! » Etienne le recueille sur les lèvres du vieillard, et s'en va évangélisant de bourgade en bourgade (1).

Toutefois l'esprit ne descendait que rarement sur les vieillards, et jamais sur les riches et les savants. Il visitait la jeunesse et l'indigence, l'infortune, les cœurs simples, des pâtres, des laboureurs, des filles nubiles et des enfants. « Le plus jeune des enfants que j'ai vus parler dans l'extase, dit Durand Fage, d'Aubais, était une petite fille de cinq ans, au village de Saint-Maurice, proche Euzet; mais il est connu dans le pays que l'esprit a été répandu sur quantité de petits enfants, dont quelques-uns même étaient encore à la mamelle, et qui ne pouvaient parler, dans cet âge si tendre, que quand il plaisait à Dieu de faire annoncer ses merveilles par la bouche de ces innocents. » (2) — « J'ai vu, ajoute Jacques Dubois, de Montpellier, j'ai vu entre autres un enfant de quinze mois

(1) Louvreleuil, Fanatisme renouvelé, tome 1, page 16.
(2) Théâtre sacré.

entre les mains de sa mère, à Quissac, qui parlait, avec agitation et sanglots, distinctement et à voix haute; mais pourtant avec des interruptions: ce qui était cause qu'il fallait prêter l'oreille pour entendre certaines paroles. L'enfant parlait comme si Dieu eût parlé par sa bouche : Je te dis, mon enfant! » (1)

« Deux de mes amis, Antoine Coste et Louis Talon, et moi, continue Pierre Vernet, de Beauchastel, allâmes visiter (mai 1701) Pierre Jonquet, notre ami commun, au moulin de l'Eve, proche Vernoux (en Vivarais); comme nous étions ensemble, une fille de la maison vint appeler sa mère, qui était avec nous, et lui dit: Ma mère, venez voir l'enfant! Ensuite de quoi, la mère elle-même nous appela, nous disant que nous fussions voir le petit enfant qui parlait. Elle ajouta qu'il ne fallait pas nous épouvanter, et que ce miracle était déjà arrivé. Aussitôt nous courûmes tous; l'enfant, âgé de 13 ou 14 mois, était emmailloté, dans le berceau, et il n'avait encore jamais parlé lui-même, ni marché. Quand j'entrai, avec mon ami, l'enfant parlait distinctement, en français, d'une voix assez haute, vu son âge, en sorte qu'il était aisé de l'entendre par toute la chambre. Il exhortait, comme les autres que j'ai vus dans l'inspiration, à faire des œuvres de repentance; mais je ne fis pas assez d'attention à ce qu'il dit pour me souvenir d'aucune circonstance. La chambre où était cet enfant se remplit; il y avait pour le moins vingt personnes; et nous étions tous priant et pleurant autour du berceau. » (2) Les

(1) Théâtre sacré. — (2) Ibid.

femmes s'empressaient de féliciter la mère, heureuse entre toutes les mères, de ce que son enfant avait été trouvé digne de cette faveur céleste. « Il nous semblait, dit l'une d'elles, que ceux qui recevaient l'esprit étaient les élus de notre bon Dieu. » (1)

Quand il descendait dans des vases moins purs que l'enfance, il les purifiait aux fontaines mystiques du repentir : c'est le témoignage unanime des contemporains. « Les personnes qui avaient reçu les grâces quittaient incontinent toute sorte de libertinage et de vanité ; quelques gens qui avaient été débauchés devinrent d'abord sages et pieux ; et tous ceux qui les fréquentaient devenaient aussi plus honnêtes, et menaient une vie exemplaire. » (2) — « Cet esprit nous donnait l'horreur de l'idolâtrie, le mépris du monde, la charité, la consolation intérieure, l'espérance, la joie du cœur, et sans mélange. » (3) — Ceux qui avaient reçu les grâces, s'occupaient beaucoup, entre autres bonnes choses, à réconcilier ceux qui vivaient mal ensemble. » (4) — « Pierre Mazel, fils de mon frère, âgé de 9 ans, était dans l'extase, et parlait avec beaucoup d'autorité, ordonnant que Jean Mazel, son père, se réconciliât avec Jean Crosse, voulant que l'on fît venir ledit Crosse sur-le-champ : ce qui fut exécuté ; ils obéirent, et s'embrassèrent, avec des promesses réciproques de vivre désormais en charité chrétienne. » (5) — « M'étant rencontré chez le vieux Cabrit, à Arbousse (sept. 1701), un jeune homme

(1) Théâtre sacré. Isabeau Charras, des Ruches, près Saint-Agrève. — (2) Ibid. Jean Cabanel, d'Anduze. — (3) Ibid. Isabeau Charras. — (4) Ibid. Jacques Bresson, de Brignon. — (5) Ibid. Jacques Mazel.

nommé Alexis entra, qui avait reçu ses grâces quelque temps auparavant.... Il tomba en extase. Il appuyait sa tète dans sa main, et ses plus grandes agitations étaient de la poitrine. Il parla à haute voix, et ce qu'il disait, en général, était pour porter ceux qui l'entendaient à se repentir de leurs péchés et à ne plus participer à l'idolâtrie... Il reprocha aux femmes... qu'elles avaient avalé le morceau de basilic (l'hostie). Et me tendant la main, il me dit : Toi, mon frère, tu ne l'as pas avalé !.. Il reprocha à quatre femmes de la maison, qu'elles s'étaient allées coucher sans prier Dieu; et il insista en disant fortement : Confessez, confessez, malheureuses! et elles avouèrent que c'était vrai; sur quoi il exhorta à prier sans cesse. » (1)

Les cévenols comptaient quatre degrés d'extase, d'après lesquels ils échelonnèrent plus tard la hiérarchie des enfants de Dieu. Le premier se nommait *l'avertissement*, le second *le souffle*, le troisième *la prophétie*, et le quatrième *le don;* ce dernier était le degré suprême (2). Cependant on disait, en général, d'un inspiré : Il a reçu des dons excellents; il a reçu ses grâces. Un des dons les plus extraordinaires était assurément celui de la prédication. On eût dit que des langues de feu fussent de nouveau descendues sur ces apôtres rustiques, et leur eussent révélé, non plus les divers dialectes du langage humain, mais les formes palpitantes de l'éloquence, qui jaillissait de leurs lèvres incultes en intarissables torrents. Un des premiers qui se levèrent, fut un jeune laboureur de la paroisse de Vagnas,

(1) Ibid *idem*. — (2) Brueys, hist. du fanatisme, tome 1, p. 232.

nommé Daniel Raoul. Comme Elisée, il quitta sa charrue pour convoquer au désert les peuples du diocèse d'Uzès. Il leur disait : « Dieu vous a autrefois envoyé ses ministres, qui étaient remplis de sapience, et qui, au péril de leur vie, vous exhortaient à la repentance; mais vous avez toujours suivi votre mauvais train; aussi méritiez-vous que Dieu vous abandonnât; cependant, touché de compassion, il ne l'a pas fait absolument; il vous envoie aujourd'hui de nouveaux messagers. Il est vrai que ce sont des ignorants qui n'ont d'autre connaissance que celle que Dieu répand dans leur esprit; vous en voyez un en moi, jusque-là que je ne sais pas lire. Je suis une de ces pierres dont parle l'Écriture, qui crient dans le temps que ceux qui étaient destinés à vous réveiller de votre assoupissement, se sont tus; ma mission est de vous exhorter fortement à la repentance. » (1) Et il prêchait ensuite avec tant de véhémence contre l'église romaine, que ces peuples tombaient contre terre, en s'écriant : « Grâce, grâce, ô Dieu! pardonne à de misérables pécheurs! »

M. de Caladon, d'Aulas, homme d'un esprit cultivé, parle d'une servante nommée Jeanne : « C'était une pauvre idiote de paysanne, âgée d'environ quarante ans, assurément la plus simple et la plus ignorante créature que nos montagnes aient jamais produite; quand on me dit qu'elle prêchait, et qu'elle prêchait à merveille, en vérité je n'en crus rien du tout : il ne pouvait pas me tomber dans l'esprit qu'elle pût seulement joindre quatre mots

(1) Court, histoire des camisards.

de français ensemble (et je crois que j'en aurais juré), ni qu'elle eût la hardiesse de parler dans une compagnie. Cependant j'ai été plusieurs fois témoin qu'elle s'acquittait de tout cela miraculeusement bien. Cette ânesse de Balaam avait une bouche d'or, quand l'intelligence céleste la faisait parler. Jamais orateur ne s'est fait écouter comme elle, et jamais auditeur n'a été plus attentif, ni plus ému que ceux qui l'écoutaient. C'était un torrent d'éloquence ! c'était un prodige ! et ce que je dis n'a rien d'exagéré... elle devenait incontinent une créature toute nouvelle, et était transformée en grand prédicateur. » (1)

Jean Cavalier, de Sauve, cousin du célèbre chef camisard, jeune garçon de seize ans, peu pieux et très-léger, fut entraîné par ses amis dans une grange où se tenait une assemblée nocturne; il y alla dans l'espoir *qu'il verrait peut-être quelqu'un de ces inspirés dont on disait des choses si étranges.* En effet, il s'y trouva deux ou trois prophètes encore enfants; ils tombèrent en extase tour à tour et prêchèrent contre les gens légers et moqueurs, les mœurs du siècle et l'idolâtrie romaine. Quand les deux premiers eurent fini, le troisième se leva : « Je t'assure, mon enfant, lui dit l'esprit, que cette assemblée est en sûreté ! Ne crains point : je suis avec vous; et je veux maintenant mettre ma parole en ta bouche, afin que tu consoles mon peuple ! Le jeune prédicateur fit une prière admirable. Il dit, après cela, que le texte de l'Ecriture qui devait faire le sujet du discours que le Saint-Esprit met-

(1) Théâtre sacré.

trait dans sa bouche, était le premier et le second verset du cinquante-cinquième chapitre d'Esaïe : Holà! vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux! même vous qui n'avez point d'argent, venez, achetez et mangez! Il parla deux grandes heures, avec une facilité merveilleuse, et il dit des choses si pathétiques et si excellentes, que tout le monde fondait en larmes, et moi avec les autres. Personne ne dormait, j'en suis sûr : les paroles que ce petit serviteur de Dieu prononçait, n'étaient pas endormantes. On n'en perdait pas une, car elles étaient toutes du sujet, et toutes proportionnées à la capacité du bon et simple peuple qui les écoutait, quoiqu'elles fussent toutes sublimes et divines... J'étais ravi, quand il disait que les plus petits et les plus simples étaient d'un grand prix devant Dieu; que c'étaient ceux qui étaient les plus *destitués*, qu'il voulait enrichir, suivant ce que dit Jésus-Christ : qu'il n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la repentance; mais qu'il fallait sentir sa misère spirituelle, et qu'après cela il fallait être affamé et altéré, pour être admis au banquet, pour obtenir le vin et le lait, et pour être abreuvé au fleuve des délices... J'étais hors de moi-même! »

« Cependant le prédicateur fit une seconde prière. Après qu'il eut fait chanter le psaume 1040, il me fit venir devant lui, et il m'adressa des exhortations que je ne pus recevoir que comme venant d'une part extraordinaire, tant elles frappaient vivement mon cœur. La hardiesse même de ce jeune garçon m'étonnait, ainsi que la pensée qu'il avait eue de prendre connaissance de ce qui m'était arrivé et d'en entretenir le public. En effet, quelle merveille

de voir un enfant timide et ignorant, entreprendre d'enseigner un peuple, prêcher dans une langue qu'il n'était pas capable de parler dans un autre temps, s'exprimer magnifiquement, fournir abondamment des choses excellentes, et présider en évêque une assemblée de chrétiens!.. Après cela, ce bon petit ministre de Jésus-Christ donna la bénédiction, et annonça que chacun arriverait en paix dans sa maison. » Selon la promesse du prophète, l'esprit descendit sur Cavalier. « Enfin, après neuf mois de sanglots et d'agitations, sans paroles, un dimanche matin, comme je faisais la prière dans la maison de mon père, je tombai dans une extase extraordinaire, et Dieu m'ouvrit la bouche. Pendant trois fois vingt-quatre heures, je fus toujours sous l'opération de l'esprit, sans boire, ni manger, ni dormir. » (1)

Or, le nombre des prophètes s'accrut si rapidement, que la première année on en comptait huit mille en Languedoc. Pas de ville, bourg, bourgade, maison, qui n'eût son orateur inspiré. Tous convoquaient les multitudes, et cela tous les jours; de sorte que tous les jours huit mille assemblées, grandes ou petites, avaient lieu, depuis la Lozère jusqu'à la mer. Mais le nombre en paraît infini, quand on pense que chaque prophète faisait deux ou trois prédications. La première terminée, il arrivait souvent du peuple qui s'était égaré en route, attardé, ou venant de cantons lointains; il fallait satisfaire toutes ces multitudes altérées et soupirant après les eaux vives, comme le cerf du

(1) Théâtre sacré, Cavalier, de Sauve.

psalmiste. Soit pour se faire entendre de ces auditoires immenses, soit qu'ils eussent été saisis de l'extase en même temps, il arrivait que plusieurs orateurs parlaient à la fois : alors s'il y avait confusion, l'un d'eux disait aux autres avec autorité : « Taisez-vous de la part de Dieu ! » et ils se taisaient (1).

Ces peuples, égarés dans les ténèbres, en se rendant aux assemblées nocturnes, se dirigeaient sur le chant lointain des cantiques. « Le prophète interrompit tout à coup son discours et dit, en changeant de ton, qu'il y avait plusieurs fidèles qui erraient proche de là dans les champs ou les bois, cherchant l'assemblée, et que, pour les faire venir, il fallait que quelques-uns sortissent, et entonnassent un psaume. Une troupe sortit et se mit à chanter, et bientôt après voilà les gens qui rentrent avec un assez bon nombre de ceux que le chant avait attirés. Cela me toucha beaucoup, dit Cavalier, de Sauve (2). » — « Nous volions, continue Durand Fage, nous volions, quand nous entendions le chant de ces divins cantiques ; nous sentions au-dedans de nous une ardeur qui nous animait, un désir qui nous transportait : cela ne se peut exprimer. Quelque grande que fût quelquefois notre lassitude, nous n'y pensions plus, dès que le chant des psaumes frappait nos oreilles : nous devenions légers. C'est une de ces choses qu'il faut avoir éprouvées, pour les connaître. » (3)

Ces multitudes se guidaient aussi sur des météores. « Une fille de Gallargues nommée Marguerite Bolle, ma parente, en la compagnie de qui j'allais

(1) Ibid. Jeanne Castanet, de St-Jean-du-Gard. (2) Ibid. (3) Ibid.

à une assemblée, avec douze ou quinze personnes, tomba en extase, dans le grand chemin, raconte Durand Fage; l'esprit lui dit : Je te dis, mon enfant, que je ferai tomber une lumière qui vous indiquera le lieu que vous cherchez. Elle ajouta que nous pouvions marcher sans crainte. Alors nous vîmes une lumière tombant du ciel, comme une fusée; et comme nous savions la carte du pays, nous jugeâmes avec certitude du lieu de l'assemblée, qui était à un bon quart de lieue de là... A cinq cents pas plus loin, la mélodie des psaumes nous attira. » (1) — « Je me trouvais avec une compagnie d'environ quarante personnes, que je conduisais dans une assemblée, dit Claude Arnassan, de Montels; quand nous arrivâmes au lieu désigné, nous n'y trouvâmes personne, et nous jugeâmes qu'il y avait eu quelque raison pour faire l'assemblée dans un autre lieu. Comme nous étions en peine de ce qu'il fallait faire, l'un d'entre nous dit : Mes frères, prions Dieu, et il nous adressera! Il n'eut pas sitôt mis les genoux en terre, qu'il parut une lumière en l'air, comme une grosse étoile, qui s'avança vers le lieu où était l'assemblée, à une demi-lieue de là (chose qui était arrivée une infinité de fois); aussitôt que ce flambeau céleste eut disparu, nous entendîmes le chant des psaumes, et nous joignîmes nos frères. » (2)

Avant le départ, le chef de famille consultait l'esprit sur les dangers à courir en se rendant au désert : « Allons! mes enfants, disait mon père, allons! demandons à Dieu qu'il lui plaise de nous

(1) Ibid. (2) Ibid.

faire connaître sa volonté ! Aussitôt les jeunes garçons se mettaient en prière, et lui avec eux; l'esprit tombait incontinent.... et les paroles qu'il prononçait étaient des oracles certains. Dès qu'il avait assuré qu'il n'y avait rien à craindre, on ne craignait rien, et on entreprenait tout.» (1) Ce témoignage d'Elie Marion est confirmé par d'autres contemporains, qui, dans les moindres hasards propices, reconnaissaient la protection visible de l'Esprit et son courroux dans leurs infortunes. Ils le consultaient pour tout : c'était leur appui, leur guide, leur conseiller, leur consolateur; ils sacrifiaient leur raison à cette intelligence, qui leur semblait la sagesse éternelle, et son apparition était pour eux une ère de bénédiction et de triomphe. « Voici les temps annoncés par le prophète Joel, s'écriaient-ils dans leur allégresse ! Au dernier jour, dit le Seigneur, je répandrai mon esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards des songes; je ferai des miracles dans le ciel et sur la terre; il y aura du sang, des flammes et des tourbillons de fumée; le soleil deviendra obscur, et la lune sanglante; mais le salut sera dans les résidus d'Israël que l'Eternel a rappelés dans Jérusalem et sur la montagne de Sion ! » (Joël II).

Tel était le déplorable état moral où d'atroces persécutions avaient réduit ce peuple, dont l'infortune était cependant empreinte d'une énergie et d'une grandeur bibliques. On eût dit une migration des tribus juives fuyant devant l'invasion

(1) Théâtre sacré.

chaldéenne, et jetée par les tempêtes sur la plage où une colonie égyptienne a depuis fondé Nismes. (1)

(1) Les chagrins domestiques influaient beaucoup sur l'exaltation des cévenols. En feuilletant les listes des forçats, je trouve que les prophètes Gout et Chabrit et la prophétesse Bolle, mentionnés dans ce chapitre, avaient des parents aux chiourmes de Marseille : Etienne Gout, sur la galère *la Valeur;* Michel Cabrit sur *l'Eclatante;* David Bolle, sur *la Conquérante.*



CHAPITRE II.

Cependant la guerre avait éclaté; les troupes du Languedoc, appelées en Espagne et en Italie, laissèrent les curés, qu'elles protégeaient, à la merci de ces multitudes bouillonnantes. Dès lors s'engagea entre le prêtre du roi et le prophète du peuple, une lutte d'une énergie et d'un intérêt toujours croissants.

Daniel Raoul fut le premier chef de ce nouveau mouvement, dans le diocèse d'Uzès. Non content de l'abjuration et du repentir de la foule, il exigea d'elle encore qu'elle abolît les objets de son adoration. Il se mit à sa tête, et la conduisit, en plein midi (du moins on le lui imputa), dans l'église de Vallerargue; rompit le tabernacle, et foula aux pieds le saint-sacrement et les calices (mars 1701). C'est alors qu'Etienne Gout parut aussi dans le Gévaudan. Il avait à peine vingt ans; et sa fougue le fait comparer, par un chroniqueur, *à un jeune coursier que nul ne peut dompter, lorsqu'il bondit dans les prairies.* Il entraîna toute la jeunesse des hameaux situés vers les sources du Gardon d'Anduze. Les multitudes qui le suivaient, redoublaient son enivre-

ment et son audace. Il prêchait à jours réglés, bravant les périls, les poursuites des gardes, les menaces des prêtres. Comme il prêchait sur les ruines du temple de Bassurels, il envoya quatre de ses disciples chercher le curé Bugarel. Etienne l'invita d'abord à se convertir ; le prêtre au contraire essaya de ramener à lui ses paroissiens; mais le prophète l'interrompit impérieusement, et ordonna qu'on chantât un cantique. Pendant que ces peuples demandaient à Dieu son salut, le curé, menaçant, se retira, en secouant sur eux la poussière de ses sandales.

Les prêtres poussèrent de nouveau le cri d'alarmes; mais le sentiment commun du danger fit bientôt place à mille pensées diverses sur la nature de l'extase, qui les remplissait tous d'un vague étonnement. Les plus fermes n'y virent qu'une jonglerie séditieuse ; un grand nombre y soupçonnèrent des sortiléges; quelques-uns crurent que cet esprit mystérieux était le démon. « J'allai voir, dit un contemporain, avec un certain prêtre du Vigan, une petite fille de six à sept ans qui fut saisie de l'esprit en notre présence. Le prêtre fut fort étonné, car, quelque semblant qu'il fit, je suis très-persuadé que dans son cœur il voyait là-dedans quelque chose qui n'était pas naturel. Après que la petite fille fut revenue à elle-même, il la questionna beaucoup, usant tantôt de menaces, tantôt de promesses, essayant de lui faire dire ce qu'elle ne savait pas. A tout hasard, il la pressait pour lui faire confesser comment on lui avait appris à faire ou à dire des choses si étranges ; mais il eut beau faire et beau dire lui-même, elle soutint toujours que ce n'était

pas elle qui s'agitait ainsi, et qu'elle n'avait non plus aucun dessein ni volonté de parler : que c'était quelque chose qui était plus fort qu'elle, encore qu'elle ne le dit point, qui faisait tout cela en elle. Le pauvre prêtre se trouva fort embarrassé. Il se rangea du côté de ces fous de pharisiens qui, dans le trouble et la confusion de leur esprit incrédule et méchant, disaient que Jésus-Christ jetait hors les démons par l'autorité de Belzébuth. Il dit que c'était une ruse de Satan pour rallumer en France l'hérésie de Calvin. » (1)

Mais Bâville, qui n'y voyait qu'un esprit séditieux, redoubla de rigueur. Il rendit les pères et mères responsables et de leurs extases et de celles de leurs enfants, et menaça les inspirés de peine de mort. La crainte des supplices bannit la joie des visites de l'esprit, devenu un hôte dangereux; et ceux qui naguère l'imploraient comme un consolateur, le supplièrent alors de s'éloigner et d'épargner leurs familles. Des pères maltraitèrent leurs enfants, dans l'espoir que Dieu retirerait sa vertu plutôt que d'en rendre victimes de petits innocents. Il en résulta des scènes singulières et touchantes. Un nommé Dumas, de Monoblet (basses Cévennes), avait une petite fille âgée de onze ans, et sujette à l'extase. Ce père barbare la mit lui-même en prison. L'enfant échappa, et, n'osant retourner dans sa maison, se réfugia à Saint-Laurent-d'Aigouse, village protestant, à l'embouchure du Vidourle. Les habitants accueillirent l'orpheline, qui paya leur hospitalité en prêchant et en leurparlant du bon Dieu. « On la

(1) Théâtre sacré, David Flotterd, du Vigan.

cachait de famille en famille, et tous la chérissaient, raconte Durand Fage. » — « Tu recevras un don de Dieu ! » lui dit la jeune prophétesse, dans une assemblée nocturne. — « Que le nom de Dieu soit béni ! » lui répondit-il; et quelques jours après il reçut l'esprit (1).

« Il est arrivé diverses fois à ces cruels parents de maltraiter avec excès leurs propres enfants, et de les livrer aux intendants, en leur disant : « Les voilà ! je m'en décharge; faites leur passer vous-même l'envie de prophétiser. » (2) — « Un bon paysan de Saint-Paul-la-Coste, nommé Halmède, avait un fils de douze à treize ans qui recevait des inspirations. Halmède, appréhendant les persécutions, alla au curé : M. le curé, lui dit-il, mon fils prophétise : je vous en avertis, et ne prétendez pas me ruiner pour cela ! — J'ai pensé à ces choses-là, lui répondit le curé; croyez-moi, faites jeûner votre fils, vous verrez si c'est un bon remède. — Le père obéit; mais l'enfant continuait de prophétiser comme à l'ordinaire. Halmède en donna avis au curé. Eh bien ! dit celui-ci, faites autre chose. Au moment que votre petit garçon tombera dans les agitations qui en sont le prélude, donnez-lui de bons coups de bâton; si c'est un fourbe, vous le saurez bientôt. — Le père obéit encore; mais si les mauvais traitements interrompaient quelques fois l'opération, par une raison secrète du bon plaisir de Dieu, l'enfant était pourtant visité de l'esprit plus fréquemment qu'à l'ordinaire. Il aurait fallu le battre jusqu'à la mort. Le curé se trouva dans un

(1) Théâtre sacré, Fage. — (2) Ibid, Cavalier, de Sauve.

grand embarras.... et il pensa en lui-même que l'enfant était ensorcelé. Dans cette imagination de son cerveau creux, il eut recours aux charmes. Il conseilla au père de se munir d'une peau de serpent, et de la mettre sur l'enfant, dans le temps qu'il prophétiserait. Halmède voulut obéir, pour la troisième fois (les peaux de serpent se trouvent communément dans le pays, et les bonnes gens s'en servent pour diverses choses). Comme son fils parlait, dans l'opération de l'esprit, il approcha de lui avec sa peau de serpent, belle et bien choisie, pour la lui mettre sur la tête; mais à l'instant même l'enfant se sentant agité avec une violence extrême, haussa la voix en criant, et se mit à censurer violemment son père; il révéla tout haut, en présence de diverses personnes, ce qui avait été dit et fait avec le curé, ajoutant menaces sur menaces, d'une façon terrible, contre les pécheurs endurcis. Le père, frappé comme d'un coup de foudre, versa des larmes de repentance; et Dieu voulut que peu de jours après il reçut lui-même le don de révélation et de prédication. Ce Saul converti a été un puissant instrument pour l'œuvre du Seigneur. » (1)

Durand Fage raconte un semblable évènement. « Un homme de Vézenobre (près d'Alais), voulant prévenir le malheur de voir sa maison rasée, à cause de son petit garçon; qui prophétisait, courut chez le curé, au premier moment que l'enfant tomba en extase, afin qu'il fût témoin de la chose, et qu'il fît son rapport, si bon lui semblait. Mais quand le

(1) Théâtre sacré, Abraham Mazel, de St-Jean-du Gard. Le catalogue des forçats a un Paul Halmède.

père et le curé revinrent, nonobstant toutes les diligences, l'enfant avait cessé de parler sous l'inspiration, et le père fut saisi de l'esprit en présence de cet ennemi à qui il avait voulu livrer son fils; de sorte que ce malheureux père devint sur-le-champ la proie du persécuteur, qui ne s'imagina pas sans doute que cet accès fût le premier. »

Il n'est pas dit que l'esprit ait jamais saisi aucun prêtre; mais il descendait quelques fois sur les enfants catholiques. Les curés se proposèrent d'en tirer un grand parti; car ils disaient déjà que c'était en eux l'esprit divin; mais leurs projets s'évanouirent: quand les inspirés catholiques prononcèrent leurs oracles, ce fut contre la messe et l'église romaine; qu'ils appelaient aussi Babylone. De ce nombre furent les enfants de Daudé, juge-mage du Vigan et subdélégué de Bâville. On dit que ce juge de la terre se sentit alors pâle et tremblant sous la main du souverain juge des cieux, qui, pour son châtiment, chargeait ses propres fils de le mettre, lui coupable, au rang de ces pères innocents qu'il envoyait à la mort. Bâville, ne pouvant chasser l'esprit, résolut d'ôter du peuple, autant que possible, l'aspect contagieux des inspirés; il fit enfermer les petits garçons dans les forteresses et les petites filles dans les couvents. Ils y entrèrent pleins de joie et chantant des cantiques. Trois cents furent réunis dans les prisons d'Uzès. Bâville, qui ne croyait pas à l'origine céleste de cet esprit, doutait cependant s'il n'était pas le résulat de quelque *enchantement* magique ou de quelque infirmité naturelle. Pour éclaircir ce mystère, la faculté de médecine de Montpellier se transporta, par ses

ordres à Uzès. Dès que les docteurs entrèrent dans les prisons, voilà que tous ces petits prophètes se mirent à les prêcher et à entreprendre le salut spirituel de ces savants qui venaient, à leur insu, pour opérer leur guérison physique. Cependant les médecins ne les trouvèrent pas malades; des enfants si jeunes n'étaient pas des fourbes; ils n'étaient pas fous; et l'eussent-ils été, comment en faire l'aveu? Quelle immense réprobation n'eût pas pesé sur la tête d'un monarque, d'un sacerdoce, d'une magistrature dont le despotisme aurait éteint dans un peuple entier ce rayon intellectuel que Dieu donne, comme une lampe, à tout *homme venant au monde!* Ces professeurs ne pouvaient pas non plus affirmer, sans compromettre leur science et leur fortune, que ces enfants prophétisassent par l'esprit de Dieu, ou par l'esprit du Démon, ni que l'esprit humain pût de sa nature s'élever dans l'extase jusqu'à la vision des choses futures et célestes; ils répondirent à l'intendant que les cévenols étaient des *fanatiques.* Ce mot, qui n'expliquait rien, devint, dans la bouche de leurs ennemis, un des noms injurieux qu'ils donnèrent aux prophètes et ensuite aux camisards (1).

Bâville relâcha ces enfants, mais retenant les plus âgés et les plus robustes, il les condamna au service des armes et des galères. Deux cents partirent, enchaînés, de la seule bourgade du Pompidou. Tous

(1) Théâtre sacré, Flottard. — Evidemment la faculté de Montpellier entendait que les cévenols étaient cataleptiques; mais, en indiquant la maladie, elle n'en expliquait point les phénomènes, restés jusqu'à ce jour inexplicables.

étaient disciples d'Etienne. Bientôt après, ce prophète tomba lui-même entre les mains des milices de Florac, et fut conduit dans la citadelle de Montpellier (décembre 1701). Daniel avait déjà souffert le martyre. Il avait été pris, avec trois de ses disciples, dans les bois de Tornac, près d'Anduze. Conduits à Nismes, ils furent condamnés : Daniel, à la roue; Floutier, au gibet; Rey, aux galères; Bourelli, au service des armes. Floutier, à peine âgé de vingt ans, éprouva quelque émotion à l'aspect de l'échafaud; mais Daniel le fortifia de ses discours et de son exemple. Le prophète marchait au supplice en confessant Jésus-Christ; il s'agenouilla devant le peuple et fit sa prière à haute voix; ainsi qu'il l'avait obtenu de ses juges, elle ne fut point couverte par les roulements des tambours; puis, il s'étendit lui-même sur la roue, et attendit avec sérénité l'œuvre du bourreau. Ce laboureur, qui se comparait aux rochers éloquents du désert, en avait la dureté dans ses os. Il fallut 103 coups de barre pour les briser. Il ne pouvait pas mourir : il resta plusieurs heures ses membres repliés sous lui, la tête en bas et la bouche entr'ouverte, épanchant à flots le sang et la prière (9 septembre 1701).

Les milices couraient jour et nuit après les assemblées. La plus tragique fut celle du Creux-de-Vaie, près des Oulières, en Vivarais (14 septembre 1701). Ce fut un massacre. Une barque et deux charrettes transférèrent à Montpellier un grand nombre de captifs blessés. Bâville condamna au gibet Gaspard, le prophète, et entre autres un nommé Marlié. Trois de ses fils furent envoyés

aux galères ; le quatrième mourut en prison, de ses blessures ; leur maison fut rasée. « Ainsi, dans un même jour, sa femme se trouva sans mari, sans enfants, sans maison et sans biens, » dit Court. — La nuit du 6 au 7 novembre, quinze personnes furent tuées à Tornac ; dix-huit près d'Uzès. Dans les premiers mois de 1702, quatre hommes et quatre femmes furent pendus au Pont-de-Montvert. On imposa le bourg ; on y logea deux compagnies de milices, et on le menaça de le raser à l'avenir. Florac en fut quitte pour 800 livres. Dans le même temps, le fameux baron Saint-Côme fit sabrer plusieurs assemblées nocturnes à Saint-Côme, aux bois de Candiac, aux bruyères de Vauvert. Le prophète Petit-Marc fut pendu devant l'église de Vauvert, et Montbonnoux, de Bernis, aux branches d'un cerisier, à défaut de gibet.

Bâville fit mourir une femme qui pleurait du sang. On en vit plusieurs ainsi, allant de bourgade en bourgade, et criant : « Dieu m'a donné des larmes de sang pour pleurer la désolation de Jérusalem ! » Le Languedoc était véritablement une terre de désolation ; la persécution redoublait ; il se fit comme une émigration nouvelle ; et c'est alors que s'expatrièrent la plupart des personnes dont nous avons rapporté les, témoignages recueillis dans l'exil. Eh ! qu'avaient-elles à regretter dans leur pays malheureux ? qu'y voyaient-elles tous les jours ? c'étaient des capucins à la tête des milices, poussant, à coups de plat de sabre, dans les cachots, des femmes, des enfants, saisis au désert ! c'étaient quatre tambours battant devant des soldats conduisant un prophète au gibet ! c'étaient quelques cadavres traînés

sur la claie et jetés aux chiens! c'étaient des lambeaux humains que le vent agitaient aux branches des chênes, des cerisiers, des amandiers! Tous les arbres alors portaient, comme un fruit naturel, des grappes de cadavres!

Mais plus l'oppression croissait, plus ce peuple énergique se raidissait; il s'exaspérait et menaçait même ses tyrans. Il était dans l'attente d'un grand évènement mystérieux. « Etant à Hortez, proche Sérignan, chez un paysan nommé Coutarel, une fille des hautes Cévennes, qui était alors chez cet homme-là, tomba en extase. Cette fille déclara qu'il arriverait bien des malheurs dans le pays; mais qu'il s'y ferait comme un monde nouveau. » (1) — « Nous pensions que Dieu conduirait ces merveilles à de grandes fins. » (2) — « Un prophète annonçait que Dieu, pour la consolation des fidèles, ferait tomber du ciel, dans le vallon de Saint-Privat, un grand temple de marbre blanc orné de filets d'or et de l'écriture des tables de la loi. » — Un autre: « que bientôt il montrerait au peuple une échelle qui toucherait de la terre aux portes du Paradis. » (3) Le sermon de Brousson, sur la Colombe, qui était populaire au désert, n'était plus une complainte mélancolique, mais bien un cantique d'espérance. Ils s'écriaient: « Ma colombe! qui te caches dans les fentes des rochers, montre-moi ta face, et que j'entende ta voix; car ta voix est douce et ta face est belle! Lève-toi, mon amie, et viens; car l'hiver est passé, l'orage a cessé, les fleurs naissent, et voici le temps des chansons! N'entends-tu pas le

(1) Théâtre sacré, Dubois. (2) Ibid. Isabeau Charras. (3) Louvreleuil.

chant de la tourterelle? Le figuier a poussé ses bourgeons, et la vigne en fleur exhale un parfum délicieux! Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens vers moi! » Toutes ces figures annonçaient le rétablissement prochain de l'église, préparé par tant de merveilles.

C'était au printemps de 1702. Au mois de février déjà, Durand Fage était en armes dans une assemblée nocturne, à Gallargues, près de Nismes. « Mon frère, lui dit la prophétesse Bolle, l'épée que tu portes, servira à détruire les ennemis de la vérité! » L'esprit donnait les mêmes avertissements aux prophètes des montagnes. Abraham Mazel, Salomon Couderc et Pierre Séguier, reçurent simultanément, par une révélation directe confirmée de visions symboliques, l'ordre positif de chasser les prêtres et de faire la guerre au roi. En adorant ce commandement souverain, ces pâtres ne pouvaient concevoir comment eux, pauvres gens et rustiques, réussiraient à expulser des prêtres si puissants et à vaincre un si grand monarque. Les assistants furent même scandalisés d'un projet qui leur parut inexécutable; et les plus croyants n'espéraient qu'en levant les yeux vers celui qui donna la force au berger Bethléémite d'abattre les lions avec la houlette, et les géants avec la fronde.

Pendant qu'ils flottaient ainsi, Etienne, que l'on croyait mort, et que Bâville avait oublié dans les cachots, reparut tout à coup. « L'ange du Seigneur m'a délivré, leur dit le prophète! Il m'a fait sortir, comme saint Pierre, à travers les gardes et les portes de fer! » Etienne communiqua son espoir et sa fougue à ses amis; ordonna des quêtes pour des achats

d'armes, et fit des amas de poudre et de balles. Il annonça que Dieu susciterait bientôt en France quarante mille prophètes, à la tête desquels viendrait se mettre un puissant monarque. Ce libérateur attendu était sans doute Guillaume d'Orange. L'apparition simultanée de l'esprit prophétique donnait à ses armements un caractère providentiel, et à ce prince une miraculeuse auréole. Des bruits de guerre résonnaient sourdement dans tous ces déserts. « Sonnez du cor, en Sion, s'écriaient les prophètes, car un peuple paraîtra et se répandra sur les montagnes avec la rapidité de l'aurore ! Ses pas auront la vitesse du cheval et le retentissement des chariots ! Ses ennemis pâliront en le voyant ! Invulnérable, il se précipitera au travers des lances; il escaladera les murailles et s'emparera des cités! Ah! qui pourra résister aux légions de l'Eternel! Sonnez du cor, en Sion ! Sanctifiez le jeûne; publiez l'assemblée solennelle ! Que les sacrificateurs pleurent entre le porche et l'autel! Car l'Eternel est ému des maux de son peuple! Il a dit : Consolez-vous ! Je vous délivrerai de l'armée du septentrion ! Je la balaierai dans le désert; et toute la terre sentira l'infection de ses cadavres ! Sonnez du cor, en Sion ! » (1)

(1) Joël II.



CHAPITRE III.

—

Cependant les prêtres s'écriaient : « Nos paroissiens nous quittent ; ils ne veulent plus garder l'abstinence des viandes, ni les fêtes chômées par l'église ; le prône et le catéchisme leur sont en dégoût, et nos mystères en horreur ; les prêtres les plus éclairés et les plus vertueux ne sont rien pour eux auprès de leurs prophètes; notre foi se ruine de jour en jour; et, si l'on n'y porte remède, elle va périr dans les Cévennes ! » (1) A ces cris de détresse, l'archiprêtre des Cévennes accourt de Mende : il livre les chefs du peuple à Bâville ; et, pour retremper les masses, il recommence une vingtième mission avec ses capucins (mars 1702).

Cet archiprêtre était un cadet de la maison de Langlade, du Chayla (prononcez Chéïla), originaire du hauf Gévaudan. Il ne faut point la confondre avec la branche napolitaine Baschi, du Caila-d'Aubais, greffée au vieux tronc languedocien Bermond-de-Sommières, transplanté par saint Louis de cette ville au fief du Caila, voisin d'Aiguemortes,

(1) Louvreleuil.

dont était le maréchal de Toiras. Ces deux familles protestantes et alliées étaient étrangères à la maison catholique de Chayla de Mende. François de Langlade, prieur de Laval, inspecteur des missions de Gévaudan, archiprêtre des Cévennes, (1) était né vers le milieu du dernier siècle. Il entra dès l'enfance dans l'église, et l'activité de son zèle aventureux le portant aux missions périlleuses et lointaines, il fut envoyé par le séminaire de Paris dans le royaume de Siam. Il revint d'Asie avec ces ambassadeurs que les missionnaires conduisirent à Versailles comme pour porter les hommages des rois de l'Inde au grand monarque de l'occident. Louis XIV venait de révoquer l'édit de Nantes; et l'infatigable abbé passa de la conversion des peuples de Boudha à la conversion des peuples de Calvin : c'était comme une retraite apostolique qu'après ses pérégrinations lointaines, il se créait pour ses vieux jours dans sa province natale. Ce prêtre, de haute taille, de grande mine et guerrière, unissait à une piété violente et sombre, la cupidité, la sensualité, la férocité d'un proconsul espagnol.

Après Mende, où il passait l'hiver, sa principale résidence était Saint-Germain-de-Calberte: c'est là qu'était sa bibliothèque et sa petite cour cléricale, composée d'ordinaire de huit jeunes prêtres vivant avec lui, mais toujours grossie des curés cévenols

(1) Le diocèse de Mende renfermait quatre archiprêtrés: Javols, vers la Trouère; Saugues, vers l'Allier; Barjac, vers le Lot; les hautes Cévennes, vers le Tarn: celui-ci avait 42 paroisses et 13540 personnes payant capitation. Or, comme il y avait encore une fois autant de protestants, sans compter les catholiques, il en résulte évidemment que la révocation avait réduit à l'indigence la moitié de sa population.

et des missionnaires qui venaient visiter leur chef dans sa métropole. Lui-même les accompagnait dans leurs diverses stations, prêchait, inspectait, interrogeait, inquisitoriait, traitait ces malheureux peuples comme un vil bétail. Mais cette fois, il les trouva impatients et irrités; ils répondirent à ses avis par des huées et à ses menaces par des menaces de mort. Le jour de Pâque toutes les églises furent vides : ils étaient allés en masse recevoir l'Eucharistie au désert. Un dimanche, le prieur de la Melouze, en se rendant à l'église, vit un chien mort pendu à la place du Christ sur la croix du cimetière; l'archiprêtre accourt, informe sur le sacrilége, et, n'en pouvant découvrir l'auteur, soumet à une expiation publique les habitants de la Melouze. De Moissac et de Saint-Roman, dont Etienne lui disputait les troupeaux, il vint à Vébron, qu'agitait le prophète Castanet, et de là enfin au Pont-de-Montvert (juillet). L'hiver précédent, ce bourg avait vu le supplice de plusieurs personnes, et entre autres celui d'une jeune fille nommée Françoise Brez, qui prêchait d'ordinaire au Champ-Domergue. Quelques faux frères venaient de communier à l'église: « Malheureux ! s'écria-t-elle, vous avez fléchi le genou devant Baal, vous avez avalé le basilic ! Repentez-vous, repentez-vous ! » Elle fut traînée devant Bâville, et renvoyée au gibet de sa bourgade (25 janvier 1702). L'archiprêtre continua ce régime inhumain. Un prophète avait passé la nuit chez une veuve de l'Hermet, vers le Mimente; il y court avec des soldats, et ne trouve dans la maison que les petits enfants de la veuve; d'abord il les interroge avec caresse, puis avec menace; mais ces

orphelins ne trahirent pas le prophète. Dans sa fureur, il saisit le plus grand, lui donna les verges et le mutila : le pauvre enfant en mourut.

L'archiprêtre convertit ses celliers en cachots; il y parquait les malheureux arrêtés par ses sbires; chaque jour il y descendait pour leur donner la question; il inventait des tortures : aux uns, il leur faisait fermer les mains sur des charbons ardents; à d'autres, il revêtait leurs doigts de laine imbibée d'huile et l'allumait comme une lampe. Pour avoir travaillé un jour de fête, une jeune fille fut enfermée dans un étui circulaire et tournant sur deux pivots, où, rapidement agitée, elle subit un supplice semblable à celui qu'éprouverait un chien balloté dans un tournebroche. Les prisonniers étaient d'ordinaire tenus dans des ceps qui, saisissant leurs pieds et leurs mains, les courbaient dans la pénible attitude des animaux, et ne leur permettaient même pas de lever les yeux vers le ciel. L'archiprêtre relâchait pourtant quelquefois les hommes, mais à prix d'or : et quelquefois aussi les femmes, mais au prix de leur vertu. (1) Voilà vingt ans que ce despotisme atroce pesait sur ce peuple; il était las, et sa colère éclatait par des bravades et des huées. Une femme de Mazelrosade eut le courage de descendre dans les prisons et de délivrer le plus jeune de ses enfants; ses deux fils arrachèrent leur sœur aux soldats qui la conduisaient aux couvents de Mende. Plusieurs fois ces montagnards, exaspérés, menacèrent de mort leur tyran. « J'ai bien peur que vous

(1) Louvreleuil, fanat. renouv., tom. 1, page 29. Brueys, et la *Clef du cabinet des princes*.

ne soyez victime de votre zèle, » lui dit un jour son cousin, le comte de Morangiez. En effet, la mesure était comble du froment de la colère; un grain de plus, et elle devait déborder sur lui : il y mit ce grain fatal.

Vers la mi-juillet (1702), plusieurs cévenols que les fureurs de l'archiprêtre chassaient de leur pays, se réunirent, sous la conduite d'un muletier de Cannes, nommé Massip, pour se réfugier à Genève. Cette mélancolique caravane, composée d'hommes et de femmes (du nombre desquelles étaient deux jeunes demoiselles Sexti, de Moissac) se dirigeait, à cheval, vers l'est de la Lozère et le Vivarais, dont les routes, moins fréquentées, étaient plus sûres que celles de la rive gauche du Rhône; mais, après quelques heures de marche, elle tomba dans l'embuscade des milices. Le capitaine d'Escalier la conduisit à l'archiprêtre; les femmes furent envoyées à Mende et les hommes retenus au Pont-de-Montvert; le subdélégué Leblanc, de Florac, vint instruire leur procès. Leurs parents accoururent se jeter aux pieds de l'archiprêtre : il fut inexorable; il répondit durement que les détenus subiraient leur peine: c'était les galères pour les fugitifs, et pour leur guide le gibet. Le dimanche suivant (23 juillet), une assemblée eut lieu sur la montagne du Bougès; le prophète Pierre Séguier, de Magestavols, prêcha, et déplora dans son discours l'infortune des prisonniers du Pont-de-Montvert. « Mais, s'écria-t-il en terminant, le Seigneur m'a ordonné de prendre les armes, de délivrer nos frères captifs et d'exterminer cet archiprêtre de Moloc! » Salomon Couderc, après lui, dit avoir aussi reçu

de l'Esprit l'ordre positif de faire la guerre aux prêtres. Abraham Mazel ajouta : « Mes frères, j'eus naguère une vision : je vis de grands bœufs noirs fort gras qui broutaient les plantes d'un jardin ; et une voix me dit : Abraham chasse ces bœufs ! Comme je n'obéissais pas, la voix me dit encore : Abraham, chasse ces bœufs ! Alors je les chassai. Or, selon que l'Esprit me l'a révélé depuis, ce jardin c'est l'église de Dieu ; les bœufs noirs qui la dévastent, ce sont les prêtres ; et la voix qui me parlait, c'est l'Eternel, qui m'a ordonné de les expulser des Cévennes ! » (1) Cet apologue biblique entraîna la multitude, qui, toute frémissante, pressa les trois prophètes d'accomplir aussitôt leur généreux dessein ; car, à son retour de la foire de Barre, l'archiprêtre avait assuré qu'il ferait exécuter Massip en arrivant au Pont-de-Montvert. Le soir même, Séguier, Abraham et Salomon allèrent dans les bourgades voisines recruter des conjurés ; ils leur donnèrent rendez-vous pour le lendemain, à pareille heure, dans les bois d'Altefage, aux trois Faus (*fagi et alta fagus*). La cime septentrionale du Bougès recevait ce nom de trois hêtres gigantesques qui dominaient toute la forêt et couronnaient la montagne de leurs ombrages séculaires. A la nuit tombante, cinquante conjurés s'y rendirent ; savoir : Séguier, leur chef ; Abraham ; Salomon, et son frère Jacques ; un autre Couderc, de la Roche ; Chaptal, de Racoules ; Nouvel, de Vialas ; Bonnet, de Peyremale ; Isaac Soulages ; David Mazauric ; un petit bas cévenol, presque enfant encore, appelé

(1) Théâtre sacré, Abraham Mazel.

Jean Cavalier, et Perier, le fiancé d'une de ces demoiselles fugitives, qu'il devait épouser dans l'exil, etc. Une vingtaine seulement étaient armés de fusils de chasse et de pistolets; les autres n'avaient que des faux et des haches. Séguier les harangue, les bénit, au nom du Dieu des armées, et descend la montagne, à la tête de ses compagnons, en psalmodiant à travers la forêt et les landes désertes qui les séparent du Pont-de-Montvert. (1)

— Nous as-tu rejetés, Seigneur, sans espérance,
De ton sein paternel?
N'apaiseras-tu pas, après tant de souffrance,
Ton courroux éternel?
— Sion, qui dût avoir l'éclat et la durée
Du céleste flambeau,
Regarde, hélas! Seigneur, ta Sion adorée
N'est qu'un vaste tombeau!
— Babel la foule aux pieds! Ses bannières sanglantes
Flottent sur nos remparts!
Ses guerriers ont rugi dans nos fêtes tremblantes
Comme des léopards!
— Et le fer, et la flamme, et la luxure immonde
S'est ruée au saint lieu!
« Saccageons, disaient-ils, profanons; que le monde
N'ait plus un temple à Dieu! »
— Fouleront-ils long-temps ta gloire dans la poudre
Avec ton peuple saint?
Laisseras-tu long-temps ton bras où dort ta foudre
Replié sur ton sein?

(1) Les psaumes de Marot que chantaient les cévenols sont aujourd'hui si gothiques, que j'ai cru devoir essayer une traduction moderne de quelques-unes de ces fameuses hymnes du désert.

— Des fers de Pharaon, Seigneur, ta main puissante
Délivra nos aïeux !
Et la mer à ta voix recula mugissante
Devant leurs pieds joyeux !
— Comme de leur tombeau tu retires de l'ombre
L'aurore et le soleil !
Et du ciel orageux tu chasses l'hiver sombre
Devant l'été vermeil !
— Sauve-nous donc, Seigneur ! Seigneur, Sion succombe
Et périt sans retour !
Oh! n'abandonne pas l'âme de ta colombe
Aux serres du vautour !
— Eternel, lève-toi ! Prends ton tonnerre et lance
Un éclair consumant !
Anéantis Babel ! Seigneur, son insolence
Monte éternellement ! (1)

Il y a deux lieues des trois Hêtres au Pont-de-Montvert. Ce bourg est situé au pied même du Bougès et de la Lozère, et au confluent du Rioumal et du X, dans le Tarn. Son étroite et profonde vallée s'élargit, pour le contenir, en un petit bassin stérile, où ses maisons, chétives, pressées, coupées de ruelles montueuses, s'entassent à la gêne entre ces trois torrents. Le bourg, proprement dit, est bâti à la pointe du Tarn et du Rioumal, au-delà desquels il étend, comme deux ailes, deux petits faubourgs, l'un au nord, sur la Lozère, l'autre au sud, sur le Bougès. Ces trois hameaux sont reliés par les deux arcades d'un pont qui leur donne son nom de concert avec la montagne, aujourd'hui sans verdure.

L'archiprêtre habitait la maison d'André, riche

(1) Fragments du psaume LXXIV.

bourgeois tué lors de la grande dragonnade (sept. 1685). Le duc de Noailles avait envoyé de Florac le cruel chevalier de Gène convertir, avec son détachement, le Pont-de-Montvert. Ses soldats poursuivirent André fugitif dans les montagnes; l'un d'eux le découvrit et voulut l'enchaîner; André se débattit vigoureusement; mais un autre dragon accourut au bruit de la lutte et la termina en perçant de son sabre le malheureux André. Il expira le lendemain au Pont-de-Montvert; son corps fut traîné sur la claie, ses biens confisqués et sa maison, d'où l'on avait chassé sa veuve et ses enfants dans l'indigence, fut, six mois après, cédée au chef des missions. Cette maison, alors la plus belle du bourg, est située à l'extrémité septentrionale du pont, où le Rioumal tombe dans le Tarn; elle est isolée, et, hormis ses deux portes au levant et au couchant, elle n'a point d'ouverture sur la rue; ce qui lui donne l'aspect sombre d'un couvent; au midi, sa façade regarde sur une étroite terrasse abaissée de quelques marches au-dessous du rez-de-chaussée, mais élevée de plusieurs pieds au-dessus du Tarn, qui murmure incessamment dans son large lit obstrué d'énormes cailloux roulés et polis par les grandes eaux. Un puits, destiné à l'arrosement de quelques fleurs, est creusé au milieu de ce parterre, clos d'une haie vive au couchant. (1)

Le 24 juillet, à 10 heures du soir, l'archiprêtre

(1) Cette maison existe encore telle à l'extérieur qu'elle était il y a un siècle et demi; seulement elle est moins haute, car le comble s'écroula dans l'incendie la nuit du meurtre de l'archiprêtre; c'est une auberge aujourd'hui, et j'y ai couché.

était chez lui avec douze ou quinze ecclésiastiques, valets ou soldats, composant sa petite cour cléricale, son service et sa garde ; tout à coup il entendit une lointaine psalmodie qui s'approchait toujours et semblait descendre de Bougès : c'était Séguier et ses compagnons, qui, formant un petit bataillon précédé de huit hommes d'avant-garde, entrèrent bientôt, en chantant, dans le faubourg du sud. Menaçant de leurs fusils les habitants que ce tumulte inattendu attirait aux fenêtres, les conjurés le traversèrent rapidement, se dirigeant vers le pont et la maison de l'archiprêtre. Celui-ci, écoutant cette mélodie qui résonnait vers le bourg, crut que c'était une assemblée nocturne : « Allez voir » dit-il à ses soldats, qui descendirent aussitôt pour la surprendre ; mais ils ne purent sortir de la maison, déjà investie par les montagnards, qui criaient : « Les prisonniers ! les prisonniers ! » -- « Retirez-vous ! leur répondit, d'une fenêtre, du Chayla ; retirez-vous, canailles d'huguenots ! » Et, sur leur refus, les milices firent feu et tuèrent un des conjurés. Furieux, ils saisissent un tronc d'arbre couché le long du mur, et, le balançant horizontalement comme un bélier, ils brisent la porte, et en élargissent la brèche à coups de hache. Ils se précipitent dans le vestibule, forcent le guichet du cachot et délivrent les prisonniers. A l'aspect de ces malheureux, qui ne peuvent se tenir sur leurs pieds endoloris, enflés, à demi-rompus, leur fureur redouble ; ils se ruent vers l'escalier et demandent l'archiprêtre. Roux, prêtre - instituteur du lieu, qu'ils prennent pour lui, tombe sur les degrés blessé mortellement d'un coup de hallebarde dans les

reins. A ses gémissements, à leur terrible appel, du Chayla voit que sa dernière heure et venue; il donne l'absolution à ses gens, qui, du haut de l'escalier, refoulent les assaillans; Chaptal, l'un de ces derniers, a la face effleurée par une balle. « Enfants de Dieu, s'écrie le prophète, armes bas ! Ceci nous arrêterait trop ! Brûlons dans sa maison le prêtre et les satellites de Baal ! » A ces mots, ils entassent les chaises, les paillasses des soldats, les bancs de la chapelle voisine, et y mettent le feu. Il prend rapidement dans ces boiseries vermoulues. L'archiprêtre et ses gens se réfugient dans un cabinet voûté, sous les combles; ils nouent à la fenêtre leurs draps de lit tordus en câble, et l'archiprêtre tente le premier de se laisser glisser dans le jardin; mais il tombe et se rompt une cuisse, et ne peut que se cacher dans le feuillage de la haie de clôture; les autres descendent après lui, et quelques-uns s'élancent dans le Tarn, qu'ils traversent sous le feu des insurgés. Cependant l'incendie avait dévoré la charpente, le toit s'était écroulé, et la flamme dépassant les combles montra aux conjurés le malheureux archiprêtre blotti dans son buisson. « Le voilà ! le voilà ! garrottons ce damné persécuteur ! » Du Chayla leur demanda la vie. « Si je suis damné, leur dit-il tristement, voulez-vous vous damner aussi ? » Séguier arrive : « Ah ! te voilà, persécuteur des enfants de Dieu ! Non, non ! point de grâce; l'esprit veut qu'il meure ! » Et il lui porta le premier coup. Tous les autres le frappèrent après lui : « Voilà, disaient-ils, pour mon père, expiré sous la roue ! voilà pour mon frère, envoyé aux galères ! pour ma mère, morte de chagrin ! pour ma sœur, pour mes

parents, pour mes amis, en exil, en prison, à la misère ! » Il reçut cinquante-deux blessures, dont vingt-quatre étaient mortelles. Son intendant, son cuisinier et quelques soldats furent massacrés aussi. Les prisonniers intercédèrent en faveur d'un domestique et d'un soldat qui les avaient traités avec douceur, et on leur fit grâce. Toute la nuit, le prophète et ses compagnons, agenouillés autour de ces cadavres, chantèrent des psaumes dont la farouche harmonie se mêlait au bruissement des flammes et au murmure des torrents. A l'aurore, ils se retirèrent, et, psalmodiant toujours, remontèrent le Tarn vers Frugères. (1)

(1) Le meurtre de l'archiprêtre fut à la fois un acte de vindicte publique et de vengeance personnelle ; notre catalogue des forçats, quoique incomplet, nous offre effectivement les noms des parents de plusieurs conjurés : Pierre Mazel, depuis 15 ans, sur la galère la *Favorite* ; Jean Soulages, sur la *Galante* ; Antoine Périer, sur l'*Ambitieuse* ; Pierre Bonnet, sur la *Conquérante*, à Marseille ; et Zacharie Massip, sur la *Marquiseq*, à Dunkerque.

—



CHAPITRE IV.

—

Toute la nuit le Pont-de-Montvert fut dans la consternation. Personne n'osa mettre le pied dehors de peur d'être impliqué dans le meurtre de l'archiprêtre. Mais le subdélégué Leblanc et le greffier Gardez, occupés aux procédures, se réfugièrent, du faubourg du sud, un peu au-dessous, parmi les rochers qui bordent le Tarn ; les capucins Ignace de Beaujeu et Alexandre de Miribel, logés au faubourg du nord, s'enfuirent dans les blés encore debout, car la moisson est tardive sur ces montagnes ; le matin seulement, et après le départ de Séguier, ils sortirent tous de leurs retraites, et recueillirent le cadavre de l'archiprêtre gisant dans son sang au milieu du jardin. Le lendemain (26), ils le transportèrent à Saint-Germain, où ce chef des missions s'était fait construire un sépulcre pour reposer au milieu de ces peuples catholisés, qu'il voyait en espoir venir d'âge en âge l'adorer comme le second apôtre du Gévaudan. On l'exposa, revêtu de ses habits pontificaux, aux regards de la multitude, dans l'église bâtie par Urbain V. Tous les prêtres, maires, consuls, châtelains du pays,

se rendirent à ses obsèques. Louvreleuil, curé de Saint-Germain, fit son oraison funèbre, sur ces paroles du livre de Samuel : *Amaza couvert de sang gisait sur le chemin* (II Samuel xx , 12). L'orateur célébra pompeusement toutes les qualités de son chef, *assassiné en l'âge de 55 ans, pour avoir entrepris de réduire des gens révoltés à l'obéissance qu'ils devaient à l'église et à leur prince.* Le bon Louvreleuil finit en exhortant ses confrères à mourir, s'il le fallait, à leur poste, comme l'illustre archiprêtre. Mais tout à coup, sur les trois heures, l'épouvante saisit tous ces prêtres, qui se hâtèrent d'enfermer le cadavre dans son tombeau , creusé à l'entrée du chœur, et qui s'enfuirent précipitamment; car on criait au-dehors : « Les insurgés ! les insurgé ! à feu et à sang à Frugères ! à Saint-Maurice ! à Saint-André-de-Lancize ! »

Il est des hommes créés pour les révolutions. Ces tempêtes qui bouleversent les nations obéissent à leur voix; ils en excitent ou modèrent à leur gré les fureurs; ils en aiment le bond et le hennissement, comme un cavalier celui de son cheval; ils paraissent le matin pour disparaître le soir, et détruisent un monde. Si on demandait leur nom à ces chefs prodigieux, ils vous répondraient comme ce prince gaulois : L'ouragan ! Le type colossal du démagogue, c'est Danton : tel fut aussi Séguier, le Danton sauvage des Cévennes. Son nom signifie *moissonneur*, comme s'il eût été prédestiné de toute éternité à être un moissonneur d'hommes. Il était cardeur et demeurait à Magestavols , hameau situé au sud du Bougès. C'était un grand homme sec et brun, au visage noir, maigre et long, sans dents supérieures,

âgé de 50 ans environ(1). Qu'on n'oublie pas de se le figurer avec ses longs cheveux et cet air mystique et sauvage que lui donnait l'extase et la vie du désert, et l'on aura l'image fidèle du prophète de Magestavols. Cet homme terrible avait résolu le massacre général des prêtres, et de mettre leur sang entre les cévenols insurgés et leurs implacables tyrans. Du Pont-de-Montvert il se jeta sur Frugères. En entendant le chant des psaumes, le curé Reversat, déjà instruit du meurtre de l'archiprêtre, s'enfuit de sa maison dans un champ de seigle, et de là dans un pré, où il tomba frappé d'une balle. Séguier, qui l'acheva, trouva dans sa soutane une liste de vingt de ses paroissiens qu'il dénonçait au chef des missions. De Frugères le prophète descendit à Saint-Maurice, que les vents qui soufflent dans son étroite vallée ont fait surnommer de Ventalong; mais le prieur Pradines, qui l'avait vu venir, eut le temps de s'enfuir sur son cheval; puis, averti de l'approche du colonel Fayet de Miral, qui le traquait avec 120 hommes de milices, Séguier se retira sur la cime d'une montagne d'où, caché par les bois, il voyait les ennemis roder dans les vallées environnantes; il y passa la nuit; le lendemain (26), *il sortit de ses forêts*, dit Brueys, *comme la foudre sort des nuages;* et, tirant vers le sud, se rua sur Saint-André-de-Lancize. Le curé Boissonnade se mit à sonner le tocsin; et de fois à autre, pour reconnaître les insurgés, il mettait sa tête dans les auvents du clocher : l'un d'eux l'ayant aperçu y monta furtivement, et du bout de sa hallebarde le précipita au-

(1) Louvreleuil, Fanat. renouv., tome 1, page 25.

dehors. Ses paroissiens, réunis à Séguier, l'achevèrent et mutilèrent son cadavre; puis ils saisirent le prêtre Paran, régent de l'école, et s'il faut en croire Louvreleuil, lui firent subir *l'opération honteuse d'Origène.* Partout sur son passage, Séguier détruisait les églises, les croix et tous les insignes du catholicisme. Il apprit que les curés du voisinage s'assemblaient à Saint-Germain pour les obsèques de l'archiprêtre : il y courut, pour les prendre tous d'un coup de filet. A une demi-lieue du bourg; un habitant lui dit qu'ils étaient gardés par les milices urbaines et rurales : le prophète se détourna et l'orage alla fondre vers le couchant. Mais le vent en vint aux curés réunis autour de l'archiprêtre, qui faillit avoir des funérailles non moins sanglantes que sa mort; ils se dispersèrent épouvantés, et se réfugièrent, les uns au château de Portes, d'autres à celui de Saint-André-de-Valborgne, et une troisième troupe, dont était le curé de Saint-Germain, dans les murs d'Alais.

Séguier continua d'exercer ce qu'il appelait *le jugement de Dieu.* Dans la nuit du 29 au 30, il monta au château de Ladevèze : il demanda les armes déposées lors du désarmement des protestants. Le seigneur répondit à coups de fusil et sonna le tocsin. Couderc, de la Roche, fut tué et plusieurs de ses compagnons blessés. Le prophète, furieux, enfonce les portes, et ordonne un massacre général; toute cette famille infortunée périt : le châtelain, sa vieille mère, sa sœur, son frère, son oncle, l'intendant, les domestiques; puis il mit le feu au manoir et se retira emportant les armes, la vaisselle d'étain, pour faire des balles, quelques

pains et quelques fromages. Il redescendit un peu avant le jour au petit plateau de Fontmorte.

Cependant des messagers avaient été dépêchés vers Bâville et vers l'évêque de Mende, Beaudry de Piencourt. A la nouvelle du meurtre de l'archiprêtre, le marquis du Chayla, son neveu, le comte de Saint-Paul, son frère, le comte de Morangiez, son cousin, le lieutenant-général comte César de Peyre, surnommé le roi des montagnes, toute la noblesse du haut Gévaudan, suivie d'un millier d'hommes de pied et de cheval, levés sur ses terres, accoururent au Pont-de-Montvert; Bâville fit partir aussitôt le comte de Broglie et des milices, qui prirent les devants avec le capitaine Poul; l'intendant, qui relevait de maladie, se rendit lui-même à Alais pour contenir la plaine et les basses Cévennes. Broglie arriva le 29 au Pont-de-Montvert. Les habitants éplorés se jetèrent à ses pieds en protestant de leur innocence : Leblanc et les capucins la confirmèrent, heureusement; car déjà le comte irrité menaçait de mort ce peuple, et le bourg de destruction. Puis, il se mit à la poursuite du prophète que traquaient aussi, chacun de son côté, le colonel de Miral et le capitaine Poul.

Poul était un vieil officier de fortune, né à Villeduberte, près Carcassonne; il avait fait les guerres d'Allemagne, celles de Hongrie contre les Turcs, et plus récemment celles des Alpes, en partisan, contre les Vaudois. Dans ces dernières il avait eu pour principal adversaire un vaillant chef de guerrillas piémontais, nommé Barnabaga. Le barbet, tancé un jour par son général de s'être laissé battre, lui jura de prendre sa revanche avant peu, et de

lui porter la tête du français. Poul l'apprend, part de nuit avec vingt hommes, surprend les vaudois endormis dans un village des Alpes, et revient au camp avec la tête de Barnabaga. Cette prouesse et cent autres non moins hardies avaient rendu si fameux le vieux capitaine, qu'à la paix de Riswick, Bâville le demanda pour contenir les cévenols. *Avec sa taille haute et libre, sa mine belliqueuse, sa voix enrouée, son naturel ardent et austère son habit négligé, son intrépidité éprouvée, sa taciturnité ordinaire, et la longueur et le poids de son sabre d'Arménie*, ce héros roturier était l'admiration et la terreur des montagnards du Gévaudan. Le matin, en arrivant à Barre, il apprit que Séguier campait à Fontmorte, plateau élevé et couvert alors de genêts; le prophète l'attendit à la tête de ses compagnons; mais Poul montait son fameux cheval d'Espagne, *sur lequel il avoit accoutumé de se tenir le jarret à demi-plié pour s'élancer jusqu'aux oreilles et se coucher jusqu'à la queue*, *quand il était nécessaire de porter un coup mortel ou de l'éviter;* et après avoir essuyé le premier feu des insurgés, il fondit sur eux le sabre à la main : *il les étonna, il les fit fuir, il les poursuivit, il en blessa plusieurs, il en tua quelques-uns, il fendit la tête à un, et la coupa à un autre*, dit l'homérique prêtre de Saint-Germain (1); il saisit de sa propre main le prophète, qui tâchait vainement de rallier ses fuyards, et avec lui Pierre Nouvel, de Vialas, et Moïse Bonnet, de Peyremale. Il les conduisit enchaînés à Florac. « Chemin faisant, Poul, qui n'avait

(1) Fanat. renouv.

pas l'âme tendre, s'avisa de dire à Séguier : « Eh bien, malheureux! présentement que je te tiens, après les crimes que tu as faits, comment t'attends-tu d'être traité ? » — « Comme je t'aurais traité moi-même, si je t'avais pris, » répondit le prophète héroïque. (1)

Il comparut devant ses juges avec son air calme et fier. Il ne répondait que par des passages bibliques : « — Votre nom ? — Pierre Séguier. — Pourquoi vous appelle-t-on Esprit ? — Parce que l'esprit de Dieu est en moi. — Votre domicile? — Au désert, et bientôt au ciel. — Demandez pardon au roi ! — Nous n'avons, nous, d'autre roi que l'Eternel. — N'avez-vous pas au moins remords de vos crimes ? — Mon âme est un jardin plein d'ombrages et de fontaines. » Il fut condamné à avoir le poignet coupé et à être brûlé vif au Pont-de-Montvert; Nouvel à être rompu vif à Ladevèze, et Bonnet à être pendu à Saint-André-de-Lancize. Sur le bûcher (samedi 12 août), le prophète, toujours calme et superbe, disait au peuple : « Frères! attendez et espérez en l'Eternel! Le Carmel désolé reverdira, et le Liban solitaire refleurira comme une rose. » (2)

La grande figure du prophète de Magestavols domine magnifiquement le soulèvement des camisards.

(1) Brueys, hist. du fanatisme, tome 1. — (2) Tradition populaire du Pont-de-Montvert.



CHAPITRE V.

—

Le lundi 21 août 1837, j'étais parti de Florac après une nuit d'orage dont les restes fumaient encore sur les montagnes; leurs pentes crayeuses étaient profondément labourées par les torrents, et le Mimente débordé roulait des eaux couleur de sang, comme s'il eût traversé un champ de bataille. Après avoir long-temps cotoyé son cours, le chemin l'abandonne pour remonter le bord d'un de ses affluents qui descend de la crête septentrionale du Bougès. Tout à coup j'aperçus une montagne qui recevait de la tempête un aspect solennel : sa base était toute fumante de vapeurs, et sa cime voilée d'un nuage noir sur lequel se levait l'aurore. «Quelle est cette montagne? demandai-je à mon guide. — Le Bougès, répondit-il, les trois Hêtres.» A ce nom, je m'arrêtai, et je contemplai avec une religieuse émotion le sauvage berceau de l'insurrection camisarde. Ce mont célèbre que je venais interroger sur les combats et sur les douleurs de nos aïeux, semblait avoir voulu se présenter à mes regards dans toute la majesté de son passé, et revêtu des symboles de son histoire, d'un manteau d'orages

d'un voile funèbre et d'une couronne de gloire. Je montai sur son sommet, qui, de ses trois hêtres antiques, n'en conserve plus qu'un seul croulant aussi de vétusté; et du pied de ce tronc vénérable, tribune d'où Séguier avait peut-être harangué ses compagnons, je découvris, à demi-cachés dans les ravins et les bois, les lieux témoins des premières scènes de l'insurrection : au levant, le Pont-de-Montvert, où elle avait déchiré ses ennemis; au couchant, Fontmorte, où elle avait été écharpée à son tour; et tout autour de moi, les forêts d'où elle était sortie menaçante et où elle était rentrée vaincue, fugitive, découragée.

Elle s'y dérobait frappée de cet abattement mortel qui suit d'ordinaire une résolution violente et une défaite. Poul vint bientôt la relancer, et la força de se réfugier au-delà du Tarn, dans les forêts de la Lozère orientale. Le vieux capitaine, à défaut des insurgés, arrêta leurs parents, les suspects de toutes les bourgades, et les conduisit aux juges de Florac. De nombreuses condamnations suivirent le supplice de Séguier; mais Poul ne put découvrir aucun de ses compagnons, qui se tinrent tellement cachés dans leurs cavernes, que Broglie les crut enfuis à l'étranger, et l'insurrection dissipée à Fontmorte. Dans cette pensée, il congédia la noblesse mendoise; et laissant dans les hautes Cévennes plusieurs compagnies de fusiliers postées aux bourgs du Pompidou, de Barre, des Aires, de Pont-de-Montvert et du Collet-de-Dèze, sous les ordres de Poul, il redescendit à Alais, où il invita les prêtres fugitifs à remonter dans leurs paroisses.

Les insurgés errèrent ainsi quelques jours sous

la conduite de Salomon Couderc et d'Abraham Mazel. Les Couderc étaient des cardeurs du hameau de Mazelrosade, au sud du Bougès, une de ces familles zélées et courageuses qui dans les temps périlleux sont les premières à se mettre à la tête des multitudes. Depuis vingt ans, ils étaient tous, de père en fils, lecteurs, chantres, prédicants, prophètes au désert. La mère avait délivré le plus jeune de ses fils des ceps de l'archiprêtre, et les deux frères, arraché leur sœur aux soldats qui la conduisaient aux couvents de Mende. Si Salomon n'eût été un peu difforme, et Jacques trop petit, Bâville les eût certainement enrôlés dans cette légion de prophètes partie naguère du Pompidou. Les Mazel formaient une tribu presque aussi nombreuse que la maison d'Israël, dont elle imitait le courage et la fidélité. Il y a des Mazel dans presque tous les villages des Cévennes. Les Mazel paraissent dans tous les combats et tous les martyres. J'ai compté six Mazel déportés en Amérique ; l'un d'eux, Laurent Mazel, périt en mer avec son vaisseau ; Pierre Mazel gémissait, depuis 15 ans, sur la galère la *Favorite ;* Olivier Mazel, prédicant, fut pendu à Montpellier (1690) ; Jacques Mazel se réfugia à Londres (1701) ; son neveu, Pierre Mazel, âgé de neuf ans, était visité de l'esprit ; enfin Abraham Mazel, son cou- sin, et le plus célèbre, est celui dont il s'agit ici. Abraham et Salomon, dont les noms sont désormais inséparables, étaient deux montagnards âgés d'environ vingt-cinq ans, également simples et rustiques ; le premier plus robuste et plus belliqueux, le second plus actif et plus éloquent. L'esprit leur avait ordonné de prendre les armes et *de chasser*

les bœufs noirs qui dévoraient son jardin. C'était assez pour qu'ils se tinssent prêts à combattre les troupes royales. Mais ils n'avaient pas le même ascendant que Séguier sur leurs compagnons, qui, dans leur découragement, ne pensaient qu'à se séparer pour mieux se cacher, et passer ensuite isolément à l'étranger. Périer, l'un d'eux, les abandonna, et suivit à Genève sa fiancée, échappée des couvents de Mende, ou relâchée peut-être par l'évêque, dans le but secret d'éloigner ainsi des révoltés difficiles à saisir, et de dissoudre l'insurrection. Les autres furent vraisemblablement détournés de l'imiter par le jeune Cavalier, récemment revenu de Genève. L'esprit qui l'avait ramené de cette ville à Ribaute, son lieu natal, et conduit de la maison paternelle à l'assemblée du Bougès, ne cessait, malgré la défaite de Fontmorte, de lui annoncer des victoires, et faisait sans doute briller aux yeux du jeune pâtre un rayon de cette gloire dont il devait le couronner à la tête des bandes cévenoles.

Pendant qu'ils hésitaient ainsi, arrivèrent deux anciens bas-officiers, Espérandieu, de Foisac, près d'Uzès, et Rastelet, de Rochaigude, sur la Cèze. « Quel est votre commandant? demanda Espérandieu. — Personne encore, répondit Cavalier. — A Dieu ne plaise, reprit le nouveau venu, que je vous propose un autre que le plus expérimenté! Mais il faut un chef, sans quoi la confusion et le désordre nous détruiront. » — Deux jours après parut un certain Laporte. « Frères! dit-il, que voulez-vous aller faire à l'étranger? N'avons-nous pas une terre à nous, celle de nos aïeux? Là doivent

être nos demeures et nos tombeaux ! Elle est, dites-vous, une terre de servitude et de mort ! Eh bien ! délivrons-la ; délivrons nos frères opprimés ; exterminons tous ces prêtres de Baal, et relevons les temples de l'Eternel ! Ne dites pas : *Que pouvons-nous faire ? Nous sommes si peu nombreux, et nous n'avons point d'armes !* Le Dieu des armées est notre force ! Nous entonnerons le psaume des batailles, et depuis la Lozère jusqu'à la mer, Israël se lèvera ! Et quant aux armes, n'avons-nous pas nos haches ? Elles engendreront des mousquets ! Frères ! un seul projet est digne de nous : c'est celui de vivre et de mourir comme les libérateurs de notre pays et les vengeurs de l'Eternel ! Si vous voulez, je serai votre chef ! » — Le discours de ce vaillant homme entraîna les esprits irrésolus des conjurés. Ils s'écrièrent tous : « Sois notre chef : c'est la volonté de l'Eternel ! » — « L'Eternel est témoin de vos promesses, reprit Laporte : je suis votre chef ! » — Il prit le titre de colonel des enfants de Dieu, et nomma son camp, le camp de l'Eternel.

Ce Laporte, né au Massoubeyran, paroisse de Mialet, d'une famille de marchands de porcs, était, depuis son retour des armées, commerçant de fer, et maître forgeron d'un martinet près du Collet-de-Dèze ; il était âgé de 45 ans, brun, musculeux, carré d'épaules, d'une piété fougueuse, et trouvant ses délices à psalmodier d'une voix tonnante ; un de ces types rustiques et mâles qui, dans les révolutions, exercent naturellement sur la multitude une espèce de royauté populaire. Le soir même de son arrivée, il alla désarmer les villages catholiques de Fraissinet, de Mandagout, de Saint-Lézéri, et

prit vingt fusils, de la poudre et des balles. Un autre jour parut Castanet, garde forestier de l'Aigoal, avec douze hommes du pays de Vébron.

Enfin un évènement inattendu décida du salut de l'insurrection : le fameux baron de Saint-Cômes fut tué le lendemain même du supplice de Séguier. Depuis treize ans, ce colonel des milices sabrait les assemblées des peuples qu'il administrait autrefois étant ancien de l'église de Nismes. Après les massacres récents de celles de Saint-Cômes, des bruyères de Vauvert et des bois de Candiac, un nouveau désarmement, opéré depuis les troubles des Cévennes, mit le comble à l'exaspération des habitants du littoral, qu'il frustrait de la chasse lucrative des macreuses et des oiseaux de mer. Des postes militaires furent établis à Calvisson, à Uchau, à Coudognan, au Caila, sous l'inspection de Saint-Cômes. Le dimanche 13 août, le baron, parti de son château de Boissière en chaise roulante conduite par un laquais et suivie d'un valet à cheval, vint, pendant sa tournée, dîner à Vauvert. Quelques jeunes gens réunis en prières dans une maison de ce bourg, le virent passer. « Mes frères, voilà notre ennemi! dit l'un d'eux nommé Catinat. Demandons à Dieu s'il veut que nous tuions ce meurtrier. » Il tombe en extase : « Certainement, répondit l'esprit, cet apostat doit être mis à mort. » Ils vont l'attendre sur le chemin de Vauvert à Coudognan. Le soir, Saint-Cômes arrive, et, comme il descend pour quelque nécessité, Catinat s'élance sur sa voiture, s'empare de ses pistolets, et lui brûle la cervelle; ses compagnons se saisissent du valet à cheval; le cocher, qui était un enfant, s'enfuit et courut

chercher du secours aux hameaux voisins; mais à son retour, il ne trouva que son camarade encore palpitant près du cadavre du baron. Les meurtriers s'esquivèrent aisément à la faveur des bois et de la nuit. Bâville ne *pouvait assez s'étonner d'un pareil attentat.* A défaut des coupables, il fit périr les innocents : Bousanquet, du Caila, fut rompu vif à Nismes, et son cadavre exposé sur la route de Montpellier (7 sept. 1702). Cependant Laporte, en apprenant le meurtre du baron, dut comprendre qu'il était le pendant de celui de l'archiprêtre, et que la plaine répondait au signal de mort donné par la montagne. Effectivement, quelques jours après, il vit arriver à son camp son neveu Roland, qui venait de Nismes et lui amenait ses deux frères, Catinat et ses complices : en tout une vingtaine de combattants. C'était peu pour le nombre; mais la petite troupe acquérait deux chefs qui devaient la faire long-temps triompher : Roland et Catinat (1).

Le jeune Cavalier descendit un jour à Ribaute, son bourg natal. « Eh bien ! lui demandèrent ses amis, comment vont les affaires dans les hautes Cévennes ?» — « Très-bien! répondit-il. Mais vous, restez-vous donc tranquilles, quand vos frères meurent en combattant pour l'Eternel ? » Il les persuade et leur donne un rendez-vous; dix-huit s'y rendent. Il se mit à leur tête et fut, en passant, enlever les armes déposées chez le vieux prieur de Saint-Martin-de-Durfort. Vers minuit, il frappa au

(1) Abdias Morel, dit Catinat, avait aux Chiourmes de Marseille deux parents nommés également Antoine Morel : l'un sur la galère la *Forte*, l'autre sur la *Vieille-Réale*.

presbytère, en demandant le viatique pour un moribond. Mais penaud fut le prêtre en voyant sa maison envahie par une vingtaine de jeunes gaillards qui ne pensaient à rien moins qu'à la mort. Ils prirent les armes et se retirèrent sans vexer autrement ce prieur, qui était un bon vieillard. Ils élurent pour leur chef Cavalier, qui les conduisit au camp de l'Eternel (1).

Cependant Bâville, à la recherche des meurtriers de Saint-Cômes, épouvantait la plaine par les arrestations et les supplices. Laporte y envoya son neveu pour en insurger les habitants. Roland était un jeune paysan d'une vive intelligence, d'une mine belliqueuse et d'une éloquence à la fois religieuse et martiale. Les peuples de la Vaunage reçurent cet envoyé d'un banni, comme l'ambassadeur d'un roi. « Mes frères, leur disait le jeune prophète, il s'agit de la cause de Dieu et de la délivrance d'Israël. Suivez-nous sur les montagnes; nul pays n'est plus propre à la guerre : des cimes pour nos camps, des gorges pour des embuscades, des bois pour se rallier, en cas de défaite, et, pour échapper à l'ennemi, des sentiers qui ne sont battus que par les chèvres. Ne vous inquiétez point de la subsistance ni de l'abri contre l'hiver; vous y trouverez des bourgades, des bergeries, des grottes ; tous ces peuples sont nos frères, et nous ouvriront leurs cabanes; ils partageront avec nous leur pain, leur laitage et la chair de leurs troupeaux. D'ailleurs il suffirait pour vivre des châtaignes recueillies dans les forêts. Et puis, que craignez-vous? Dieu n'a-t-il pas

(1) Brueys.

autrefois nourri son peuple au désert ? Ne commandait-il pas aux oiseaux de porter la pâture aux prophètes ? Ne renouvelle-t-il pas aujourd'hui ses miracles ? Son esprit n'est-il pas descendu parmi ses enfants affligés ? Il nous console, il nous fortifie, il nous appelle aux armes : il fera marcher au besoin ses anges devant nous ! Pour moi, je suis un ancien soldat, je ferai mon devoir ! » (1)

Roland parcourut tout le pays qui s'étend depuis les Cévennes jusqu'à la mer. Les peuples accouraient à ses assemblées nocturnes pour voir le jeune prophète ; ils admiraient son air distingué, sa parole militaire et biblique, et lui offraient avec enthousiasme leurs enfants et leurs biens. Cinq cents jeunes gens voulurent le suivre aussitôt ; mais il refusa. « Il leur fit comprendre qu'il fallait attendre encore quelques jours, afin que les révoltés pussent se soulever à la fois. » Néanmoins il fit des enrôlements, forma ses cadres, imposa ceux qui s'exemptaient du service.... Tel est le récit des chroniqueurs catholiques. Il est toutefois plus vraisemblable que Roland n'eût pas refusé cette jeunesse belliqueuse ; et d'ailleurs elle ne dut s'enrôler que pour prendre les armes après les vendanges et la récolte des olives.

Roland ne ramena donc à son oncle que peu de monde, et c'est à peine si la troupe des *Enfants de Dieu* s'élevait à cent cinquante combattants. Elle se divisa en trois brigades : Laporte resta à la tête des compagnons de Séguier ; les nouveaux venus élurent pour commandants, Roland et Castanet. Bien qu'ils n'eussent encore que cinquante hommes

(1) Brueys.

chacun, Brueys prétend que le fameux triumvirat de Rome ne fit pas plus de bruit en Italie que ces trois chefs dans les Cévennes. Alors Bâville, les magistrats, les prêtres pensèrent qu'on n'avait pas assez ménagé ces peuples! Alors ils commencèrent à se repentir! Le repentir venait trop tard! Le faucheur de la Lozère avait levé sa faux, le bûcheron de l'Aigoal avait brandi sa hache, non plus pour couper son herbe ou son bois, mais pour exterminer ses tyrans!



CHAPITRE VI.

—

Laporte passa les derniers jours d'août à exercer sa troupe, à l'habituer à cette vie sauvage, à explorer ces montagnes qui allaient devenir le champ de bataille des enfants de Dieu. De temps en temps il envoyait, par bravade et pour aguerrir ses compagnons, des cartels à Poul. Il paraît qu'il se proposait d'ouvrir la campagne en allant invoquer solennellement le Dieu des armées au temple du Collet-de-Dèze, le seul des Cévennes resté debout. La marquise de Portes avait obtenu la conservation de ce temple, qu'elle désirait convertir en hospice; mais ce pieux projet n'avait pas été réalisé, et l'édifice abandonné ne servait ni au Christ ni à ses pauvres. Tout à coup des pâtres du pays de Vébron appelèrent Laporte à leurs secours contre le colonel de Miral, qui venait de saccager leurs bourgades, et s'en retournait à Florac avec une capture considérable d'hommes, de bœufs, de brebis et de chèvres. Laporte l'attend au pont du Tarnon, disperse impétueusement ses milices et enlève les prisonniers et les troupeaux, qu'il ramène

en triomphe dans les bourgades; puis, il conduit au Collet sa troupe victorieuse.

Ce bourg reçoit son nom du col où il est bâti, entre deux montagnes fendues par le Gardon d'Alais, encore près de sa source; il était gardé par une compagnie de fusiliers que commandait le capitaine Cabrières. Le 9 septembre, Laporte écrivit à cet officier, sous un nom supposé, qu'une assemblée devait avoir lieu le même soir dans certains bois des environs. Le capitaine y courut, et Laporte entrant au Collet rouvrit le temple, muet depuis le jour où son frère, partant pour l'exil, fit ses adieux à son troupeau. Toute la nuit il pria, prêcha, invoqua solennellement, sur la guerre sainte qu'il entreprenait, les bénédictions du Dieu des batailles; puis, il se retira avant le jour, après avoir brûlé les maisons du consul et du capitaine, l'église et le presbytère, d'où le curé s'était enfui dans les vignes. Cabrières, revenu quelques moments après, trouva le bourg tout en alarmes, et fut un peu confus d'avoir été joué par le chef des insurgés.

Ce matin même, Poul, arrivé à Saint-Germain pour raser les maisons de quelques révoltés, apprit l'expédition nocturne du Collet. Le curé, le consul, les habitants le supplièrent de rester pour les défendre; mais le vieux capitaine voulut poursuivre les *Barbets*, car c'est ainsi qu'il appelait les Enfants de Dieu, en souvenir des Vaudois. Il accourut au Collet, et, suivi de sa compagnie, de celle des Aires et d'une vingtaine de volontaires de Saint-Germain, il s'élança sur les traces de Laporte, dans la direction de Coudouloux. Deux heures après,

il le découvrit campé sur une hauteur escarpée qui domine un bois penchant de châtaigners, au pied duquel s'étend une vaste pelouse nommée le Champ-Domergue. Le prophète était venu là pour prier, car c'est un lieu sacré, un désert fameux, où s'assemblent les peuples des environs, non seulement parce que c'est un point central entre Saint-Frézal, Saint-Andéol, Dèze et Vialas, mais encore par une habitude immémoriale qui se rattache vraisemblablement à la célébration des mystères druidiques dans des forêts et sur des montagnes honorées comme le séjour de certaines divinités gauloises. Poul fit halte pour reprendre haleine, et Laporte assembla son petit conseil de guerre. Contre l'avis de plusieurs de ses lieutenants, le chef des Enfants de Dieu, secondé par Cavalier, résolut d'accepter le combat; et, descendant aussitôt la châtaigneraie, il commença l'attaque en entonnant le psaume soixante-huitième, cette hymne célèbre que les anabaptistes allemands et les puritains écossais chantaient dans les batailles.

Que Dieu se lève, et ses regards
Verront ses ennemis épars
Fuir, comme la fumée!
Leurs camps sous ton souffle, ô mon Dieu,
S'évaporeront, comme au feu
La cire consumée! (1)

(1) La musique, simple et grave, de Goudimal, est admirable dans ce chant guerrier. D'abord, sa gamme uniforme imite, dans sa progresion ascendante, le mouvement rapide et cadencé du pas de charge; puis, elle éclate et retombe, exprimant les fluctuations de la mêlée, et se relève enfin pour planer, comme un ouragan, sur le tumulte de la bataille.

La fusillade, dit Cavalier, éclata de part et d'autre comme la grêle; puis Poul s'élança sur les insurgés en criant : « Tue, tue les Barbets ! » Les barbets, qu'il croyait mettre en fuite, tinrent bon et repoussèrent avec leur faux cette attaque à la bayonnette. Trois de ces terribles faucheurs furent néanmoins pris et fusillés ; trois autres tombèrent dans le combat. Il fut très-acharné, mais peu meurtrier, grâce aux châtaigniers, dont les troncs énormes protégeaient les combattants. Enfin, ne pouvant culbuter Poul, Laporte remonta sur sa hauteur escarpée, où, malgré ses défis, son adversaire n'osa le suivre. Poul se contenta de rester maître de la pelouse sanglante où gisaient, de son côté, Vivatien, capitaine des milices, et plusieurs soldats. Le nombre en fut assez considérable pour qu'il crût devoir cacher sa perte, en entassant ses morts dans une bergerie abandonnée où il mit le feu. Tel fut le combat du Champ-Domergue. Bâville ne s'attendait pas sans doute à ce que les insurgés, la plupart armés seulement de faux, de haches et de mauvais fusils de chasse, provoquassent l'ennemi, un contre trois, contre des troupes réglées, contre le fameux capitaine Poul, et son cheval d'Espagne et son sabre d'Arménie, naguère la terreur des Cévennes. (1)

Laporte se sépara de Roland et de Castanet, et se retira sur la Lozère, dans la forêt de la *Faus-des-armes* (fagus). Elle a reçu ce nom d'un hêtre antique où se livra quelque bataille sanglante entre les Cévenols des anciens jours et Montfort ou Clovis,

(1) Louvreleuil, Brueys, Cavalier.

ces exterminateurs des hérésies de la Gaule méridionale. Maintenant le hêtre est tombé avec ses souvenirs que les vents ont balayé comme sa feuille. Broglie, Poul, Miral accoururent pour y cerner Laporte, mais il glissa entre leurs mains et descendit au couchant vers le Pont-de-Montvert et le Bougès. Il apprit que Gardez, greffier du sub délégué de Florac, logeait chez son parent Lapierre, notaire de Saint-Julien-d'Arpaon. Gardez était entrain de percevoir sur les paroisses *coupables* du meurtre de l'archiprêtre une amende de deux mille trois cents livres destinée à couvrir les frais des procédures et de l'entretien des troupes. Pendant une nuit obscure, Laporte frappa chez le notaire. « Que voulez-vous? dit une voix. — Entrer, répondit-il. » Gardez ouvrit lui-même, dans l'espoir de le fléchir. Laporte le saisit par la cravatte. « Nous te cherchons depuis long-temps, s'écria-t-il, d'une voix terrible! C'est fait de toi, recommande ton âme à Dieu ! » Puis, il le fit fusiller. Il prit dans sa ceinture le commencement de la maltôte, qui déjà s'élevait à soixante louis, et brûla les rôles de l'amende. « Pourquoi recevez-vous cet homme là ? ajouta-t-il ; » et il déchargea son fusil sur Lapierre, qu'il entrevit dans le cellier. Mais sa sœur détourna le coup en haussant le canon et en éteignant sa lampe. Le notaire, blessé légèrement au menton, s'enfuit par une porte du cellier dans les bois. Cependant sa sœur se lamentait : « Eh! que vous a fait mon frère? Pouvions-nous refuser d'accueillir un de nos proches ? Au nom de Dieu, ne désolez pas notre famille! Faites boire et manger vos gens, si vous le voulez, et retirez-vous! » Tou-

ché des plaintes de cette fille, Laporte s'éloigna (1). Il se jeta vers les bourgades situées aux sources du Gardon d'Anduze, qu'il descendit jusqu'à Saint-Jean; tandis que Roland se ruait dans la vallée du Gardon d'Alais, abolissant les insignes du catholicisme. Puis, traversant les montagnes stériles de Mialet, il vint désarmer les catholiques de Lasalle, et rejoignit à Saint-Jean son oncle pourchassé par Broglie. Le comte, ayant perdu les traces de Laporte, s'élança à la poursuite de Roland; mais les deux chefs l'attirant tour à tour et disparaissant, eurent bientôt harassé le général (oct. 1702). Pendant ce temps-là Cavalier vint avec son détachement à Bagards, entre Anduze et Alais. Dans ce village demeurait le lieutenant des milices Jourdan, apostat et meurtrier de Vivens. Dans la nuit du 3 octobre, Cavalier frappe à sa porte; personne ne répondant, il l'enfonçait, quand sa femme enfin s'écria toute tremblante : « Que voulez vous ? » — « Parler à votre mari, répondit-il; prendre les armes déposées ici. » — « Mon mari est allé vendanger à Alais; mais pour les armes, vous pouvez les prendre toutes ! » Elle ouvre en parlant ainsi; Cavalier l'enferme dans une chambre avec ses enfants et cherche Jourdan ; il le découvre colimaçonné sous son lit. « Sors, sors! lui cria-t-il impérieusement. Ne te souviens-tu pas d'avoir tué Vivens et tant d'autres de nos frères innocents ? » — « C'était par ordre du roi, répondit Jourdan, et j'en suis bien fâché ! » — « Et nous aussi nous sommes bien fâchés d'être obligés de te tuer ! mais nos ennemis verront que

(1) Louvreleuil, tome 1, page 70.

nous usons seulement de représailles. Fais ta prière et demande pardon à Dieu de tes meurtres et de tes péchés ! » Et il l'immola à la mémoire du prophète de Valleraugue.

Ainsi les cévenols avaient rouvert le livre des vengeances : malheur au persécuteur dont le nom s'y trouva inscrit en lettres de sang ! Point de grâce pour lui ! L'épouvante saisit encore les prêtres ; plusieurs abandonnèrent de nouveau leurs paroisses, malgré les exhortations de leurs évêques. Bâville envoya des armes à ceux qui restèrent à leur poste périlleux. Le prêtre de Saint-Germain, qui fut de ces derniers, reçut pour sa part vingt-cinq mousquets. Les milices montèrent la garde au seuil des presbytères, et, pour ajouter encore à la sûreté des ecclésiastiques et des églises, Bâville en rendit responsables les peuples et leurs consuls. Il ordonna pareillement une sévère vigilance à l'égard de ceux qui s'absenteraient de leurs maisons ; innocents et coupables furent saisis. Mais les curés, qui dirigeaient ces arrestations, crurent ne pas devoir rester long-temps sous la garde de leurs paroissiens, naturellement peu intéressés à leur conservation. Les sentinelles nocturnes allaient se coucher lorsqu'elles supposaient le prêtre endormi, ou psalmodiaient pour attirer les insurgés et leur donner leur poudre et leurs balles. Louvreleuil se réfugiait à Mende ; mais, ayant aperçu les révoltés campés sur le bord du chemin de Cassagnas à Sainte-Croix, il revint au galop à Saint-Germain, et, le lendemain, il partit pour Alais. Dans cette ville il vit l'intendant juger soixante-deux prisonniers, parmi lesquels les prophètes Abraham Pouget et

Abraham Mandagout. Le premier fut condamné à la roue, et le second au gibet, pour avoir acheté des armes à Beaucaire.

Le vieux prieur de Saint-Martin-de-Boubaus (*bona vallis*), Lapize, était à la veille d'imiter la prudence de Louvreleuil, et de se retirer dans les murs de Saint-Etienne-de-Valfrancesque. « Pourquoi nous quittez-vous? lui dirent deux de ses paroissiens malades. N'êtes-vous pas en sûreté ici? Nous sommes àl mort, et vous nous abandonnez! N'achèverez-vous pas l'œuvre de notre salut? » Ces sentiments affectueux, probablement simulés, retinrent le vieillard et lui firent oublier son propre danger. Laporte était, il est vrai, son ami, et l'assurait qu'il n'avait rien à craindre. Toutefois, il crut prudent de ne plus coucher au prieuré; il se retirait dans un colombier contigu, où, dans le cas d'une attaque nocturne, il espérait n'être pas découvert. Un jour que Laporte passait à Saint-Martin, Lapize fut à sa rencontre et le conduisit au presbytère; il lui offrit à manger et à boire ainsi qu'à ses compagnons. Pendant le repas, le prophète s'inquiétait du salut du prêtre, et lui fit part de son chagrin. « Il est vraiment bien dommage, lui dit-il, qu'un homme de votre discernement ait plus de foi dans la parole des hommes que dans celle de Dieu! » — « Non pas, répondait le vieillard, c'est uniquement dans la parole de Dieu que j'ai foi comme vous, et jusqu'à la mort! » — Ne pouvant le convertir, Laporte prit congé du prieur, qui *l'accompagna avec beaucoup de civilité*. Il se réjouissait de voir s'éloigner de si dangereux hôtes, lorsque quatre traînards de la troupe vinrent à passer, et, pour quelque motif de

vengeance personnelle, le tuèrent dans la cour du presbytère. (1)

Cependant Broglie, Poul, les chefs des milices, maltraitaient, incarcéraient, désolaient les familles des insurgés; la bourgeoisie principalement, qui fuyait devant leur ombre, se vengeait de sa frayeur en guerroyant contre des femmes et des troupeaux, et en s'enrichissant du pillage des bourgades. Broglie et Poul, seuls, et ce dernier surtout, traquaient vivement les enfants de Dieu. Le consul de Maulezon avertit un jour le capitaine qu'ils étaient à Becdejeun, près de la côte de Saint-Pierre. Il y court, les surprend et en tue plusieurs; il fait couper leurs têtes et les envoie à Bâville, lui en signalant une comme celle du chef des rebelles. Mais Laporte avait échappé; quelques jours après il mit la main sur le traître. « Tu nous as trahis à Becdejeun, lui dit-il; repends-toi, car tu vas mourir ! » Son jeune fils demandait sa grâce en pleurant; sa plainte ne put toucher le chef inexorable, et l'orphelin retourna seul vers sa mère.

Un autre perfide réussit mieux. Le dimanche 22 octobre, les Enfants de Dieu s'étaient retirés pour prier sur une hauteur formée par le vallon de Sainte-Croix, entre le château du Mazel et le chemin de Témelac. Pour les envelopper, Poul fit filer la moitié de sa troupe le long du chemin de Témelac, et l'autre le long du ruisseau de Maulezon; il fondit sur eux impétueusement. Ils se mirent en bataille; mais leurs fusils, mouillés par une ondée, refusèrent, à l'exception de trois, de faire feu. Laporte voulut

(1) Louvreleuil.

se couvrir de quelques rochers, et, comme il en franchissait un de plein saut, et qu'il chancelait, il tomba atteint d'une balle. Poul trouva dans ses habits les soixante louis d'or de Saint-Julien-d'Arpaon, et la *coupe d'un calice dont il se servait pour boire comme d'un gobelet profane.* (1) Il fit couper les têtes des morts et les envoya dans deux corbeilles à Broglie. Le 25 octobre, le comte les fit exposer sur le pont d'Anduze, et le lendemain sur le fort de Saint-Hippolyte; de là un détachement de soixante hommes les porta à Bâville, qui étala ce sanglant trophée audessus de la porte de la citadelle de Montpellier.

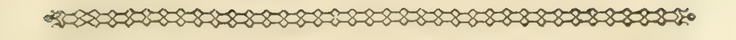
Selon une tradition moins connue, Laporte, grièvement blessé à Témelac, fut enlevé par ses compagnons et déposé dans une grotte transformée en hôpital. Convalescent un mois après, il se réunit à sa troupe et aux populations voisines en prière au désert. Tous rendirent à Dieu de vives actions de grâces sur sa guérison miraculeuse; lui-même, dans un transport de reconnaissance, entonna les louanges du Seigneur avec tant de véhémence que ses blessures se rouvrirent; la fièvre le reprit, et il mourut agité dans son délire par des rêves de bataille. Les cévenols, en deuil, l'ensevelirent secrètement dans quelque solitude ignorée.

Quoi qu'il en soit, Laporte ne reparut pas à la tête des Enfants de Dieu. Elu au commencement d'août, il exerça deux mois et demi le commandement: on ne vieillissait pas à ce poste périlleux. Successeur de Séguier, il ranima l'insurrection dé-

(1) Louvreleuil.

faillante, lui inspira son âpre courage et apprit, au lionceau à déchirer sa proie; ce troupeau de pâtres fugitifs devint entre ses mains une bande nombreuse, disciplinée, aguerrie et environnée de ce merveilleux qu'inspirent les hommes vivant de prière et de combat au désert. Il exerçait un tel empire sur ses compagnons, que les catholiques, étonnés de leur obéissance aveugle et de leur dévouement sans borne, l'attribuaient à des prestiges. Ils disaient, par exemple, que Laporte avait toujours dans son sein des pigeons dressés à s'envoler dans la nue et à redescendre vers lui en battant des ailes, lorsqu'il était à la tête de sa troupe, qui les prenait pour des pigeons célestes apportant au prophète les ordres du Seigneur. Sous ces fables populaires, il est aisé de reconnaître l'apparition de l'esprit que le chef des Enfants de Dieu prétendait voir, dans l'extase, descendre du ciel sous la forme d'une colombe lumineuse.

—



LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Bâville crut, cette fois encore, avoir cloué la tête de l'insurrection, avec celle de Laporte, aux murs de la citadelle de Montpellier. Il pensa que son corps inanimé se dissoudrait de lui seul, et que ses débris seraient ensevelis par les neiges ou balayés par les tourbillons de l'hiver. Il se trompait : Roland, Castanet, Salomon, Abraham et le jeune Cavalier, réunirent les Enfants de Dieu, qui, après avoir pleuré leur chef infortuné, élurent son successeur : ce fut son neveu Roland.

Comme l'insurrection cévenole s'est pour ainsi dire personnifiée dans les deux Laporte, nous allons raconter l'origine de cette famille héroïque, en accordant les chroniques contemporaines et les traditions domestiques perpétuées jusqu'à ce jour au Massoubeyran. Vers le milieu du 17e siècle, vivait dans ce hameau, voisin de Mialet, un paysan

nommé Gras, qui, n'ayant qu'une fille unique, prit pour gendre dans sa maison un jeune homme appelé Laporte, venu des environs d'Alais. Laporte eut plusieurs fils : l'un fut le dernier pasteur du Collet, député par l'assemblée de Collognac au duc de Noailles, et par les réfugiés, conjointement avec Brousson, vers les princes protestants du Nord; et, depuis la ligue d'Augsbourg, chapelain d'un de ces régiments français que Guillaume d'Orange conduisit à la délivrance de l'Angleterre; un second, resté dans les Cévennes, prédicant au désert, subit le martyre, en 1696, à Montpellier; le troisième est le chef des Enfants de Dieu tué à Témelac. Leur frère aîné, établi dans la maison paternelle, fut le père obscur du fameux Roland, né vers 1675, au Massoubeyran.

Roland s'enrôla très-jeune encore dans un régiment de dragons, et fit vraisemblablement les campagnes des Alpes sous le maréchal de Catinat. Il y prit l'habitude de la guerre de montagne avec quelques notions d'art militaire. Après la paix de Riswick, il revint dans les Cévennes ; et se trouvant à Nismes lors du meurtre de Saint-Cômes, il s'aboucha avec Catinat, son compagnon d'armes de Marsailles. Nous avons vu comment il conduisit à son oncle ces jeunes gens de la plaine; comment il redescendit pour insurger la Vaunage, et fut, à son retour, nommé chef d'une des trois brigades des Enfants de Dieu. Roland était de moyenne taille et d'une constitution nerveuse et robuste; il avait la face ronde, gravée de petite vérole, mais d'un beau teint, les yeux grands, le regard plein de feu, mais voilé, les cheveux longs et d'un blond

obscur; il était naturellement grave, silencieux, impérieux, de parole brève et mâle, de tête et de cœur ardents, sous un aspect impassible (1). Les Laporte, que les chroniqueurs catholiques disent marchands de porcs, étaient, selon Cavalier, *une bonne famille:* ce qui suppose une certaine aisance unie à des vertus et à des talents. Effectivement, ses membres se distinguèrent dans la défense de leur foi : le ministre, par ses missions auprès des grands et des princes; le prédicant, par son apostolat au désert; le soldat par le commandement des insurgés cévenols. Roland, qui recueillit dans leur sang leur houlette et leur épée, eut une carrière plus éclatante et de plus hautes ambitions, également couronnées par le martyre. L'élégance de ses manières eut quelque influence sur sa fortune. Une jeune châtelaine conçut pour le prophète une passion romanesque et mystique. A l'étranger on le crut un grand seigneur, un nouveau duc de Rohan. Il dut à cette opinion, l'envoi d'un agent secret de la reine Anne. Il le reçut dans sa grotte, et le chargea, au départ, de ses instructions et de ses hommages pour la souveraine d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Républicain avec les protestants, il était pour les catholiques *le comte Roland, et même le roi des Cévennes.* Mais n'anticipons pas. Roland, élu à l'unanimité, prit le titre de *général des Enfants de Dieu.*

Les Enfants de Dieu procédèrent ensuite à l'organisation de leur troupe. Elle s'était considérablement accrue : les récoltes des champs terminées, la

(1) Louvreleuil, Labaume.

jeunesse prit le mousquet et emporta sur les montagnes la serpe et la hache, pour les moissons de la vengeance et de la mort; les cinq cents hommes promis à Roland par la Vaunage arrivèrent vraisemblablement alors; de sorte que la troupe se trouva tout à coup élevée à un millier de combattants. Ils se divisèrent en cinq cantons, qu'on pourrait désigner ainsi : la Faus-des-Armes, les hautes Cévennes, l'Aigoal, les basses Cévennes et le bas Languedoc. Les peuples de chaque canton, groupés selon leur voisinage ou leur dialecte, formèrent une bande; et chaque bande élut ses chefs parmi les hommes de son territoire. Mais voyons d'abord quel fut le principe d'élection.

Nous avons vu qu'au-dessus de la naissance, de la fortune, de l'intelligence, au-dessus de tout, les cévenols plaçaient l'*Esprit,* qu'ils supposaient l'esprit de Dieu. Ainsi Roland venait d'être élu général, non comme neveu du dernier chef, ni pour les services rendus à l'insurrection, ni pour son courage ou ses connaissances militaires, mais uniquement parce qu'il était le plus grand prophète. Ils l'avaient choisi sur ce signe du ciel. Ils n'eussent voulu ni de César ni de Charlemagne; un seul homme des temps modernes leur eût convenu peut-être, c'est Cromwel. Les enfants de Dieu se classèrent donc selon la mesure de l'esprit, selon qu'ils avaient reçu le *don*, la *prophétie*, le *souffle*, l'*avertissement*, ou nulle de ces grâces. Roland fut choisi parmi ceux qui avaient reçu le *don*, le signe suprême ; les autres chefs s'échelonnèrent au-dessous de lui, selon les degrés de l'inspiration. Ils formaient comme une corporation *sainte* élue néanmoins par

les *profanes*, qui composaient la multitude. Leur hiérarchie admettait un général en chef, des brigadiers-généraux, des chefs de brigade, des capitaines, lieutenants, sergents, caporaux. Il y avait encore un major-général chargé de l'administration de l'armée. Elle était divisée en cinq légions; chaque légion se subdivisait en brigades de cent hommes, et chaque brigade en deux compagnies de cinquante. Telle fut l'organisation des Enfants de Dieu établie par Roland. Ces dénominations superbes données à de pauvres chefs de bande, indiquent peut-être que Roland avait formé les vastes cadres que devait remplir une insurrection générale; lui-même il prenait le titre magnifique de *général des troupes protestantes de France assemblées dans les Cévennes.*

Roland, le chef suprême, demeura le chef particulier de sa légion. Elle était formée des peuples de Mialet, de la Gardonnenque et des montagnes situées entre le Gardon occidental et le Vidourle, connues sous le nom de basses Cévennes.

Les peuples des hautes Cévennes, compris entre le Gardon d'Anduze et le Tarn, les compagnons de Séguier élurent pour chef Abraham-Salomon; ils ne voulurent pas séparer ces deux amis, ces deux premiers fondateurs de l'insurrection. Jacques Couderc, frère puîné de Salomon, que sa bonne mine avait fait surnommer la Fleur, commanda sous eux une brigade, en partie composée d'hommes recrutés par lui-même dans les environs de Mazelrosade.

Les peuples de l'Aigoal, de l'Esperou, des sources du Gardon d'Anduze et du Tarnon, des Cévennes occidentales, élurent André Castanet, de Massavaque. Gardeur de chèvres dans son enfance, et

plus tard cardeur, comme son père, il s'était expatrié après la paix de Riswick. Rentré en 1700, il laissa la carde paternelle, et pour prêcher avec plus de liberté, se fit garde-forestier de l'Aigoal. Il avait 26 ans, le teint brun, l'œil vif, les jambes fourbues, le corps ramassé, et, selon Brueys, *la figure d'un petit ours*. De tous les chefs, c'était le plus controversiste et le plus théologien; et, pour plus de ressemblance avec un docteur, il portait perruque (1).

Les peuples du bas Languedoc, c'est-à-dire, des environs d'Alais, d'Uzès, de Nismes, de la Vaunage, du Vidourle inférieur et du littoral, presque tous nouvellement venus, formèrent la plus grosse troupe et la plus abondante en hommes expérimentés et courageux. Ils avaient à choisir entre Espérandieu et Rastelet, deux anciens officiers, et Catinat et Ravanel, deux furieux soldats; mais subordonnant toujours la valeur militaire au don prophétique, ils élurent un petit jeune homme imberbe, un enfant, Jean Cavalier. Il était né en 1685, l'année même de la révocation, à Ribaute, gros bourg voisin d'Anduze (2). Fils d'un paysan, et l'aîné de trois garçons, il avait été valet de berger, à Vézenobre, et plus tard apprenti dans une boulangerie d'Anduze. La tradition raconte qu'il passait de longues heures à suivre, au bord du Gardon, les manœuvres que, pour effrayer les protestants, on faisait faire aux

(1) Cartons de Rhulières; bibliothèque royale.

(2) Cavalier dit qu'à l'âge de 13 ans il fut conduit, par sa mère, dans une assemblée où prêchait Bousson, près d'Alais; ce ne pouvait être qu'en 1698, quelques mois avant le supplice du martyr; et cette date détermine l'année de la naissance du chef camisard.

troupes; soit vague instinct guerrier, soit désir réel de venger ses frères et de rendre leurs leçons stratégiques aux soldats dont il espérait d'être l'épouvante à son tour. Mais les poursuites du curé de Ribaute le forcèrent, au mois de mars 1701, de se réfugier à Genève. Après un an de séjour dans une boulangerie de cette ville, il reçut de l'*Esprit*, selon sa belle-mère, l'ordre de retourner en Languedoc. « Maître, dit-il en partant, dans peu vous entendrez parler de moi. » (1) Il arrive à Ribaute, se trouve à la conjuration des trois Hêtres, et participe au meurtre de l'archiprêtre, qui décida l'insurrection cévenole. Nous avons vu comment il recruta dans son bourg natal un petit peloton d'amis, avec lequel il vengea la mort de Vivens. Cavalier était donc âgé de 17 ans; la religion vint dans sa cabane l'appeler pour la gloire à l'âge où Samuel vint dans son bercail chercher David pour la royauté. Le portrait que l'Ecriture trace du fils d'Isaï convient parfaitement au berger du Gardon. Il était blond, gracieux de figure, de petite taille, mais robuste; il avait le cou court, la face colorée, des yeux bleus, vifs et saillants, et une grosse tête d'où tombait sur de larges épaules une belle et flottante chevelure (2).

Enfin, les peuples de la Lozère, des sources du Tarn, du Gardon d'Alais, de la Cèze, élurent Nicolas Joani, de Genouillac, ancien maréchal-des-logis du régiment d'Orléans, âgé de quarante ans, soldat singulièrement hardi et téméraire. Sa bande était

(1) Madame Dunoyer.

(2) Cavalier, Mme Dunoyer, sœur Demerez de l'incarnation.

la moins forte, puis celle d'Abraham-Salomon, puis celle de Castanet, puis celle de Roland presque égale à celle de Cavalier. Ces cinq légions grossirent dans les mêmes proportions, pendant tout l'hiver, mais ne dépassèrent jamais le nombre de trois mille hommes. Leurs cantons respectifs prirent l'engagement de remplacer à mesure les combattants morts. Les Enfants de Dieu avaient des armes de toute espèce : des mousquets achetés par Mandagout à Beaucaire ou enlevés aux milices, des fusils de chasse, des pistolets, des sabres, des faux, des haches, des lames de charrue ; ils ne sont vêtus que de bure grossière et de haillons ; mais ils sauront tout à l'heure échanger dans les combats leurs outils et leurs vestes rustiques contre des armes et des uniformes de guerre ; et leurs chefs ne tarderont pas à se parer de riches épées, de justaucorps de pourpre et de chapeaux à plumes et à ganses d'or.

Ainsi les Enfants de Dieu formaient une théocratie militaire ; au sommet, Roland, *prophète-roi* ; plus bas les cinq brigadiers-généraux ; plus bas encore les chefs de brigade et leurs officiers, descendant de grade en grade jusqu'à la multitude. Roland formait son conseil suprême des brigadiers-généraux et des chefs de brigade de toutes les légions ; et chaque brigadier-général composait son conseil particulier de tous les officiers et sous-officiers de sa troupe. Ainsi s'échelonnait la hiérarchie et l'autorité de Roland sur ses lieutenants, et de ceux-ci sur l'armée. Comme prophète-roi, Roland, et, sous lui, ses lieutenants exerçaient le pouvoir religieux et militaire dans toutes ses fonctions et ses droits :

les droits de vie et de mort, l'impôt, la dîme, le culte, la cène, le baptême, le mariage, les funérailles, tous les attributs en un mot du glaive et de l'encensoir. Toutefois les Enfants de Dieu formaient moins un seul corps qu'une agrégation de cinq petites républiques fraternelles. Roland n'exerçait d'autorité directe et continue que sur sa troupe, et chaque brigadier-général, de son côté, commandait, administrait, jugeait la sienne, comme il l'entendait. Tous, chefs et soldats vivaient entre eux dans une égalité parfaite, et ne s'appelaient que *frères*. Dans le principe, les soldats voulurent qualifier Roland de *Monseigneur*, et le conseil suprême de *hautes puissances;* mais la fraternité fut aussitôt ordonnée sous peine de châtiment (1). D'ailleurs la hiérarchie s'effaçait d'elle-même dans le péril commun, dans leur vie errante et si voisine de la nature, dans l'enthousiasme qui nivelle tout; ils n'en conservaient que ce qu'exigeait leur salut au sein d'une liberté sans bornes et de dangers toujours renaissants, comme les oiseaux du ciel dans leurs migrations à travers l'espace et les tempêtes.

Après l'organisation militaire, Roland pourvut encore à l'organisation du matériel de l'armée, afin que, résistant aux ennemis, elle ne fut pas détruite par la faim, les maladies et les rigueurs de l'hiver; il lui prépara comme une cité sauvage; il fit choisir les grottes les plus spacieuses et les plus solitaires, et les transforma en magasins, en hospices, en greniers, en celliers, en étables, en arsenaux et en poudrières. Les Enfants de Dieu devaient y

(1) Anonyme, hist. des camisards.

déposer le butin de chaque excursion, et la proie de chaque combat. Ils étaient tous gens de métier et de travail, meuniers, boulangers, cordonniers, tisserands, tailleurs, taillandiers, et pouvaient se suffire, au besoin, sans l'aide des bourgades ; à chaque caverne fut attaché un corps spécial d'hommes de métier, et un corps de garde. Outre des moulins à bras, des moulins à vent et à eau furent construits sur des cimes et dans des ravins perdus, et les vents et les torrents de la montagne furent chargés de moudre le pain des Enfants de Dieu. Les corps de garde et de métier connaissaient seuls avec les fournisseurs l'existence de ces cavernes, dont l'administration appartenait au major-général, Rastelet, de Rochaigude. Telle fut l'œuvre de Roland ; et c'est une admirable chose de voir s'organiser ainsi de pauvres pâtres proscrits ! Qui put leur inspirer l'idée d'une théocratie fédérative? Cette forme sociale est celle des peuples enfants, celle de Moïse, celle de Calvin. Ils obéirent donc instinctivement à la triple impulsion de la nature, de la Réforme, de la Bible. Dans leur pieuse illusion, ils modelèrent leur cité sauvage sur la cité céleste, dont les saintes hiérarchies, ordonnées selon la mesure de l'intuition divine, ont pour loi le Verbe immortel, et pour roi-pontife, Dieu.

Où se tinrent ces étranges comices du désert? Vraisemblablement aux trois Hètres, avec la touchante et sombre solennité que leur prêtait le danger; la nuit, qui sans doute les couvrait de son ombre, la lune, ce soleil des proscrits, qui les éclairait de ses rayons ; la forêt, qui les protégeait de ses mystérieusses profondeurs, et dont l'orageux

murmure accompagnait leurs acclamations et leurs cantiques. Après cela, les enfants de Dieu regagnèrent leurs cantons respectifs. Salomon ne s'éloigna pas du Bougès ; Joani s'établit à la Faus-des-Armes ; Cavalier au levant, comme Joani, à Bouquet, montagne coupée de gorges et couverte de forêts. Il menaçait toute la rive gauche du Gardon oriental et les portes d'Alais. Castanet dans les belles montagnes de l'Aigoal et de l'Espérou, au couchant, comme Salomon. Au centre Roland, sur les croupes stériles de Mialet ou de Durfort. Il était, pour ainsi dire, à cheval sur le Gardon occidental, et campait presque aux portes d'Anduze. Chaque chef avait dans son canton, son grenier, son magasin, son arsenal. Joani, près de Vialas; Salomon, à Cassagnas; Cavalier, à Bouquet; Castanet, dans l'Aigoal; et Roland, à Mialet, dont les nombreuses et vastes grottes étaient comme la métropole de l'insurrection. Eloignés les uns des autres de cinq à six lieues, ils pouvaient aisément se tendre la main de montagne en montagne.

Les cévenols ne se donnèrent jamais d'autre nom que celui d'*Enfants de Dieu.* Mais les catholiques les appelaient les *vagabonds*, les *attroupés*, les *fanatiques*, les *osards* (hussards), et enfin les *camisards.* D'après les uns, ce nom dérive de *camis*, et signifie coureur de chemins; selon les autres, de *camise*, parce que les insurgés changeaient de chemise dans les bourgades, ou bien parce qu'ils étaient vêtus d'une blouse ou camisole; selon d'autres encore, de *camisade*, attaque nocturne de gens de guerre; enfin un orientaliste a bravement accouplé un mot japonais avec une locution latine,

et en a composé *camis-ards*, brûleurs d'idoles. Quoiqu'il en soit, ce surnom, qui ne commença que sous Roland, est devenu populaire et historique, et nous le donnerons désormais plus souvent aux Enfants de Dieu.

—

CHAPITRE II.

Après quelques jours passés à s'organiser en silence dans les bois, où Bâville la croyait mourante de la mort de Laporte, l'insurrection reparut tout à coup plus vivace et plus tumultueuse; ses cinq divisions se levèrent à la fois dans leurs territoires et se répandirent, comme un orage, depuis la Lozère jusqu'à la mer; Salomon et Abraham détruisirent dans les hautes Cévennes tous les monuments catholiques, croix, églises, presbytères; *sur l'Aigoal, Castanet*, dit le prêtre de Saint-Germain, *ressemblait à un fleuve débordé*; mais Cavalier ne resta pas dans les montagnes : il s'aventura hardiment dans la plaine de Nismes, et fit comme une exploration furtive de ce sol qu'il devait couvrir de ses combats. Il fit mettre à mort, on ne sait pourquoi, le curé de Caissargues, et, à son retour, il prêcha à Aiguevives (12 et 19 novembre). Les catholiques connurent alors, pour la première fois, le nom, depuis si fameux, de Cavalier. Le comte de Broglie accourt, convoque les habitants dans l'église, et demande les coupables. « Tous, répondirent-ils, nous le sommes tous! » N'osant châtier le bourg

entier, il en retient les notables, à la tête desquels le consul, et les livre à Bâville, arrivé de Nismes avec le présidial. Quatre personnes sont condamnées à mort, et, faute de gibet, pendues devant l'église aux rameaux d'un amandier; douze aux galères; d'autres au fouet, et le bourg à une amende. Le comte Louet de Calvisson, un des trois lieutenants-généraux de Languedoc et seigneur d'Aiguevives, en fut tellement irrité qu'il menaça Broglie à la barbe même de Bâville. Il sentit peut-être alors bouillonner dans ses veines quelque reste de vieux sang cathare; car il prétendait descendre de Guillaume de Nogaret, ce légiste audacieux qui fit expier à Boniface VIII et à la papauté le martyre des albigeois.

Bâville fit alors aussi mourir Etienne, ce jeune prophète du Gévaudan dont la voix véhémente produisit ce bouillonnement populaire d'où l'insurrection était sortie. Il paraît qu'il se bornait au ministère de la parole, et qu'il ne prit point lui-même les armes; on ne le voit point figurer parmi les cinquante conjurés du Bougès, ni parmi les combattants de Laporte et de Roland. Mais il appelait les peuples à monter au *camp de l'Eternel.* Dans son rapide apostolat, il était, dit le prêtre de Saint-Germain, *semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrents n'arrêtent, mais qui trouve à la fin un homme capable de le dompter.* Le coursier d'Israël fut dompté par les agents de Bâville, qui le firent tomber dans leurs embûches aux environs du Pompidou. De Saint-Hippolyte, où on le transféra d'abord, Etienne

fut ramené à Saint-Jean-du-Gard, jugé par Bâville, et rompu vif. *Mais*, continue Louvreleuil, *le supplice qui brisa ses os, ne brisa pas son cœur endurci; il mourut obstiné dans son hérésie. Ceux des mécontents qui étaient pris*, dit Brueys, *les géhennes, les gibets, les roues, ne pouvaient leur arracher une seule parole.*

Cependant Cavalier, parti d'Aiguevives, avait rejoint Roland, descendu des montagnes de Durfort. Les deux chefs allèrent en plein jour et tambour battant désarmer les bourgades catholiques des bords du Vidourle; ils continuèrent ce désarmement par Sérignan, Bracassargues vers Lezan et Cardet, dont ils brûlèrent les églises, ainsi que l'abbaye de Tornac, voisine d'Anduze. Le comte de Broglie et le lieutenant-colonel du régiment de Menou accoururent par deux chemins pour les envelopper. Mais quand ils arrivèrent, les enfants de Dieu avaient disparu; ils étaient dans les bois, entre les deux Gardon, au-dessus d'Alais. Un capitaine du régiment de Marsilly, posté avec sa compagnie au château de Mendajols, vint les relancer dans cette forêt. Dès qu'il les aperçut campés parmi les yeuses : « Ah! vous voilà, leur cria-t-il, messieurs les fanatiques ! » — « Oui, répondirent-ils, nous voici ! » Et leur fusillade éclata parmi les rameaux. Les soldats du roi tournèrent le dos et abandonnèrent leur capitaine. Pendant qu'il s'efforçait bravement, mais en vain, de les rallier, il tomba frappé d'une balle. Il se nommait Vidal, natif de Grenade, petite ville languedocienne d'origine arabe; il était frère d'un conseiller au parlement de Toulouse. *Dans son enfance*, dit le prêtre de

Saint-Germain, *il avait souvent assuré qu'il serait un saint.... Il songea aussi trois fois, avant qu'il mourut, qu'on lui ôterait dans peu de temps la vie avec les habits, et qu'on le laisserait tout nu.* Ce qui arriva; car son bel uniforme fut endossé par quelque chef camisard, et ses restes infortunés abandonnés aux vautours (25 novembre).

Dix jours après, Cavalier était dans les bois de Vaquières, au levant d'Alais (5 décembre). Le chevalier Montarnaud de Castries, nouveau converti, lieutenant de la colonelle de Tournon, et M. de Bimard, capitaine des milices de Nismes, résolurent d'y surprendre le chef camisard. Ils prennent un pâtre pour guide, entrent dans les bois, s'engagent dans une étroite ravine, et n'entendant point remuer les insurgés, les supposent endormis dans leur camp. Tout à coup trois sentinelles avancées font feu; à ce signal, Ravanel, posté à l'issue du défilé, Cavalier et Catinat, sur les ailes, se lèvent dans les bois où éclate partout la psalmodie et la fusillade; ils fondent sur les troupes royales; Bimard est tué d'abord; Montarnaud fuit à la tête des soldats et des milices; peu ressortirent de la forêt. Avant toute chose les vainqueurs rendirent grâces à Dieu. Puis Cavalier fit dépouiller les morts, et ramasser leurs habits, leurs armes et leurs munitions de guerre. Il trouva dans la ceinture de Bimard cent pistoles, dont il fit acheter à Anduze des vêtements et six charges d'eau-de-vie, pour réchauffer ses camisards pendant l'hiver (1).

A l'orient des bois de Bouquet s'élevait sur une

(1) Mémoires de Cavalier.

hauteur le château de Servas, occupé par une garnison que Cavalier détestait, parce qu'elle surveillait de ce côté tous ses mouvements, et que d'ailleurs elle avait massacré plusieurs assemblées au désert. Il avait résolu de l'exterminer; mais comment y parvenir sans canon pour froudroyer ce fort, et sans échelles pour tenter une escalade nocturne? Tout à coup le hasard lui fournit les moyens d'un stratagème prodigieux. Il rencontre un jour sur la route d'Alais au Pont-Saint-Esprit, non loin de Lussan, un détachement royal se rendant en Italie, dans les cantonnements du duc de Vendôme. Mais Cavalier avait marqué là son tombeau. Après l'avoir sabré tout entier, il revêt l'habit du commandant tué, déguise avec les dépouilles des soldats morts une de ses brigades, et lui donne en garde six camisards de la mine la plus sauvage, garrottés et dont un blessé et tout sanglant; puis, muni de la feuille de route militaire, il marche à leur tête vers le hameau des Plans, voisin de Servas; il se présente au consul : « Monsieur, lui dit-il, j'ai battu les camisards et leur ai fait six prisonniers; il convient, pour plus de sûreté, de les déposer au château; veuillez prévenir le commandant; car j'en ai l'ordre de MM. de Broglie et de Bâville. » — A ces deux grands noms, le simple et rustique consul s'incline profondément et court au château. Cavalier qui le suit à distance le voit bientôt descendre avec le commandant et quelques hommes de garde; il s'avance, salue l'officier, se dit le neveu du comte de Broglie et lui présente sa capture. Le commandant, scrupuleux observateur de la consigne militaire, lui demande sa feuille de route,

la lit quelque temps en silence, puis examine attentivement les prisonniers, leurs haillons sanglants, leur figure farouche. « Bien ! monsieur, répondit-il enfin ; je vous félicite d'une aussi bonne prise. Laissez conduire ces bandits aux cachots, ils seront sous bonne garde, je vous le promets. Mais il est trop tard pour continuer votre route : faites-moi l'honneur de passer la nuit au château. » Cavalier refuse, se fait prier encore, accepte enfin, et entre suivi seulement de ses officiers. Pendant les apprêts du souper, le commandant le conduit sur la plate-forme, lui fait admirer la hauteur et la solidité des murs. « Le duc de Rohan, dit-il, attaqua ce château ; mais après douze jours de siége, il fut contraint de le lever. Vous voyez que les camisards n'échapperont pas ! » — On se met à table. Le commandant fête son jeune et noble hôte, spéculant peut-être pour son avancement sur les politesses qu'il prodigue au neveu du comte de Broglie; les officiers racontent leurs campagnes et leurs combats; le vin fait éclater les rires et les jovialités militaires. Cependant sous prétexte de se procurer aussi des provisions, les soldats restés dehors se glissent l'un après l'autre dans le fort, avec leurs fusils en bandoulière. Lorsque Cavalier les voit en nombre, il se lève, fait un signe, et tout à coup le commandant et la garnison sont saisis, désarmés et passés au fil de l'épée. « Ainsi furent punies leurs cruautés, » dit Cavalier, qui raconte lui-même cette merveilleuse aventure. Il prit les armes, les munitions de guerre et de bouche, et mit, en se retirant, le feu au château. A une demi-lieue de là, comme il emportait son butin vers Bouquet, une

explosion fit trembler la terre : c'était la poudrière, qu'il n'avait pas su trouver et qui, prenant feu, lançait le château dans les airs. (1)

Ainsi l'insurrection croissait, hardie, aventureuse, formidable. Les enfants de Dieu entraient dans les bourgs tambour battant, et se logeaient par billets comme les troupes du roi. Roland, chef politique et sacerdotal, exigeait rigoureusement l'impôt civil et la dîme ecclésiastique. Il se regardait comme le maître légitime des propriétés monastiques et cléricales ; il faisait fusiller les fermiers qui n'en portaient pas les revenus *au camp de l'Éternel.* Il défendait aux catholiques de monter la garde, d'entrer dans les milices, de fortifier les bourgs. Il appelait les protestants aux armes, et les femmes, les enfants et les vieillards aux prières du désert. Ils accouraient recevoir de la main du prophète la cène, le baptême, la bénédiction nuptiale.

C'est dans ces conjonctures que s'ouvrirent les états du Languedoc (9 novembre). Les évêques de Mende, d'Alais, d'Uzès, de Nismes, ne purent se rendre à Montpellier qu'à travers les bandes camisardes maîtresses des chemins. Ils remplirent l'assemblée de leurs lamentations. « *Traditi sumus*, s'écriait le vieux Fléchier, qui, dans son effroi, se comparait à la belle reine Esther, *traditi sumus*,

(1) La réalité de cette audacieuse aventure, que le seul Cavalier raconte, et que, sur les témoignages des contemporains, Court rapporte aussi, se trouve irrévocablement confirmée par quelques mots de sœur Démerez, assistante du grand couvent des Ursulines de Nismes. Voyez ses lettres, à R. P. Marc de Saint-Claude, prieur des Carmes anciens de Clermont, en Auvergne. Bibliothèque royale.

ego et populus meus ut conteramur et jugulemur et pereamus! » (1) Dans leur épouvante, simulée peut-être pour décliner la responsabilité d'une guerre civile, en grande partie leur ouvrage, ils représentèrent l'insurrection cévenole comme la tête d'une vaste et sourde conjuration de tous les protestants de France. Cependant les états se hâtèrent de pourvoir au salut de la province. Ils votèrent la levée de trente-deux compagnies de fusiliers catholiques et d'un régiment de dragons, que l'on nomma Petit-Languedoc. On commença d'y incorporer la compagnie de Poul et de la mettre à cheval. Bâville écrivit au marquis de Puysieulx, ambassadeur à Berne, de lui envoyer de Suisse « soixante-dix chevaux, âgés de quatre ans, quatre pieds quatre pouces de taille, bien moulés, la hanche bien faite, la côte bien tournée, et qui se brident bien, la jambe sans poil, la jointure courte, le sabot petit et le pied long, hongres; pas de juments; avec leurs crins, légers et vifs; des chevaux comme il en faut pour les montagnes. » (2) Il se ravisa plus tard, et fit, avec raison, venir ces animaux de Roussillon et de Catalogne. Il demanda le régiment de dragons de Saint-Sernin, alors en Rouergue; un bataillon des vaisseaux en quartier d'hiver dans les évêchés d'Aix, de Marseille et de Toulon; un régiment d'officiers irlandais, qui, de Fignals, pouvait arriver rapidement par mer; enfin, des miquelets du Roussillon, qu'il jugeait excellents pour guerroyer dans les Cévennes. Le déplacement de tant de troupes contraignit Bâville à révéler

(1) Lettres de Fléchier. — (2) Rulhières, cartons manuscrits.

au ministre de la guerre l'existence de l'insurrection, qu'il avait cachée jusque-là. Chamillard dut, comme il faisait de tout, en communiquer d'abord la nouvelle à Madame de Maintenon. Mais espérant étouffer dès sa naissance un soulèvement de pâtres qu'on dépeignait peu dangereux, elle défendit au ministre d'augmenter, en l'en instruisant, les nombreux soucis du monarque. (1) De sorte que Louis XIV fut pendant six mois à ignorer un embrasement qui, des Cévennes, son foyer orageux, s'étendant aux montagnes du Dauphiné et dans les bocages du Poitou, pouvait l'envelopper sur son trône et l'y dévorer.

Eh! combien l'insurrection était formidable alors, jeune, grandissante, encore invaincue, vigoureusement organisée, commandée par un chef intelligent, audacieux, secourue des populations, protégée par les montagnes, touchant à la mer, qui pouvait lui ramener les régiments réfugiés, les vainqueurs de la Boine, et la mettre en contact avec la guerre européenne! quelles n'étaient point ses espérances! qui eut pu calculer son avenir! Malheureusement le monarque qui devait le plus influer sur ses destins, Guillaume d'Orange, était mort (avril 1702). Le protestantisme avait perdu son héros. Il venait d'achever les apprêts immenses d'une troisième coalition contre Louis XIV; il tirait déjà sa forte épée, quand Dieu la fit tomber de ses mains, et le rappela avant l'heure, comme un ouvrier infidèle. Terrestre écho de son jugement éternel, l'histoire impartiale louera le politique

(1) Lettres de Mme de Maintenon.

habile, le guerrier tenace, le défenseur des gouvernements libres, qui, de simple particulier, s'éleva, par son génie, à la dictature du nord de l'Europe; mais elle flétrira le prince ambitieux, infidèle aux intérêts de sa patrie et de sa religion, qui l'avaient revêtu de leur force et de leur gloire. Fils ingrat, il sacrifia la Hollande à l'Angleterre, et le calvinisme français à sa royauté britannique. Et ce double crime, qui préparait une décadence irrésistible aux provinces flamandes, et à nos églises une persécution d'un siècle, il le commit pour conserver un trône, que dis-je? un tiers de trône disputé, un lambeau de pourpre qu'il ne put transmettre à sa race, et qui ne recouvre plus que son cercueil.

—

CHAPITRE III.

Noël approchait; ce jour était une des quatre grandes fêtes des Enfants de Dieu. Avec quel touchant enthousiasme ne célébraient-ils pas la naissance du Sauveur, mort pour eux sur la croix, et pour lequel ils souffraient, combattaient, mouraient à leur tour. Les prophètes mettaient dans les apprêts de l'Eucharistie une sainte et sauvage solennité. Après la prédication, Roland descendait de la chaire, et, suivi de ses principaux lieutenants, s'avançait lentement vers le rocher qui servait d'autel; il prenait le pain et le vin, symboles de la céleste victime, et les chefs célébraient d'abord entre eux le saint mystère, pendant les prières des soldats; puis, ceux-ci s'approchaient de deux en deux, l'air contrit, tête nue et le fusil en bandoulière; deux prophètes debout à côté de Roland lui passaient, l'un le pain, l'autre la coupe, qu'il offrait aux communiants en murmurant un verset de l'Évangile. Près de la table sainte, un troisième prophète, dans l'extase, fixait sur les couples tremblants, à mesure qu'ils se présentaient, son œil ardent qui perçait les ténèbres de leur

cœur, et, selon les avertissements de l'esprit, repoussait les indignes : « Allez, leur disait-il, allez prier, mon frère ! » Les rejetés s'en retournaient, se prosternaient à l'écart, et poussaient des soupirs et des sanglots. La Cène achevée, Roland félicitait les guerriers que Dieu avait trouvés dignes de participer à la chair et au sang de l'agneau ; puis il adressait aux réprouvés de fortes censures, et leur annonçait enfin que Dieu, touché de leurs gémissements, les recevait en grâce; et ils étaient admis. Après les légions, la multitude se présentait et subissait la même épreuve.

Le jour de Noël 1702, Cavalier célébra la sainte Cène au désert de Cauvi, sur la rive droite du Gardon, non loin de la prairie d'Alais. Les prières duraient encore, lorsque les vedettes poussant le cri d'alarme annoncèrent l'arrivée des troupes catholiques. C'était le chevalier d'Aiguines, commandant d'Alais, avec sa garnison, six cents hommes de bourgeoisie et cinquante gentilshommes à cheval. La milice formait le centre et la noblesse l'avant-garde, conduite par un vieux et brave capitaine en retraite nommé Saint-Sébastien. Un mulet suivait l'expédition, chargé de cordes destinées à garrotter les prisonniers et à les pendre aux carrefours d'Alais. (1) Cavalier renvoya le peuple des bourgades, et rêva profondément au parti qu'il prendrait. Il se décidait à rentrer dans les bois, lorsqu'un pâtre lui apprit que sur le chemin suivi par l'ennemi s'élevait un mamelon dont le rebord déguisant la faiblesse des camisards, les protégerait

(1) Cavalier.

contre la mousquetade et le choc des chevaux. Après l'avoir fait examiner par Espérandieu, Cavalier occupa ce monticule. « Nous tremblions, dit-il, de notre petit nombre; mais notre espoir était dans le Dieu des armées. Le commandant d'Alais vint droit à nous; mais il fit le contraire d'un bon général; au lieu de ses fantassins, il lança d'abord contre nous sa cavalerie. » C'étaient les gentilshommes qui, pour faire preuve de bravoure et de fidélité, voulurent châtier seuls l'insurrection de leurs vassaux. Mal leur en prit; la fusillade camisarde démonta, blessa, tua plusieurs cavaliers; les autres tournèrent tumultueusement le dos. Entonnant l'hymne des batailles, les enfants de Dieu s'élancent de leur monticule et bondissent après l'escadron fugitif qui, communiquant son désordre et son effroi aux milices, les entraîne dans sa déroute. Le commandant d'Alais, à la tête de sa garnison, veut barrer le chemin aux fuyards; impossible; il est lui-même emporté dans la débandade universelle, incessamment accélérée par la mousquetade et la psalmodie rugissantes sur ses traces. Victoire ! chantaient les enfants de Dieu.

Victoire aux vaillants d'Israël !
Justes, célébrez l'Eternel
Sur la harpe sacrée !
Il rompt les chaînes du captif,
Il secourt l'orphelin plaintif
Et la veuve éplorée !

Les rois ont fui comme des faons !
Nous donnerons à nos enfants

Leur dépouille splendide !
Nous échappons aux oppresseurs
Ainsi qu'au filet des chasseurs
La colombe rapide !

Comme les neiges du Tselmon
Sion, Seigneur, luit sur le mont
Où t'adorent les anges !
Cent mille au glaive flamboyant
Entourent ton char foudroyant
Et chantent tes louanges ! (1)

Ainsi psalmodiaient les Enfants de Dieu qui, jetant leurs habits pour être plus légers, harcelèrent une heure durant les fuyards, avec lesquels ils faillirent entrer pêle-mêle dans Alais. Le commandant se hâta de s'enfermer dans ses murs, content encore de n'avoir laissé qu'une centaine de morts sur la prairie du Gardon. Les camisards y recueillirent presque toutes les armes de l'ennemi, des munitions de guerre, des vêtements et quelques chevaux; le mulet chargé de cordes ne fut pas le moins précieux de leurs trophées. (2)

Après cela, Cavalier, traversant la presqu'île des Gardon, se rendit sur les montagnes de Saint-Félix où l'attendait Roland. Le général avait conçu contre Sauve un stratagème non moins hardi que celui de son lieutenant contre Servas. Sauve est une petite ville située sur la rive droite du Vidourle, au pied du Couta. Suspendue au penchant de la

(1) Fragment du psaume LXVIII. (2) Cavalier.

montagne, elle présente un aspect triste mais pittoresque, avec ses maisons superposées qui semblent éternellement menacées de la chute des rochers, et ses trois vieilles tours, dont l'une, débris de son château féodal, porte encore le nom de Castellas. Le Couta, ombragé de micocouliers, a sur ses croupes volcaniques trois abîmes (1), vastes et profondes cuves aux parois lisses, hérissées de ronces pendant sur des eaux obscures, regardées comme les sources de la fontaine qui jaillit au pied de la ville, et qui, par la beauté de sa cascade, mériterait d'être la rivale de Vaucluse, si ses flots roulaient dans la solitude et si leur murmure avait bercé le cœur douloureux d'un poète. Sauve, au temps de cette histoire, avait de vieux remparts, deux co-seigneurs, une garde bourgeoise et environ deux mille âmes de population. (2)

C'était pour surprendre cette ville, que Roland avait appelé Cavalier. Dans la nuit, il envoya, pour tromper l'ennemi, une demi-brigade de sa légion brûler l'église de Monoblet et porter un cartel au commandant de Saint-Hippolyte, qu'il défiait à un duel de 200 contre 200 combattants, dans la plaine, à 5 heures du soir; (3) puis il détacha une autre demi-brigade de la troupe de Cavalier, qui partit dès le matin et qu'une heure après le général et son lieutenant, à la tête de leurs bandes, suivirent vers Sauve. Catinat, magnifiquement affublé d'un habit de lieutenant-colonel, commandait cette avant-garde, déguisée en milice, dont le costume bourgeois avait

(1) Le plus grand se nomme l'Aven (Averne), et les deux petits, le Frère et la Sœur. (2) Viguier, hist. d'Anduze. (3) Louvreleuil.

pour signe distinctif et pour principal ornement une cocarde de ruban blanc au chapeau. Vers midi, il arriva tambour battant devant Sauve. Après avoir répondu au qui vive? de la sentinelle, il ajouta : « J'ai couru toute la matinée après les fanatiques qui ont incendié cette nuit l'église de Monoblet, je voudrais me reposer et me rafraîchir un moment dans la ville. » — « Entrez, répondit la sentinelle ! » Catinat range sa troupe sur la grande place, et se rend chez le co-seigneur, M. de Vibrac, nouveau converti, dont le père avait été député, en 1683, avec l'oncle de Roland, au duc de Noailles, par l'assemblée de Collognac. Il avait abjuré, ainsi que son collègue M. de Valgrand. Le seigneur, prêt à se mettre à table, invita le colonel et les deux officiers de son escorte, qu'il crut être ceux qui devaient ce jour-là même lui porter un message du comte de Broglie. Catinat accepte et prend place à côté de la belle Madame de Vibrac. Pendant le repas, il tempête contre les fanatiques, porte aux nues MM. de Broglie et de Bâville, et s'aventure même jusqu'à jeter quelques fleurs de galanterie à sa noble hôtesse. Mais le camisard, dont l'éducation s'était faite parmi les chevaux de la Camargue, ne tarda pas à se fourvoyer horriblement. La dame s'aperçut bientôt que ce colonel avait des manières fort rustiques et la mine singulièrement sauvage; et le frisson la saisit, ainsi que son mari, en pensant qu'ils avaient à leur table trois chefs camisards. Ils tâchèrent néanmoins de faire bonne contenance, ne sachant comment se délivrer de ces terribles commensaux. Au dessert quelqu'un annonça qu'on voyait une grosse troupe s'avancer vers Sauve.

« Mon Dieu! s'écria la rusée châtelaine, allez donc aux portes, Monsieur; ce sont peut-être les camisards qui viennent surprendre la ville! » — « Ne craignez rien! j'y cours, Madame, » répondit fièrement Catinat, qui se leva aussitôt et sortit avec ses deux compagnons. Le seigneur baissa sur leurs talons la herse de fer, et, content d'en être momentanément débarrassé, se barricada dans son manoir. Cependant, arrivé sur la muraille, Catinat trouva la sentinelle occupée à regarder un nuage de poussière qui s'élevait sur la route. « Attendez-vous quelque détachement de milices? lui demanda la garde. » — « Non! répondit Catinat. » — « C'est pourtant, reprit-elle, une troupe qui vient vers Sauve. » — « Ce sont sans doute les camisards, ajouta Catinat; mais laissez-les venir; vous allez voir comme je les recevrai! » Le peuple de Sauve se presse autour de Catinat comme autour d'un défenseur. Mais à une portée de mousquet de la porte, Roland et ses brigades entonnent l'hymne des batailles; Catinat alors se dévoile, irrité, formidable, comme l'ange du jugement: « Bas les armes! s'écrie-t-il; vivent les Enfants de Dieu! » et devant ce peuple consterné, que sa troupe couche en joue, il ouvre la porte à Roland.

Roland désarme les habitants, arrête le colonel de Valgrand, fils du co-seigneur, avec quelques autres militaires accourant pour repousser l'ennemi, un moine qui venait haranguer le peuple, et plusieurs prêtres réfugiés dans Sauve. Il détruisit les insignes du catholicisme, enleva les armes, la vaisselle de métal et quelques provisions de bouche. Il chargea le tout sur ses mulets, et emmena ses

prisonniers sur la place de la Vabre, hors des murailles; là, il relâcha Valgrand et les militaires, et fit fusiller les prêtres et le capucin. Il se nommait de Mazan, gentilhomme de Riez en Provence; moine d'abord, puis protestant, il s'était, à la révocation, refait capucin, et capucin furieux. Le soir, après avoir resté quatre heures dans Sauve, Roland emporta son énorme butin, vers le camp de Saint-Félix.

Cependant M. de Lahaie, commandant de Saint-Hippolyte, instruit de cette aventure, accourut, à la tête des milices et de la noblesse à cheval, pour surprendre Roland dans Sauve; mais le général camisard venait d'en sortir, quand il arriva; et grossissant sa troupe des milices de la ville, il s'élança aussitôt à la poursuite de l'ennemi, dont l'immense butin ralentissait la marche. Ils se fussent heurtés au château de Sabatier, si le commandant, sur un faux avis donné par les camisards, n'eût pris à gauche tandis que Roland obliquait à droite vers Cannes; de sorte qu'ils se tournèrent en même temps le dos. Lahaie, furieux d'avoir été joué, jeta sa colère sur un voiturier catholique cheminant paisiblement avec ses deux mulets chargés de verre. Les Enfants de Dieu s'égayèrent longtemps de la mystification de ces dignes Sauvains, dont la bonhomie et la crédulité sont depuis lors, à tort sans doute, passées un peu en proverbe. (1)

Les surprises de Servas et de Sauve, produisirent une émigration générale des prêtres. Quelques-uns à peine osèrent rester dans les bourgs murés, non

(1) Louvreleuil, Brueys, Cavalier, etc.

sans prendre encore, pour leur sûreté, des mesures qui dénotent bien leur effroi. Le prieur de la Rivière, par exemple, inventa une machine composée d'un tour et de quelques cordes au moyen desquels son sacristain faisait mouvoir horizontalement quatre hallebardes dont les pointes défendaient incessamment l'abord de la porte presbytérale. Son évêque, non content de faire réparer les fortifications d'Uzès, fit encore garnir de barreaux de fer les fenêtres de son palais. Mais le plus prudent, quoique le moins exposé, fut Monseigneur Beaudry de Piencourt, évêque-comte de Mende. Il fit rétablir *contre-escarpes*, *ravelins*, *courtines*, *portes*, *herses*, *fossés*, *fausses-braies*, *murailles*, *tours*, *remparts*, *parapets*, *guérites*, dit le naïf Louvreleuil. Il leva huit compagnies de cinquante hommes et une de cent quarante-cinq, pour la garde de sa ville épiscopale, qui reçut dans son sein tous les curés fugitifs du bas Gévaudan. Peuplée de noblesse, de prêtres, de moines, de confréries, de pélerins, sous le sceptre pastoral du comte-évêque, la cité féodale et monastique semblait se cacher dans son abîme comme au fond d'un sépulcre. Le mont Mimat, au pied duquel elle est bâtie, a la figure d'un arc colossal dont le Lot forme la corde toujours vibrante. On dirait l'arc immense que, pour protéger sa ténébreuse métropole, le géant catholique de la Margérido tient éternellement tourné contre les Cévennes protestantes et le soleil (1).

Comme ses confrères du bas Gévaudan, le prêtre

(1) Mende est à peu près encore aujourd'hui ce qu'elle était il y a un siècle, et l'évêque actuel ne la fera pas progresser. Il défend à ses ouailles

de Saint-Germain se réfugia dans Mende, sa ville natale, où vingt ans après il mourut recteur de l'école des doctrinaires. C'est là qu'il écrivit sa chronique, qu'il eut à défendre des plagiats de Brueys. Elle n'est qu'un triste inventaire de meurtres et d'incendies; mais on trouve parfois dans son style quelques fleurs agrestes, un parfum de la naïveté de Froissard et un reflet de l'imagination de Fénélon. Nous sommes heureux d'en orner nos récits, et de rendre justice à ce prêtre qui, bien que notre ennemi, mérite encore notre reconnaissance pour la douceur avec laquelle il assista nos pères dans leur martyre.

La noblesse aussi déserta les châteaux, la riche bourgeoisie ses bourgs; elles cherchèrent un asile dans les villes fortifiées. La population catholique des campagnes, sans prêtres pour la consoler, sans soldats pour la défendre, errait autour des ruines fumantes de ses églises, comme un troupeau abandonné. Broglie n'en pouvait plus; Poul était sur les dents; Bâville seul restait inébranlable dans cette alarme universelle. Il jugeait par masses; il suppli-

l'étude des mathématiques et du dessin, qu'il appelle dans ses mandements des inventions de l'enfer. Passe encore pour les mathématiques; mais, monseigneur, l'art divin de Raphaël! Cet anathème ne serait que ridicule, si l'esprit général qui l'a conçu n'entretenait parmi le peuple un fanatisme dont la férocité faillit, à son passage, mettre en lambeaux le père saint-simonien Hoart. Des citoyens éclairés ont réuni leurs efforts pour détruire cet élément barbare; à leur tête se distingue M. Ignon, libraire, homme aussi savant et hospitalier que sa ville l'est peu. Le voyageur inconnu à qui naguère il fit part de ses lumières et de ses travaux, fait ici des vœux ardents pour leur succès, nécessairement lent et laborieux. La nature semble avoir condamné Mende à n'être jamais qu'un cloître; la liberté ne peut y parvenir qu'à travers les abîmes de la Lozère et du Cantal; il est vrai qu'elle a des ailes.

ciait par multitudes. A défaut de troupes, il semblait vouloir contenir les Cévennes seul avec son armée de roues et de gibets. Evêques, nobles, magistrats, peuples, tous épiaient avec impatience la tardive arrivée des soldats libérateurs. Bâville avait une autre inquiétude, et l'œil tourné vers le nord, cherchait si quelque tempête ne s'amassait pas contre lui vers le sombre horizon de Versailles.

—



CHAPITRE IV.

Bâville subissait le sort de tous les despotes. Heureux, on l'encensait comme le vainqueur de l'insurrection et le sauveur du pays ; malheureux, on l'accusa d'avoir, par ses rigueurs, jeté les cévenols dans le désespoir et dans une révolte implacable qui allait causer la ruine du Languedoc. Ces accusations retentirent à Versailles avec les gémissements qui s'élevaient des plus pauvres cabanes du Gévandan. Les populations catholiques ne voyant arriver aucun secours, en conclurent naïvement que l'on cachait au roi leur infortune, pensant que, s'il la connaissait, il ne laisserait sans doute pas égorger ainsi son peuple; et c'est pour l'en instruire que ces paysans écrivirent directement au monarque. Dans cette clameur universelle, Bâville dut se croire irrévocablement perdu; il n'oubliait pas que Louis XIV détestait, en raison même de leurs services, ses plus utiles serviteurs, et que Colbert et Louvois étaient morts dans la disgrâce. La sienne semblait inévitable, quel que fût l'appui des jésuites contre ces formidables cabales qui l'attaquaient de concert à la

cour et en Languedoc. Toutefois, son salut vint d'où il attendait sa perte. Madame de Maintenon, ayant caché l'insurrection au roi, ne pouvait, sans se trahir, sacrifier Bâville; d'ailleurs l'énergique intendant était, plus que personne, capable d'abattre une révolte qu'il avait tant de fois vaincue; il lui fallait seulement des troupes, et surtout un meilleur général que Broglie : c'est pourquoi le brigadier Julien, gouverneur de Roquemaure, et qui connaissait parfaitement la guerre des montagnes, eut l'ordre de retourner immédiatement en Languedoc. Les troupes demandées accouraient aussi de Provence, de Rouergue, de Roussillon, et déjà Poul et sa compagnie étaient à cheval.

Les armées françaises d'Espagne et d'Italie rentraient dans leurs quartiers d'hiver. Roland prévit que des corps nombreux ne manqueraient pas d'être dirigés sur les Cévennes, pour tâcher d'exterminer la révolte avant la reprise des hostilités du printemps. En conséquence, il résolut d'étendre, avant leur arrivée, le champ de l'insurrection. Le Rouergue et le Vivarais lui avaient envoyé des messagers avec des paroles de sympathie et de fraternité. Le prophète Dortial, de son nom populaire Esparon, et de son nom mystique Saint-Jean, lui demanda, de la part du peuple des Boutières, un corps de cévenols, à la tête duquel il se chargeait d'aller, sur les rives de l'Erieu, ranimer l'insurrection de Gabriel. L'agitateur du Rouergue était un gentilhomme catholique, et même, chose étrange, un ci-devant abbé, le plus jeune des fils du marquis Labourlie de Guiscard, sous-gouverneur de Louis XIV. Le marquis de Guiscard, son fils aîné,

officier-général de distinction, et, comme son père, homme prudent et sage, suivait, alors même, en qualité d'ambassadeur, Charles XII, roi de Suède, dans ses guerres d'Allemagne. Le second vivait dans son château, en vrai tyran féodal. Le troisième était un factieux, un frondeur; cet ex-abbé, d'un caractère assurément généreux, mais aventurier et romanesque, tête brûlée par le soleil du midi, eût été le digne aumônier du cardinal de Retz, ou le secrétaire de Mirabeau. Antoine de Labourlie appartenait à ce parti parlementaire que composaient à la cour les ducs de Beauvilliers, de Chevreuse et de Saint-Simon, Vauban, Catinat et Fénélon; le Platon de la monarchie, dont il venait de tracer le poétique modèle dans son utopie de Salente. Mais les réformes que ces graves personnages se proposaient d'accomplir régulièrement sous le règne du duc de Bourgogne, le jeune aventurier voulait les réaliser violemment, et du vivant de Louis XIV; il était impatient d'organiser des révolutions, d'insurger des peuples, d'assembler des parlements, de prononcer des harangues et de livrer bataille.

L'heure de la régénération de la monarchie française était venue, selon lui; il remarquait une irritation générale, sourde encore, il est vrai, mais ne laissant pas que d'éclater quelquefois par des plaintes menaçantes; toutes les classes gémissaient ou murmuraient : la noblesse de son abaissement, le commerce de sa ruine, les paysans de leur misère, les protestants de la persécution, les catholiques de la guerre, tous de la pesanteur d'un sceptre dont la gloire pâlissait, et qui devenait plus

lourd avec la vieillesse du monarque. La révolution n'attendait pour éclater qu'un homme hardi, qui en représentât les éléments orageux et possédât les sympathies de tous les rangs de la nation. Labourlie pensait réunir jusqu'a un certain point toutes ces conditions; il était gentilhomme, avec des manières populaires et une très-grande tolérance religieuse; politique avant tout, il n'invoquait dans ses discours que l'humanité; il avait effectivement quelques-unes des qualités qui constituent le tribun, un courage poussé jusqu'à la témérité, une élocution facile, et même brillante, le propos sentencieux et moral, une impertubable assurance, les mœurs de la multitude, et ce *don terrible de la familiarité* que l'*Ami des hommes* signalait avec effroi dans son fils, qui reçut d'elle la puissance prodigieuse avec laquelle ce tribun colossal accomplit la révolution que Labourlie rêvait au commencement du siècle.

Son dessein arrêté, il employa toutes ses facultés à son exécution; il fréquenta plus assidûment les châtelains du pays, dont il était généralement l'ami et le commensal ; il se mêla surtout aux bourgeois et aux paysans; redoubla de politesse envers les riches; secourut les pauvres de ses conseils, de sa fortune, de son influence; plaida leur cause auprès des exacteurs, des juges, des évêques; et, par cette conduite, obtint promptement la popularité qu'il désirait. La majorité de la noblesse, qu'il sonda la première, entra dans ses projets; le peuple, plus opprimé, s'y précipita tout entier, et, pour sceller d'abord entre les deux religions l'oubli du passé et l'union de l'avenir, Labourlie porta leurs sectateurs

à se donner cordialement le baiser de paix et de fraternité ; les catholiques consentirent même à livrer leurs prêtres les plus cruels à la justice des protestants, qui, de leur côté, s'engagèrent à ne reprendre leur culte public qu'au jour du commun triomphe. Pendant que les catholiques travailleraient à rallier à la conjuration leurs co-religionnaires des provinces voisines, les protestants se chargèrent d'envoyer dans le même but des agents à leurs frères des Cévennes. Ces messagers s'y rendirent au printemps de 1702, et revinrent en hâte prévenir Labourlie que les cévenols étaient dans un état d'exaspération tel qu'une révolte était imminente. Effectivement, deux mois après eurent lieu les meurtres de l'archiprêtre et de Saint-Cômes et les soulèvements de la montagne et de la plaine. Ces évènements contrarièrent Labourlie, qui n'était pas encore prêt, et qui eût voulu donner le premier signal, réunir sous son commandement toutes les bandes et imposer un plan et de l'ensemble à l'insurrection générale. Il tâcha de contenir les cévenols, mais inutilement; et, les voyant organisés sous Laporte et victorieux sous Roland, il ne songea plus qu'à presser ses préparatifs et à proclamer l'insurrection du Rouergue. Les protestants de cette province lui fournirent aussitôt de l'argent, et, nom par nom, une liste de cinq cents combattants, commandés par un vieux capitaine en retraite appelé Boéton. Les catholiques en firent autant peut-être; et, les exhortant à rassembler le plus qu'ils pourraient d'armes, de munitions et de chevaux, jusqu'au jour du soulèvement, Labourlie leur jura d'être à eux à la vie et à la mort.

Il possédait, entre Rhodez et Millau, le château de Vareilles, vieux manoir féodal flanqué de tours et de grands balcons, ceint de fossés taillés dans le roc toujours pleins d'eau, et situé à deux cents pas d'un val impraticable que recouvre une forêt de deux lieues d'étendue. Sous prétexte de s'y mettre à l'abri d'une irruption de camisards, il en fit réparer l'enceinte, destinée à devenir l'arsenal de l'insurrection; il y réunit des munitions de bouche et de guerre, des armes et, machine indispensable pour une révolution, une imprimerie; car, sans redouter le coup de sabre, Labourlie, moins guerrier qu'orateur, semblait moins attendre aussi des combats que de ses harangues et de ses proclamations. Ce vieux castel solitaire était admirablement situé pour être le berceau d'une insurrection, ainsi que le Rouergue pour en être le théâtre; région montagneuse, bocagère, infréquentée et entourée de provinces non moins sauvages : protestante au sud et catholique au nord, elle reliait les Cévennes, Castres, Montauban et les villes protestantes du Languedoc, au Querci, au Limousin, à l'Auvergne. Catholique, gallicane, calviniste, populaire, parlementaire, aristocratique à la fois, cette insurrection multiple contenait en germe tous les éléments de la nation, et, avec eux, toutes les forces dont le concours assurait son triomphe. Roland, à ce qu'il paraît, en comprit la portée immense, et tendit la main à Labourlie; le chef rouergan fut admis dans l'alliance des Enfants de Dieu, et tous les catholiques qui voulurent entrer dans leurs rangs, reçus dès ce jour comme frères, à l'exemple des transfuges idolâtres que Moïse incorporait dans la

société d'Israël. Roland dut s'attendre à chaque instant au soulèvement de Labourlie ; il allait envoyer Cavalier installer Saint-Jean et l'insurrection dans les Boutières, et, dans son plan, les Cévennes devenaient le principal corps de bataille, dont le Rouergue et le Vivarais étaient les ailes, qui pouvaient, en se déployant, s'étendre jusqu'aux Alpes et jusqu'à l'Océan. (1)

Telles étaient ses forces et ses espérances au 1er janvier 1703. Ce jour-là même, après avoir châtié Mazelrozade, son lieu natal, Salomon marcha sur Saint-Germain-de-Calberte, petite ville bâtie sur le penchant d'une colline conservant encore quelques restes des fortifications élevées par Rohan et détruites par Richelieu; l'attaque en avait été résolue par les prophètes dans une assemblée tenue au Collet; ils voulaient brûler cette métropole des missions cévenoles, comme pour en expulser le cadavre et l'ombre même de l'archiprêtre; ils étaient d'ailleurs furieux contre le curé Louvreleuil, qui les anathématisait toujours en chaire, et contre M. de la Fabrègue, juge-maire, qui avait condamné à mort quelques-uns de leurs combattants ; pour tous ces griefs Saint-Germain avait été voué à une destruction dont ils n'exceptaient que l'église, qu'ils devaient transformer en forteresse. Les habitants avaient depuis quelque temps déblayé leurs fossés, réparé leurs vieilles murailles, construit des ouvrages de pierre et de bois, et, le jour même, à la nouvelle du projet de Salomon, barricadé les rues et palissadé les portes de la ville:

(1) Mémoires du marquis de Guiscard.

elle était défendue par deux cent cinquante miliciens et cinquante soldats de divers régiments. Salomon, Abraham et Lafleur arrivèrent vers les dix heures du soir, et les trois chefs attaquèrent sur trois points à la fois. Les sentinelles, n'entendant d'autre réponse à leur *qui vive* que le bruit des haches occupées à abattre les palissades, firent feu au hasard dans l'obscurité. A ce signal, les soldats, casernés dans la maison de l'archiprêtre, et les milices, campées dans l'église, accoururent aux portes; les barrières étaient déjà abattues et les camisards dans la ville. Après une heure et demie de combat, les bourgeois, supérieurs en nombre, en restèrent les maîtres. Les Enfants de Dieu se retirèrent sur la hauteur, d'où ils continuèrent à tirailler, à menacer, à hurler; ils disparurent enfin, laissant trois de leurs morts dans les murs, et emportant les autres avec les blessés, dont le sang rougit leur chemin pendant une demi-lieue, jusqu'au pont des Rousses. (1)

Deux ou trois jours après, Poul, avec quatre compagnies de fusiliers, conduisant vingt-huit prisonniers saisis dans les bourgades du Gévaudan, vint coucher à Saint-Germain. Il y laissa quelques-uns de ses soldats, se rendit à Saint-Hippolyte, où il enferma sa capture dans le fort, et accourut au secours du comte de Broglie, qui l'appelait pour arrêter Cavalier, descendu dans les plaines de Nismes. Le jeune prophète évangélisa les peuples de la Vaunage, dans une métairie voisine de Saint-Cômes. Bonnafoux, capitaine des milices de Calvisson, qui,

(1) Louvreleuil, fanat. renouv., tome i, page 100.

l'année précédente, avait, par ordre de son colonel, sabré les assemblées de Vauvert et de Candiac, accourut pour massacrer encore celle-ci. Arrivé à la bergerie, il ne répondit au cri de la sentinelle camisarde qu'en lui brûlant la cervelle, avec ses pistolets. Le coup retentit dans l'assemblée en prière, qui sortit tumultueusement en appelant aux armes. A l'aspect des Enfants de Dieu, la bourgeoisie épouvantée s'enfuit à travers champs, laissant presque entre leurs mains son capitaine et le chirurgien ; ils n'eurent d'autre moyen de salut que d'abandonner leurs chevaux et de s'esquiver furtivement par un chemin ombragé, et dans la première obscurité de la nuit. Réfugiés au château de Caveirac, ils appelèrent à leur secours le comte de Broglie, qui, deux jours après, vint y coucher avec le chevalier son second fils, le capitaine La Dourville, parent de madame l'intendante, et Poul.

Le lendemain (vendredi 12 janvier 1703), le comte partit à 2 heures du matin avec sa petite armée accrue de Bonnafoux et de ses milices. Il se mit sur les traces de Cavalier, descendu vers la mer. Le chef camisard s'était tenu deux jours au château de Candiac, pour surprendre Aimargues, petite ville fortifiée, et en exterminer les milices qui désolaient les protestants du voisinage. Il attendit un jour de foire pour se glisser dans ses murs parmi le peuple et les troupeaux; mais son stratagème, à ce qu'il paraît, échoua; car, il quitta sa troupe à Candiac, et, déguisé en marchand, monté sur sa mule, sa valise en croupe, s'en fut acheter des munitions de guerre à Nismes. Avant son départ, il prophétisa à ses compagnons qu'en son absence ils

livreraient bataille, auraient la victoire et tueraient Poul. (1)

Cependant après avoir parcouru les vignobles de Nismes et les bruyères de Millau, Broglie, prenant la route du pont de Lunel, apprit que les camisards étaient à Candiac. Ils venaient d'en partir quand il y arriva; il les suivit à Vauvert, à Beauvoisin, à Générac, où il sut qu'ils avaient passé dans la nuit, et pris le chemin d'Aubord. Comme il s'y rendait, il aperçut, à une demi-lieue dans la plaine, une multitude réunie auprès d'une maison; il fait halte, et pour la reconnaître, détache le lieutenant Gibertain, qui part au galop escorté de huit dragons. Cet officier était un hobereau nouveau converti de Saint-Germain. A la révocation, sa pieuse mère s'exila avec ses autres fils, qui accompagnèrent Guillaume d'Orange en Angleterre; elle laissa le plus jeune à son mari, qui, loin d'imiter son courage, abjura ainsi que l'enfant. Le vieillard se fit ermite, et le jeune homme, commandant les volontaires de Saint-Germain, suivit Poul, au combat du Champ-Domergue; deux coups de feu reçus à la tête lui valurent une lieutenance de dragons. Le malheureux ignorait qu'il paierait ce grade du sang de son père!

Gibertain, à la faveur d'un taillis, s'approcha de la métairie; il en vit sortir une troupe d'hommes armés; puis, d'une maison à droite, une seconde bande; puis enfin une troisième, qui, de l'orée d'un bois où elle était couchée, se leva bruyamment et se réunit aux deux premières, au rappel de leur

(1) Théâtre sacré des Cévennes.

tambour. Rassemblées, elles battirent la dragonne et entonnèrent le psaume des batailles. Gibertain tira deux coups de feu pour avertir Broglie, qui accourut aussitôt; et retrogradant au galop vers le comte, il lui dit que c'étaient les camisards campés non loin d'un hameau nommé le *mas de Gaffarel*. Broglie tint son conseil de guerre sur-le-champ. Poul fut d'avis qu'on envoyât chercher d'autres troupes à Nismes. Cette prudence inattendue tenait à une superstition du capitaine. Le vieux guerrier, qui ne comptait jamais ses adversaires, n'eut pourtant pas voulu combattre un vendredi, jour néfaste pour lui comme pour le grand monarque. Peut-être aussi quelque voix mystérieuse lui révélait-elle son sort fatal. Mais il dut se rendre à l'opinion du général, qui décida pour la bataille. Broglie était journellement tancé par Bâville; sa réputation militaire était compromise à la cour; il voulait se relever par une action d'éclat, dérober sa gloire à Julien, qui arrivait, et le recevoir tout brillant d'une victoire remportée sur les Enfants de Dieu. Le combat résolu, la petite armée, composée de Petit-Languedoc et de deux cents milices, s'avança en ordre de bataille. Le comte et le chevalier de Broglie formaient le centre avec l'infanterie, Poul l'aile droite, et La Dourville l'aile gauche avec les dragons.

Les brigadiers Catinat et Ravanel commandaient les camisards. Ravanel était un cardeur de Malaïgue, près d'Uzès, âgé d'environ trente ans, maigre, trapu, noir, à mufle de boule-dogue, toujours hérissé et grommelant. Ancien soldat du régiment de Rouergue, il avait le cuir tout tailladé de coups de sabre, ne vivait que d'eau-de-vie, de tabac, de

combat et de psalmodie. Un ou deux de ses frères servaient aussi parmi les Enfants de Dieu. Abdias Maurel, nous le savons déjà, était natif du Caila, près d'Aiguemortes; des haras de la Camargue, dont, enfant encore, il domptait les étalons à demi-sauvages, il passa dans un régiment de dragons, et combattit avec Roland à Marsailles; revenu dans son bourg natal, il vanta tellement la valeur et les vertus du maréchal de Catinat, que ses compatriotes lui donnèrent le nom de son héros chéri. Nous avons vu comment il tua Saint-Cômes, monta au camp de l'Eternel, et prit Sauve. Il était de même âge que Ravanel, mais tout l'opposé de corps et d'esprit: de haute taille, robuste, la face basanée et farouche, doux, avec cela, comme une brebis, sans vigueur d'âme, de peu de cervelle, mais un impétueux courage: un sabreur héroïque. Catinat et Ravanel eussent fait à eux deux un excellent chef de partisans, si leur intelligence eût égalé leur bravoure. Le tenace Ravanel excellait aux retraites, et ne reculait que furieux, hérissé, agitant sa hure menaçante comme un sanglier. Mais à l'attaque, l'audacieux Catinat avait l'élan et le bond du lion. Nous n'avons pas voulu séparer les portraits de ces deux guerriers inséparables qui partagèrent leurs combats, leurs victoires, leurs revers et jusqu'à leur martyre. Leurs noms fraternels, inscrits ensemble dans l'histoire, comme au livre de vie, ont une même couronne de lauriers et de palmes.

Après avoir congédié les peuples du voisinage venus pour prier avec les Enfants de Dieu, Ravanel et Catinat prirent position sur une hauteur dont la base est coupée d'une petite ravine, et dont le

sommet qui, se creuse, est appelé dans le dialecte du pays *lou Cros del val de Bane.* Sur ce mamelon, protégés par son fossé et son parapet naturel, ils attendirent l'ennemi un genou en terre, s'animant au combat par des chants mêlés des sons du tambour. Ils reçurent de *bonne grâce* Broglie, Poul et La Dourville, qui fondirent sur eux à la fois. La mousquetade camisarde mit le désordre dans le centre et dans l'aile gauche; La Dourville, qui la commandait, n'eut que le temps et la force de se retirer de la ravine pour rejoindre ses dragons, entraînés dans la fuite par les milices du comte. Poul cependant, le sabre à la main, se ruait sur les Enfants de Dieu, lorsqu'une pierre, lancée par la fronde d'un jeune meunier de Vauvert ou de Générac, nommé Samuelet, qui, venu pour la prière, était resté au combat, renversa le vieux capitaine. « A cheval, capitaine, à cheval ! » lui criaient ses dragons, qui, le voyant se débattre dans les convulsions de la mort, s'enfuirent sans pouvoir ravir leur malheureux chef aux camisards. Catinat bondit sur lui, lui fend la tête d'un coup de sabre, s'élance sur son cheval, et, presque seul, chasse au galop dans la plaine l'armée fugitive. Il criait au général : « Voilà ton Poul (ton coq), nous l'avons plumé, tu n'as qu'à le manger ! » Les fuyards ne reprirent haleine qu'au-delà du Vistre, et Broglie que dans le château de Bernis. Catinat hérita de Poul, et depuis fit toujours la guerre avec son genêt d'Espagne et son sabre d'Arménie. Suivant une autre tradition, ce serait Samuelet qui, après avoir abattu le capitaine d'un coup de fronde, lui aurait coupé la tête avec son propre sabre et aurait gardé,

comme un trophée, ses armes et son cheval. Devenu célèbre par cette action héroïque, il remplaça son nom de famille, demeuré inconnu, par le nom mystique de Saint-Paul; commanda la garde à cheval de Roland ; suivit Cavalier dans l'exil; recruta dans le Nord le régiment de réfugiés français que ce colonel camisard conduisit en Portugal, et combattit sous ses ordres, en qualité de capitaine, à la bataille d'Almanza.

Cependant Cavalier était dans Nismes, où régnait la plus vive inquiétude; les habitants se tenaient sur l'Esplanade, d'où peut-être ils entendaient la mousquetade et voyaient la fumée du combat. Comme le chef camisard s'entretenait avec la foule, voici venir au galop des fuyards à cheval, sans armes, sans casque, en grand désarroi ; le peuple interroge l'officier; c'était peut-être Gibertain: « Tout est perdu ! répondit-il ; M. le comte de Broglie et le capitaine Poul sont tués, et les camisards s'avancent vers Nismes ! » Les dragons entrent dans la ville, où le peuple les suit, et Cavalier avec la foule. Les portes se ferment, la générale bat dans les rues, les bourgeois catholiques prennent les armes, craignant que les protestants ne se soulèvent et ne livrent la ville aux Enfants de Dieu. Si Catinat et Ravanel eussent paru, ils se fussent peut-être effectivement emparés de Nismes, dont Cavalier, à la tête des protestants, eût pu leur ouvrir les portes. Le lendemain matin, le gouverneur reçut une lettre de Broglie qui le suppliait de venir avec la garnison le chercher au château de Bernis. Monsieur de Sandricourt (de la maison de Saint-Simon) partit aussitôt; et Cavalier, profitant de l'ouverture

des portes, sortit sur sa mule, sa valise en croupe, pleine de poudre. Il marcha une demi-heure avec les soldats, causant de diverses choses, et même des camisards : « Vous êtes bien imprudent, disaient-ils ; si vous les rencontrez, ils vous raviront mule, valise, argent, et la vie peut-être ! » — « J'ai confiance en Dieu, mes braves ! qui ne fait pas le mal, ne craint rien, répondit Cavalier ; » et il prit la route de Calvisson, pour se rendre au lieu où devaient le rejoindre Ravanel et Catinat. (1)

Les vainqueurs de Broglie avaient le soir même quitté le champ de bataille, passé le Vistre sur les ponts de Selle et de Labastide (ou des îles), et tourné à l'orient de Nismes. Le matin, ils arrivèrent à une métairie nommée Roquecourbe, à l'extrémité du territoire de la Marguerite (samedi 13 janvier). Ils brûlèrent en passant le village catholique de Pouls. Un camisard remarqua l'accomplissement d'une prétendue centurie de Nostradamus, disant: *Quand le Poul* (le coq) *sera tué*, *Pouls sera brûlé !* Ils passèrent le Gardon au pont de Saint-Nicolas, et remontant sa rive gauche, vinrent faire halte à Barn, entre Saint-Chaptes et Moussac. Le chevalier

(1) La vérité de cette aventure de Cavalier, que l'on révoque en doute, est confirmée par un trait analogue raconté dans les lettres de sœur Demerez, de l'Incarnation. Vers la fin de juin 1703, le chef cévenol, déguisé en riche paysan, vint recruter des soldats au marché de Nismes, où, dans cette saison, se louaient les moissonneurs. Un de ses camisards qui l'accompagnait, en costume de moissonneur, la faucille à la main et l'épi au chapeau, ayant été arrêté, il s'esquiva furtivement ; et quand la maréchaussée revint pour le saisir à son tour, il était déjà loin. (Sœur Demerez, lettre du 1er juillet 1703). Nous verrons plus tard Roland, avec plus d'audace encore, se rendre à Montpellier, sous le nom et le costume d'un grand seigneur, et s'introduire dans la société des barons pour connaître les délibérations des Etats du Languedoc.

de Saint-Chaptes, à la tête des milices du pays, voulut arrêter la troupe victorieuse; mal en advint à l'imprudent chevalier; Ravanel, sans se détourner, lui décocha en passant un horrible coup de boutoir; et tout ce qui ne fut pas écharpé et foulé aux pieds par le sanglier camisard, se noya dans le Gardon, enflé par l'hiver. Catinat à cheval s'élança vainement à la poursuite du chevalier, à qui l'effroi donna des ailes. Enfin, les deux prophètes victorieux rejoignirent Cavalier vers Bouquet.

Cependant le gouverneur de Nismes avait délivré le comte et le chevalier de Broglie, bloqués par la peur au château de Bernis. Fléchier, qui avait suivi M. de Sandricourt pour faire une visite pastorale à ses troupeaux alarmés se trouva à Bernis lorsqu'on y rapporta le cadavre du brave Poul, resté toute la nuit sur le champ de bataille. L'évêque écrivait aux curés épouvantés, les encourageait, les reconfortait de son mieux, les exhortait à ne pas désespérer du salut de l'église, contre laquelle, disait-il, Dieu ne permettrait jamais que prévalussent les portes de l'enfer; enfin il leur annonçait en triomphe l'arrivée des troupes libératrices si long-temps attendues. « Les voici, s'écriait-il; les voici qui arrivent de tous côtés: de Provence, de Catalogne, d'Allemagne, d'Italie! » En effet; et Julien, qui devait les commander, était rendu le 13 janvier à Nismes. (1)

(1) Voyez sur le combat de Gaffarel les récits de Cavalier, Louvreleuil, Labaume, Court, l'anonyme; récits souvent contradictoires que j'ai fondus ensemble, autant que possible, en prenant de chacun les détails vrais et vraisemblables qui pouvaient se coordonner en une narration suivie et complète.



CHAPITRE V.

(15 janv. 1703). M. de Julien , natif d'Orange, ancien page du roi Guillaume, avait fait ses premières armes en Irlande; il passa en Piémont, dans le régiment de Schomberg; succéda à ce colonel, tué à Marsailles; fit avec les débris de ses bataillons une active et brillante campagne de partisans, et s'illustra surtout par la défense de Coni. Mal récompensé, à son avis, du duc de Savoie, l'ambitieux aventurier se retira mécontent à Genève, offrit son épée à la France et son âme à l'église, et reçut de Louis XIV une pension et le grade de brigadier. Gouverneur de Barcelonette, dans les Alpes, puis de Roquemaure, sur le Rhône, l'apostat se montra impitoyable envers les Vaudois, naguère ses compagnons d'armes et ses hôtes, ainsi qu'envers les Cévenols, naguère ses coreligionnaires; enfin Chamillard, son patron, l'envoya en qualité de maréchal-de-camp exterminer les Enfants de Dieu. Julien était un des types brillants du guerrier mercenaire, brave, habile, infatigable, pillard, barbare, sans foi ni loi, mais capable, par intérêt, d'humanité et de dévouement à son roi et à son

Dieu du moment. Sous la vieillesse dévote de Louis XIV, le soudard converti ne fréquentait que les prêtres, correspondait avec les nonnes, mêlait leur langage mystique à ses propos de corps-de-garde, et leurs pratiques religieuses à ses habitudes des camps; *les jours maigres*, il ne manquait jamais à table de s'excuser sur sa frêle santé de ne pouvoir toucher aux herbes salutaires prescrites par l'église; puis, déliées par le vin ou la colère, ses lèvres, qui naguère murmuraient des oraisons, vomissaient des blasphèmes à faire trembler le ciel (1).

Client de Chamillard, Julien fut renvoyé en Languedoc, non-seulement comme un habile chef de partisans, pour aider Broglie, mais encore comme un homme de confiance pour surveiller Bâville. Il dut correspondre directement avec le ministre, rectifier par ses lettres les infidélités des bulletins officiels, et révéler le véritable état de la guerre cévenole. (2) Dès l'arrivée des troupes, Bâville tint un conseil militaire où assistèrent le lieutenant-général de Broglie, les maréchaux-de-camp de Julien et de Tournon, les brigadiers de Parat, de Lajonquière, colonel des régiments des vaisseaux, et d'autres officiers supérieurs. Soit zèle ambitieux de néophyte, soit appréciation plus juste de l'insurrection, ou l'un et l'autre à la fois, Julien, interrogé à son tour sur le moyen le plus prompt de pacifier le pays, répondit : « C'est ne rien faire que de tuer seulement ceux qui portent les armes; les communautés fournissent aussitôt d'autres combat-

(1) Mémoires de Rossel, baron d'Aigalliers.

(2) Rulhières, cartons manuscrits, lettres de Julien.

tants; les masses sont toutes gangrénées : il faut donc passer au fil de l'épée tous les protestants des campagnes, et brûler tous leurs villages; ainsi l'insurrection ne pouvant plus se recruter, se nourrir, s'abriter, périra d'elle-même, et sa destruction ne coûtera pas la vie à un seul catholique. » Cet avis de tartare révolta Bâville. « Rien n'est plus aisé sans doute, s'écria-t-il; mais ce serait faire un désert d'un des plus beaux cantons du Languedoc ; il ne s'agit pas d'exterminer ces populations, mais de les réduire, de les contenir, de les contraindre à la fidélité ; au lieu de les détruire, il faut conserver au roi des peuples industrieux et des pays florissants. » (1) Ainsi c'est Bâville qui fit entendre la voix de l'humanité, et c'est lui qui désormais remplira toujours ce rôle dans les conseils des généraux de Louis XIV.

Bâville enfin l'emporta, non sans contestation; et l'on en revint aux moyens ordinaires. Une immense battue fut résolue contre Cavalier. On choisit ce chef pour venger sans doute le triste Broglie. On prit des vivres pour quatre jours, et l'intendant, qui voulut être de l'expédition, accompagna le comte de Tournon. Ce petit neveu du fameux adversaire de Théodore de Bèze, au colloque de Poissy, se posta avec huit cents hommes à Uzès; Julien à Anduze, avec deux bataillons du régiment de Hainault, dont le marquis de Pomponne était colonel; et Broglie, avec des dragons et des milices,

(1) Hist. du fanat., livre VI. Brueys, qui nous a conservé ce débat, n'attribue pas positivement à Julien le projet d'extermination ; mais ce général le rappelle, comme nous le verrons ci-après dans une lettre à Chamillard, et le revendique dans une conversation avec Villars.

à Saint-Ambrois; il formait au nord le sommet du triangle dont les deux autres généraux formaient la base à l'est et à l'ouest. Le jour fixé (20 janvier), ils partirent à la fois en étendant leurs ailes et convergeant vers les bois dont Cavalier occupait effectivement les hameaux voisins; mais lorsqu'ils y arrivèrent à pas de loup, et crurent l'envelopper dans sa retraite, le chef cévenol glissa par les intervalles, et, se retirant vers la Cèze, brûla deux villages catholiques sur les derrières de Broglie. Broglie rétrograda précipitamment, et Julien et Tournon accoururent vers les bourgades incendiées. Par cette manœuvre hardie, Cavalier sauva ses magasins, que les généraux catholiques abandonnèrent, à leur insu, pour courir après son ombre. Arrivés sur la Cèze, ils perdirent encore le prophète, qui disparut tout à coup par un bond inattendu. Quatre jours durant, ils battirent le pays entre la Cèze et le Gardon, et cependant Fléchier invoquait pour eux le Dieu des batailles. « On est présentement, disait-il, après les camisards! Dieu veuille bénir ceux qui combattent pour la religion! » Courses et prières, tout fut inutile. On apprit enfin que Cavalier s'était tenu dans les bois de Verfeuil, entre Lussan et Bagnols; on y courut, on battit chaque broussaille, on fouilla chaque caverne, on ne trouva rien; et Bâville et les généraux s'en retournèrent harassés d'une course dont l'inutilité semblait justifier les plans atroces de Julien. Pendant qu'on le cherchait à Verfeuil, Cavalier repassait le Gardon d'Alais; il rencontra le colonel de Marsilly escortant un convoi de vivres au château de Mendajols; il l'attaque impétueusement, le poursuit l'épée aux reins jus-

qu'au château, lui tue quatre-vingts hommes et lui enlève ses mulets et leur charge, qu'il emmène à Bouquet (23 janvier).

Deux jours après (25), Roland descendit des cimes de Mialet et vint donner une sérénade de coups de fusil à Broglie, qui se reposait de sa course dans Anduze; puis satisfait d'avoir jeté l'alarme au cœur du général et de la ville, il remonta dans les basses Cévennes. Le château de Saint-Félix, qui existe encore, avait une garnison de cent hommes, sous les ordres de son vicomte; sentinelle importune, ce manoir catholique avait toujours l'œil sur le camp voisin de Roland, qui résolut de lui faire éprouver le sort de Servas. A quelque distance du domicile seigneurial s'élevaient les étables des troupeaux; Roland y met le feu, et fait avertir le châtelain, qui accourt pour l'éteindre avec la moitié de ses soldats; le général cévenol, embusqué près de là, vole au château, force ses portes, extermine le reste de la garnison, enlève les armes, un baril de poudre, cent cinquante pains, se retire en incendiant le donjon, et détruit l'escorte du vicomte, qui, de ses bergeries où il n'avait découvert aucun camisard, remontait au secours de son manoir flambant sur la montagne; le châtelain ne dut son salut qu'à la rapidité de son cheval, qui l'emporta dans Anduze. Roland l'y suivit, et le soir même fit planter les têtes des soldats tués, sur le pont de cette ville, où trois mois auparavant Broglie avait exposé celle de Laporte.

Le général des Enfants de Dieu adressa cette ordonnance à Saint-André-de-Valborgne, bourg muré, situé vers la source du Gardon d'Anduze:

« Nous comte et seigneur Roland, généralissime des protestants de France, ordonnons que vous ayez à congédier, dans trois jours, tous les prêtres et missionnaires qui sont chez vous, sous peine d'être brûlés tout vifs, vous et eux. » Comme pour exécuter les ordres de son chef, Castanet se présenta devant Saint-André; mais il y trouva une garnison considérable, et n'osant l'attaquer, passa outre, en faisant défiler sa bande sous les yeux des habitants et des soldats, qui, voyant quelques camisards vêtus des uniformes des troupes royales, crurent qu'elles passaient à l'insurrection. Castanet alors se contenta de cette bravade audacieuse; mais il revint deux jours après (28 janvier), força le bourg, enfonça le portail muré de l'église, et, faisant un monceau de chaises, de bancs, de bannières et d'images, il y mit le feu; il exigea des vivres et se retira sans répandre le sang : ce qui suppose que Saint-André avait renvoyé ses missionnaires, selon les ordres de Roland. Joani força aussi Genouillac, et Lafleur épouvanta les bourgades du Lot, jusqu'aux portes de Mende.

Tout ce mois de janvier est rempli d'une multitude de courses, coups de main, aventures et combats des Enfants de Dieu. Le plus considérable est la victoire de Ravanel et de Catinat. La défaite de Broglie fut bientôt connue à Versailles, et, par les dépêches de Julien, le véritable état du Languedoc. Madame de Maintenon et Chamillard en furent terrifiés; ce *feu de paille* dont leur parlait Bâville était un incendie vivace, mugissant, et qui loin de s'éteindre s'irritait encore en respirant les tempêtes de l'hiver; ils n'osèrent le cacher plus long-

temps au roi. Madame de Maintenon en jeta vraisemblablement la responsablilité sur Bâville, accusé par tout le Languedoc; mais Bâville était l'homme de Louis XIV. Ce prince aimait les légistes roturiers, tuteurs de la vieille monarchie, dont il leur laissa la direction pendant son règne, à l'exclusion de la noblesse. Les services de Lamoignon, si dévoué sous la Fronde, protégèrent son fils; l'appui de Lachaise, la peur des ministres et de madame de Maintenon elle-même, achevèrent de maintenir le chancelant Bâville. Tout l'orage creva sur la tête de Broglie; le roi lui donna pour successeur le maréchal de Montrevel, qui fut devancé dans les Cévennes par un matériel considérable envoyé de Lyon, et par de nouveaux régiments tirés de leurs cantonnements des Alpes et des Pyrénées.

Roland voulut prévenir l'arrivée du maréchal par l'expédition du Vivarais, qu'avaient retardée les neiges. Cavalier partit enfin de Bouquet à la tête de 800 hommes et de trente mulets chargés de bagages. Saint-Jean, député des Boutières, devait lui servir de guide dans ces cantons peu connus. C'était aux premiers jours de février; la terre était encore couverte de neige; dans sa belliqueuse ardeur, le jeune chef, au lieu de filer rapidement vers l'Ardèche, s'amusait en chemin à forcer les villages et les châteaux; il détruisait les insignes du catholicisme, mais parfois le vent propageait des églises aux maisons les flammes qui consumèrent plusieurs malheureuses bourgades. Il passa la Cèze à Rochaigude, lieu natal du major-général Rastelet, homme mûr, excellent officier, qui l'accompagnait pour

conseiller peut-être son inexpérience trop ardente, ou pour organiser le soulèvement du Vivarais. Arrivé le soir à Saint-Jean-des-Agnels, qui voulut lui résister, il força ce village, en chassa les habitants, y passa la nuit; le lendemain, il y mit le feu et marcha sur Barjac. Avant d'y arriver, ses éclaireurs lui amenèrent un personnage mystérieux qui se rendait aussi vers l'Ardèche: c'était le jeune comte du Roure, un des trois lieutenants-généraux du Languedoc, et gouverneur du Saint-Esprit. Son père, qui, vingt ans auparavant, essaya d'apaiser avec Daguesseau la première insurrection du Vivarais, fut tué à la bataille de Fleurus (1690). Cette vieille maison, qui a pour armes un chêne, dont elle tire son nom, avec cette devise, *de vetustate robur*, commença de fleurir au 11e siècle. Deux cents ans après, un de ses cadets, fameux capitaine et favori de Charles d'Anjou, suivit ce prince à la conquête de Naples, obtint en souveraineté le duché d'Urbin, et fut le chef de la célèbre famille italienne *Della Rovère*, d'où est sorti le pape Jules II. Au 14e siècle, Guillaume du Roure, premier du nom, ayant épousé Urbaine, héritière de la maison de Grimoald et nièce du pape Urbain V, suspendit, dans son blason, aux rameaux de son chêne symbolique, la tiare pontificale. Il acquit par son mariage le vaste fief de Grizac, dont faisait partie le Bourgès; de sorte que l'insurrection camisarde était née sur les terres mêmes du comte Scipion, son prisonnier. Apprenant l'expédition de Cavalier, il était parti en hâte d'Uzès pour lui barrer le passage de l'Ardèche, et c'est dans ce court trajet qu'il était tombé entre les mains d'un peloton

camisard. Cavalier reconnaissant Son Excellence, l'accueillit courtoisement et lui demanda le but de son voyage. Le seigneur répondit vaguement qu'il s'était égaré en se rendant de son château de Bane au Saint-Esprit. Le guerrier du désert lui offrit un sauf-conduit, des gardes, et, malgré ses refus, voulut chevaleresquement l'escorter lui-même, et le remettre en son chemin; puis il rejoignit sa légion, à la tête de laquelle il arriva, sur le midi, à Barjac.

Cependant les populations épouvantées abandonnant leurs villages se réfugiaient dans la ville des Vans, au château de Bane et à celui de Chambonnas; la noblesse courait aux armes, appelait ses vassaux et les milices pour arrêter la colonne camisarde. Ils se réunirent au colonel de Jauviac, qui, avec deux cent cinquante hommes, gardait le bac de l'Ardèche. Sur ces entrefaites arrive le comte du Roure; il se met à leur tête, et, pour donner à Julien le temps d'arriver à leur secours, députe au chef cévenol un parlementaire, qui, feignant d'entrer en négociation, lui demande pour quels motifs ils ont pris les armes: « C'est uniquement pour notre défense, répond le jeune prophète; nous y avons été contraints par la cruelle persécution qui dure depuis vingt ans et qui va toujours croissant; puisqu'on ne veut pas nous laisser en repos dans nos maisons et servir librement notre Dieu; puisqu'on nous force d'aller à la messe et de nous prosterner devant des idoles de pierre et de bois, nous préférons mourir les armes à la main; toutefois nous sommes prêts à les poser, ou à les employer au service du roi, dès qu'on nous accor-

dera la liberté de conscience, la délivrance de nos parents, de nos frères, de nos amis qui gémissent dans les fers, et qu'on cessera de faire souffrir aux protestants des morts ignominieuses et atroces. « Le comte du Roure n'avait ni dessein ni mission d'accorder leur demande aux Enfants de Dieu ; son parlementaire se retira; et Cavalier continua sa marche, mais si lentement, à cause de la profondeur des boues et des neiges, qu'il mit tout un jour à parcourir les quatre lieues qui le séparaient de Vagnas, où il passa la nuit du 9 février.

Le comte du Roure, à la tète de la noblesse et des milices du bas Vivarais, devait attendre, sur l'Ardèche, Julien accourant avec dix-huit cents combattants sur les derrières de Cavalier, qui, par cette manœuvre, était pris entre le feu des deux généraux. Telles étaient leurs conventions; mais dès qu'il sut que les Enfants de Dieu passaient la nuit à Vagnas, il voulut avoir seul la gloire de les y vaincre; il part de Vallon avec six cents hommes, dont l'avant-garde était commandée par le vieux baron de Lagorce, ancien militaire nouveau converti, qui, pour prouver sa fidélité au roi et à l'église, avait endossé son armure depuis long temps suspendue aux tours de son château de Salavas ; Cavalier n'eut le temps que de sortir précipitamment du bourg et de s'embusquer à l'entrée du bois; Lagorce, qui croyait surprendre, se trouva surpris, et tombé pleinement dans l'embuscade. Au bruit de la fusillade, le comte du Roure accourut au secours du baron, renversé et blessé à la cuisse de plusieurs balles. Après le premier feu, Cavalier ordonna une charge à la baïonnette, dont les gen-

tilshommes catholiques ne purent soutenir l'impétuosité. Selon le prêtre de Saint-Germain, ils s'enfuirent sans tirer un coup de fusil, abandonnant l'infortuné baron gisant sur les neiges; mais d'après Cavalier, le combat fut acharné et dura plusieurs heures; il lui fallut déloger les ennemis de derrière chaque tronc d'arbre; le comte du Roure ne retira du champ de bataille qu'environ soixante hommes, avec lesquels il rejoignit les milices de Vallon, qui gardaient le passage de l'Ardèche; mais le vieux baron ne revint pas vivant dans son manoir de Salavas; les Enfants de Dieu le trouvèrent encore palpitant, et l'achevèrent à coups de crosse. Près de lui, au nombre des morts, étaient deux carmes belliqueux qui avaient voulu se mesurer avec les camisards (10 février 1703).

Henri de Merle, baron de Lagorce, était le petit-fils du fameux capitaine calviniste Mathieu Merle, fils d'Antoine, bourgeois d'Uzès, et de Marguerite de Virgili. Mathieu s'illustra par son épée, acheta les seigneuries de Lagorce (116 feux) et de Salavas (64 feux), de la maison d'Apchier, branche aînée de celle de Joyeuse, dont le tronc commun est Châteauneuf-de-Randon, ainsi nommé de ce château célèbre qui se rendit au cercueil de Duguesclin. Henri IV conféra la noblesse (1583) à ce vaillant homme, qui, à la tête des cévenols, avait assiégé et pris treize fois le Malzieu; deux fois Mende, Aubert, Issoire; une fois Espagnac, Balsiége, Quezac, Bédouès, le château du Bois, et gagné le combat de Malet. Il mourut l'année suivante (1584). Henri de Lagorce devait être un vieillard presque centenaire, puisque son aïeul était mort depuis cent vingt

ans, et son père depuis environ quatre-vingts; mais il était vert encore, et belliqueux. Roland lui avait secrètement offert le commandement de l'expédition du Vivarais. Par son nom célèbre et par ses vastes domaines situés sur les deux rives de l'Ardèche, le baron pouvait avoir une grande influence sur les protestants de ces cantons, qui, dans ce belliqueux vieillard, eussent cru voir un compagnon de Rohan et des héros de la Rochelle, sorti du tombeau. Il refusa cette gloire, et mourut ignominieusement de la main de ses frères, qu'il trahissait, et pour leurs bourreaux. Ah! quand son cadavre descendit dans les caveaux funéraires de Salavas, son héroïque aïeul dut s'éveiller avec horreur dans son armure, et saisir son épée pour le chasser de son sépulcre! (1)

L'aurore, une aurore d'hiver, vint enfin éclairer de son rayon nébuleux cette victoire nocturne des Enfants de Dieu, qui, du champ de bataille jonché de cinq cents ennemis, s'élancèrent après le comte du Roure avec des chants de triomphe qu'accompagnait le mugissement sourd de l'ouragan :

Dieu ! que Juda connaît ; Dieu ! qu'Israël adore,
Salem est ta demeure et Sion ton autel !
Ton bras de nos tyrans a rompu l'arc sonore,
Le glaive qui dévore
Et le combat mortel !

Aux éclairs de ta foudre, à sa fumante trombe,

(1) Voyez sur le combat de Vagnas, Cavalier, Louvreleuil, Court, etc.; et sur la généalogie de la maison de Lagorce, le recueil du marquis d'Aubais.

Le cœur manque au vaillant, le bras échappe au fort,
Le char d'airain se brise, et le coursier succombe,
Et le guerrier qui tombe,
S'assoupit dans la mort!

Quand tu te lèveras, ô notre roi céleste!
Pour délivrer enfin tes élus d'ici-bas,
Le vent de ton tonnerre à nos tyrans funeste
En balaiera le reste
Aux gouffres du trépas! (1)

Lorsque Cavalier arriva sur l'Ardèche, il vit sur l'autre bord le comte du Roure à la tête de ses fuyards et des peuples de Vallon, disposés à lui en disputer le passage. Derrière cette rivière profonde, rapide, et gonflée alors par les neiges, ces milices vaincues et tremblantes suffirent pour arrêter le chef camisard victorieux. Il tenta de les en chasser; et d'une rive à l'autre de l'Ardèche commença un nouveau combat tout au désavantage des Enfants de Dieu, dont les fusils mouillés ne tirèrent qu'incomplètement. Arrêté par les eaux et le feu de l'ennemi, Cavalier ne dut songer qu'à rétrograder et à regagner ses montagnes. Ainsi échoua momentanément l'invasion du Vivarais, par la faute, il faut le dire, du jeune chef qui perdit son temps à escarmoucher contre des châteaux et à effrayer des bourgades, au lieu de se porter à la dérobée sur l'Ardèche, et d'en tenter le passage au pont de rocher d'Arc, dont, à la vérité, l'abord escarpé, naturellement difficile, était peut-être alors impraticable à cause

(1) Psaume LXXVI, moins les versets 7, 8, 11 et 12.

des neiges. Cavalier redescendit vers Vagnas, espérant disparaître avant que les généraux catholiques, que sa course bruyante ameutait de toutes parts sur ses traces, pussent le cerner vers l'Ardèche; mais il était trop tard.

—



CHAPITRE VI.

—

Après la défaite de Vagnas, le comte du Roure avait envoyé un messager annoncer son infortune à Julien. Le courrier rencontra à Lussan ce général, qui doubla le pas, marcha toute la nuit et arriva avec l'aube à Barjac, où il trouva deux cent cinquante milices que lui amenait le comte de Florac; à Vagnas, il apprit le retour de Cavalier; c'est ce qu'il attendait. Julien commandait le régiment de Tournon, un bataillon de Hainault, deux cent cinquante soldats de la marine, sans compter autant de milices; ces forces étaient par conséquent triples ou quadruples de celles de Cavalier. Julien embusqua dans la forêt de Vagnas toute sa troupe, à l'exception des grenadiers avec lesquels il s'avança contre les camisards; Cavalier était à leur tête à cheval. « Enfants de Dieu, leur dit-il, marchons! mort à l'apostat! » Ils reçoivent le feu de l'ennemi; mais leurs fusils humectés de neige n'y répondent pas; ils s'élancent à la baïonnette, refoulent Julien vers le bois, et donnent tête baissée dans son embuscade; ils sont aussitôt enveloppés par les troupes royales. Alors ce n'est plus un

combat mais un tumulte, un carnage, un massacre; Cavalier avait mis pied à terre et abandonné son cheval pour ranimer ses brigades éperdues et les entraîner à l'ennemi; ses discours, son exemple, les efforts de Catinat, de Ravanel, de Rastelet, d'Espérandieu, ne peuvent plus retenir ces bandes effarées, qui, délaissant leurs chefs, se ruent pêle-mêle, et comme un troupeau, dans la forêt. Cavalier, cerné de toutes parts, se fait jour avec l'épée; il s'enfonce aussi dans le bois, poursuivi par deux grenadiers qui le saisissent déjà; haletant et n'en pouvant plus, il se retourne, brûle la cervelle au premier, blesse ou épouvante l'autre, et, momentanément délivré, continue lentement son chemin.

Les deux combats de Vagnas se livrèrent sur la grande route, aux deux extrémités de la forêt, le premier près du bourg, le second vers l'Ardèche. A ce dernier, les Enfants de Dieu perdirent au moins 200 hommes, leurs bagages, leurs mulets, presque tous leurs chevaux, sept tambours et quantité d'armes; Julien fit peu de prisonniers, *parce que*, dit Brueys, *ces enragés ne demandaient aucun quartier.* Embarrassé des premiers qu'il prit, il leur fit *casser la tête.* En annonçant sa victoire au comte du Roure, qu'il venait de venger, il lui recommanda de couler à fond toutes les barques, et d'occuper tous les ponts de l'Ardèche et de la Cèze; puis il s'élança après les fuyards, qu'il traqua pendant plus d'une lieue. *Les soldats les suivaient à la piste sur la neige, comme les bêtes à la chasse.* Ils en tuèrent encore un grand nombre; une vingtaine seulement furent réservés pour les gibets d'Alais.

Cependant Ravanel et Catinat parvinrent à ral-

lier quelques brigades, et, jusqu'au soir, attendirent Cavalier dans la forêt. Ne le voyant par revenir, ils le crurent mort. Tristes, ils reprirent leur route, et marchèrent toute la nuit pour mettre la Cèze entre eux et Julien; ils passèrent à la nage, non loin de Rochaigude, ce torrent orageux; Espérandieu s'y noya. Le pays montueux qu'ils traversaient était occupé par les milices; il fallut culbuter tous ces postes; et ce fut un perpétuel combat, où brilla l'indomptable ténacité de Ravanel; il sauva les débris des Enfants de Dieu. Après plus de cent escarmouches, n'ayant plus de poudre, l'intrépide guerrier de Malaïgue s'ouvrait un chemin à la baïonnette, et le plus souvent par son audace. C'est ainsi qu'à Fons sa contenance résolue déconcerta seule des milices qui, n'osant l'attaquer, s'arrêtèrent aussitôt, et se retirèrent, tremblantes, vers Lussan. Il revoyait enfin les bois sauveurs de Bouquet, lorsqu'une nouvelle troupe catholique se présenta et s'efforça d'en occuper l'entrée, pour lui fermer cet unique refuge. Il s'élança au pas de course, il gagna de vitesse l'ennemi, qui, le voyant se mettre en bataille au bord de la forêt, rétrograda vers Rivière. A Bouquet, Ravanel était sauvé; il y resta deux jours à se reposer, à soigner ses blessures, à attendre les débris des autres brigades; puis, à la tête de sa division, diminuée d'un tiers, écharpée, mais redoutable encore, il alla rendre compte à Roland du triste résultat de l'expédition du Vivarais.

Le général des Enfants de Dieu avait eu le vent de leur désastre; il l'oublia pour ne penser qu'au sort de Cavalier, de Rastelet, de tant d'autres guer-

riers, la fleur de la bravoure cévenole. Où étaient-ils? Qui les avait vus? Qu'était devenu surtout Cavalier? Les uns le disaient prisonnier; d'autres mort en combattant : tous s'accordaient à penser qu'il était perdu pour eux. Roland commençait à le craindre aussi, lorsque, après deux jours d'attente vaine, il reçut un messager du jeune chef, qui lui annonçait son retour inespéré. Après son combat contre les deux grenadiers, Cavalier n'avait pu rejoindre sa troupe; cependant il rencontra bientôt quatre de ses compagnons, égarés comme lui dans la forêt; leur joie fut vive, mais courte; ils entendirent dans le loitain la voix des troupes royales; ils se tapirent aussitôt dans un fourré de buissons croissant devant des rochers. Quelle ne fut pas leur surprise en voyant que la roche se creusait et formait une caverne dont l'ouverture était masquée par ces arbrisseaux! La neige, tombant à gros flocons, effaça leurs traces aux yeux de Julien, qui, bientôt après, passa rapidement, en excitant ses soldats à la poursuite de Ravanel. Surpris par la nuit dans cette grotte, ils n'en sortirent qu'un peu avant l'aurore; mais, dès qu'elle parut, ils reconnurent qu'ils étaient revenus vers le champ de bataille : ils y virent des milices occupées à dépouiller et à ensevelir les morts. Fuyant aussitôt dans une autre direction, ils découvrirent une métairie, où Cavalier trouva une femme avec ses deux jeunes garçons; il la pria de lui donner le plus âgé pour lui servir de guide jusqu'à Barjac; elle refusa, et se pencha, d'un air mystérieux, à l'oreille de son fils, qui sortit aussitôt, et se dirigea vers le champ de bataille. Cavalier soupçonna quelque trahison;

s'éloigna rapidement, et vit, un moment après, l'enfant revenir avec des milices. Il prévit que, ne le trouvant pas dans la maison, elles suivraient ses traces sur la neige, et, se croyant perdu sans ressource, il ressentit toutes les angoisses de la mort. Rejoignant ses compagnons, qu'il avait laissés dans la forêt, il craignit d'abattre leur cœur en leur révélant l'imminence du danger; enfin, il leur avoua qu'ils ne devaient plus espérer que dans le ciel, et leur adressa, pour les fortifier, une exhortation touchante et guerrière : « Frères, leur dit-il, si telle est la volonté du Seigneur, résignons-nous; mais que du moins la justice de notre sainte cause nous console en mourant ! Nous n'avons pris les armes que pour repousser une servitude contraire à tous les principes de la société et de la religion ! Nous avons combattu pour l'évangile et pour Dieu ! »

Il les préparait ainsi à une mort qui leur semblait inévitable, quand tout à coup s'offrit à leurs yeux, pour dernière chance de salut, un torrent, et, sur sa rive, une lisière sans neige. Marchant l'un à la suite de l'autre, dans l'eau et sur cette bordure de gazon, ils descendirent, une demi-lieue durant, le ruisseau, qui les conduisit hors de la forêt. Un quart de lieue plus bas, ils découvrirent, sous l'une de ses berges minée par les grandes eaux, une profonde excavation, vide alors ; l'ouverture en était obstruée de broussailles et de feuilles mortes charriées par le courant ; ils y entrèrent pour attendre la nuit. Ils n'y furent pas long-temps sans entendre et sans voir les milices, qui, cherchant leurs traces disparues, passèrent

devant eux et sur leurs têtes, et descendirent le torrent. Le soir, ils sortirent de leur retraite, à demi-morts de froid et de faim, et s'acheminèrent, au hasard, vers le sud; une lumière, brillant dans le lointain, les attira vers une maison isolée. Le vieillard qui l'habitait, seul alors, n'ouvrit que lorsque Cavalier s'annonça, d'un ton impérieux, comme un officier des armées royales. Ce pauvre paysan servit, à ses hôtes affamés, six œufs, les seuls qu'il avait; du pain de châtaignes et du vin aigre : ce mets leur parut délicieux. Ils payèrent largement et remercièrent, comme ils le devaient, cet homme, qui les conduisit jusqu'à Saint-Jean-des-Agnels. Près de la Cèze, Cavalier descendit chez un ami, probablement le père de Rastelet, qui le croyait mort. Hélas ! il n'avait pas non plus de nouvelles de son fils ! Après avoir passé la Cèze, ayant de l'eau jusqu'au menton, le chef camisard rallia trente autres de ses soldats, avec lesquels il continua son chemin; mais sa chaussure était restée dans les neiges; les glaçons et les cailloux déchiraient ses pieds; il tomba exténué à une lieue de Bouquet. Laissant ses compagnons poursuivre leur route, il s'arrêta, avec deux ou trois d'entre eux, dans un hameau protestant, chez une vieille femme pieuse et fidèle; elle accueillit, avec joie, le prophète, qui, après tant de souffrances, passa, dans cet asile, une nuit bien douce; mais, le matin, lorsque son hôtesse ouvrit la porte, elle y trouva une sentinelle. Le commandant d'un détachement royal, venu pendant la nuit pour fouiller la bourgade suspecte, avait posté devant chaque porte un de ses soldats. La vieille referme, et prévient Cavalier,

qui se voit encore perdu, et presque sans espoir, en touchant au port. Le commandant arrive : « Recelez-vous ici des rebelles ? » — « Oh, mon Dieu, non ! » répondit la vieille, tremblante. « Est-ce la crainte de mes soldats qui vous fait trembler ainsi ? » — « Non ! c'est la fièvre. » — « Pauvre femme ! » — Et il sortit de la maison et du hameau sans avoir découvert aucun camisard. Cavalier, repartit le soir, ne s'arrêta pas à Bouquet, où Ravanel n'était plus; rencontra à Euzet un autre débris de sa colonne, et arriva, à Vézénobre, chez son ancien maître Lacombe, dont il avait jadis gardé les troupeaux ; de là, il envoya un messager à Roland, qui accourut à sa rencontre vers Cardet. (1) « La joie que nous eûmes de nous revoir, dit-il, est inexprimable ! nous rendîmes grâces à Dieu, comme si j'étais échappé du sépulcre ! »

Catinat et Ravanel lui racontèrent leurs aventures et la mort d'Espérandieu, son ami, brave soldat, excellent officier. Ils attendirent vainement Rastelet. Ce major-général, fait prisonnier par Julien, fut jugé par Bâville et rompu vif à Alais (4 mars).

(1) Cavalier dit, à Colognac ; mais il se trompe évidemment. Ce bourg est au couchant de Saint-Félix, et conséquemment à l'opposite du lieu où Roland dut se rendre au-devant de Cavalier venant de Vézénobre.



CHAPITRE VII.

—

Lorsque Cavalier partit pour le Vivarais, Joani, dans le but de protéger cette expédition, en attirant sur soi l'attention des généraux catholiques, commença une série d'actions hardies et bruyantes contre Genouillac, petite ville située à l'orient de la Lozère. Des hauteurs de Bellepoile, on dirait une cité biblique assise au pied de montagnes stériles, au milieu de vieilles châtaigneraies, dans un vallon verdoyant où serpente, après avoir baigné ses murailles, l'Hõmol, rigole ombragée, une des sources de la Cèze. Cette vallée est tellement close, si solitaire et si calme, que l'âme échappée aux orages du monde, s'y poserait en soupirant comme la colombe, et dirait volontiers : « Voici l'abri de mes jours jusqu'à la mort ! »

Mais en 1703, la guerre la remplissait de meurtres, de désordres et d'alarmes. Vers la fin de janvier, Joani entra dans Genouillac, sa ville natale, et détruisit les insignes catholiques ; Broglie, pour la défendre, et par représailles, y envoya une compagnie de milices logée à discrétion chez les pro-

testants. Joani revint, égorgea ces milices et se retira de nouveau dans son camp de la Faus-des-Armes. Genouillac relevait du marquisat de Portes, dont à deux lieues, vers le sud, apparaissent les tours féodales; vaste et superbe manoir, de deux âges, gothique au nord, et de la renaissance au midi La dernière marquise de Portes, célèbre dans la dragonnade, morte à la fin du dernier siècle, avait légué son fief magnifique au prince de Conti; et ce vieux donjon désert venait de recevoir une garnison royale. Le colonel de Marsilly, qui la commandait, envoya dans Genouillac le capitaine de Marsilly, son frère, avec un détachement destiné à remplacer les milices exterminées par Joani. Le chef camisard reparut aussitôt aux portes, et offrit la vie sauve au capitaine, pourvu qu'il se rendît avec armes et bagages. Malgré son infériorité, Marsilly répondit à cette sommation audacieuse comme il le devait, à coups de fusil; mais Joani le bouscula; et après un petit combat, où périt un capitaine, nouveau converti de Genouillac, nommé Lapérière, (1) il poursuivit, l'épée dans les reins, Marsilly jusque dans ses casernes; il y mit le feu; et postant à toutes les issues ses camisards, fit tuer le malheureux capitaine et ses soldats, qui ressortaient, hurlant, des casernes en flammes; un lieutenant et cinq soldats échappèrent seuls en se faisant jour bravement avec l'épée. Maître de Genouillac, Joani logea par billets sa troupe chez les habitants, brûla le couvent des dominicains et la cathédrale; il choisit la plus belle maison de la

(1) Ou Lapierre.

ville, et l'ornant de tapis et de tentures magnifiques, la transforma en un temple, où accoururent plus de trois mille fidèles. Le prophète lui-même en fit la dédicace solennelle au Dieu des armées.

De Genouillac, comme de son aire, Joani s'abattait sur les bourgades catholiques du voisinage, et principalement sur celles de la vallée de Chambérigaud. Dans une de ses courses, il captura quarante mulets chargés d'étoffes, de liqueurs et de provisions de carême, dont il fit mettre à mort les guides, coupables à ses yeux du seul crime de les conduire à l'évêque de Mende. Les populations catholiques, irritées de ses attaques continuelles, se levèrent au nombre de quatre à cinq cents et mirent à leur tête un aubergiste nommé Chabert, dont les camisards avaient brûlé l'hôtellerie, où périt le cuisinier. Le belliqueux hôtellier, après de sanglantes représailles sur les protestants des environs, résolut de chasser Joani de Genouillac; il appela à son aide le colonel de Marsilly, qui, pour venger la mort de son frère, accourut de Portes avec 200 soldats, et prit, en passant, les bandes rustiques campées au Colombier. Joani les attendait posté au bord du ruisseau, en avant du pont des dominicains et de la porte méridionale; mais cette fois le camisard n'était pas de force à résister aux catholiques, et, après une escarmouche où il perdit trente combattants et soixante mulets ou chevaux, il se retira vers les montagnes de Vialas. Les protestants l'y suivirent, hormis une centaine qui, trop confiants dans la clémence de l'ennemi, s'obstinèrent malheureusement à rester dans la ville. Marsilly les massacra, pilla leurs maisons et

celles des fugitifs, et avec cet énorme butin chargé sur les mulets de Joani, s'en retourna, le soir, à Portes. Mais à peine eut-il fait une demi-lieue, que le chef camisard reparut sur les montagnes, ramenant les protestants dans Genouillac. De leur cime il aperçut Chabert, que le colonel avait laissé dans la ville, mettre le feu à sa maison paternelle. Il descendit par un défilé, à travers une châtaigneraie, et fondit, comme un faucon, sur les bandes champêtres, qui, bien que deux fois plus fortes, prirent la fuite sans combat. Joani, *caracolant à la tête de son camp, sur le cheval blanc de feu M. de Montlebourg, commanda de chanter les psaumes*, et rentra dans Genouillac. Il y rétablit les protestants, et régna dix ou douze jours, sans que Marsilly osât l'attaquer dans sa capitale. Pendant toute une semaine il se rua sur les bourgades des bandes de Chabert, et mit Chambérigaud à feu et à sang (23 ou 25 février). Enfin Julien, après avoir perdu la trace de Cavalier, monta avec Marsilly et huit cents hommes, contre Genouillac. Joani lui en disputa l'entrée, et après un combat où il perdit quatre-vingts camisards, il abandonna de nouveau ses murs, emmenant encore les protestants sur les montagnes. Julien fit massacrer huit femmes et deux camisards blessés restés dans la ville, qu'il livra vingt-quatre heures aux soldats, ainsi que qnelques bourgades voisines amies de Joani. Genouillac, tour à tour pillé et incendié par les troupes royales, les bandes catholiques et les camisards, n'était plus que la carcasse d'une ville. Bientôt après, Julien établit dans ses murailles, où revinrent ses habitants tour à tour expulsés, une forte garnison qui

tint en bride tous ces cantons situés entre les sources de la Cèze et du Gardon d'Alais. (1)

Cependant l'insurrection cévenole avait retenti dans les pays étrangers. L'Angleterre semblait surtout attentive à ses progrès. Le marquis d'Arzeliers, réfugié languedocien, son résident à Genève, avait déjà, dès le mois de décembre, demandé des informations à un de ses amis des Cévennes; il paraît qu'il n'avait pas reçu de réponse satisfaisante, puisque le ministre anglais Agliomby lui proposa d'y envoyer des agents déguisés en crieurs publics annonçant la rareté, la merveille. J'ignore si le projet eut lieu; mais les gardes du Rhône arrêtèrent à Roquemaure (8 février) trois hommes venant de Hollande : l'un d'eux était un réfugié de Nismes, nommé Barnier, et les deux autres des étrangers. Ils cherchèrent à échapper et blessèrent même les gardes du fleuve. Ils portaient d'Amsterdam des lettres adressées à des cévenols qui, bien qu'aucun signe ne l'indiquât, devaient sans doute informer ces messagers du véritable état des Enfants de Dieu. Cette arrestation n'eut, au reste, rien de remarquable, si ce n'est que ces étrangers se trouvèrent munis de pièces de cuivre qu'on prit pour des médailles; on crut voir sur une de leurs faces un écusson chargé d'un monstre à deux têtes ayant des cornes de chamois et des griffes d'aigle; la bête était percée de flèches, l'écu couronné de cimes de montagnes et marqué de ces trois lettres C. R. S.; en face de la bête, le nombre 16; derrière, des virevoltes. On prit cette médaille pour le signe

(1) Louvreleuil, tome 1, pages 124 et 142.

mystique du commandement que les prophètes portaient suspendu à leur cou. Ce monstre bicéphale, était, disait-on, le symbole de Rome temporelle et spirituelle; les montagnes désignaient les Cévennes, et les lettres C. R. S. signifiaient *christiani romanos sacrificate*. Le revers de la médaille portait deux javelots en sautoir, la poignée à fleurs de lys, et la pointe en haut; entre les deux pointes une couronne; entre les deux poignées une étoile de joie et de délivrance; au point d'intersection des javelots, d'un côté, J. O. V., et de l'autre, R. S. M. *Juvenes offerte veræ religioni sacrificium magnum* (1). Or, cette prétendue médaille était tout uniment un sou de Suède qui porte le lion de Finlande, à couronne de Dalécarlie, avec les initiales du nom du roi, de la valeur monétaire et le millésime. L'empreinte fruste avait, dans sa dégradation, montré mille effrayantes chimères. Ce vieux sou fit trembler tout le Languedoc.

Mais ces vagues bruits des victoires et des merveilles cévenoles émurent surtout les réfugiés répandus dans toute l'Europe. Ces peuples, déjà vieillis sur la terre étrangère, tournèrent leurs yeux vers le Languedoc, suivirent avec anxiété les combats de ces héroïques pâtres qui peut-être allaient bientôt leur rouvrir les portes de la patrie. Leur enthousiasme ne se borna point à des vœux stériles, et malgré leur indigence, la veuve et l'orphelin offrirent leur obole aux Enfants de Dieu.

(1) Voici quelques autres interprétations : *C. R. S. Christus rex solus. Contra Romam sanguinariam. Camisardos regit spiritus. Cantando ruunt securi.* (Mélanges sur l'état extraordinaire des camisards. Londres 1707.)

Saurin, qui, après avoir combattu à Steinkerque et à Nerwinde, avait embrassé le ministère évangélique, et des camps était passé dans la chaire wallone de La Haye; Saurin, l'orateur de l'exil, sollicita sans doute alors en leur faveur, comme il l'a fait souvent depuis, la piété des proscrits et des étrangers: « Heureux habitants de ces provinces, importunés tant de fois du récit de nos misères, nous nous réjouissons, s'écriait-il, de votre prospérité; mais refuseriez-vous votre compassion à nos maux? Et vous, *tisons retirés du feu*, tristes et vénérables débris de nos malheureuses églises, mes chers frères, que les malheurs des temps jetèrent sur ces bords, oublierions-nous les malheureux restes de nous-mêmes? Gémissements des captifs, sacrificateurs sanglottants, vierges dolentes, fêtes solennelles interrompues, chemin de Sion couvert de deuil, apostats, martyrs, sanglants objets, tristes complaintes, émouvez tout cet auditoire! » (1)

Les Enfants de Dieu commencèrent aussi d'avoir à l'étranger des organes dévoués et retentissants qui justifiaient leur insurrection, célébraient leurs victoires, invoquaient en leur faveur les armes des puissances protestantes. Dans un de ces innombrables écrits, les cévenols terminaient ainsi: « Ce n'est point une rébellion de sujets contre le souverain, c'est un droit de la nature qui nous oblige en conscience de nous armer pour repousser la force; autrement nous serions complices de nos propres malheurs, traîtres à nous-mêmes et à la patrie. Nous voyons tous les préparatifs de guerre qu'on

(1) Sermon sur les dévotions passagères.

fait contre nous, et que le maréchal de Montrevel nous menace d'un grand nombre de troupes pour nous détruire; mais notre intrépidité a, jusqu'à présent, déconcerté nos ennemis; nous ne serons point épouvantés de leur grand nombre; nous les poursuivrons partout, sans pourtant faire de mal à ceux qui ne nous en veulent point; mais nous ferons de justes représailles contre les persécuteurs, en vertu de la loi du talion ordonnée par la Parole de Dieu et pratiquée par tous les peuples; et nous ne mettrons bas les armes que nous ne puissions professer publiquement notre religion. »

Le maréchal de Montrevel arriva le 15 février en Languedoc, et bientôt après Broglie repartit pour Versailles.

—

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

La maison de Labaume-Montrevel était une des plus anciennes de Bresse et une des plus fécondes en grands dignitaires de l'église et de l'empire. Ferdinand, comte de Montrevel, gouverneur de Besançon, ayant livré la Franche-Comté à Louis XIV, se donna avec elle à la France. Nicolas-Auguste, le plus jeune de ses fils, né dans cette province en 1646, maréchal-de-camp en 1688, lieutenant-général en 1693, venait de recevoir le bâton, en janvier 1703, en même temps que le gouvernement du Languedoc. Il avait acquis ces premiers grades par sa valeur, très-brillante à la tête d'une aile d'armée, un jour de bataille. Mais, dépourvu de cette haute intelligence militaire qui fait les grands capitaines, et de cette fermeté conciliante qui fait les pacificateurs, il était peu propre aux fonctions de maréchal de France et à la

direction de la guerre cévenole. Il devait cette dignité et ce commandement à un faible du monarque pour certains courtisans créés à sa fastueuse image. Nul esprit, une magnifique fatuité, une galanterie verte encore dans sa vieillesse, un langage musical et vide, des airs de héros de théâtre et de dieux de la fable, voilà Montrevel. (1) Il est singulier que le maréchal envoyé pour exterminer les derniers soldats du calvinisme, fût le petit-neveu de Pierre de Montrevel, dernier évêque de Genève, remplacé par Calvin.

Avec lui descendirent le Rhône vingt grosses pièces de canon, cinq mille boulets, quatre mille mousquets, cinquante milliers de poudre et dix mille hommes tirés des armées d'Allemagne et d'Italie. Le Roussillon envoya six cents miquelets commandés par le manchot de Palmerolles. Ces guerriers pyrénéens, au costume pittoresque, surprirent étrangement les contrées qu'ils traversèrent : « car ils marchaient sans tambour et sans épée, n'ayant qu'un seul homme à leur tête, qui cornait avec une coquille de mer en limaçon semblable à celle des Tritons.... Leur équipage consistait en une camisole rouge renfermée dans des hauts-de-chausses larges en bas comme ceux des matelots; ils avaient un surtout gris ou casaque fort ample, des souliers de corde appelés *espardilles*, un bonnet rouge pointu terminé par un nœud de ruban blanc, un chapeau à la ceinture, et, pour armes, deux pistolets, d'un côté, avec une longue dague, et de l'autre, une gyspe ou carabine espagnole

(1) Le duc de Saint-Simon.

sur l'épaule. » (1) Il faut ajouter à ces troupes celles qui étaient arrivées en même temps que Julien, les trente-deux compagnies de fusiliers de la province et les dragons Petit-Languedoc, dont le marquis de Tornac avait été nommé colonel.

Ainsi l'armée royale et catholique des Cévennes comprenait un maréchal de France, Montrevel; trois lieutenants-généraux, de Peyre, du Roure, de Calvisson; trois maréchaux-de-camp, Julien, Tournon, Gévaudan; trois brigadiers, Parat, Planque, Lajonquière; trois régiments de dragons, Petit-Languedoc, Saint-Sernin et Fimarcon; Jacques de Cassagnet, marquis de Fimarcon, qui venait d'Italie, s'était distingué à Crémone, dont il avait repoussé le prince Eugène; vingt-cinq bataillons tirés des régiments de Marsilly, de Lafare, de Tournon, de Tarnaud, de Saulx, de Royal-Comtois, de Hainault, de la marine; enfin, des Irlandais, des miquelets, des fusiliers de la province. Toutes ces troupes formaient, avec les milices, un effectif d'environ soixante mille hommes.

Un escadron de cavalerie, envoyé par l'intendant, reçut le maréchal à son débarquement au Saint-Esprit, et l'escorta jusqu'à Nismes; il fit dans ses murs une entrée triomphale; Bâville l'accueillit comme un prince, les catholiques comme un libérateur, le clergé comme un sauveur. Montrevel s'instruisit d'abord du véritable état des choses, voulut tout voir de ses yeux et parcourir les Cévennes; Bâville l'accompagna, lui fit préparer dans toutes les villes des réceptions magnifiques; ce fut partout un

(1) D'Aigrefeuille, hist. de Montpellier.

triomphe, partout des honneurs extraordinaires, partout grande et délicate chère, et de sa part des respects, des attentions infinies et des traits de louange dont nul ne savait, avec plus de grâce, distiller le miel empoisonné. Montrevel, malgré sa défiance, fut désabusé, enchanté, subjugué par cette sirène, qui devait le briser et le dévorer au fond de ses écueils. Bâville le mit au fait des chemins des insurgés, de leurs camps dans les montagnes, des bourgades qui les protégeaient, et de l'esprit général des populations; il lui exposa les plans suivis jusqu'alors, et, ce qui est merveilleux, eut, jusqu'à un certain point, l'adresse de les lui faire adopter, comme le prouve l'ordonnance du maréchal, datée de Quissac (24 février). Par cette ordonnance, il mettait les prêtres, les moines, les églises, les abbayes sous la garde des *nouveaux convertis;* il les rendait solidairement responsables; et l'incendie d'une église et d'un couvent, le meurtre d'un prêtre, d'un moine et même d'un soldat devait entraîner la destruction totale de la bourgade. Montrevel n'ajouta, comme on le voit, aux précédentes ordonnances de Bâville, que cette dernière clause, évidemment empreinte de brutalité militaire.

C'était une opinion commune qu'il existait un consistoire mystérieux dont le but était le rétablissement du protestantisme en France; et même le prêtre de Saint-Germain assure, je crois, quelque part, que son agent suprême, arrêté à Paris, venait d'être enfermé à la Bastille. Montrevel, qui partageait cette erreur, crut que ce consistoire imaginaire comptait pour ses affiliés tous les riches

cévenols; il résolut en conséquence de les saisir, de les garder comme garants de la fidélité des populations, afin de châtier à l'avenir leurs rébellions, non-seulement par de fortes amendes, mais surtout par le supplice de leurs ôtages respectifs tenus en réserve dans les citadelles. Toutefois, il n'osa pas exécuter ce projet barbare sans consulter la cour, et c'est en le lui soumettant, avec ses autres plans de campagne, que, fasciné par le regard de Bâville, il dit au roi combien on avait calomnié un si *beau génie*, un sujet si dévoué, qui venait d'honorer si dignement, en lui Montrevel, la personne sacrée du monarque. Louis XIV, sur ce témoignage, juste à certains égards, sembla redoubler de faveur envers Bâville, et, pour le dédommager de sa disgrâce passagère, le gratifia d'une pension de six mille livres, et, pendant la guerre cévenole, de l'indemnité de douze mille accordée aux intendants d'armée; aveugles prodigalités envers un homme dont les appointements ordinaires étaient immenses, et qui disposait, à son gré, des trésors du Languedoc. C'est ainsi que Bâville fut retiré de l'abîme; nous verrons bientôt sa reconnaissance envers l'imprudent et vaniteux maréchal.

Mais ni Montrevel, ni ses proclamations, ni sa nombreuse armée, ni sa tonnante artillerie, ne firent trembler les Enfants de Dieu. *Semblables à des rochers que les vents combattent en vain, ils ne s'en émurent point,* dit Louvreleuil; et ce n'est point une déclamation du chroniqueur catholique, ni une rodomontade camisarde. Contre les soixante mille hommes de Montrevel ils ne sont, à la vérité, que

trois mille pâtres ; mais ils ont pour eux les peuples des campagnes; ils savent mieux les chemins; leurs pieds sont plus légers, leurs fusils visent mieux, leurs balles filent plus droit que celles des troupes royales ; ils ont pour eux le droit et l'espérance ; l'insurrection peut se propager parmi les catholiques ; ils attirent les regards des princes du Nord, et, fussent-ils trahis des rois de la terre, ne comptent-ils pas infailliblement sur le Roi du ciel ! Son ange garde leur camp, veille aux abords de leurs sauvages citadelles ; dans leurs rangs combattent les armées des cieux, et leur chef, c'est l'Eternel lui-même. Que peut Montrevel contre de tels hommes ? Les écraser ? peut-être ; mais les épouvanter ? jamais.

Toutefois, voyant que ses légions, numériquement trop faibles, bien que triplées par la force morale, ne pouvaient lutter contre les régiments de Montrevel, Roland, en qui l'enthousiasme prophétique n'excluait jamais la prudence vulgaire, changea sa manière de guerroyer; au lieu de marcher par grosses troupes, que l'ennemi pourrait écraser d'un seul coup, ainsi qu'à Vagnas, il résolut de les éparpiller en une multitude de petits pelotons insaisissables, qui glissassent inaperçus entre les postes de l'armée royale ; ainsi ils nuiraient plus, risqueraient moins, multiplieraient leur nombre par l'étendue et le tumulte de leurs excursions, et atteindraient leur but, qui était de traîner en longueur une lutte gigantesque, dont le triomphe éventuel dépendait des secours que l'avenir pouvait seul leur amener avec les revers de Louis XIV. Effectivement, les Enfants de Dieu, qu'on croyait écrasés à

Vagnas, reparurent tout à coup en une multitude innombrable de pelotons, dont le fracas fit croire à Montrevel, étonné, qu'ils étaient au moins vingt mille hommes. Cent personnes, trente églises, cent quarante maisons, châteaux, portions de bourgs, bourgs entiers disparurent comme sous un tourbillon.

Pendant que Cavalier faisait haleter après lui Julien, du côté d'Uzès, Ravanel et Catinat se ruèrent au-delà du Gardon. Près de Marvejols, ils arrêtèrent un messager adressé au consul de ce bourg, qu'on chargeait de préparer des rations pour une compagnie de Lafare. Embusqués derrière les haies du chemin, ils attendent ce détachement, et l'écrasent tout entier, moins trois hommes (20 février). Montrevel, par représailles, brûla Marvejols. Les Enfants de Dieu descendant le long du Gardon s'arrêtèrent près d'une maison nommée Mas-de-Cériéros (hameau des Cerises); elle est située à l'est et non loin de Nismes, dont ils se rapprochaient ainsi pour réparer les pertes d'armes ou de vêtements qu'ils avaient faites dans la déroute de Vagnas. Des femmes vinrent leur apporter de l'argent et des vivres; mais, à leur retour, une patrouille de quinze dragons et cinquante soldats des vaisseaux les surprit, les massacra, et découvrant les Enfants de Dieu, accourus à leurs gémissements, s'enfuit et retourna précipitamment en prévenir le maréchal. Il sortit de Nismes avec un corps de quatre à cinq mille hommes, composé d'escadrons de Petit-Languedoc et de Fimarcon, et de bataillons de Saulx, de Royal-Comtois, de la marine et d'Irlandais. Les Enfants de Dieu avaient pris position

à la Croix-de-la-Fougasse. Les dragons les attaquèrent d'abord; mais les chevaux s'embarrassèrent parmi les haies et les vignes, à travers lesquelles pétillait, comme la grêle, la fusillade camisarde; Montrevel les rappela et fit avancer son infanterie. Postés sur un monticule, les camisards s'y défendirent obstinément, comme des sangliers; ils furent enfin culbutés et refoulés devant les dragons. Enveloppés de toutes parts, ils ne s'ébahirent pas de tant d'ennemis, chargèrent deux fois à la baïonnette, se mêlèrent furieusement avec les chevaux et s'ouvrirent un chemin sanglant par des prodiges de bravoure qui étonnèrent le maréchal; ils gagnèrent, à travers un val rocailleux, une hauteur escarpée, et disparurent dans les premières ombres de la nuit. Montrevel fit occuper les passages, et, comptant sur le débordement du Gardon, crut pouvoir les forcer le lendemain à un nouveau combat, et les achever. Effectivement, s'il eût resserré ses postes, les Enfants de Dieu eussent été perdus; mais ils passèrent dans les intervalles, et, au lieu de remonter vers les Cévennes, ils tournèrent vers Sommières, redescendirent le long du Vidourle, et rejoignirent un de leurs pelotons qui, cette nuit même, avait attaqué Bouillargues, désarmé Beauvoisin et jeté l'alarme vers Aiguemortes. Dans ce combat glorieux, où ils luttèrent contre un ennemi dix fois plus fort, Ravanel et Catinat perdirent cent camisards, et, selon Labaume, une jeune et belle prophétesse, que l'on trouva parmi les morts.

Le même jour (20 février), Castanet descendit de Vébron à Fraissinet-de-Fourques, bourg presque

tout catholique, où il arriva vers midi. « Mon frère, lui dirent deux de ses soldats, châtions les milices de Fraissinet, qui, naguère, ont cruellement maltraité nos sœurs revenant de prier Dieu au désert ! » Sans consentir, à ce qu'il paraît, à leur demande, Castanet se présente devant le bourg et le somme de rendre ses armes; les miliciens, fortifiés dans leurs deux corps-de-garde, répondirent par une fusillade qui tua vingt camisards. Le prophète, furieux, condamne le bourg au fer et aux flammes. Soit que les Enfants de Dieu refusassent d'exécuter cet ordre dicté par la colère, ils bornèrent leurs représailles aux parents des miliciens qui avaient provoqué cette vengeance. Olivier Mazauric, leur lieutenant, vit un camisard féroce, nommé Liron, de Meyrueys, (1) saisir sa malheureuse femme, enceinte, arracher de son sein son enfant, et le planter au bout d'un pieu. Trente-trois autres personnes périrent avec elle. Cette horrible boucherie ne finit qu'à quatre heures du soir, où Castanet, tristement satisfait, se retira. Les miliciens sortirent alors, et *vinrent mêler leurs larmes aux cendres de leurs proches*, qu'ils n'avaient pas su défendre. Pour mettre leurs enfants en sûreté, ils les envoyèrent à Mende le lendemain. L'évêque les distribua dans les maisons riches de cette ville, où ils restèrent jusqu'à la fin de la guerre. Un siècle n'a pas effacé la trace des balles camisardes, visible encore sur la maison de M. Malafosse, qui appartenait dans ce temps-là au notaire Combemalle. (2)

(1) Ce camisard, qui mourut à Anduze, avait un parent, Jean Liron, sur la galère *La Forte*, à Marseille. (2) Louvreleuil.

La catastrophe de Fraissinet retentit douloureusement en Languedoc. Montrevel, par représailles, fit piller et brûler Euzet et Saint-Jean-de-Ceirargues, bourgs amis de Cavalier. Poursuivi alors par Julien dans le territoire d'Uzès, ce jeune chef détruisit les monuments du catholicisme dans douze bourgades situées entre Verfeuil et Ners. Ici, ses camisards surprirent, dans sa maison paternelle, Martel, curé de Deaux, le traînèrent au bord du Gardon et l'y jetèrent à coups de hache. Cavalier passa la rivière, rejoignit, à Tornac, Ravanel et Catinat, qui revenaient du sanglant combat de la Fougasse, et conduisit toute sa colonne réunie au camp de Saint-Félix, où l'attendait Roland. Ainsi s'irritait de jour en jour une guerre d'extermination.

Le général des Enfants de Dieu avait rappelé Cavalier pour tenter une expédition vers Ganges et le Vigan, villes amies, riches et populeuses. Il se proposait d'y prélever des dons volontaires sur les protestants, et des contributions forcées sur les catholiques; peut-être espérait-il aussi entraîner la jeunesse de ces cantons par le spectacle imposant de ses deux plus fortes colonnes et de ses plus fameux capitaines, Cavalier, Catinat, Ravanel, dont les victoires étaient le sujet de tant de récits merveilleux dans les bourgades cévenoles. Mais, au moment du départ, une éruption soudaine de petite-vérole retint Cavalier. Il laissa sa division à Roland, fit ses adieux à ses compagnons attristés, et se rendit *au château d'un de ses amis*, voisin de Cardet, dans la vallée de Beaurivage. *Ce château*, que Cavalier devenu colonel et gouverneur d'une île, men-

tionne ainsi, n'était, vraisemblablement, autre chose que la métairie de Mazac, appartenant à un riche laboureur nommé Chanurel qui l'avait adopté pour l'époux futur de sa fille Isabeau. Isabeau, que les romanciers ont confondue avec la bergère beaucoup plus célèbre de Saou, était, ainsi que cette dernière, belle, inspirée, et fort honorée par les camisards de la plaine, comme prophétesse et comme la fiancée de leur chef. Cavalier n'a probablement jamais connu la prédicante dauphinoise, tandis que, né dans la même vallée que la jeune cévenole, ils avaient, dans leur enfance, gardé les troupeaux ensemble sur les rives du Gardon. (1)

Roland se mit en marche, et pour donner le change au maréchal, il envoya une nuée de camisards semer l'alarme autour de Nismes, pendant qu'il filerait sur Ganges. Un jour que le brigadier de la marine Lajonquière, en garnison à Calvisson, était, avec 400 hommes, à la chasse de ce détachement, il entendit tout à coup, dans le lointain, une grave et forte mélodie qui semblait se rapprocher toujours sur le vent. Il s'arrête et laisse, par les sinuosités de la route, avancer tranquillement ces chanteurs inconnus. « C'était la brigade camisarde elle-même, qui, venant de Saint-Mamert, dont elle avait maltraité la population catholique, se délectait chemin faisant à psalmodier. Tout à coup la fusillade de la marine éclate et trouble le pieux concert; les Enfants de Dieu, reveillés en sursaut, se retranchent derrière des murs secs et des arbres, et renflant leur guerrière psalmodie

(1) Labaume.

accueillent avec un feu meurtrier les *soldats de Neptune.* Lajonquière, écharpé, s'arrête, recule, disparaît enfin, abandonnant la brigade camisarde, qui, diminuée de quelques hommes seulement, gagna les bois de Lenx.

Cependant Roland arriva devant Sumène, bourg situé au confluent du Rieucadié et du Rieutort. Après un léger combat, la garnison et les milices se réfugièrent dans les casernes, où il ne les força pas, moins pour épargner ses brigades, que pour dérober rapidement sa marche au maréchal. Maître de la ville, il se contenta d'enlever toutes les armes et passa outre le long du Rieutort. Un corps d'infanterie escortant le curé du Vigan à cheval, se présente; il l'attend dans un val profond, et l'y détruit tout entier; le curé seul, emporté par son cheval, échappa. Roland fit jeter les cadavres dans le Rieutort et marcha sur Ganges, ville charmante sur l'Hérault, dans un bassin verdoyant couronné d'âpres montagnes; les protestants lui en ouvrirent les portes, le reçurent en triomphe et intercédèrent en faveur des catholiques. Les deux populations lui offrirent de l'argent, des armes, des vivres, du linge même. Tout le jour fut rempli par les prédications des prophètes; le soir, Roland, qui savait le maréchal à Saint-Hippolyte, se dirigea sur Saint-Laurent, pour le dépayser encore, ou le harasser à travers les arides Séranes.

Effectivement, cette malheureuse escorte hachée sur sa route avait trahi Roland. Le prêtre revenu à Saint-Hippolyte, et le comte de Gabriac, qui, de son château de Laroque, avait vu les cadavres des soldats roulés par le Rieutort, instruisirent de sa marche

le maréchal. Il feignit de se porter rapidement sur Ganges, tandis qu'au contraire, il restait sur pied, immobile, attentif aux mouvements de l'ennemi, pour l'envelopper dans ses propres stratagèmes. Roland de son côté manœuvrait dans le but de brouiller et de rompre toutes les combinaisons de son adversaire; et pendant qu'il passait la nuit à Saint-Laurent, il répandit une nuée de camisards vers les bourgades du sud. Leurs populations effrayées se réfugièrent à Montpellier. Les faubourgs de cette ville s'attendaient à tout moment à voir paraître le général des Enfants de Dieu; puis l'épouvante des catholiques et l'espoir des protestants, trompés l'un et l'autre, s'irritant et se changeant en fureur, les deux religions furent au moment de s'entr'égorger. Le matin, Roland et ses brigades volantes traversèrent sur divers points la Sérane, par des sentiers connus des *seuls sangliers*. Il prit en chemin un courrier et deux espions du maréchal, qu'il fit fusiller sur-le-champ; puis, réunissant toutes ses bandes éparses, il marcha en une seule colonne sur Pompignan, bourg catholique, adossé à la rivière d'Acrant; il l'attaqua; mais il trouva dans les habitants une résistance inattendue, qu'inspirait l'attente des troupes royales. Le maréchal arrivait à grands pas; et le brigadier de Parat, déjà posté à Claret, se repliait, par ses ordres, pour envelopper les Enfants de Dieu.

Entre Pompignan, Claret, Ferrières et Corconne, s'étend une assez vaste plaine d'un difficile accès, et qui semble faite pour être un champ de bataille. Elle est close, d'un côté, par une montagne stérile appelée le Cosse, et de l'autre, par un bois qui con-

serve encore le nom de *Moinié*, de quelque monastère disparu dans les guerres religieuses des deux derniers siècles. Parat embusqua sous ses chênes le lieutenant-colonel de Saint-Montant, avec son bataillon des vaisseaux; Palmerolles et ses miquelets dans la montagne, et lui, par une gorge étroite où ses dragons de Fimarcon passèrent deux à deux, il convergea, ainsi que le maréchal, sur Pompignan, qui résistait encore, mais dont quarante maisons étaient en flammes. Roland abandonne le bourg brûlant, et, dans un champ voisin, se met en bataille. Ses deux divisions formaient un corps de quinze cents hommes; la sienne, composée en grande partie des recrues imberbes de Ganges, celle de Cavalier, toute de vieux camisards, commandés par Ravanel et Catinat. Ils attendirent l'attaque de Parat, qui, après son feu, s'élança avec sa cavalerie, le sabre à la main, à travers les balles camisardes. Les Enfants de Dieu repoussèrent le choc impétueux des dragons; mais craignant d'être enveloppé par le maréchal, qui accourait dans la plaine, Roland résolut d'aller s'adosser au bois. Dans ce mouvement oblique, la colonne cévenole fut scindée en deux; Catinat et Ravanel, postés sur un monticule, restèrent long-temps aux prises avec les dragons, et, dit Court, *firent des actions de valeur dignes des plus grands capitaines.* Roland, reculant devant le maréchal, arrive au bois, et, quand il se croit sauvé, tombe dans l'embuscade des *soldats de Neptune.* Il gagne la montagne, et donne dans le guêpier des miquelets; alors des bois et des rochers s'élancent, au nombre de cinq ou six mille hommes, toutes les troupes de Montrevel.

Elles se ruent sur les camisards rompus, déconcertés, et enfermés comme dans un cirque ; enfin Roland s'ouvrit un chemin par la montagne, Catinat et Ravanel l'y suivirent. Leur déroute fut encore un combat sanglant; les miquelets acharnés à leur poursuite achevaient avec la baïonnette ceux qu'abattaient les balles. Roland leur échappa enfin, mais grièvement blessé, laissant deux cents morts dans la plaine, et une longue traînée de mourants qu'on trouva le lendemain gisants dans les broussailles, et les armes, et le riche butin de Sumène et de Ganges, qui, répandu sur les chemins, fit son salut. en attirant la rapacité des miquelets. Il réunit tous ses débris vers Durfort, dont en passant ils brûlèrent l'église, triste représaille après une si complète ruine.

Du champ de bataille, Montrevel se rendit à Ganges, frappa les protestants d'une amende de dix mille livres, abandonna leurs maisons au pillage, et les plus *coupables* d'entre eux aux bourreaux; il ordonna à la noblesse cévenole de comparaître devant lui à Nismes; et c'est alors aussi qu'il publia cette ordonnance royale : « Le roi étant informé que quelques gens sans religion portent des armes, exercent des violences, brûlent les églises, tuent les prêtres, sa majesté ordonne à tous ses sujets de leur courir sus. » Ordonnance qui tomba sur les bandes fugitives des Enfants de Dieu, comme un dernier coup de foudre lancé de Versailles. (1)

(1) Voyez Labaume, Cavalier, Court, etc.



CHAPITRE II.

Avec cette ordonnance du roi, arrivèrent de la cour ses réponses aux projets exterminateurs de Montrevel. Louis XIV, qui ameutait les catholiques et légitimait les meurtres commis dans l'effervescence populaire, recula devant les froides exécutions des otages dans l'ombre des citadelles ; et tout en refusant l'autorisation de frapper sans fin les bourgades d'amendes particulières, il en permit une générale de cent mille livres, prélevée, une fois pour toutes, au dédommagement des catholiques. Ces réponses du monarque vinrent avec le don pécuniaire, la pension et la faveur nouvelle que, sur la parole du maréchal, il accordait à Bâville. Il est vraisemblable que ces résolutions modérées lui furent inspirées par Bâville même, qui, par instinct de légiste et par intérêt d'intendant, détestait ces violences militaires, et qui s'opposa constamment à Montrevel, comme à Julien, contre la dévastation du Languedoc.

Cependant, à l'appel du maréchal, la noblesse cévenole descendit à Nismes. Il représenta à ces gentilshommes le tort de n'avoir pas, dès sa nais-

sance, étouffé la rébellion; qu'ils étaient les maîtres absolus de leurs vassaux, et qu'ils répondraient à l'avenir de tout le mal commis sur leurs terres; qu'outre la gloire de Dieu, le service du roi et l'intérêt de l'état, il s'agissait encore de leur propre vie, sans cesse menacée; qu'ils devaient prévenir leur ruine en ramenant les rebelles, et qu'il leur engageait sa parole de pardonner à ceux qui se soumettraient. Le maréchal leur ordonna d'enfermer dans leurs châteaux toutes les armes des paysans; il leur promit des soldats pour garder leurs manoirs, et recommanda à ceux qui n'en avaient pas, de se retirer dans les villes. Il ajouta qu'il ne s'agissait plus de religion; qu'il souhaitait que tout le monde fût catholique; mais qu'il exigeait uniquement qu'on fût fidèle au roi; parole raisonnable que le clergé pourtant ne pardonna jamais au maréchal. Après ce discours, il entretint chaque gentilhomme en particulier, et, selon qu'on était noté, adressait quelques mots flatteurs, aigre-doux, ou menaçants. « C'est bien injustement, dit un contemporain, qu'il soupçonnait la noblesse! » En effet, tous ces seigneurs avaient préféré leur roi à leur Dieu; ils avaient choisi l'hypocrisie, la terreur, le remords, l'apostasie, les faveurs et les mépris de la cour, et laissé, comme choses viles, à leurs vassaux, la foi, le courage et le combat, la liberté et le martyre, et la gloire céleste. Aussi reçurent-ils le prix qu'ils méritaient; ils furent tancés par Montrevel, jugés par Bâville, et sabrés par les Enfants de Dieu.

Congédiés par le maréchal, les gentilshommes retournèrent dans leurs manoirs. Deux jeunes sei-

gneurs du bas Gévaudan, le baron de Cadoine et M. de Cabiron, après avoir couché à Anduze, en repartirent à cheval, précédés de deux valets de pied qui exploraient la route. Ils cotoyaient le Gardon pour regagner Saint-Etienne-de-Valfrancesque, leur ville natale. Les laquais passèrent, mais leurs maîtres furent arrêtés au pont de Salindres par une brigade de Roland. Ils crurent d'abord, dit le prêtre de Saint-Germain, « que leur vie était comme une feuille dans les derniers jours d'automne, quand un vent froid agite le tronc des arbres ». Pourtant leur sort fut divers : les camisards consultèrent le prophète, qui ordonna qu'on relachât le baron de Cadoine ; « son heure, ajouta-t-il, n'est pas encore venue ; » mais il retint le jeune Cabiron, fils de M. de Solpérière, nouveau converti, émule de Saint-Cômes, et marqué en rouge au livre des vengeances. Les camisards « le regardèrent comme une fleur épanouie dans un champ qui doit être coupé par le tranchant de la faucille du moissonneur. » Le baron, se jetant à leurs pieds, leur demanda la grâce de son ami innocent. Ses prières, la physionomie distinguée de la victime, et la pensée de la douleur de sa mère, eussent touché les meurtriers ; mais une prophétesse s'écria : « L'esprit veut qu'il meure pour expier les péchés des jeunes gens qui prennent les armes contre les Enfants de Dieu ! » Ces paroles menaçantes firent évanouir ce premier mouvement de pitié. Le baron s'éloigna tristement, abandonnant son infortuné compagnon, qui fut mis à mort sur la route, où son corps resta toute la nuit. Le lendemain on le re-

cueillit et on l'ensevelit au cimetière de Saint-Jean-du-Gard. (1)

Arrivés dans leurs manoirs, les seigneurs employèrent toute l'autorité qu'ils avaient sur leurs vassaux pour les porter à la soumission. Le baron de Salgas en embaucha deux de la troupe de Castanet. Salomon, apprenant ces tentatives de séduction, assembla solennellement la sienne : « Mes frères, le maréchal accorde, m'a-t-on dit, une amnistie aux Enfants de Dieu qui poseraient les armes ; j'ai voulu savoir si quelqu'un de vous voulait trahir la cause de l'Eternel ! » De ces trois cents camisards, deux seulement se prononcèrent pour l'amnistie. Alors le prophète se mit en prière ; l'esprit le saisit, et, l'agitation calmée, il dit : « O mon enfant, Saint-Louis et la Bonté donnent un mauvais exemple! qu'ils meurent ! » Et sur-le-champ ils furent fusillés. Mais en général, les chefs n'eurent pas besoin de recourir à ces moyens pour retenir leurs soldats. En vain les barons, en vain Montrevel, leur envoyèrent des paroles de séduction, des promesses de *grâce ;* ils les rejetèrent, dit Labaume, *avec insolence*, et reparurent après la défaite de Pompignan, non moins terribles qu'après celle de Vagnas. (2)

Dès qu'il put quitter sa retraite de Cardet, Cavalier accourut auprès de Roland, harangua les Enfants de Dieu, et leur prophétisa la victoire. Ils se répandirent de nouveau comme un orage. Roland, grièvement blessé, confia le commandement de sa division à un de ses lieutenants, qui,

(1) Louvreleuil, fanat. renouv. tome 1, p. 156. — (2) Ibid. p. 170.

comme pour y prendre sa revanche, redescendit vers Ganges. D'Arbouville, major du fort de Saint-Hippolyte, se rendant à Montpellier, escorté de cent hommes, rencontra le chef camisard, qui lui en tua quatre-vingt-dix-huit. Pour venger le major, Julien furieux se fatigua, quinze jours durant, à poursuivre l'insaisissable cévenol. Cependant Cavalier s'était jeté sur les bourgs voisins du Rhône. Les peuples épouvantés s'armèrent au son du tocsin et se réunirent aux troupes royales accourues d'Uzès, pour reprendre leurs troupeaux enlevés; mais le chef camisard, reculant en bon ordre devant l'ennemi, emporta sa proie à Bouquet. Il en ressortit bientôt et vint se poster à une demi-lieue à l'est de Vezenobre, dans un bois qui dominait la route d'Uzès. Le colonel de Tarnaud, escorté de deux cents hommes, revenait de cette ville à Ners, d'où cent soldats de son régiment devaient le conduire à Alais. Prévenu de l'embuscade, il quitta la route ordinaire pour côtoyer le penchant des collines du Gardon ; il y trouva encore Cavalier. A la voix du prophète Daires, qui entonna le psaume des combats, les Enfants de Dieu attaquèrent l'ennemi en tête et en flanc, et l'enfermèrent entre leur feu et la rivière. Tarnaud se couvrit quelque peu des murs et des vignes, mais force lui fut enfin de se jeter avec ses débris dans le Gardon, qui acheva leur défaite. Le torrent camisard ne relâcha que le colonel et quelques autres gens à cheval.

Cavalier courut à Ners, et détruisit ou dissipa l'escorte qui attendait vainement Tarnaud. Le lendemain, il passa le Gardon et sabra, entre Quissac et Villesèque, un corps de recrues qu'escortait

un détachement de la garnison de Sommières, commandé par Massillan, de Nismes, lieutenant-colonel de Lafare (19 mars). Le brigadier Boucarut, ancien maire d'Aurillac, près d'Uzès, ex-garde du roi Guillaume, fit prisonnier de sa main le colonel, à qui Cavalier rendit courtoisement la liberté; mais en se retirant, il fut tué par une autre brigade camisarde; la même vraisemblablement qui, trois jours auparavant, avait saisi un énorme convoi, parti le matin de Sommières : soixante-douze minots de sel et deux cents paires de souliers, que Bâville envoyait de Montpellier aux troupes d'Alais.

Les cévenols ne pouvaient plus payer les tailles. Montrevel ordonna la saisie des meubles et des bestiaux. Les Enfants de Dieu prirent la défense des paysans; néanmoins les peuples de Vébron se virent enlever leurs troupeaux par les milices de Florac. Celles de Fraissinet, naguères si maltraitées par Castanet, furent chargées du pillage de Massavaque, son lieu natal, où, par représailles, elles tuèrent son frère. Le chef camisard les attendit au pont de Saint-Laurent, les écharpa, et reprit les troupeaux, qu'il ramena dans leurs bourgades.

Ces petits combats, qui rendaient en détail à l'ennemi les pertes que les Enfants de Dieu en avaient reçues en masse à Pompignan, irritaient vivement Montrevel. Il prévoyait qu'il usait sa réputation militaire contre une insurrection opiniâtre, toujours abattue et toujours relevée, qui semblait se fortifier de ses blessures, et multiplier ses têtes sous le tranchant de l'épée. Cet échec que le vaniteux courtisan pressentait dans son renom et dans sa fortune, exaspérait ce caractère léger et violent

jusqu'à la férocité. Le jour des Rameaux, deux ou trois cents femmes, enfants et vieillards de Nismes étaient en prière chez un nommé Mercier, fermier d'un moulin situé sur le canal de la Gau, près de la porte des Carmes. Leurs cantiques révélèrent bientôt leur retraite au lieutenant de police qui en instruisit Montrevel; il était alors à table et probablement échauffé par le vin. Furieux, il se lève, prend un bataillon, et investit le moulin. Les soldats enfoncent les portes, et, le sabre à la main, fondent sur cette multitude éperdue. Mais, impatienté de la lenteur du fer, le maréchal veut qu'on recoure à l'activité des flammes; elles enveloppent aussitôt l'édifice condamné, d'où s'élève vers le ciel un immense gémissement; de ses murs brûlants s'échappent des malheureux, la plupart blessés, sanglants, noircis, rongés par le feu et semblables à des spectres hurlants; mais les soldats les repoussent, et, du bout de leurs baïonnettes, les rejettent dans la dévorante fournaise. Tous périrent dans ce gigantesque bûcher.

Une jeune fille avait seule été sauvée par un laquais du maréchal. Montrevel impitoyable ordonne que l'infortunée et son généreux libérateur soient incontinent mis à mort. L'enfant est traînée au gibet; le bourreau saisit déjà l'autre victime, lorsque des sœurs de la Miséricorde passent, apprennent la cause de son supplice, demandent sa grâce, et l'obtiennent à force d'implorer, à genoux, la clémence du maréchal. Mais il ne voulut plus voir ce malheureux, il le chassa de son hôtel, de Nismes et du Languedoc. Il fit sabrer quelques catholiques, qu'il prit pour des victimes

échappées aux flammes. On prétend même que, dans son transport insensé, il avait déjà mis la main à la garde de son épée, pour la tirer contre Nismes, mais que M. de Sandricourt calma sa fureur, et préserva les protestants d'un massacre universel.

Tous les chroniqueurs catholiques on fait l'apologie de cet acte barbare, même le sage Labaume, même le pacifique Fléchier. Les protestants, dit celui-ci, « osèrent tenir une assemblée... à la porte de la ville, et dans le temps que nous chantions vêpres, chanter leurs psaumes et faire leur prêche! » L'horrible crime effectivement, ô évêque! Pendant que Montrevel bataillait contre ce malheureux moulin, Fléchier et le peuple étaient à vêpres dans la cathédrale. Entendant tout à coup au-dehors un grand tumulte mêlé de coups de fusil, ils crurent que les camisards s'emparaient de Nismes. Les chants cessent, le service s'interrompt, la noblesse tire l'épée, la foule amoncelle les chaises et les bancs contre le portail, et pendant quelques minutes on attendit dans l'église l'assaut des camisards. Dans cette épouvante, Fléchier *ne se trouva pas en état de parler à son troupeau*, dit Brueys; il en chargea l'abbé de Beaujeu, qui paraphrasa ce texte : « Que craignez-vous, ô hommes de peu de foi! » On apprit enfin la véritable cause de la rumeur du dehors, et Fléchier acheva ses vêpres, pendant que Montrevel faisait démolir, à coups de pioche, les restes fumants du moulin et balayer ses cendres; il appartenait au marquis de Calvière, nouveau converti, dont un des ancêtres fut, en 1617, député par l'église de Nismes au synode national de Vitré,

et dont un des descendants s'est, en 1815, rendu tristement célèbre dans les troubles religieux qui signalèrent le retour de la dynastie de Louis XIV.

Ce funèbre jour des Rameaux ouvrit à la fois ce mois d'avril, où la nature sort du tombeau, et la sainte semaine où l'humanité se lève aussi du sépulcre avec le Christ ressuscité. Posant l'épée du capitaine pour prendre uniquement la verge du prophète, les chefs des Enfants de Dieu passèrent cette semaine dans la prière et le jeûne. Le dimanche 8 avril, tous célébrèrent solennellement la Pâque avec leurs peuples. Castanet se réunit à Salomon, aux Vernèdes, près de Barre. Voici comment Elie Marion raconte cette Eucharistie du désert: « Salomon, qui commandait avec Abraham, l'un de nos plus excellents prédicateurs, et qui avait reçu d'autres grands dons, eut ordre, par inspiration, de purifier les deux troupes réunies, dont plusieurs (membres) s'amusaient à de certaines manières mondaines, et dont quelques-uns avaient désobéi à des commandements qui leur avaient été faits. L'esprit ordonna au frère Salomon de faire ranger cette troupe par lignes, et de mettre à part ceux qui lui seraient indiqués intérieurement. Alors Salomon, saisi de l'esprit, marcha avec des agitations, les yeux ouverts, et comme il envisageait chaque homme de rang en rang, il avait des avertissements secrets qui lui faisaient connaître ceux qui devaient être rejetés. Il les tirait du rang, et ils s'allaient mettre ensemble dans un lieu qui leur avait été marqué. Les pauvres gens obéissaient en fondant en larmes, et s'allaient jeter le genou en terre, à l'endroit où l'on les conduisait; il y en eut soixante ou soixante-dix de rejetés. »

« Comme j'avais déjà quelque commandement dans la troupe, je ne fus pas dans l'obligation de me mettre au rang de ceux qui devaient être ainsi mis au creuset, et je m'estimai heureux de pouvoir me garantir de cette terrible épreuve; car lorsque Salomon eut ordre de la faire, j'en fus effrayé, et j'en tremblai tout entier. Je me tins donc un peu à l'écart, avec un bon serviteur de Dieu, que nous appelions le cadet Maillé, et quelques autres, et nous nous mîmes là en prière. Salomon, toujours rempli et mu de l'esprit, dit beaucoup de choses touchantes à ceux dont la bonne conduite avait été récompensée; et, un moment après, suivant un ordre secret qu'il reçut de l'esprit, il commanda que ceux qui avaient été rejetés s'approchassent. Toute l'assemblée étonnée fondait en larmes. Il leur adressa de fortes censures, la grande vertu continuant d'opérer en lui, et leur fit de puissantes exhortations; après quoi il leur déclara la bonne nouvelle que le sacrifice de leur cœur froissé avait été agréable à Dieu, et qu'ils étaient reçus en grâce. Chacun se remit dans son rang en versant des larmes de joie; et Salomon fit une admirable prière, »

« J'ai dit que j'avais été extraordinairement ému de cet acte si terrible et si solennel; pendant que tout cela s'était fait, j'avais toujours été prosterné devant Dieu, implorant sa miséricorde afin que je ne fusse pas du nombre des malheureux rejetés. Comme Salomon faisait sa prière, je fus saisi de l'Esprit, qui me fit prononcer diverses choses; et, mon âme étant toujours frappée des mêmes idées, je répandis des larmes de sang en abondance. Le

sang était vermeil comme s'il fût sorti de mes veines; il en coula sur mon habit et sur mon fusil, et même jusqu'à terre. Ces pleurs extraordinaires furent versés dans la détresse de mon esprit; et cela arriva en présence d'un grand nombre de personnes, en plein midi, dans un lieu appelé les Vernèdes. » (1)

Ne dirait-on pas un épisode de quelque épopée biblique, de l'histoire de Samuel à Rama, ou d'Elie au Carmel? Pendant le saint banquet, symbole des sacrifices de l'ancienne loi, le peuple chantait des hymnes qui en expliquaient la nature mystique :

Le Dieu, le Roi des dieux a réveillé le monde
Du couchant à l'aurore et de l'ourse au midi !
Et sur Jérusalem où son culte se fonde,
Ainsi que le soleil sa gloire a resplendi !
Il vient, le Dieu tonnant ! l'ouragan l'environne !
La foudre devant lui flamboie..! Et, de son trône,
Penché sur l'univers, il crie: « O terre! ô ciel!
Anges saints, convoquez mon peuple au sacrifice!
Le monde entendra ma justice !
Et le juge, c'est moi, c'est Dieu, c'est l'Eternel ! »

—

« Mon peuple, écoute-moi ! Je te rends témoignage !
Tu m'adores moi seul ! moi seul je suis ton Dieu !
Et dans Jérusalem mes autels, d'âge en âge,
D'holocaustes sans fin fument dans le saint lieu !
Mais ai-je donc besoin des boucs de tes montagnes?
Les bêtes des forêts, les oiseaux des campagnes,

(1) Théâtre sacré, Elie Marion, de Barre.

Les fleurs et leurs parfums, tout n'est-il pas à moi ?
Moi, Dieu de l'univers, porterai-je à mes lèvres
Le sang des brebis et des chèvres ?
Et, roi, si j'avais faim, m'adresserais-je à toi ? »

—

« Connais mieux le Très-Haut, et son culte sublime !
Immole-moi ton cœur et son mauvais désir !
Invoque, implore-moi de l'ombre de l'abîme !
Dans les bras de la mort j'irai te ressaisir !
Mais, malheur à l'impie ! Oses-tu bien, infâme,
Te parer de ma loi, dont tu ris dans ton âme ?
Quand ta langue harcelle et noircit la vertu !
Tu hantes les larrons ! tu suis les adultères !
Tu tends des piéges à tes frères !
Je te vois, tu le sais, pourtant je me suis tu ! »

—

« Et quand je me taisais, toi, fier de ma clémence,
Tu disais : Dieu m'approuve, il est semblable à moi !
Ah ! je te confondrai, je mettrai ta démence,
Je mettrai sur ma main ton cœur nu devant toi !
Gardez-vous de tomber dans mes mains vengeresses !
Rien ne vous sauverait, ô races pécheresses !
Comprenez donc ma loi : votre âme est mon autel !
La victime que j'aime et l'encens que j'aspire
C'est le repentir qui soupire !
Et le juste verra mon salut immortel ! (1)

(1) Psaume L.



CHAPITRE III.

—

Ce massacre, ou plutôt cet immense bûcher du jour des Rameaux, fut dérobé au monarque, qui, sans doute, eut partagé l'horreur qu'en ressentit toute l'Europe. Madame de Maintenon et les ministres durent blâmer sévèrement le maréchal; c'était un échantillon des barbaries que ce frivole et ambitieux courtisan voulait systématiquement appliquer au Languedoc. Montrevel et Julien étaient d'accord là-dessus, et l'un et l'autre ne cessaient de solliciter l'autorisation de substituer aux justices régulières de Bâville, de vastes et rapides exécutions militaires, qui frappassent non seulement les individus, mais encore les masses coupables à leurs yeux. « Je mets en fait, écrivait Julien à Chamillard, dans son langage soldatesque, je mets en fait qu'il n'y en a pas quarante de bien convertis, et qui ne soient entièrement du parti des camisards; je comprends dans ce nombre aussi bien les femelles que les mâles ; et les femmes et les filles donneraient des marques plus éclatantes de leur fureur, si elles avaient la force des hommes... Je ne vous dirai qu'un mot encore, c'est que les

enfants qui étaient au berceau dans le temps des conversions générales, de même que ceux qui avaient quatre, cinq, six, sept, huit ans, sont présentement plus huguenots que les pères; aucun pourtant n'a vu aucun ministre : comment se fait-il qu'ils soient si huguenots? C'est que les pères et mères les ont élevés dans ces sentiments pendant qu'ils allaient à la messe. C'est ainsi qu'ils trompent Dieu, les évêques, curés et autres ecclésiastiques; et vous pouvez compter que cela durera bien des siècles. » (1) Entraînée par l'opinion de ses deux meilleurs généraux, la cour donna plus de latitude au maréchal, qui, sortant du système conservateur de Bâville, entra pleinement dans le système dévastateur de Julien, lequel aboutit à l'incendie et à la dépopulation des hautes Cévennes. Nous verrons de jour en jour s'amonceler cet orage sur le Languedoc.

L'idée fixe du maréchal était qu'il existait un consistoire mystérieux; que les chefs de famille en étaient membres; que les bourgades alimentaient l'insurrection, et que c'était là seulement qu'on pouvait lui porter le coup mortel; il résolut donc l'enlèvement des grains et la déportation des personnes et des communautés suspectes. En conséquence, il ordonna aux populations de transporter leurs céréales aux trois villes d'Alais, d'Anduze et de Florac, selon leur voisinage, et enjoignit aux consuls et aux prêtres de dresser le catalogue des individus et des cantons favorables aux camisards. Ce projet, du reste, avait été conçu de concert avec

(1) Cartons manuscrits de Rulhières, lettre de Julien, du 4 mai 1703.

le clergé, ou même par le clergé seul, s'il faut en juger d'après le plan tracé par messire Poncet de la Rivière, neveu et vicaire général de l'évêque d'Uzès. Voici comment raisonnait l'abbé :

« Les cévenols entrent tous dans la révolte des camisards, les uns par acquiescement, les autres par les secours qu'ils leur donnent; donc tous sont coupables, qui plus, qui moins. On propose divers expédients : les passer au fil de l'épée? c'est contre la religion et la politique; pendre les otages? l'innocent paierait pour le coupable, c'est aigrir le mal; l'enlèvement est le plus doux remède, pour trois raisons : 1° parce qu'il évite l'effusion du sang et la longueur des procédures; 2° qu'il prévient l'intention de tous les protestants de se soulever; 3° qu'il assure les prêtres dans leurs paroisses. Les personnes à enlever sont : 1° les parents des rebelles; 2° les principaux de chaque lieu; 3° les jeunes gens *gâtés*. Les premiers doivent être envoyés au-delà des mers; les seconds en pays catholique loin des Cévennes; les troisièmes... » Ici le vicaire se tait; il craignait de confier à sa plume un projet qu'il murmura sans doute à l'oreille du maréchal. — Quoi qu'il en soit, ce plan de messire Poncet peut être regardé comme étant celui qu'adopta Montrevel. (1)

Les prêtres et les consuls dressèrent de longues listes d'individus et de communautés amis des Enfants de Dieu. Il est resté un lambeau de celle du curé Malafosse, successeur de notre bon chroniqueur Louvreleuil, à Saint-Germain-de-Calberte.

(1) Louvreleuil, tome 2, page 180.

« Saint-Germain, dit-il, avait été bien cultivé pendant le séminaire de feu M. l'abbé du Chayla; il s'est entièrement relâché.... Grizac (patrie d'Urbain V), Lhermet et Villaret, retraites de blessés; Vébron, mauvais : ils jetteraient la pierre et cacheraient le bras; dans cette paroisse, tous mauvais, hors deux maisons; Salgas, hameau de cette paroisse, où est le château où demeure M. de Salgas, dont on ne dit pas trop de bien : sa femme est à Genève; on dit qu'il est favorable à Castanet; Saint-Martin-de-Boubaus, *omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt*, *non est qui faciat bonum*, *non est usque ad unum.* Le majestavols Pierre Seguier, dit Esprit, fut brûlé au Pont-de-Montvert; Anne Alrias, sa femme; Louise, Jeanne et Pierre, leurs enfants. » C'est la famille de l'héroïque fondateur de l'insurrection que signale ici Malafosse. Toutes ces personnes, familles, villages, paroisses devaient être enlevés et déportés en masse loin des Cévennes et au-delà des mers; ils ne le furent pas tous pourtant, et notamment le baron de Salgas, dont le nom reviendra tristement dans cette histoire. (1)

En même temps, et pour enlever ces peuples d'un seul coup de filet, Montrevel défendit sévèrement qu'on s'absentât sans l'expresse permission du gouverneur ou de l'intendant; de plus, il commanda, pour la centième fois, un désarmement général. Le mardi 10 avril, les habitants de Nismes s'éveillèrent au bruit des tambours; ils virent des troupes campées sur les places, des pelotons échelonnés dans les

(1) Cartons de Rulhières.

rues, et une sentinelle à chaque porte; la cavalerie fermait les avenues extérieures de la ville; puis on publia à son de trompe : « Par ordre de Monseigneur le maréchal de Montrevel, qu'aucun *nouveau converti* ne sorte de sa maison sous peine de mort! » L'aventure du moulin, toute fumante encore, fit craindre au peuple épouvanté, que le maréchal n'exécutât la Saint-Barthélemi dont il l'avait menacé le jour des Rameaux; mais les consuls et les officiers, qui bientôt passèrent de maison en maison, se contentèrent d'enlever les bibles et les mousquets, les armes spirituelles et matérielles. Dans les campagnes, les fusils et les pistolets se trouvèrent chargés de balles d'étain et d'un grain de blé, symbole par lequel les Enfants de Dieu signifiaient peut-être que pour eux la vie était toujours à côté de la mort, et le pain céleste dans la foudre.

Puis, Montrevel et Bâville inspectèrent Cette, qui naissait sur ses grèves, et tous les forts maritimes depuis Agde jusqu'aux embouchures du Rhône. La belle saison allait permettre aux ennemis de tenir la mer et de tenter quelque descente sur la plage du golfe; on s'en occupait beaucoup en Angleterre et en Hollande, non pas les gouvernements, mais les peuples, les réfugiés surtout, qui tous, jusqu'à la veuve et l'orphelin, se dépouillèrent de leur dernière obole pour l'envoyer aux Enfants de Dieu; ils achetèrent des armes, des munitions, et l'amiral Almunde, en croisière dans la Méditerranée, fut, dit-on, chargé de déposer ces dons de l'exil sur la plage d'Aiguemortes. Enfin, les hostilités recommencèrent partout sur les frontières : il était urgent

d'écraser l'insurrection, qu'un seul échec à l'extérieur pouvait accroître démesurément dans l'intérieur de la France.

Le premier canton frappé par Montrevel fut la Vaunage. Cette petite Chanaan, où tout abonde, était le jardin et le grenier de Cavalier. Les troupes de la marine et les miquelets enlevèrent quinze cents personnes dans vingt-quatre paroisses de la plaine, parmi lesquelles trois villages entiers de la Vaunage ; Julien fut chargé des enlèvements de Mialet. Depuis que l'insurrection avait à sa tête les Laporte, qui l'avaient étendue vers le sud, Mialet, patrie de son chef, centre de son territoire, en était comme la métropole ; ses vastes grottes, berceau du protestantisme cevenol, étaient l'arsenal, le magasin, le grenier de Roland. Après la défaite de Pompignan, Mialet avait recueilli le général des Enfants de Dieu ; et, depuis, rebelle aux ordonnances du maréchal, refusé de transporter ses grains à Anduze ; Julien enleva cinq cent quatre-vingt-dix personnes, et pilla toute la paroisse. Roland, souffrant peut-être encore de ses blessures, ne défendit pas sa capitale, dont le dévouement méritait bien un combat. Castanet fut plus généreux. Saumane, bourgade du haut Gardon, l'avait accueilli, malgré les menaces de Montrevel ; Julien l'apprend, dépose à Anduze le peuple et l'immense butin de Mialet, et arrive à l'aube à Saumane ; Castanet en était sorti à minuit ; le général enlève trois cents personnes, brûle leurs maisons et s'en retourne, emmenant cette multitude et le pillage de la paroisse chargé sur cinquante-cinq mulets ; mais, arrivé au pont de Saumane, il y trouve

Castanet qui l'attend. Julien place les prisonniers et les mulets entre deux fortes haies de soldats, deux compagnies de grenadiers à la queue, les autres à la tête du convoi, et marche aux camisards. Castanet se rua impétueusement sur lui, pour lui arracher ces malheureux hôtes de Saumane. Au milieu de ce hurlant tourbillon de camisards, Julien faillit être perdu, et, comme un officier de Hainault l'a raconté à Court, il ne dut son salut qu'à ses grenadiers, qui se firent jour à la baïonnette ; il reçut trois coups de feu dans ses habits ; Castanet perdit son cheval et ses pistolets, et son lieutenant Larose fut grièvement blessé. Julien, avec son convoi, coucha à Saint-Jean, et, le lendemain, à Anduze; il reprit le peuple de Mialet, et escorta ces captifs à Montpellier. (1) Marsilly, qui de Portes était venu à Saint-Germain, fut chargé des enlèvements de Saint-Julien-d'Arpaon, etc.; il s'y rendit avec quatre cents hommes, mais il pilla seulement ces bourgades, craignant peut-être de ne pouvoir emmener les habitants, protégés par les camisards. En effet, Salomon l'attendit au Pradal, et, pour sauver ce hameau, se mit en bataille sur le pont. Le prêtre de Saint-Germain prétend que Marsilly repoussa les insurgés; *qu'ils remontèrent bien vite au petit bois qui est derrière le hameau, et s'enfuirent au sommet de la montagne.* Mais comme il fait tout à coup disparaître le colonel, qui déjà n'avait pas pu exécuter ses enlèvements, il est vraisemblable que Salomon préserva le Pradal et vengea les bourgades des sources du Mimente.

(1) Louvreleuil, fanat. renouv., tome 1, page 165.

Toutes ces multitudes, réunies à Montpellier, furent embarquées, au pont Juvénal, pour le Roussillon ; les vieillards et les femmes restèrent aux prisons de Salces, mais les hommes robustes furent envoyés sur les galères d'Espagne et à Terre-Neuve. (1)

Quant aux paroisses que la déportation n'atteignit pas, le maréchal, les classant, d'après leur fortune, en trois catégories, les rendit passibles, à l'avenir, pour les moindres délits : les riches, de vingt mille livres d'amende; les médiocres, de douze mille; les pauvres, de huit cents; il exigea qu'elles s'en reconnussent cautions solidaires, et en donnassent leur signature, formalité ridicule et sans valeur, puisqu'elle n'était pas libre.

Or, ces mesures terribles furent absolument inefficaces. Montrevel ne saisit point son chimérique consistoire, il n'affama point les camisards; il n'arrêta point le cours des meurtres et des incendies; et quand les peuples, injustement condamnés, eurent livré leurs champs et leurs maisons au maréchal, ils chargèrent sur leur épaule le seul bien qui leur restait, leur hache ou leur faux, et montèrent au camp des Enfants de Dieu. Accrus par le nombre et par la vengeance, ils redescendirent plus redoutables. Leur première victime fut Montlezan; Cavalier le détruisit, maisons et habitants, hormis l'église et ce qui s'y réfugia. Il attendit au bois d'Espères un convoi d'argent qui se rendait de Saint-Hippolyte à Alais; mais, éventé par une avant-garde de miquelets qui revinrent précipitam-

(1) D'Aigrefeuille, histoire de Montpellier.

sur leurs pas, il ne put que les sabrer dans leur fuite, dont la rapidité sauva le trésor et les débris de son escorte, que recueillit le château de Vibrac; puis il passa le Gardon, détruisit Aurillac, comme Montlezan, et s'élança à la poursuite des Florentins.

—



CHAPITRE IV.

—

On appelait ainsi les peuples catholiques des bourgades situées vers les sources de la Cèze, qui, sous la conduite de l'hôtelier Chabert, s'étaient armés pour expulser Joani de Genouillac. Ceux de Saint-Florent s'étant distingués par leur férocité, donnèrent leur nom à ces bandes vagabondes qui, moins belliqueuses que rapaces, vivaient de meurtre et de pillage, et s'abattaient sur les cantons voisins comme des oiseaux de proie. Cavalier et Joani, dont ils infestaient les territoires, firent à ces pillards une continuelle et sanglante chasse. Ne les trouvant pas à Saint-Florent, Cavalier descendit au Pradel, où il en surprit sept. Quelques jours auparavant, ils étaient allés faire fète à un brillant officier arrivant dans ce bourg, à la tête de ses soldats, sur un cheval superbe, enveloppé d'un manteau écarlate, coiffé d'une vaste perruque et d'un large chapeau ombragé de plumes: c'était Joani, qui répondit à leur congratulation par une fusillade, en tua une vingtaine, et écharpa le reste de la bande. Cavalier usa d'un semblable stratagème envers ceux de Lasalle. Son avant-garde, composée de camisards

vêtus de l'uniforme de la marine, se présente devant ce village et répond au *qui vive* des Florentins : « Fréjus ! » A ce nom connu, ils sortent, se mêlent aux soldats et leur racontent leurs prouesses récentes. Le plus féroce était un boiteux de Brenoux : « Messieurs, leur dit-il, je vous conduirai chez les protestants ; j'en ai moi-même tué un grand nombre ; j'ai contribué à la capture et au supplice de plusieurs prophètes. » Quand le brigand babillard eut touché ce sujet douloureux, le camisard, qui l'écoutait en silence, l'interrompit sèchement : « As-tu fini ! » — « Oui ; mais pourquoi ? que voulez-vous ? » — « Rien ; mais tu as un beau fusil, voyons-le ! » — « Ah, pauvre boiteux ; tu t'es trop hâté de parler ! » se dit à lui-même le Florentin pâlissant. Il tendit tristement son fusil, avec lequel le camisard l'abattit à ses pieds. Trente ou quarante de ses compagnons furent aussitôt massacrés, mais les autres qui eussent aussi donné dans le piége, se barricadèrent alors dans Lasalle. Cavalier, poursuivi lui-même par le brigadier Planque, n'eut pas le temps de les y forcer ; mais en partant il leur cria que s'ils ne cessaient leurs brigandages, il reviendrait les exterminer. Puis il fila rapidement à l'amont du Gardon d'Alais. (1)

M. de Planque, de Montpellier, brigadier et inspecteur général d'infanterie en Languedoc, Rouergue, Provence et Dauphiné, était un petit homme noir et barbu, au verbe rond, au geste brusque, brave, mais vantard, et singeant, dans sa courte taille, les grands airs du maréchal (2). Dès qu'on sut que Cavalier montait dans les hautes

(1) Mémoires de Cavalier. — (2) Madame de Maintenon. Cavalier.

Cévennes, Planque partit d'Alais et Julien de Saint-Jean-du-Gard ; ce dernier écrivit au comte de Peyre de se replier de Mende vers la Lozère, pour enfermer dans leur triangle le chef camisard. Planque, avec douze cents hommes, suivit sa trace au Pradel, à Lasalle, à Brenoux, et passant et repassant vingt fois le Gardon, vint, sur les onze heures de la nuit, tomber au Collet-de-Dèze. Ce bourg, on le sait, est bâti dans la ravine du Gardon, qui roule au travers en bruissant; il est environné de hautes montagnes dont les pentes abruptes, étagées de murs élevés d'environ deux toises, supportent, sur les terrasses superposées en amphithéâtre, de maigres vignobles qui, sous un ciel brumeux, ne produisent guère que des grappes acerbes. Le revers de ces montagnes est impraticable; de sorte que Planque ne pouvant tourner le bourg pour l'investir, entra dans ses murs à pas de loup. Tarnaud le précédait à la tête des grenadiers, et vingt hommes d'avant-garde éclairaient la marche, conduits par un sous-lieutenant et un sergent de Rouergue; ils vont droit au temple; ils le trouvent fermé et silencieux. Planque commençait à croire que les Enfants de Dieu n'étaient pas dans le bourg, lorsqu'un vieillard lui dit qu'ils campaient dans la prairie au-delà du torrent. Leurs védettes occupaient le pont; elles poussent le *qui vive*, et, n'entendant aucune réponse de l'ennemi, qui, muet, avançait toujours dans l'ombre, elles font une décharge de neuf ou dix coups de fusil, dont le sous-lieutenant de Rouergue a le bras fracassé. A ce signal d'alarmes, le camp cévenol éveillé en sursaut se lève tumultueusement et grimpe comme un troupeau de chè-

vres les pentes de la montagne. Tarnaud accourt avec ses grenadiers; mais il perd de vue les fuyards, sur lesquels il tiraille au hasard, de loin, et lorsqu'il croit en apercevoir quelqu'un aux rayons de la lune. Après avoir posté cent hommes aux portes du bourg, Planque passa aussi le pont et recueillit dans le pré ce qu'avaient abandonné les camisards : dix chevaux, trente fusils, soixante faux, quarante pertuisanes ou hallebardes, des sabres, des épées, des espontons et des restes de pain et de viande épars sur l'herbe. Il s'obstina pendant deux heures à grimper la montagne, mais inutilement; il n'avait pourtant qu'à suivre les sentiers des vignerons et les traces des camisards; mais Cavalier avait, à ce qu'il paraît, posté ses bandes sur les plateformes inférieures, d'où sa fusillade plongeant sur les troupes royales, les repoussa constamment. Il y eut un combat assez long, mais défavorable à Planque, puisque le chroniqueur qui l'indique n'a pas cru devoir le tirer de l'ombre où il se passa. Il se contente de dire que le brigadier rentra au Collet pour s'y reposer le reste de la nuit.

Dès qu'il fut jour, le brigadier revint à la montagne; mais Cavalier n'y était plus ; il avait disparu si complètement que Planque crut vraisemblablement que le jeune chef s'était rejeté dans la plaine, où il eut hâte de redescendre aussi. Avant son départ, il fit fouiller le Collet : on y trouva un grand soldat et un jeune prophète. Il livra à deux grenadiers le prophète, qui, saisi de l'extase en allant à la mort, avait des visions célestes. « Attends, lui dirent-ils, en ricanant, nous allons tout à l'heure t'envoyer parler de plus près au Saint-Esprit. » Ils

le tuèrent à coups de sabre. Quant au grand soldat, il prétendait être du régiment de Bourgogne, dont il portait l'uniforme; mais à ses pistolets chargés de balles d'étain et du grain de blé mystérieux, il fut reconnu camisard. Planque le fit garrotter, et, en expiation du massacre des Florentins, il l'abandonna, à son retour, aux habitants de Lasalle, qui le mirent en lambeaux. (1)

Le messager de Julien, arrêté à Saint-Roman par quinze camisards, n'avait pu avertir le comte de Peyre, qui ne bougea pas de Mende; Planque, sur de faux indices, était redescendu vers Alais; de sorte que Julien se trouva seul contre Cavalier. Ses stratagèmes ou le hasard avaient rompu l'accord des trois généraux, qui eussent pu l'envelopper dans les hautes Cévennes. Cavalier s'était réuni à Salomon vers le champ-Domergue. Les deux chefs envoyèrent quatre camisards annoncer pour le 26 (avril) au soir, leur arrivée au Pont-de-Montvert. Les habitants préparèrent des vivres pour quinze cents hommes; mais, au lieu des Enfants de Dieu qu'ils attendaient, ils virent avec effroi arriver Julien et ses miquelets. Julien, sur l'avis d'une vieille femme, trouva dans chaque maison cinquante rations de viande cuite, qu'il fit manger par ses miquelets, presque à la barbe des camisards, qui purent en sentir la fumée. En effet, Cavalier et Salomon arrivèrent aussi sur le soir; mais avertis à temps de la présence de Julien, ils rétrogradèrent. Le général les attendit tout le jour, et tout le lendemain encore; mais vainement. Le colonel de Miral le prévint que

(1) Louvreleuil, fanat. renouv., tome 1, page 174, etc.

les deux chefs avaient tourné vers Saint-Laurent-de-Trèves. Il y courut, et ne trouva au Pas-de-Sapet, à Méjanel, à Saint-Julien, que quatre camisards, dont deux échappèrent (28). Du Pont-de-Montvert, il se rendit le lendemain (29) à Mende, pour conférer avec l'évêque et le comte de Peyre. Il revint le 30 au Pont-de-Montvert, où il laissa Palmerolles avec quinze compagnies de miquelets; et par le Pompidou et Saint-André-de-Valborgne, il redescendit à Saint-Jean, emmenant onze prophétesses capturées en chemin, qu'il envoya aux prisons d'Anduze. Ayant reçu à Florac un arrêt royal condamnant à la peine de mort les messagers infidèles, Julien inexorable en appliqua l'effet rétroactif au courrier qui avait involontairement fait manquer son expédition. « J'ai fait exécuter ce drôle, écrit-il à Chamillard; j'ai fait passer par les verges quatre exprès qui avaient retardé de quelques heures la remise des lettres; depuis lors ces pendards volent. » (1)

Cependant Cavalier et Salomon redescendant par le Collet dans la presqu'île des Gardons, se proposaient de traverser à Beaurivage celui d'Anduze et de se jeter avec leurs quinze cents combattants dans la plaine, dégarnie de généraux catholiques, qui les cherchaient dans les montagnes; mais le dimanche 29 avril, les arrêta dans une combe nommée Malebouisse (Maubuisson), où ils donnèrent trois prédications aux peuples des environs mêlés aux Enfants de Dieu. Le soir, pour prendre, après tant de fatigues, un peu d'aliments et de

(1) Rulhières, cartons manuscrits, lettre de Julien du 4 mai.

sommeil, ils s'acheminèrent vers la Tour-de-Bellot, espèce de bergerie isolée, dans la plaine de Vermeillet, entre Anduze et Alais. Cavalier avait depuis peu dans sa troupe un cadet de noblesse catholique, de la maison de Saint-Chaptes, ce même chevalier qu'après la victoire du Val-de-Bane, Catinat et Ravanel, dont il eut l'audace d'attaquer la marche triomphante, culbutèrent dans le Gardon. C'était un fou, rongé de vices, criblé de dettes, renié de sa famille, rejeté des gens de bien, et qui, pour couronner toutes ses folies par un éclatant scandale, se jeta parmi les camisards, comme rebelle en apparence, mais en réalité, comme espion du maréchal. Le drôle, il faut l'avouer, fut bien hardi d'oser se fourrer au milieu de ces défiants et sombres prophètes qui, tous les jours, sur le moindre avertissement de l'esprit, envoyaient inexorablement des traîtres à la mort. Ces pieux guerriers du désert devaient avoir horreur de ce mondain; mais Roland espérant peut-être entraîner par son exemple la noblesse catholique dans l'insurrection, dompta la répugnance de ses compagnons, accueillit le transfuge ennemi, et lui donna le commandement d'une brigade. Incorporé dans la division de Cavalier, le perfide ameutant secrètement après lui les généraux du roi, l'entraîna de piége en piége, au Collet, dans celui de Planque, au Pont-de-Montvert, dans celui de Julien; et, après avoir échoué deux fois, à la Tour-de-Bellot, aux portes d'Alais, où, tout exprès sans doute, étaient arrivés la veille Bâville et Montrevel.

Cette métairie, bâtie sur les ruines d'un château féodal, recevait son nom d'une vieille tour encore

debout, qui, peuplée autrefois de chevaliers, n'était plus, depuis long-temps, qu'une aire de poules ou de pigeons; elle était même alors abandonnée à cause de la guerre, ou seulement depuis le printemps, époque où les bergers émigrent avec leurs troupeaux sur la Lozère. Un mur de pierres sèches l'entourait et formait une cour fermée de portes de claies. Les Enfants de Dieu arrivent sur le soir, prennent leur repas préparé par le pourvoyeur, remplissent la tour, les granges, les étables, et s'endorment. Soixante hommes échelonnés autour de la bergerie, sur les chemins de la plaine, forment la garde nocturne. Le pourvoyeur était un meunier du Gardon d'Alais, appelé Guignon, nom de malheur, dont son apparente piété faisait oublier le triste augure qui révélait infailliblement son instinct pervers; mais outre plusieurs preuves de dévouement, Cavalier avait encore pour garants de sa fidélité, ses deux fils, camisards, comme on le verra bientôt, d'une vertu antique. Au lieu de retourner à son moulin, le traître, séduit sans doute par Saint-Chaptes, se laisse entraîner par le démon de l'or vers Alais, et, pour cinquante louis, vend à Montrevel le sang de ses deux fils et de quinze cents de ses frères qui venaient de manger son pain. Planque part aussitôt, sur les dix heures du soir, avec trois ou quatre mille hommes, qu'il divise en trois corps; il prend la route de Sommières, et Tarnaud le haut chemin d'Anduze, pour converger ensuite vers la Tour-de-Bellot; tandis que, pour sabrer les fuyards qui s'en échapperont, le chevalier de Foix, lieutenant-colonel de Fimarcon, va se poster avec sa cavalerie une lieue plus bas, au gué du Gardon.

La nuit était sombre; favorisés par son obscurité et son orageux murmure, Planque et Tarnaud arrivent à la fois sur les premières védettes: elles sont surprises et égorgées. Montbonnoux et Boulidou, brigadiers de garde, presque enveloppés, n'ont que le temps de faire feu et de se replier précipitamment vers le camp endormi. A ce signal d'alarme, Cavalier, Salomon, Abraham, éveillés en sursaut, appellent leurs bandes, qui se lèvent tumultueusement en criant : « aux armes ! aux armes! » Ils rassemblent un corps de quatre cents hommes, et sortent pour soutenir Montbonnoux et Boulidore; mais à peine sont-ils dehors que Planque et Tarnaud arrivent à la fois sur la bergerie qu'ils enveloppent ainsi que huit cents camisards encore dans ses murs. Cavalier attaque impétueusement les têtes des colonnes catholiques, les repousse, les refoule, et maintient la voie libre assez de temps pour que quatre ou cinq cents de ses compagnons puissent encore sortir; mais accablé par les bataillons ennemis, qui grossissent incessamment, il plie enfin, et se retire derrière un ravin, probablement un ancien fossé du château; ce premier choc fut assez long et tellement vif, qu'au rapport de Cavalier, la terre et le ciel semblaient en feu.

Après avoir rallié ses camisards, il repasse la ravine pour tenter un dernier et puissant effort en faveur de ceux de la tour. *Montrevel* répond-il au *qui vive* des ennemis, et fait à bout portant un feu si meurtrier, que les deux colonnes royales, dans une horrible confusion, se méconnaissent et s'entre-tuent dans les ténèbres. Il se rue sur ce

désordre qu'augmentent encore les balles qui pleuvent de la tour; ce n'est plus qu'une aveugle mêlée, une cohue sanglante, un vaste massacre. C'est de ce second combat, incomparablement plus furieux que le premier, que les historiens, qui le racontent d'après les camisards, disent qu'il est impossible de peindre cette tempête, où se confondaient les appels des chefs, les hurlements des combattants, les gémissements des blessés, le choc des armes, le tonnerre incessant de la fusillade; et la rage, et l'épouvante, et la nuit augmentant de son horreur toutes les horreurs du danger et de la mort. Enfin, la lune ou l'aurore éclaira ce carnage; chacun se reconnut; Cavalier fut refoulé derrière la ravine, où se transporta le combat; mais ne pouvant plus secourir ses soldats de la tour, il ne dut songer qu'à sauver le gros de sa troupe, et il s'éloigna rapidement avant que le jour plus élevé mît l'ennemi sur ses traces, que l'ombre couvrait encore.

Alors Planque et Tarnaud n'eurent plus qu'à forcer la bergerie, vieille masure chancelante, mais transformée en forteresse par l'indomptable courage de trois cents camisards dont elle devait être l'illustre et le sanglant tombeau. Ils avaient, pendant la nuit, muré la porte extérieure, relevé des pans de l'enceinte, écroulés dans la fuite de leurs compagnons plus heureux, et derrière ce frêle rampart percé à jour, profitant de sa crénelure naturelle, ils résistèrent encore long-temps. Expulsés enfin de la cour, ils se fortifièrent dans la tour et dans les granges, et firent encore, par les fenêtres et les meurtrières, un feu effroyable. Quand ils n'eurent plus de balles, ils lancèrent des pierres,

des tuiles, des solives. Désespérant de s'en rendre maître, Planque avait envoyé chercher à Alais de petites coulevrines; mais quand elles arrivèrent, avec le maréchal, tout était fini; les grenades avaient embrasé la bergerie, et les camisards héroïques avaient, en psalmodiant, péri dans les flammes. C'était la huitième heure du jour et du combat; cela dit assez pour leur gloire.

Cette victoire coûta cher à Montrevel, puisqu'il cacha ses pertes, évaluées approximativement par Cavalier à douze cents morts ou blessés. Deux cent quatre-vingt-treize cadavres camisards gisaient dans la bergerie, et cent dix-huit sur les bords du ravin, parmi lesquels on crut reconnaître celui de Cavalier. On lui coupa la tête, et, pour dissiper toute incertitude, on eut la barbarie de la présenter aux regards de sa mère, alors dans les prisons d'Alais. La malheureuse mère s'y trompa aussi, et pleura sa mort. C'était un haut cévenol qui ressemblait extrêmement à son fils. De la Tour-de-Bellot, Cavalier fugitif vint encore donner dans l'embuscade du chevalier de Foix, au bord du Gardon; mais quoique écharpé, il culbuta fièrement les dragons, passa la rivière, et se retira aux bois de Saint-Bénézet. Tous les chefs se retrouvèrent autour de lui: Salomon, Abraham, Ravanel, Catinat, et jusqu'à ce drôle de Saint-Chaptes. Les prophètes ne le soupçonnèrent pas; mais le pourvoyeur fut bientôt saisi, jugé et condamné à mort. C'est alors qu'eut lieu une action d'une vertu féroce et d'une sublimité romaine. Les Enfants de Dieu, selon l'usage, étaient sous les armes, à genoux, priant pour celui qui allait mourir; les prophètes l'assistaient,

et recommandient son âme à la clémence du souverain Juge. Il parut repentant de son crime, implora le pardon de ses frères, et voulut embrasser une dernière fois ses deux fils; mais ceux-ci, d'un geste farouche, le repoussèrent, et demeurèrent les impassibles et mornes spectateurs de son supplice. C'était près de Ribaute. L'expiation suivit de près le crime, et son sang coula, pour ainsi dire, sur les ruines fumantes de Bellot. (1)

(1) Cavalier; Louvreleuil, tome 1, page 179: Anonyme, tome 2, page 41; Court, tome 1, page 259, etc.

CHAPITRE V.

Montrevel fit sonner haut à la cour cette nouvelle victoire; il ne manqua pas d'annoncer que l'insurrection avait été tuée avec le plus ardent des chefs camisards. Mais Cavalier se hâta de consoler sa mère et de détromper le maréchal; il reparut tout à coup aux portes d'Alais, insultant la garnison et la défiant à la bataille. Il fit de même de rapides et bruyantes incursions autour d'Anduze, de Saint-Hippolyte et de Nismes, pour leur apprendre que les Enfants de Dieu n'avaient pas tous péri à la fatale Tour-de-Bellot. (1)

Le lendemain du combat (1er mai), Montrevel lança d'Alais une ordonnance terrible, dans laquelle il se plaignait que les *nouveaux convertis* n'eussent pas exécuté celle du roi, enjoignant de courir sus aux *fanatiques*. En cas de récidive, il menaçait de pillage, de confiscation et d'enlèvement, les bourgades incorrigibles. Il tint parole; et quelques jours après, tous les suspects de vingt-deux paroisses du diocèse de Nismes furent saisis et déportés,

(1) Cavalier.

les femmes et les vieillards, dans les forteresses du Roussillon, et les hommes forts, en Amérique. (1)

C'est alors aussi que le maréchal enrégimenta les florentins. Ils s'étaient multipliés extraordinairement, et l'exemple de Chabert avait entraîné tous les peuples catholiques des deux rives de la Cèze, entre les Cévennes et le Rhône; ils prirent goût au pillage et au sang, et quittèrent leur vie sédentaire et pacifique, pour une périlleuse et vagabonde; le brigandage devint leur culture, et la rapine leur moisson. Jouissant de l'entière protection et de l'absolu bénéfice des lois, ces peuples n'avaient aucun motif ni aucun droit de se soulever comme les camisards. Étaient-ils, comme eux, proscrits, vexés, torturés, flagellés, par une persécution d'un quart de siècle? cette tempête les arrachant, les rejetant au sol paternel, les avait-elle roulés, comme des feuilles mortes, sur toute la face de la terre? leur avait-on ravi leurs droits, leurs champs, leurs foyers, leurs enfants, les os de leurs aïeux? les avait-on mis hors de la loi, de la patrie, de la terre et du ciel? Qu'avaient-ils perdu? Rien! Je me trompe: quelques gerbes de blé noir peut-être ou quelques chèvres.

Le roi, par son ordonnance du 23 février, autorisait leur soulèvement, à condition d'attaquer les Enfants de Dieu. Mais, sans organisation, sans courage, et même sans fanatisme, ces hordes ne le tentèrent jamais, et se tinrent toujours loin du repaire du lion. Leurs exploits consistaient à s'embusquer sur les grands chemins, l'escopette au poing, à

(1) Louvreleuil.

détrousser les passants, à brûler les bergeries, à enlever les troupeaux, à massacrer, sans distinction d'âge, ni de sexe, ni même de religion, car, il faut leur rendre cette justice, leur impartiale rapacité se fût exercée au besoin sur les aumôniers mêmes du pape. Ces tourbes étaient la rognure des milices, la lie croupissante de la population, canaille noire et déguenillée, au regard féroce, à la vivacité du tigre, à la voix gutturale des reptiles des marais du Rhône. Montrevel essaya de les enrégimenter, pour contenir leurs ravages et les utiliser à la guerre.

A son appel, des chefs hardis se présentèrent pour commander ces bandes. Il en accepta d'abord trois : Allary, de Bouillargues; Florimond, de Générac, meunier d'une vigueur herculéenne; et Lefèvre, de Gajan, un des plus vaillants hommes du Languedoc. Il avait servi dix ans dans les grenadiers de Bretagne. Le premier mars dernier, une brigade camisarde s'était emparée de son lieu natal : Lefèvre, à la tête des catholiques, se fortifia dans le château; son adversaire vint l'y assiéger, se rendit maître du rez-de-chaussée, et le somma de se rendre, en le menaçant d'égorger sa mère et son frère sous ses yeux. « Je ne connais ni mère ni frère, lorsqu'il s'agit du service du roi », répondit Lefèvre du haut de l'escalier, le fusil au poing. Admirant cet homme héroïque, le brigadier camisard, qui aurait pu l'incendier dans les combles, relâcha ses parents, et se retira. Ces trois chefs se mirent en campagne, chacun à la tête de cent hommes, choisis parmi les hordes vagabondes, et Lefèvre, par une bravoure joviale et toute française, prit un violon pour

trompette, et marcha aux combats au son de cet instrument de noces. (1)

Quelques jours après, un ermite vint à Nismes trouver Fléchier. C'était un gentilhomme de Crest, en Dauphiné, nommé la Fayolle, ancien capitaine du régiment de Navarre. En abandonnant le service militaire, la Fayolle, d'un naturel ardent et mélancolique, résolut de quitter aussi le monde; il fit vœu de solitude, et sous le nom de frère François-Gabriel, s'établit au désert de Primecombe, près de Sommières. Les camisards brûlèrent son ermitage. Irrité de la perte de sa cellule, non moins qu'affligé de la désolation de l'église, le vieux solitaire sentit bouillonner dans son cœur un reste d'ardeur martiale; il pensa que dans les tribulations de la foi, son devoir n'était pas de prier au désert, mais bien de combattre les ennemis de son Dieu. Un seul obstacle l'arrêtait: c'était son vœu de solitude; et c'est le désir d'en être délié qui l'amenait devant Fléchier. L'évêque le satisfit, et le présenta au maréchal, qui autorisa le belliqueux anachorète à lever une compagnie de cent hommes. Bientôt après il en demanda deux cents. Montrevel, non-seulement les lui accorda, mais encore, pour établir une hiérarchie dans ces bandes catholiques, il l'en nomma capitaine; et Lefèvre, Florimont et Allary, marchèrent sous ses ordres. L'ermite donna pour marque distinctive à ses soldats, une croix blanche cousue au retroussis de leur chapeau : delà vint leur nom de *chevaliers* ou *cadets de la croix;* on les appelait encore *camisards blancs*, en opposition

(1) Sœur Demerez de l'Incarnation.

des Enfants de Dieu, qui, dès-lors, furent les *camisards noirs;* lui-même n'eut d'autre nom que l'*ermite*; car, en quittant sa bure monastique, il en conserva les couleurs sur sa casaque militaire. Pour ne point tremper ses mains dans le sang, il ne prit d'autres armes qu'une lourde masse et de forts pistolets de selle. Il galoppait sur un petit cheval à la tête de vingt-cinq cavaliers. Sa bande fut, par un énorme abus de pouvoir, mise à la solde des protestants, payée sur le pied des troupes royales, et autorisée à requérir partout aide et protection des chefs civils et militaires. (1)

C'est alors aussi que, comme une foudre partie du Vatican, éclata sur le Languedoc cette bulle pontificale proclamant la guerre religieuse et ouvrant la croisade de l'ermite. « Clément XI, le serviteur des serviteurs, salut et bénédiction apostolique : Nous ne pouvons exprimer de quelle douleur nous avons été pénétré, quand nous avons appris, par l'ambassadeur du roi très-chrétien, que les hérétiques des Cévennes, sortis de la race exécrable des anciens albigeois, ont pris les armes contre l'église et leur souverain. C'est pourquoi, dans le dessein d'arrêter, autant qu'il est en nous, les progrès si dangereux et toujours renaissants de l'hérésie, à laquelle il semblait que la piété de Louis-le-Grand eût porté le dernier coup dans ses états, nous avons cru devoir nous conformer à la conduite de nos prédécesseurs, dans de pareils cas. A ces fins, et pour porter et engager les fidèles à exterminer la race maudite de ces hérétiques, et

(1) Louvreleuil; sœur Demerez.

de ces méchants, ennemis dans tous les siècles de Dieu et de César, en vertu du pouvoir de lier et de délier accordé, par le Sauveur des hommes, au prince des apôtres et à ses successeurs, nous déclarons et nous accordons de notre pleine puissance et autorité, la rémission absolue et générale de leurs péchés à tous ceux qui s'engageront dans la sainte milice qui doit être formée et destinée à l'extirpation de ces hérétiques et de ces rebelles à Dieu et au roi, et qui auraient le malheur d'être tués dans le combat; et afin que nos intentions à ce sujet soient connues et rendues publiques, nous ordonnons que notre bulle, donnée sous le sceau du pécheur, soit imprimée et affichée aux portes de toutes les églises de votre diocèse. Donné à Rome, le 1er mai, l'an de notre Seigneur 1703, et le premier de notre pontificat. »

Cette bulle fut envoyée aux évêques du Languedoc, qui la publièrent avec un mandement adressé aux curés de leurs diocèses, et répétant les mêmes grâces et les mêmes anathèmes. Le Pape, on le voit, ne prêchait rien moins qu'une guerre sainte, une seconde croisade des albigeois; mais Innocent III n'était plus, ni son siècle. D'ailleurs les tribulations du Languedoc ne pouvaient guère croître davantage; tous les homme étaient enrôlés dans les armées royales, les milices, les bandes de l'ermite ou les hordes des florentins; aussi ce nuage, parti de si haut et si retentissant de tonnerres, fondit-il en vent et en fumée.

Enfin Montrevel transporta sa résidence à Alais, pour être au centre de la guerre et de cet immense réseau de soldats et de milices où il allait, disait-il,

envelopper l'insurrection. Il le disait ; mais, en réalité, c'était pour y tendre des lacs d'une autre espèce et s'y faire prendre lui-même. Le maréchal était encore galant dans sa vieillesse. Il est vrai que sa figure, qui avait *enchanté les dames*, était devenue, dit Saint-Simon, un peu *courte et goussaude ;* mais sa noblesse, ses dignités, son train superbe, ses grands airs de carrousel, son langage, qui résonnait comme une harpe, lui préparèrent de faciles et brillantes conquêtes dans les joyeuses cités du Midi. Une jeune dame d'Alais, moins sensible à son amour qu'à sa fortune, sut enfin captiver le volage maréchal. Le mari, alors à Paris pour quelque procès séculaire, qu'il gagna rapidement, se trouva tacitement d'accord avec sa femme pour élever sur le scandale conjugal sa prospérité domestique. Cependant, de Nismes et de Montpellier, où le maréchal résidait tour à tour, ses érotiques billets, interceptés en route, égayaient souvent la sombre austérité des prophètes, qui en avaient répandu le mystère dans le monde. C'est pour cela que, sous le prétexte ostensible de se placer au centre du pays et de ses bataillons, il transporta, vers la fin de mai, son quartier-général à Alais. Après les menaces de Versailles et du Vatican; après ces appels aux populations, cet évènement, qui paraissait se lier à de nouveaux plans militaires, semblait devoir amener la perte des Enfants de Dieu : il fit leur salut; car le maréchal ne sortit guère plus d'Alais; et les hostilités languirent jusqu'à l'automne.

Ces appareils menaçants ne troublèrent pas le mariage de Castanet, aux premiers jours de mai,

dans les solitudes de l'Aigoal. C'est vraisemblablement pour les frais de noces qu'auparavant il préleva les impôts et un vaste tribut de bétail; il exigea des collecteurs royaux et des fermiers ecclésiastiques la livraison de leurs caisses, dont, au reste, il leur donna quittance en bonne forme; mais il les destitua, et leur défendit, sous peine de mort, de percevoir désormais un seul denier sur ces cantons, dont les habitants ne devaient qu'à lui seul, chef religieux et militaire, l'impôt civil et la dîme sacerdotale. Il épousa une jeune cévenole nommée Mariette. Ce ne furent que réjouissances dans les pays de Vébron; les peuples soumis à Castanet vinrent avec des présents visiter leur chef, et donnèrent à sa femme le titre de princesse de l'Aigoal; les époux se montrèrent dans un équipage superbe : tel est le merveilleux dont les récits populaires embellirent les noces rustiques du guerrier camisard. Toujours est-il qu'en cette occasion Castanet agit en prince clément. Comme la fête durait encore, une de ses brigades arrêta dans un défilé vingt-cinq personnes de Fraissinet, retournant le soir de la foire de Barre (6 mai); elle les conduisit dans un hameau au pied de l'Aigoal, et le lendemain les présenta à son chef dans la forêt. Sa femme, sœur d'un de ces camisards dont le meurtre avait causé le massacre de Fraissinet, demanda leur mort; mais Castanet ne voulut pas souiller de sang ses joies nuptiales. « Si moi, dit-il aux détenus, je tombais entre vos mains, vous me mettriez certainement en morceaux; toutefois je veux vous donner le bon exemple : je vous laisse la vie, et vous rends même vos marchandises, vos chevaux,

vos mulets, que je pourrais retenir selon les droits de la guerre; je vous relâche, mais à condition que vous ne ferez jamais d'insulte aux habitants de Massavaque, mon lieu natal. Allez en paix. »(1)

Les généraux catholiques parcouraient les bourgades exigeant des habitants le serment de fidélité et leur caution solidaire pour les amendes dont seraient frappés les complices des rebelles. Un notaire enregistrait ces promesses qu'emportait le vent; il estimait le dommage des églises et des presbytères incendiés. Saumane, déjà enlevée et brûlée à demi par Julien, le fut alors entièrement, moins trois maisons, pour sa fidélité à Castanet. Ce chef essaya vainement encore de délivrer les restes de sa population, qui fut déportée en Roussillon et en Amérique. Le comte de Gévaudan, parti d'Uzès, avec un homme de loi, pour une expédition semblable, apprit que Cavalier était entre Brueys et Aujabian. La sentinelle camisarde, surprise dans une cabane, refusa de décéler le camp; une femme qui y portait des vivres, imita son généreux silence, et le paya aussi de son sang. Désespérant de trouver l'ennemi, Gévaudan se rend au lieu où tous ses détachements, épars sur les collines, doivent se réunir pour la halte de midi; c'est un vallon clos de montagnes et de bois, qu'ouvre une gorge tortueuse creusée par le ruisseau de Seines; les dragons d'avant-garde entrent dans le défilé, et découvrent au loin les Enfants de Dieu, prenant joyeusement leur repas sur l'herbe, le chapeau couronné d'un rameau de buis; quinze femmes, qui probablement

(1) Louvreleuil.

leur avaient apporté les vivres, lavaient leur linge au torrent; Gévaudan et ses dragons, Marsilly et son régiment, s'avancent pour les envelopper sur ses deux rives, à la faveur des arbres et des rochers. Les Enfants de Dieu, qui se reposaient sur la vigilance de leur védette, se lèvent précipitamment, se rangent en bataille et reçoivent le choc de la cavalerie de Gévaudan; mais voyant sur l'autre bord accourir Marsilly, Cavalier ne songea qu'à se dégager, et, après un combat où il perdit soixante-douze hommes, il se retira vers Bouquet. Un seul camisard, poursuivi par quatre dragons, se retourne, et d'un regard terrible : « Le premier, dit-il, qui avance est mort ! » L'un d'eux s'élance aussitôt sur l'Enfant de Dieu, qui le tue et succombe enfin sous ses trois autres adversaires. Les femmes furent massacrées dans le ruisseau. On ignore les pertes de Gévaudan; mais le pacifique tabellion, qui l'accompagnait, atteint d'une balle, tomba mort de son cheval.

Montrevel faisait inventorier les églises et les couvents incendiés, pour les rétablir aux frais des protestants. Les prêtres et les moines avaient jeté sur leur destruction tant de gémissements! Leurs lamentations étaient sans doute bien naturelles; mais ils ne concevaient pas que l'insurrection avait, après tout, le droit de renverser violemment ce qu'avait violemment élevé le despotisme. N'avait-on pas d'abord démoli les temples : ces églises mêmes avaient été construites avec leurs ruines. Une fois l'insurrection accomplie, le prêtre chassé, le culte aboli, cette église déserte n'était plus pour les protestants qu'un monument néfaste arrosé de

leur sang et de leurs larmes; il ne leur rappelait que leurs tribulations, leurs faiblesses peut-être, et leur malheur temporel et éternel. Cependant, depuis son alliance avec Labourlie, Roland, pour ménager les catholiques, qu'il voulait entraîner dans l'insurrection commune, défendit l'incendie des églises; mais comme elles étaient les plus vastes et les plus solides bâtiments des lieux qu'il fortifiait, Montrevel les transformait, pour ses troupes, en casernes et en corps-de-garde, destination militaire digne de leur violente origine. Les camisards les détruisaient pour empêcher l'établissement des garnisons dans le pays. Les prêtres criaient encore au sacrilége; et les catholiques, qui sympathisaient secrètement avec les Enfants de Dieu, les répudièrent comme des impies. Cette nécessité fatale éloigna d'eux, comme le remarque Saint-Simon, une multitude de malheureux et de mécontents de toutes les classes, qui eussent trouvé leurs cadres dans l'insurrection rouergane.

Mais que faisait Labourlie? Que ne levait-il l'étendard? pourquoi laissait-il combattre et périr isolément les cévenols? quand le maréchal menaçait de les écraser; quand l'ermite formait ses bandes; quand le Pape proclamait la croisade : c'était l'heure d'éclater, ou jamais. Au lieu de cela, il faisait des proclamations; il en adressait aux protestants, aux milices, aux soldats, aux officiers : « Infortunés paysans, disait-il aux milices, sous le nom d'un protestant, infortunés paysans, ou plutôt malheureux forçats qu'on arrache au dur travail de vos terres, chargés de mille exhorbitantes taxes, pour vous plonger, par un surcroît de maux, dans

les horreurs d'une guerre intestine et civile! Où courez-vous? que prétendez-vous faire, ô trop aveugles milices? Suspendez un moment la fureur dont on vous anime contre vos propres compatriotes! Avant que de tremper vos mains dans le sang innocent de vos frères, examinez sans prévention les prétendus crimes d'un peuple qu'on s'est étudié de désoler par tout ce qu'on a pu imaginer de plus sensibles et de plus douloureux traitements; dont on a poussé la longue patience à bout; qu'on a réduit à la dernière extrémité de misère; à qui enfin on a cru ne laisser pour toutes ressources que les effrayants périls d'un vain et faible désespoir, ou, pour mieux dire, que la mort!... »

« Ah! malheureux paysans, le récit de nos infortunes ne nous a-t-il point encore justifiés dans votre esprit? quels vous paraît-il que nous soyons, les persécuteurs ou les persécutés? Nous avons, à la vérité, pris les armes, il y a un an; mais il y en a vingt qu'on nous les plonge dans le sein; on nous a fait périr, par les mains des bourreaux et des soldats, plus de dix mille hommes depuis un an; on nous a enlevé des peuples entiers qu'on a mis sous les eaux; (1) nous avons, à la vérité, fait quelque mal, mais enfin, ce n'est que par représailles.... Ah! donc, le funeste état où nous nous trouvons,

(1) Aucune chronique ne mentionne positivement ces noyades; cependant le témoignage non suspect de Labourlie est confirmé par un discours de Ravanel, qui, après la soumission de Cavalier, fit révolter contre lui ses camisards à Calvissson (mai 1704), en alléguant qu'on ne voulait les embarquer que pour les jeter dans la mer. Il paraîtrait, d'après cela, que le bruit courut au moins que ces populations cévenoles, qu'on disait déportées en Amérique, avaient été englouties par l'océan.

c'est la seule requête qu'il nous soit possible de faire aller jusqu'à vous! Ne regardez pas cela comme une insulte ou une profanation de ce que vous avez de plus sacré; mais comme une très-instante supplication que nous vous faisons, de nous faire rendre nos églises et le libre exercice du culte dont nous avons joui, à vos yeux, paisiblement et sans scandale, pendant plus d'un siècle entier, et qu'on n'a pu nous ôter qu'en nous faisant une si grande injustice que celle qu'on vous ferait à vous-mêmes, si l'on s'avisait aujourd'hui de vous interdire l'exercice de votre religion. »

Il disait aux soldats : « Barbares que vous êtes! se peut-il que votre cœur ne se soulève pas contre les atroces inhumanités qu'on vous oblige d'exercer tous les jours sur des femmes, des enfants, de misérables paysans, dont tout le crime est d'être attachés au culte qu'ils ont sucé avec le lait?... Se peut-il que vous soyez assez dénaturés pour ne vous point faire horreur à vous-mêmes, lorsque vous retirez vos épées sanglantes du sein de vos compatriotes et des entrailles de vos parents? Quelle fureur vous possède! Je ne suis point un religionnaire.... je suis un ancien catholique, un bon et loyal français. Les maximes de notre divine et pacifique religion ne nous permettent en aucun endroit des saintes Ecritures, de nous servir du fer et du feu pour faire recevoir l'Évangile de Jésus-Christ. Ce Dieu tout-puissant ni ses Apôtres n'ont jamais usé de tels moyens : c'est un crime de ne pas imiter leur exemple; une conduite opposée ne peut venir que d'un esprit d'orgueil, de tyrannie et d'impiété. »

« Qu'on ne dise point que les religionnaires ont commencé les premiers ces mêmes barbaries : il n'est rien de si faux !.... Ce n'est qu'après avoir été tourmentés.... vingt ans entiers, dans leurs familles, leurs personnes, leur culte, que ces malheureux, réduits au désespoir, se sont enfin portés à se soulever.... Ils ont voulu éprouver si, par une autre voie que celle d'une inutile patience et d'une soumission infructueuse, ils pourraient enfin faire en sorte qu'on les laissât dans quelque repos, et obtenir qu'on mît des bornes à une persécution dont la rigueur ne leur était désormais plus supportable. En effet, ils ont toujours offert de poser les armes, pourvu qu'on leur voulût accorder une tacite liberté de conscience. Peut-on la refuser raisonnablement, cette liberté? On les force non-seulement à supprimer leur devoir extérieur envers Dieu, mais même à faire des actes de religion directement opposés au culte qu'ils croient qu'exige d'eux le divin Rédempteur du genre humain, leur suprême roi. Ne sont-ils pas obligés d'obéir aux ordres de Dieu préférablement à tous les ordres des princes et des potentats de la terre? » (1)

Sans doute, avec quelques réminiscences de l'éloquence antique, un rare et généreux accent d'humanité palpite dans ces harangues. Toutefois, elles passèrent inaperçues; mais si Labourlie, à la tête des conjurés rouergans, eût poussé son cri d'insurrection dans les montagnes de Lacaune, ce cri répété de forêts en forêts, des cimes des Cévennes aux bassins de Castres et de Montauban,

(1) Mémoires du marquis de Guiscard.

aurait eu un bien plus salutaire retentissement au cœur des peuples opprimés et à l'oreille de Bâville, de Montrevel et de Louis XIV.



CHAPITRE VI.

—

Le Languedoc était alors profondément ému par la touchante infortune du baron de Salgas. Il était de la maison de Narbonne-Pelet, dont l'arbre généalogique aux nombreux rameaux, tous florissants dans le Midi, plonge ses racines antiques dans les merveilles de l'invasion musulmane en Occident. Arnaud, chef de cette illustre famille romane, général de Rodrigue, dernier roi des Visigoths d'Espagne, était gouverneur de ses provinces des Gaules; Aimeric Ier, son fils, reprit Narbonne sur l'émir Balahac, et transmit à ses descendants le nom de cette vicomté dont il fut investi par Charlemagne; quand l'Occident, à son tour, se précipita sur l'Orient, Raimond Pelet, compagnon de Saint-Gilles, livra, contre trois cents Arabes, le premier combat devant Jérusalem, pendant que Godefroi de Bouillon dressait les tentes latines sous les murs de la cité sainte. Au 14e siècle, Guilhem Pelet forma la branche cévenole qui embrassa le protestantisme. Claude, baron d'Arbousse, son septième descendant, acquit, en 1645, par son mariage avec l'héritière de la maison de la Mare, les seigneuries de Salgas et de

Racoules, voisines de Vébron. De ses quatre fils, qui tous portèrent les armes, deux furent tués dans les guerres de Louis XIV. François, l'aîné des survivants, qui prit le nom du fief maternel de Salgas, homme de mœurs pacifiques, quitta de bonne heure le service militaire et revint en Gévaudan; il épousa une fille de la maison de Montarnaud, branche cadette et calviniste de celle de Castries, et en eut six enfants, fort jeunes encore à l'époque où nous sommes parvenus. (1)

Le baron de Salgas était un de ces rares types de l'aristocratie protestante, dans lequel l'acerbe génie féodal et l'antique génie biblique, polis par l'urbanité du siècle, amollis par une native mansuétude, se fondent harmonieusement pour former, au milieu des populations pastorales, le modèle vénéré du châtelain patriarcal. Il était âgé d'environ cinquante-cinq ans, de haute taille, de grande mine, d'un esprit distingué, et sa figure exprimait, dans sa majestueuse douceur, la magnanimité candide d'une âme qu'eût rendue parfaite un degré de plus d'énergie. Ces vertus gracieuses, qui, dans des temps sereins, eussent assuré son bonheur, devaient, dans des jours orageux, précipiter sa ruine. Ainsi, à la révocation, cette tempête qui bouleversa tant d'existences, il ne put point se décider à suivre en Prusse son frère, le baron de Racoules; (2) il ne put s'arracher à ses montagnes, ni abjurer sa religion paternelle; son cœur se trouva déchiré entre

(1) Le marquis d'Aubais, Recueil de pièces historiques.

(2) Lieutenant-général dans l'armée prussienne. Il s'était réfugié à Berlin avec le chef d'une autre branche de sa famille, le baron de Faugières, et sa femme Elisabeth de Bargeton.

sa patrie et son Dieu. Le duc de Noailles l'entraîna de force à l'église; éperdu, il balbutia des lèvres quelque insignifiante formule, accomplit du geste quelques vains rites, et rejetant sur l'irrésistible nécessité un crime dont il laissait la responsabilité à ses tyrans, il croyait apaiser Dieu en lui rendant dans le secret son culte réel, culte de repentir dont ses soupirs étaient les seuls accents, et ses sanglots les seuls cantiques. Et telle était la vénération universelle qu'il inspirait, que, dans le tumulte des passions intolérantes et des partis acharnés, cette adoration clandestine, qui ne pouvait contenter ni les protestants, ni les catholiques, ni Dieu, ni lui-même, ne souleva pourtant jamais contre lui, après le gémissement de sa conscience, aucune clameur improbatrice, hormis une seule, mais timide encore, mais contenue: c'était celle du soupçonneux archiprêtre, qui, n'osant l'attaquer, murmurait parfois sourdement : « C'est un homme bien dangereux que M. de Salgas. »

Cependant cette position douteuse, pleine de troubles et de remords, tourmentait profondément Madame de Salgas. Au milieu des fluctuations de son mari, de l'apostasie de son père et de ses frères, au milieu de tant de chutes et de scandales, cette femme, avec une modeste fermeté, était restée haute et digne, mais toutefois intérieurement atteinte d'une douleur qui répandait sur ses jours une sainte et mystérieuse tristesse; elle soupirait après les parvis de l'exil; elle désirait l'ombre des sanctuaires de l'étranger. La patrie, la terre natale, le manoir conjugal, dont les charmes sont si puissants et si doux, n'inspiraient qu'un faible regret à

cette âme blessée qui avait élu plus haut son séjour. Sa famille l'avait seule retenue jusque-là, son époux qu'elle ne pouvait résoudre à l'accompagner, ses enfants qu'elle ne pouvait emporter avec elle, ses enfants si nombreux, si jeunes, et dont le plus petit était naguère encore à la mamelle. Les dernières violences de l'archiprêtre lui firent enfin surmonter cette inénarrable et suprême angoisse : pays, fortune, époux, enfants, elle abandonne tout pour Dieu. La tradition populaire, qui prête aux évènements qu'elle raconte une teinte poétique, prétend que la baronne choisit, dans les écuries de Salgas, le plus rapide de ses chevaux ; que, pour dissimuler l'empreinte de ses pas, elle le fit ferrer à rebours, et qu'à l'insu de son mari, elle partit au galop vers Genève ; mais ce fut, vraisemblablement, avec son consentement tacite : seulement, pour ne pas le compromettre, elle se déroba furtivement. Toutefois le baron lança après la pieuse fugitive trente ou quarante de ses vassaux, qui ne l'atteignirent pas. Il prit encore la précaution d'aller dénoncer à Bâville son évasion, dont il parut inconsolable. Mme de Salgas arriva heureusement à Genève, et quelques mois après, lorsqu'elle apprit le meurtre de l'archiprêtre et l'insurrection cévenole, elle redoubla d'instances pour décider son mari à quitter une terre où ses jours ne pouvaient plus être en sûreté.

Les supplications et les alarmes de son épouse n'ébranlèrent point le baron. Quand tous les nobles du Gévaudan se réfugiaient, épouvantés, dans les forteresses, lui seul, tranquille par vertu non moins que par indolence, ne cessa de vivre au

milieu d'une guerre d'extermination comme au sein de la plus profonde paix, sans même interrompre ses chasses dans les forêts, qui fourmillaient de camisards. Les Enfants de Dieu, instruits de ses secrets sentiments, vénéraient le bon châtelain de Salgas. Castanet était son vassal; mais, rapproché par son courage du rang de son seigneur, dont la personne et le château, qui le protégeaient autrefois, étaient alors placés sous la protection de ses armes, le pâtre belliqueux traitait comme son ami l'affable et pacifique descendant du vainqueur des Maures. Le prophète le prêchait, condamnait ses irrésolutions, et lui exprimait les inquiétudes qu'il éprouvait sur son salut. « Votre fidélité craintive, lui dit-il, ne peut être agréable à Dieu; choisissez entre Dieu et Mammon, et puisque vous vous déclarez pour l'Eternel, venez le servir dans son camp, ou du moins le prier avec ses enfants au désert! » Le dimanche 11 février, le chef camisard, ami plus zélé que prudent, envoie à Salgas son lieutenant Larose, avec une brigade, qui ramène, en psalmodiant, le baron, captif au milieu de ses baïonnettes, à l'assemblée de Vébron! Grâce à cette violence, dont il était peut-être le complice, mais qui d'avance le disculpait, le pieux vieillard, après la prédication du prophète, crut pouvoir, sans danger, rester encore deux heures à s'entretenir avec les Enfants de Dieu. Mais revenu à son château, il eut hâte, selon son habitude, d'écrire sa mésaventure à Bâville, qui lui répondit sévèrement : « Vous auriez dû avoir des gardes! Soyez plus avisé à l'avenir! »

Un mois après, quand Montrevel convoqua la noblesse, Salgas descendit à Nismes; il salua le

maréchal, qui, d'un ton aigre-doux et goguenard, lui rappela son aventure de Vébron : « Ces gens-là, monsieur, doivent être bien de vos amis, puisqu'ils vous ont emmené à leur petite synagogue et renvoyé chez vous sans aucun mal ! » Le baron sentit l'aiguillon de ce discours, et répondit vivement : « Ce fut un bonheur pour moi, monseigneur; et vous ne devez pas juger plus mal de mon zèle pour le service du roi. » Il ajouta que ce zèle était héréditaire dans sa maison; que plusieurs de ses ancêtres, et tout récemment encore deux de ses frères, étaient morts pour leur prince; que dans sa jeunesse il avait lui-même eu l'honneur de servir le monarque; que M. le duc de Noailles lui accordait une affection distinguée; que M. le comte de Broglie avait été de ses amis, et long-temps même M. de Bâville. « Monseigneur, ajouta-t-il, je vous prie de vouloir bien l'être aussi ! » Montrevel, satisfait, l'embrassa et lui promit d'être son ami plus que tous ceux qu'il venait de nommer, ce qui, à la vérité, n'était pas beaucoup promettre.

Ravi des caresses du maréchal, le vieillard, peut-être par un secret pressentiment de l'avenir, voulut rester près de lui, et servir à ses dépens. Il fut refusé. Il s'offrit encore : Montrevel lui ordonna de retourner dans ses terres, de n'en point sortir sans son commandement, de tâcher de ramener les rebelles, et l'autorisa par écrit de prendre dans la paroisse de Vébron dix hommes pour la garde de son château. A son départ, il lui glissa mystérieusement à l'oreille l'avis amical de se défier de Julien. Revenu dans son manoir, le baron ayant séduit deux camisards, se hâta de l'annoncer au maréchal, qui,

tout en lui témoignant sa satisfaction, lui ordonna de redescendre à Nismes. C'était peu de jours après le meurtre du jeune Cabiron au pont de Salindres. Salgas partit aussitôt; mais arrivé à Saint-Jean, il craignit de s'aventurer seul à travers les bandes des basses Cévennes et de la plaine, dont il n'était pas connu, et, pour sa sûreté, il demanda une escorte à Julien. Le général refusa; et le baron, n'osant continuer son chemin, malgré les vives instances de ses amis, se contenta d'écrire au maréchal pour le prier de le dispenser du voyage, s'excusant sur la mort tragique de Cabiron, et le refus de Julien. Celui-ci appuya sa justification, que peut-être il n'envoya pas, et, quelques jours après, manda traîtreusement à Salgas que le maréchal était satisfait, tandis qu'au contraire, Montrevel irrité tenait à rébellion de ne pas voir ce seigneur se rendre à son appel. Un mois se passe ainsi. Un matin qu'il partait pour la chasse, le baron aperçut de son château des troupes qui montaient vers Florac; il descend à leur rencontre, reconnaît le major-général de Préfosse, et l'invite à se rafraîchir à Salgas. L'officier refuse de manière à se faire prier encore, accepte enfin, comme à regret, et le suit au château. On se met à table; et au milieu du repas le plus cordial, Préfosse fait saisir son hôte, et lui montre l'ordre qu'il a de le conduire au fort de Saint-Hippolyte. Chemin faaisnt il avoua confidentiellement à son captif qu'il était arrêté comme rebelle aux commandements du maréchal. Le baron connut alors, mais trop tard, la trahison de Julien. Ecroué au fort de Saint-Hippolyte (12 mai), il fut, en entrant, dépouillé d'une bourse

de quatre-vingt-six louis qu'il destinait à son entretien dans le pays où il pensait être exilé; on ne lui en rendit que dix; il est vrai que désormais l'infortuné ne devait plus avoir besoin de tant d'or.

Le lundi 14 mai, Bâville et Montrevel arrivèrent à Saint-Hippolyte; et le lendemain, l'intendant commença l'interrogatoire dans le château. Toutes les haines s'ameutèrent après ce juste; toutes les sympathies s'éveillèrent en sa faveur, et pendant un mois et demi son procès tint fixée sur lui l'attention palpitante du Languedoc. Il comparut dix-huit fois devant Bâville, et fut confronté à vingt-huit témoins, subornés à prix d'or. L'instruction finie, on le transféra, pour le juger, au fort d'Alais. Montrevel affectait de prendre à son égard des mesures menaçantes. Sa prison étant fortifiée, on redoubla ses gardes, personne n'était plus admis à le voir; il ne mangeait que sous les yeux du gouverneur. On voulut le faire passer pour le vrai chef de l'insurrection; on lui imputa les actes les plus sanglants, le meurtre de l'archiprêtre, les massacres de Ladevèze et de Fraissinet; on l'accusa d'avoir fait fondre cinquante calices; on prétendit qu'après la défaite de Pompignan, il avait recueilli Roland à Salgas, et que, pendant que le général camisard, que l'on croyait mort, relevait de ses blessures, le baron, sous prétexte de la chasse, allait en son absence commander les Enfants de Dieu. (1)

Depuis son arrestation, le baron, naguère si timide, si incertain, se montra un homme nouveau, plein de fermeté et d'une vivacité d'esprit inatten-

(1) Sœur Demerez, de l'Incarnation.

due. Ces accusations qui devaient faire tomber sa tête, il en démontra victorieusement le mensonge. Les juges furent étonnés de ne trouver que des présomptions qui, toutes réunies, n'eussent pas fourni, dit l'accusé lui-même, *de quoi donner le fouet à un écolier*. Sa plus grande charge était celle d'être resté volontairement deux heures avec Castanet et sa troupe, à Vébron ; et il s'en justifiait en prétendant détourner ainsi les rebelles d'incendier son château, comme, la semaine précédente, l'avaient été cinq ou six manoirs du voisinage. La torture ne put lui arracher aucun aveu; de sorte que, par le défaut absolu de preuves positives, il eût dû nécessairement être acquitté; néanmoins, jugé par Bâville, *son ennemi personnel*, *et sur de faux témoignages*, il fut condamné (27 juin) aux galères à perpétuité, et dégradé, lui et sa postérité, de leur noblesse; ses biens furent confisqués; Salgas mutilé de ses tours, et le château des Rousses dut être rasé jusqu'aux fondements. Cependant la pitié fit conserver ce dernier manoir, avec le tiers des domaines, d'un revenu de deux mille livres environ, pour les orphelins, qui, momentanément recueillis par des parents, allèrent ensuite retrouver leur mère à Genève.

Les Enfants de Dieu firent quelques tentatives pour sauver leur ami. Pendant son procès, ils écrivirent au maréchal : « Prends garde à ce que tu feras à M. de Salgas, notre frère; s'il périt, nous brûlerons non-seulement les récoltes, mais encore tout ce que nous trouverons. » Peut-être dut-il à cette menace de ne pas perdre la tête sur l'échafaud. Ils résolurent encore de l'enlever à son escorte de

dragons et d'Irlandais; mais pendant que, sur de fausses indications répandues à dessein, ils l'attendaient sur la route de Nismes, par où on devait le conduire à Marseille, Montrevel le fit diriger rapidement par le chemin de Sommières vers Montpellier et Cette. Le baron fut enchaîné sur la galère du chevalier de Roannais. On ignore communément aujourd'hui ce que c'était qu'une galère. Ce navire à rames avait vingt-cinq bancs à la vogue, treize à droite et douze à sénestre; sur chaque banc étaient cinq forçats, chrétiens ou turcs, cheveux, sourcils, barbe rasés, vêtus de rouge, fixés à ce banc par une chaîne de trois pieds rivée à la jambe; un baillon de liége leur pendait au cou, car, dans certaines manœuvres, on baillonnait la chiourme. Ces forçats mangeaient, dormaient, vivaient et mouraient sur leurs rames; leur unique abri était, l'hiver, une tente d'herbage, et l'été, un pavillon de cotonnine blanche et bleue. Les faces halées des européens respiraient la ruse, le cynisme, la férocité; celles des africains, une tristesse stupide et sauvage; la galère exhalait cette odeur âcre et nauséabonde de la misère qui rongeait la chiourme. Le baron ne fut distingué du commun des forçats que par des bas et un strapontin, étroit matelas où il dormait sur la bancelle; il occupait la place du tiercelot, qui est la moins fatigante; car le vieillard ne pouvait guère manier la rame. Il fit pourtant une campagne. Les évêques de Montpellier et de Lodève étant un jour à Cette, montèrent sur la galère du chevalier de Roannais, pour voir leur illustre victime dans les fers. La chiourme était au repos, la galère à l'ancre et cap à terre, et par

conséquent toute vogue inutile. Les prélats eurent encore la barbare curiosité de voir le baron la rame à la main; ils ne rougirent pas d'en prier le capitaine, qui fit aussitôt armer le banc de rames; mais au troisième coup, voyant le vieillard tout haletant, le comite indigné s'écria : C'est assez! et il fit cesser la vogue.

Les causes de la condamnation du baron de Salgas sont et seront toujours un mystère. Les cœurs ténébreux où les passions du temps conçurent cette iniquité, en ont emporté le secret au sépulcre, qui ne l'a révélé qu'à Dieu. Son principal ennemi paraît avoir été Bâville. Le baron, allié par sa femme à la maison de Montarnaud, branche de celle de Castries, dont la marquise douairière était sœur du cardinal de Bonzi, se trouvait du parti hostile à l'intendant; peut-être encore le légiste n'obéit-il qu'à sa haine instinctive contre la noblesse, en abaissant une des plus grandes maisons féodales du Midi; peut-être entraîna-t-il dans sa vengeance Montrevel, qui, pour stimuler les gentilshommes, frappa Salgas dans le piége où l'avait fait tomber Julien, dont l'ambitieux pharisaïsme espérait se rehausser ainsi dans la faveur du clergé et du roi. On prétend encore que le maréchal ne punit le baron que de sa préférence pour Julien. Ces conjectures n'ont d'autre fondement que le caractère de trois hommes pervers qui, ennemis secrets l'un de l'autre, se liguèrent pour perdre un innocent. Toutefois ce jugement inique fut une éclatante leçon donnée à cette noblesse dont l'ambition serpentait incessamment entre ses intérêts et ses devoirs, son roi et son Dieu. Dieu, qui sous

la loi juive, exigeait les holocaustes des agneaux sans tache et des ramiers sans souillure, prit, en expiation des péchés de cette caste infidèle, un homme innocent et pareil aux brebis et aux colombes. « O noblesse française, s'écrie d'Aigalliers, votre cœur serait bien changé et bien avili, si un pareil traitement pouvait vous sembler plus doux que la mort! O brave Racoules, aurais-tu remercié le juge qui usa d'une telle clémence envers ton frère! O Dieu dans quel mépris et quelle ignominie sommes-nous donc tombés! » Celui à qui la douleur arrache ce cri palpitant, ne se doutait pas alors que sa destinée serait encore plus déplorable que celle de Salgas, puisque, avec les mêmes vertus, il causa la ruine des Enfants de Dieu, et ne reçut en récompense, de son roi, que le dédain, l'exil, les fers et la mort! (1)

Le baron entraîna dans sa perte plusieurs de ses vassaux, deux entr'autres, condamnés, l'un à la roue et l'autre au gibet, à Mende, comme complices du massacre de Fraissinet. Le premier, nommé Jacques Pointier, des Rousses, fut assisté dans sa prison par notre bon chroniqueur Louvreleuil. Après la lecture de la sentence, le prêtre s'approcha de lui : « Arrière de moi, s'écria-t-il avec horreur, vous m'êtes un Satan ; retirez-vous ! » — Le prêtre lui répondit qu'il venait le fortifier contre les angoisses de la mort. — « Je n'ai pas besoin de vous! Ce n'est pas dans les hommes que je dois mettre ma confiance dans mon malheur, mais en Dieu seul!» Puis levant les yeux au ciel : « C'est à toi seul,

(1) Mémoires de Rossel, baron d'Aigalliers.

Sauveur du monde, que j'ai recours! Regarde-moi avec pitié dans ce jour de tribulation! Tu ne m'as point commandé de m'adresser à aucun ministre; mais tu m'as dit, et à tes fidèles enfants : Venez à moi, vous tous qui êtes opprimés, et je vous soulagerai. Use donc à cette heure, Christ débonnaire, fils de David, de ta plus grande miséricorde envers moi! » Dès qu'il eut fini, le prêtre voulut reprendre la parole; mais il l'interrompit, et, levant encore les yeux au ciel, il récita un psaume. Après l'avoir écouté pendant une heure environ, le prêtre, feignant de se retirer, lui dit que puisqu'il lui était inutile pour le salut de son âme, il lui offrait ses soins pour sa famille, que sa mort allait priver de son secours et de ses biens. A ce souvenir, le patient s'attendrit. « Vous savez, répondit-il, que notre Seigneur a dit : Ce que vous ferez au moindre des miens, je tiens pour fait à moi-même. Je veux croire que vous exécuterez votre promesse; ainsi écrivez, s'il vous plaît, ce que je vais vous dicter. » Le bon prêtre prit la plume. Le condamné donnait d'abord à sa femme et à ses enfants sa bénédiction, et les recommandait à Dieu; il priait certaines personnes à qui il avait prêté sur parole de l'argent ou des denrées, de les remettre, après sa mort, à sa famille ou au prêtre; enfin, il fit don aux pauvres de quelques setiers de blé dus par un de ses amis; puis il signa ce petit testament comme il put, avec ses mains liées. Le juge en permit l'exécution; mais il lui fut impossible de l'obliger à avouer les faits pour lesquels il l'avait condamné; et, à moi, ajoute cet excellent Louvreleuil, que s'il mourait hors de l'église catholique il serait hors du paradis.

L'autre vassal de Salgas, nommé Antoine Agulhon, natif aussi des Rousses, condamné au gibet, cedant aux promesses des pénitents blancs de prendre soin de ses funérailles, confessa qu'il mourait catholique. Après l'œuvre et le départ du bourreau, un pénitent monta sur l'échelle et coupa la corde. On déposa le supplicié dans un cercueil qu'on recouvrit d'un drap mortuaire, et l'on partit pour l'ensevelir en chantant les hymnes des morts. Comme on le descendait dans la fosse, il ouvrit les yeux et la bouche et poussa un soupir. Un chirurgien, appelé aussitôt, le saigna et lui fit reprendre ses sens. On l'emporta au couvent des Cordeliers, qui lui donnèrent un lit, du linge et des cordiaux; enfin, il revint entièrement. Les moines firent honneur de ce *miracle* à la vierge, et donnèrent à cet échappé du sépulcre le nom de Jean Sauvé. La nouvelle s'en étant répandue dans Mende, le prévôt de la maréchaussée vint redemander la victime; mais, pendant qu'il assemblait ses archers pour l'enlever de force, un cordelier miséricordieux le fit transporter de nuit dans une maison des champs, où il lui promit de lui fournir des aliments et des hardes. A l'aurore, le moine revint, mais il ne trouva plus son protégé; il était retourné dans sa bourgade. Après la guerre, Agulhon obtint sa grâce, reprit le nom et la religion de ses pères, et épousa une fille de Carnac, qui, chose étrange, avait été, pendant son supplice, fouettée par le bourreau. Il en eut trois enfants; lui survécut et convola en secondes noces. Ce ne fut qu'en 1740 que la mort, qui l'avait relâché pour quelques jours, le ressaisit pour l'éternité. Sa postérité forme plusieurs bran-

ches, et comme une petite tribu dans le Gévaudan. (1)

Aurez, maire de Vébron, et l'intendant du château des Rousses furent envoyés aux galères auprès du baron, dont nous allons d'un trait de plume achever l'histoire. Il conserva dans son infortune une haute et sereine résignation, présentant, au milieu des brigands d'Europe et des pirates africains, la noble image de la vertu dans les fers. De sa galère, il voyait encore les plages de sa patrie et l'onduleuse cime de l'Aigoal, au pied duquel était bâti son manoir natal, dont les vents lui portaient comme le doux parfum. Ce golfe orageux où il ramait, était moins agité que la terre, et le grand gémissement qui s'élevait de ce bord désolé, devait transformer à ses yeux la nef de sa captivité en un vaisseau libérateur poussé, par les vents salutaires de la mort, au port éternel. Cependant ses amis n'oubliaient pas l'illustre forçat. La duchesse de Laforce, réfugiée en Angleterre, fit agir la princesse de Galles auprès de sa parente, Madame, duchesse douairière d'Orléans, qui tenta vainement d'émouvoir, en faveur de l'infortuné, la clémence de Louis XIV. Mais à la mort du monarque, le régent ouvrit les bastilles où gémissaient oubliées les victimes du despotisme, et rompit aussi les fers du vieillard (26 octobre 1716). Il sortit du château de Saint-Nicolas, de Marseille, et, sans oser tourner la tête vers son manoir, il

(1) Louvreleuil, fanat. renouv., tome 1, page 187 — 190. Les listes des forçats contiennent les noms de deux parents de ces martyrs, Pierre Pointier et Claude Agulhon. Déjà un autre Antoine Agulhon servait sur la galère l'*Emeraude*, à Dunkerque.

prit le chemin de l'exil. A Genève, il retrouva sa femme et ses enfants, et, quelques mois après, mourut dans leurs bras (14 août 1717), presque septuagénaire.

Le château de Salgas, découronné de ses tours, comme son seigneur de sa noblesse féodale, resta long-temps désert. Relevé de ses ruines par le marquis de Bernis, frère du cardinal, et devenu, sous leurs opulents héritiers, une demeure splendide, il conserve encore son antique hospitalité. Le dernier descendant de Salgas, mort au commencement de ce siècle, a légué à cette maison, dont il avait épousé une fille, les chétifs débris de son patrimoine, avec les portraits de son aïeul et de son aïeule infortunés. Tandis que leurs os gisent sur la terre étrangère, leurs images du moins habitent encore le manoir paternel. (1)

(1) Le baron de Salgas est représenté en grande perruque, non bouclée, flottante sur ses épaules; ses cheveux naturels devaient être d'un blond clair comme ses sourcils; ses yeux sont grands et bleus, son nez gros, sa bouche moyenne, ses lèvres épaisses; sa face, pleine, colorée, respire une douceur majestueuse. — Madame de Salgas est vêtue d'une robe brune à larges manches, ornée de boutons sur la poitrine; ses cheveux sont entremêlés de nœuds de rubans et de dentelles; ils paraissent bruns comme ses yeux, qui sont longs et beaux; sa figure, assez petite, est ronde, son nez légèrement retroussé, mais gracieux. Elle paraît plongée dans une profonde rêverie. — Je dois tous ces précieux détails sur Salgas, à l'amitié de M. Vincent, pasteur de Vébron.



CHAPITRE VII.

Cependant l'ermite avait commencé sa croisade; il commandait, comme nous l'avons dit, quatre ou cinq brigades, chacune de cent hommes, et des nuées de Florentins voltigeaient sur ses flancs, comme des corbeaux après l'hyène. Il parcourait la plaine, mais sans jamais oser se mesurer avec Cavalier; il se tenait autour des grandes villes, principalement vers Uzès, se ruant sur les bourgades protestantes, massacrant les femmes, les enfants, enlevant les troupeaux et se chargeant d'un immense butin. Les peuples fuyaient devant lui, et se réfugiaient près des Enfants de Dieu. A ce gémissement de la plaine, ils redescendirent en masse des montagnes : c'est alors que l'on vit ces bannis se déclarer les protecteurs des populations et les conservateurs des bourgades ; ils s'élancèrent après l'ermite comme après une bête féroce.

C'est pour sabrer ces nuées de Florentins que Roland résolut de lever un corps de cavalerie. Catinat se rendit dans les Camargues. Ces îles, formées par les bras du Rhône, nourrissent dans leurs prairies marines une race abâtardie de che-

vaux laissés sur cette plage par les Arabes; ils sont à demi-sauvages, grêles, mais ardents; infatigables, agiles comme des cerfs et blancs comme les mouettes du golfe. Catinat visita ses anciens patrons, les maîtres des haras, reçut leurs dons, fit des achats, et sans doute un plus grand nombre encore d'enlèvements; il ramena deux cents chevaux. Roland en retint vingt-cinq pour sa garde, dont Samuelet, ce fameux frondeur du Val-de-Bane, qui prit le nom mystique de Saint-Paul, eut le commandement particulier; mais le commandement général de la cavalerie, incorporée dans la légion de la plaine, avec laquelle elle devait agir, revint de droit à Catinat, qui l'avait recrutée, qui l'instruisait, et qui, d'ailleurs, était le plus intrépide écuyer du Languedoc. Monté sur le genêt espagnol de Poul, Catinat alla d'abord, avec un juste orgueil, montrer son escadron à ses amis de Caila, son lieu natal; il galopa aux portes de Vauvert, d'Aimargue, d'Aiguemortes, fit des évolutions autour de Nismes, traqua l'ermite, sabra les Florentins et répandit la terreur le long du Rhône, depuis la mer jusqu'à l'embouchure de l'Ardèche. Catinat, à peine connu jusques-là, devint célèbre dès-lors, comme un des plus redoutables guerriers camisards.

Roland, qui ouvrait ou fermait, à son gré, la porte cévenole du Gardon d'Anduze, arrêta, au pont de Salindres, un convoi de cinquante mulets (22 juin). C'était le jour même où revenait d'Alais, et vraisemblablement du procès de Salgas, l'avocat Lefèvre, ex-premier consul de Saint-Jean-du-Gard et substitut du subdélégué de Bâville. Parti le matin à cheval, il s'arrêta, sur le midi, dans une de ses

métairies, à un quart de lieue d'Anduze, et se remit en route vers le soir. Comme il chevauchait le long du sentier qui le menait à la grande route du Gardon, l'imprudent avocat se mit à chanter; arrivé à l'angle d'une montagne, où, près d'un défilé, un vallon venant d'Anduze s'embranche à celui que le voyageur suivait vers Salindres, ses refrains éveillèrent, dans les rochers, neuf ou dix camisards; ils se lèvent, descendent, en le couchant en joue, le somment de rendre ses pistolets et le jettent à bas de son cheval. Leur abandonnant sa monture et ses armes, l'avocat leur demanda la liberté; ils lui répondirent qu'il fallait auparavant voir le frère Larose, et l'un d'eux aussitôt alla chercher ce chef, posté près de là dans la montagne. C'était le lieutenant de Castanet; il se nommait Valmalle, mais sa belle mine lui avait valu le surnom de Larose. « Ce grand garçon, proprement ajusté, dit le prêtre de Saint-Germain, vint d'un air fier et sans se découvrir; il interrogea Lefèvre sur son pays, sa profession, sa religion. » Après les prêtres, premiers fauteurs de la persécution, les bêtes noires des camisards étaient les juges qui les condamnaient, et puis les notaires qui légalisaient les spoliations juridiques; aussi Lefèvre était-il dans un mauvais cas. Je ne sais s'il avoua sa véritable profession à Larose, qui, de son côté, n'insista pas beaucoup vraisemblablement sur ces formalités, et le tira d'embarras en admirant ses pistolets superbes, qu'il reconnut être de Venise. Il pouvait les garder comme une prise de guerre, mais il lui en offrit vingt-deux louis d'or, qu'il tira d'une bourse élégante. Le camisard aimait la magnifi-

cence des armes. Lefèvre, se récriant, le pria avec instances de les accepter comme un présent qu'il lui faisait *de bon cœur*. « C'est bien, dit Larose, en les passant à sa ceinture, continuez votre chemin. Vous rencontrerez tout à l'heure mon frère Roland, mais vous n'aurez qu'à lui dire que vous m'avez parlé et remis vos pistolets. » Lefèvre, joyeux d'échapper, retomba dans une perplexité mortelle, en apprenant qu'il allait rencontrer Roland, qui lui gardait une vieille et implacable haine; il supplia Larose de lui donner un de ses camisards, espérant, au moyen du sauf-conduit et du guide, fléchir le général irrité. Mais, après quelques pas : « Je ne puis tenir pied à votre cheval, lui dit son compagnon, j'ai fait six lieues aujourd'hui, je suis las.» Il s'arrêta et laissa le triste avocat, qui, se voyant abandonné, se crut perdu. Arrivé au bord du Gardon, il descendit sur la grève, passa l'eau, fort basse alors, et de galoper ventre à terre sur l'autre rive jusqu'à Saint-Jean. En entrant chez lui, il s'évanouit; on le saigna, on le fomenta; il faillit mourir de frayeur. Il rendit grâces à Dieu de sa délivrance, et avec raison, car il portait un passeport de Bâville, qu'il avait eu l'adresse de glisser sous l'arçon de la selle, pendant que Larose admirait ses pistolets. Roland, occupé à la capture de ses mulets, fut très-fâché d'avoir manqué ce juge; « mais je te rattraperai, lui manda-t-il, et tu expieras tôt ou tard le martyre des Enfants de Dieu ! » (1)

Cependant, au nom de tous les exilés, le briga-

(1) Louvreleuil, fanat. renouv., tome 2, page 7.

dier cévenol Belcastel et le marquis de Miremont sollicitaient ardemment en faveur de l'insurrection les secours de la reine Anne et d'Hinsius, grand-pensionnaire de Hollande. Ils ne leur demandaient au reste que le concours de leur flotte pour transporter les régiments réfugiés; car ils ne voulaient pas que l'étranger leur rouvrît les portes de la patrie. Mais les cabinets de Londres et de La Haye, sans sympathie religieuse ni politique, dédaignaient l'insurrection; ils rejetèrent ces projets, refusèrent leurs secours et permirent seulement que la flotte portât aux camisards les dons des *personnes charitables*, comme une aumône qu'on jette à un mendiant. L'amiral anglais Almunde parut effectivement dans les mers du Languedoc; mais les Enfants de Dieu, non prévenus, n'ayant pas répondu à ses signaux, il remporta sa cargaison en Angleterre, et dit que, si l'insurrection existait, ce n'était qu'un ramas de pâtres indignes de l'attention des souverains. Toutefois, pour détruire cette opinion fâcheuse, Miremont obtint de la reine Anne l'autorisation d'envoyer, de sa part, un émissaire secret dans les Cévennes.

Le marquis de Miremont, petit-neveu de Turenne et de Rohan, était l'aîné de la sixième et dernière génération de Charles, baron de Malauze, sénéchal de Toulouse et de Bourbonnais, bâtard de Jean II, duc de Bourbon, frère et prédécesseur immédiat de Pierre Beaujeu, mari d'Anne, régente de France, fille de Louis XI. Ce jeune homme, qui se disait le *dernier prince fidèle de la maison de Bourbon*, comptait beaucoup sur ce nom des anciens héros calvinistes pour obtenir le commandement

de l'armée auxiliaire des Cévennes. Ses talents militaires ne répondaient peut-être pas à son zèle, dont les sollicitations fatiguaient le cabinet anglais; encore paraît-il qu'il n'obtint la permission d'envoyer un agent en Languedoc, que sur une nouvelle mensongère répandue à l'étranger touchant le général camisard. D'après cette fable, Roland était un comte cévenol, ancien catholique, ex-lieutenant-colonel au service de France; touché de la désolation des protestants, que la persécution chassait du royaume, il lui était échappé de dire que ces fugitifs pourraient bien y rentrer un jour l'épée à la main, parole hardie qui l'avait fait mettre à la Bastille; délivré à la paix de Riswick, il s'était retiré en Hollande; après avoir abjuré le catholicisme, il était revenu en Languedoc pour se mettre à la tête de l'insurrection. Ce merveilleux nobiliaire, inventé d'après les titres que le général camisard exigeait parfois des catholiques, excita la curiosité de l'aristocratie anglaise. Miremont écrivit donc, au nom de la reine, une lettre au *comte Roland;* un jeune eévenol, intelligent et aventureux, David Flottard, du Vigan, fut chargé du message; il partit de Londres en juin, et un mois après il arriva heureusement au camp de Saint-Félix, près de Durfort.

Je ne sais si l'agent de la reine fut désenchanté de trouver, au lieu du comte Roland qu'il rêvait, le paysan Laporte, de Mialet, n'ayant pour château qu'une caverne; mais d'ailleurs dans un état digne d'un général camisard : avec des gardes, des chevaux, de magnifiques armes, un manteau de velours cramoisi et un large chapeau ombragé de

plumes. Sans doute le montagnard révolté se redressa fièrement en recevant un émissaire de la reine de la Grande-Bretagne, et une lettre d'un prince de la maison de Bourbon, qui l'appelait *Monsieur le Comte*. Roland manda aussitôt les autres chefs. Castanet, Salomon, Joani, descendirent de l'Aigoal, du Bougès, de la Lozère, et Cavalier, alors près de Sommières, à la chasse de l'ermite, laissant sa troupe à Ravanel, accourut, escorté seulement de sa garde, à Saint-Félix. Roland leur communiqua la lettre de Miremont. Le prince disait : que la reine d'Angleterre, informée de la triste condition des protestants cévenols, avait résolu de leur envoyer un prochain secours; que lui, Miremont, viendrait à la tête des réfugiés, et leur recommanda d'agir prudemment jusque-là, d'éviter tout combat et de se maintenir seulement sur les montagnes. On devine la joie des chefs camisards. Ils concertèrent une réponse à Miremont, qu'ils chargèrent de présenter leurs hommages à la reine de la Grande-Bretagne, protectrice du protestantisme; ils y joignirent un mémoire sur leur position actuelle, et remirent le tout, avec des instructions verbales, à Flottard. Il arriva heureusement à Londres; et Miremont envoya à Roland un second messager pour l'en instruire et l'assurer de nouveau de sa prochaine descente en Languedoc.

Dans cette attente, les Enfants de Dieu évitèrent toute rencontre avec l'ennemi, se contentant de protéger les populations contre l'ermite. D'ailleurs Montrevel ne sortait plus d'Alais, où il embellissait des hôtels et des jardins pour sa sultane; ses

généraux ne quittaient plus l'ombre des villes, par ce soleil dévorant qui brûle le Languedoc; de sorte que l'amour et la canicule opérèrent, pendant l'été, une tacite suspension d'armes. Les camisards, de leur côté, s'étaient dispersés pour faire la moisson; quelques-uns des chefs mêmes reprirent la faucille, et Joani, entre autres, aidé de douze de ses compagnons, vint couper ses blés aux portes de Genouillac, dont le maréchal avait rappelé la garnison, à la prière des habitants, qui, la trouvant trop onéreuse, s'étaient chargés de garder eux-mêmes leurs murs. Après sa moisson, l'audacieux Joani entra dans la ville, où personne n'osa l'arrêter. En se retirant, il s'empara des sentinelles, tua la catholique et emmena la protestante dans son camp. Les consuls, qu'il avait terrifiés, envoyèrent, pour se justifier de son impunité, un messager au commandant de Villefort; il accourut, et, ne trouvant plus le chef rebelle, saisit sa vieille mère. Joani revint, et, cette fois, seul, sans gardes, il entra dans la ville parmi la foule qui se rendait au marché; la sentinelle de la porte le reconnut; mais, craignant d'être tuée, elle feignit de ne pas le voir, et même eut la naïveté de raconter sa frayeur. Le commandant de Villefort ordonna qu'on le fusillât : « Si vous m'accordez ma grâce, lui dit ce malheureux, je vous ferai faire une capture qui vaudra bien celle de Joani. » Il l'obtint, et conduisit cet officier à une caverne qui servait d'arsenal; on n'y trouva qu'un seul armurier camisard, mais quantité d'armes. Joani, irrité, revint une troisième fois pour châtier le traître; n'ayant pu le saisir, il entra chez le père d'un de ses sol-

dats, nommé Vernissac, coupable de quelque indiscrétion : il le saisit par les cheveux, et, d'une voix terrible : « Fais ta prière, lui dit-il, car tu vas mourir de ma main ! » Le vieillard se jette à genoux, implorant sa grâce : « Je n'ai pas de temps à perdre, répétait l'impitoyable Joani, c'est fait de toi ! » Le malheureux s'y résigna, leva les yeux au ciel, et, recommandant son âme à Dieu, attendit le coup mortel. « Lève-toi, lui cria Joani, je te pardonne à cause de ton fils, qui est un fidèle Enfant de Dieu ; mais s'il t'arrive à l'avenir de révéler la moindre chose sur notre compte aux officiers du roi, je reviendrai te tuer; sois sage, et quelque part que tu sois, n'oublie pas cet avis ! » Cette aventure ne corrigea pas Vernissac, à ce qu'il paraît, car, bientôt après, Joani revint, et, ne le trouvant pas, incendia sa maison. Montrevel fut obligé de remettre six compagnies dans la ville pour en chasser le chef camisard. Au reste, on aurait tort de se représenter Joani comme un impitoyable Barbebleu. Quelque temps après cet évènement, *mademoiselle* du Plagnol de Genouillac allait des Vans à Villefort, où elle s'était retirée sous la protection des troupes. Près d'un lieu nommé Liquemaille, elle rencontra Joani tenant conseil avec les brigadiers Martel et Largentière, tous les trois à cheval, enveloppés de leurs manteaux. Les deux brigadiers, qui sans doute appartenaient aux autres bandes camisardes, ne connaissant pas cette femme, qu'à quelque signe lis . evinèrent catholique, s'élancèrent en la menaçant de leurs pistolets : « Tuons, criaient-ils, tuons cette idolâtre ! » Mais Joani s'interposant : « Mes frères, leur dit-il, ne la tuez pas, ses enfants sont

tout petits et ne peuvent se passer d'elle ! » (1)

Dès que la moisson fut faite, le maréchal, renouvelant l'ordonnance du mois d'avril dernier, prescrivit aux paysans d'apporter leurs blés et leurs foins aux villes de Florac, Anduze, Alais, Saint-Hippolyte et Nismes, selon leur voisinage; il ne leur permit d'en garder qu'une ration par tête, afin qu'ils ne donnassent pas le superflu aux insurgés. Mais Roland défendit, sous peine de mort, qu'on livrât un grain de blé ni un brin d'herbe : de sorte que les peuples des campagnes se trouvèrent dans la cruelle alternative d'être châtiés par Montrevel ou par Roland. Cependant le général des Enfants de Dieu se hâta de faire main basse sur les récoltes encore dans les aires, et remplit ses magasins. Le maréchal limita le nombre des fours et des moulins; un grand nombre furent abattus, principalement dans les lieux isolés, ceux précisément qui servaient aux camisards, réduits par cette mesure aux moulins à bras. Puisque le maréchal voulait les affamer, ils travaillèrent à affamer le maréchal; ils détruisirent tous les moulins situés hors des murs, et interceptèrent tous les approvisionnements des villes. Alais fut six mois sans un grain de sel. Cette disette fit murmurer les populations urbaines, et obligea Montrevel à retirer, pour les contenir, les postes éparpillés dans les campagnes; c'est ce que demandaient les camisards. Ainsi rien ne finissait; les haines s'acharnaient, la désolation s'amoncelait sur le Languedoc.

Depuis long-temps les Enfants de Dieu tendaient

(1) Louvreleuil, fanat. renouv., tome 2, page 30.

leurs filets pour y prendre une grande proie, Bâville ou Montrevel. Déjà, mesurant à leurs désirs les jours de ce dernier, ils ne l'appelaient plus que le maréchal Courtevie. Néanmoins, tous leurs efforts étaient restés infructueux jusque-là. Enfin, Roland et Cavalier, traquant l'ermite vers Saint-Benezet, apprirent que Bâville, parti le même jour d'Alais pour coucher à Nismes, devait repartir le lendemain pour Montpellier. Ils s'embusquent pendant la nuit dans les vignobles d'Uchau. Bâville, afin d'éviter les chaleurs, se mit en marche avant l'aurore, escorté de dragons et d'Irlandais, suivant et précédant au galop son carrosse à six chevaux. Il s'avance, il roule : encore quelques pas et le voilà dans l'embuscade. Tout à coup sort des vignes un homme effaré, haletant, un paysan échappé aux camisards, qui, pour plus de mystère, arrêtaient tous les passants : « N'avancez pas, crie-t-il à l'escorte, les rebelles sont là ! » Et les Enfants de Dieu, qui croyaient déjà tenir leur proie, la sentent glisser dans leurs mains, et voient tristement la voiture et les cavaliers, à qui l'effroi donne des ailes, disparaître parmi des tourbillons de poudre, dans la direction de Nismes. Dès ce jour Bâville échelonna des postes sur la route de Montpellier, sous le prétexte plausible, il est vrai, de protéger les caravanes des marchands qui se rendaient à la foire de Beaucaire, cet immense bazar de l'occident.

La guerre était alors entre les camisards et les juges. Ceux de Mende condamnèrent à mort Castanet et ses compagnons ; mais, comme la sentence n'était exécutable qu'en effigie, ils tapissèrent la

place du Marché d'images d'instruments patibulaires, et donnèrent à la populace mendoise l'horrible spectacle de quatre cents hommes suppliciés à la fois. Mais qu'importait à Castanet et à ses frères qu'on leur ravît leurs cabanes et quelques lopins de terre ; leurs demeures, ce sont les grottes de l'Aigoal, et quand ils ont le fusil sur l'épaule, leur patrimoine, c'est le Gévaudan. Castanet, vers le même temps, dans un transport chevaleresque, se présenta devant Meyrueis, qu'occupait le régiment de Cordes, et défia le colonel au combat, à nombre égal, en rase campagne. Le marquis, par un orgueil que ses adversaires interprétèrent à lâcheté, rejeta dédaigneusement le cartel, et n'osa sortir de ses murailles. Le capitaine de Vic, château sur le bas Vidourle, fut plus brave ; sur un défi pareil fait par Cavalier : « Je n'ai que trente soldats, répondit-il, et j'accepte contre trente rebelles. » Il sort, trouve au rendez-vous un capitaine camisard, et, chacun à la tête de ses trente champions, ils commencent la lutte devant Vic. Le capitaine catholique tombe des premiers ; son lieutenant le remplace ; mais, voyant dix des siens abattus autour de lui, il fuit avec ses débris ; il se retranche dans une bergerie et s'y défend encore vaillamment. Ces deux chocs furent funestes à vingt camisards. Le capitaine et ses dix cévenols restèrent vainqueurs, sans pouvoir toutefois s'emparer du lieutenant catholique et de quelques soldats, qui rentrèrent dans Vic. Telle fut cette répétition rustique du chevaleresque combat des Trente, au moyen-âge, sur les landes bretonnes.



CHAPITRE VIII.

Une petite révolution était survenue dans la troupe du Bougès. L'esprit avait révélé à Salomon que le commandement militaire était incompatible avec les fonctions religieuses, et que des mains souillées de sang ne devaient point tenir l'encensoir : le prophète obéit, communiqua à ses compagnons l'ordre *divin*, et se démit solennellement. Dès ce jour, il ne fut plus que l'orateur suprême de la troupe, qu'il suivait, monté sur une mule, composant des sermons dans les bois.

Les Enfants de Dieu élurent pour son successeur André Noguier, qui partagea le commandement avec Abraham. Le nouveau chef, âgé de vingt-cinq ans, natif de Saint-Martin-de-Boubaus, intelligent et hardi, était, depuis quelque temps, à la tête d'une brigade. Un jour qu'il la conduisait isolément, il l'embusqua dans la montagne, et quittant ses armes et ses insignes militaires, il s'avança seul sur la route, pour examiner une multitude qu'il apercevait dans le lointain ; ayant rencontré un homme, qu'à ses discours il reconnut protestant : « Quelle est, lui demanda-t-il, cette troupe qui

vous suit? » — « Cinquante soldats, répondit le passant, conduisant des protestants aux prisons d'Anduze; ma femme est du nombre, et je vais dans cette ville solliciter sa liberté. » — « Mon frère, dit Noguier, je suis un Enfant de Dieu; suivez-moi: je vais vous rendre votre femme! » — Il rejoint sa brigade, disperse l'escorte, et délivre un troupeau d'hommes et de femmes attachés par couples comme un vil bétail. (1) C'est la seule action connue de ce jeune chef, qui périt bientôt après. Dans les premiers jours de septembre, Abraham et Noguier firent halte à Peyre-Fort, hameau situé au nord et au pied même du Bougès; après le repas, les deux chefs et leurs brigades, attendant le soir, s'endormirent dans un pré. Un soldat qu'ils avaient pris le matin, s'évada pendant leur sommeil, et dénonça leur retraite à Palmerolles, qui accourut aussitôt du Pont-de-Montvert avec deux cent quarante miquelets. Les camisards hauts cévenols, plus pieux et plus rustiques que ceux de la plaine, campaient toujours sans védettes, prétendant que leurs sentinelles, c'étaient les anges mêmes de Dieu. Palmerolles fond sur les bandes endormies; elles s'éveillent en désordre sous le feu des miquelets; Noguier est pris, et Salomon n'échappe qu'en grimpant sur des rochers dans un bois de châtaigniers, abandonnant sa Bible, ses sermons et sa mule, trophée de Palmerolles. Abraham ramène au combat les Enfants de Dieu pour délivrer Noguier: leurs efforts sont inutiles. Le chef infortuné fut fusillé au Pont-de-Montvert. Elie Marion,

(1) Anonyme.

de Barre, prit sa place. Les persécutions de l'archiprêtre l'avaient fait enfuir à Toulouse, où il avait étudié le droit; mais il revint dans ses montagnes dès qu'il apprit la nouvelle de l'insurrection. Le premier jour de l'an 1703, son père, vieillard d'une piété patriarcale, ayant réuni sa famille en prière, l'*Esprit* descendit sur Elie. Après un mois d'extases muettes, qui ne s'exprimaient que par des pleurs et des sanglots, l'Esprit délia sa langue et lui adressa ces mots : « Je t'assure, mon enfant, que je t'ai destiné pour ma gloire dès le ventre de ta mère! » Heureuses paroles, s'écria-t-il, qui seront gravées dans mon cœur jusqu'au dernier jour de ma vie! Il prit les armes; et son frère Pierre le suivit quelque temps après au camp de Salomon. Leur disparition mit en danger la vie de leur père, que Julien envoya souvent en face du gibet sans pouvoir altérer la sérénité du pieux vieillard. Elie, âgé de vingt-cinq ans, se dessina vers la fin de la guerre, et acquit sa célébrité dans l'exil.

Le dimanche 26 août, Roland avait convoqué les peuples du voisinage, à la combe de Bifoux, non loin d'Anduze, au sud de son Gardon. Le lieu de la prière avait été éventé par la garnison de cette ville. Roland le savait; mais l'esprit lui dit: Ne crains point, ô mon fils! et il n'hésita pas à risquer la vie de toutes ces multitudes sur cette assurance, qui eût fait précipiter les prophètes dans la gueule même des lions. Il se rend dès l'aurore au désert avec les Enfants de Dieu; les fidèles arrivent de toutes parts; les prières commencent. Elles n'étaient pas encore terminées, sur les trois heures du soir, quand le cri d'alarme des sentinelles se répéta de

l'une à l'autre sur les hauteurs. A ce signal, l'assemblée se trouble, et quelques femmes des moins pieuses s'esquivèrent furtivement pour regagner à temps leurs bourgades. Le prophète impose silence aux murmures plaintifs de la foule, disant que l'approche des soldats ne devait pas faire interrompre le service de l'Eternel; mais après la bénédiction, il envoya quelques pelotons à la découverte. Ils surprirent l'avant-garde ennemie détroussant les femmes fugitives, qu'ils arrachèrent de ses mains. Cependant Roland songeait à sauver ce peuple désolé, cerné au fond de cette combe, dont l'unique issue était occupée par les miquelets; il range par bataillons les femmes et les enfants; place sur les flancs les hommes, portant en guise de fusil des branches d'arbre; jette ses camisards en tête et en queue, et marche fièrement à l'ennemi, lui envoyant la terreur avec les roulements des tambours et le tonnerre de l'hymne des batailles. Voyant s'avancer cette colonne épaisse, mugissante et superbe, les troupes royales s'écartent aussitôt des deux côtés, hors de portée de la balle. Stupéfaites, elles regardaient du haut des rochers défiler solennellement cette procession guerrière. Un moment elles se crurent perdues; mais revenues de leur effroi, elles soupçonnèrent quelque stratagème dans cette évolution pacifique; la confusion leur rendit le courage: elles s'élancèrent sur l'arrière-garde; Roland fait volte-face, et recule en combattant jusqu'à la nuit, qui fit cesser le feu et sauva dans son ombre toute cette multitude éperdue, joyeuse et bénissant Dieu.

Le 1er septembre, Roland et Cavalier s'étaient

donné rendez-vous dans une combe à côté de la route de Saint-Hippolyte à Durfort. Ils désiraient s'entretenir ensemble; car des bruits sinistres se répandaient sur un projet du maréchal, de dépeupler et de brûler les hautes Cévennes. Le matin même de ce jour, le baron de Sumène, le capitaine Gourville et le commissaire des troupes du Goguel, prirent à Saint-Hippolyte quatre-vingts hommes de Lafare jusqu'à Durfort, dont la garnison devait les escorter jusqu'à Anduze, et celle de cette ville jusqu'à Alais; ils passèrent, sans s'en douter, sous les yeux des camisards, qui, résolus à ne pas se battre, ne bougèrent pas. A son retour, l'escorte fit halte au même lieu, *dans un fond garni de bois, entouré de monticules et de rochers*, sur le pont d'un torrent qui descend vers le Vidourle. Cette fois Roland et Cavalier ne voulurent pas laisser échapper cette proie qui venait de nouveau se fourrer dans leurs filets; ils se lèvent, l'enveloppent en silence, et là, immobiles, écoutent babiller bruyamment ces malheureux dévolus à la mort. Les soldats se lèvent enfin pour partir, et se voient cernés; nulle issue qu'un rocher assez escarpé: ils y grimpent; ils se croient sauvés déjà; mais deux cents camisards embusqués sur la cime les refoulent dans le ravin: il fut leur tombeau. Un seul sergent, qui mangeait des raisins dans une vigne, échappa, et annonça à Saint-Hippolyte le malheur de ses camarades; des bergers paissant leurs troupeaux sur les hauteurs, racontèrent les détails de leur trépas vraiment héroïque. Les vainqueurs envoyèrent un cartel à M. de La Haie, gouverneur de Saint-Hippolyte, qui n'osa paraître

dans la plaine, où ils l'attendaient pour le combat; mais Julien, alors à Florac, accepta le défi. Il monte à cheval dans la nuit, prend en route deux compagnies de dragons et huit cents hommes de Lafare et de Hainault, et se rend au champ de carnage. Il n'y trouva que les morts, tous blessés par devant, *et çà et là des morceaux de cravates et de cheveux où pendaient des lambeaux de chair enlevés dans le combat à coups de serpe;* car ils avaient lutté corps à corps avec leurs ennemis. Après avoir rendu les honneurs funèbres à ces braves, Julien furieux poursuivit deux jours et deux nuits, sans relâche, mais inutilement, les deux chefs camisards.

La mère de Cavalier était sortie du fort d'Alais; Montrevel l'avait sans doute laissée échapper pour dresser un piége au jeune chef, et le faire périr dans sa tendresse filiale; mais sa mère, en rentrant chez elle, succomba, jeune encore, aux longs chagrins de sa captivité. Le prophète ne la revit que mourante, et, dans son agonie, lui prodigua pieusement les tendres consolations des Enfants de Dieu. Montrevel, instruit de sa mort, crut surprendre le fils en prière auprès du cercueil maternel; mais Cavalier se déroba aux soldats, qui saisirent son père et son frère. Les restes de sa mère, qu'on n'avait pas eu le temps d'ensevelir, furent, aux termes de la loi, traînés sur la claie et jetés aux chiens. La douleur que Cavalier en ressentit, fut si vive, qu'il écrivit au maréchal une lettre pleine de colère et de dérision, le sommant avec fierté de relâcher ses parents captifs, et le menaçant d'aller avec dix mille hommes l'assiéger et le brûler dans

Alais. Dans son désespoir, il lui jetait des qualifications hautaines et moqueuses, depuis le simple *monsieur* jusqu'à l'*altesse* et la *majesté*. Il justifiait l'insurrection sur des passages bibliques. Pour toute réponse, le maréchal furieux envoya à Ribaute deux cent cinquante dragons qui rasèrent la maison où était né *ce gueux qui tranchait du général*. (1) Il ne resta plus au chef camisard que son petit frère, qui, bien qu'à peine âgé de dix ans, avait pris les armes, lui servait d'aide-de-camp, et galopait à ses côtés sur un jeune étalon de la Camargue (mi-septembre).

C'est aussi vers ce temps-là qu'eut lieu une scène prodigieuse qui peint profondément le caractère biblique des Enfants de Dieu. Pour n'en point altérer les merveilles, je les laisserai raconter par deux brigadiers cévenols qui en furent témoins, Cavalier, de Sauve, et Fage, d'Aubais. « Le frère Cavalier, notre chef, convoqua une assemblée proche de la tuilerie de Cannes ou de Sérignan, entre Quissac et Sommières. Notre troupe était, si je ne me trompe, de cinq ou six cents hommes, et je ne doute pas qu'il n'y eût, pour le moins, autant de personnes de l'un et de l'autre sexe qui étaient venues des villes et des villages voisins pour assister aux exercices de piété, ce jour de dimanche, vers les deux ou trois heures après midi. Après les exhortations, la lecture et le chant des psaumes, le frère Claris, de Quissac (homme d'environ trente ans, qui avait le principal soin de la distribution de nos vivres; qui avait reçu des grâces excellentes, et

(1) Labaume. Sœur Demerez, de l'Incarnation.

dont les révélations fréquentes étaient, avec celles du frère Cavalier, les guides ordinaires de notre troupe), fut saisi de l'esprit au milieu de l'assemblée. Les agitations furent si grandes que tout le monde en fut extraordinairement ému. Lorsqu'il commença, il dit plusieurs choses touchant les dangers auxquels les assemblées des fidèles se trouvaient ordinairement exposées, ajoutant que Dieu était celui qui veillait sur elles et qui les gardait. Ces agitations augmentant, l'esprit lui fit prononcer à peu près ces mots : Je t'assure, mon enfant, qu'il y a dans cette assemblée deux hommes qui n'y sont venus que pour vous trahir; ils ont été envoyés par vos ennemis pour épier tout ce qui se passe entre vous, et pour en instruire ceux qui leur en ont donné la commission ; mais je te dis que je permettrai, s'ils ne se repentent pas, qu'ils soient découverts, et que tu mettes toi-même la main sur eux. — Sur cela, le frère Cavalier ordonna à ceux qui portaient les armes de faire cercle, pour que personne n'échappât. Tout le monde était fort attentif, et Claris continuant dans l'extase, se leva, marcha en sanglottant, les yeux fermés, avec d'assez grandes agitations de tête, et les mains jointes et élevées. Il alla droit au traître qui était au milieu de l'assemblée, et mit la main sur lui. L'autre, qui était à quelque distance, fendit la presse, et vint se jeter aux pieds de Cavalier, demandant grâce et pardon à Dieu et à l'assemblée. Son compagnon fit la même chose, et tous deux dirent que leur extrême pauvreté avait été cause qu'ils avaient succombé. Cavalier les fit lier, et commanda qu'on les gardât. »

Cependant, soupçonnant quelque connivence

entre le prophète et les traîtres, un murmure improbateur s'éleva dans la multitude ; Claris en comprit le sens, et jugeant que de la croyance à l'inspiration divine des chefs dépendait la soumission des bandes et la force de l'insurrection, il recourut tout à coup, pour retremper les âmes, à un moyen prodigieux : « O gens de petite foi, s'écria l'esprit par la voix du prophète menaçant, ô gens de petite foi, est-ce que vous doutez encore de ma puissance, après tant de merveilles que je vous ai fait voir ? Je veux faire connaître ma force et ma vérité ! je veux qu'on allume tout présentement un feu ! et je te dis, mon enfant, que je permettrai que tu te mettes au milieu des flammes, sans qu'elles aient de pouvoir sur toi ! Ne crains point.... obéis à mon commandement : je serai avec toi et te conserverai ! Sur cela le peuple s'écria (particulièrement les personnes qui avaient murmuré et qui, n'étant pas du nombre de ceux qui portaient les armes, n'avaient pas autant de foi qu'eux), on entendit un cri de toutes ces personnes en larmes, confessant leur doute et demandant grâce : Seigneur : retire de nous le témoignage du feu ! nous avons éprouvé que tu connais les cœurs ! Mais comme Claris insista, avec des redoublements d'agitation de tout son corps, Cavalier, qui ne se pressait pas trop dans une affaire de cette conséquence, ordonna enfin qu'on allât chercher du bois sec pour faire promptement un feu. Je fus du nombre, dit Fage, de ceux qui ramassèrent du bois. Comme il y avait tout près de là des fourneaux à tuiles, on trouva dans un moment quantité de branches sèches de pin et de cet arbrisseau piquant qu'on nomme en

Languedoc *arjalas* (ajonc); ce même bois, mêlé de grosses branches, fut entassé au milieu de l'assemblée, dans un endroit un peu bas, de sorte que tout le monde était élevé tout autour. Le feu fut allumé, et je ne sais si ce n'est pas Claris lui-même qui l'alluma. Alors, comme les flammes commençaient à s'élever, Claris, qui avait ce jour-là une camisole blanche, que sa femme lui avait apportée le matin, se mit au milieu du tas de bois, se tenant debout, les mains jointes et élevées au-dessus de sa tête, toujours dans l'extase, et parlant par inspiration. Toute la troupe armée environnait l'assemblée entière, qui faisait un grand cercle autour du feu, les genoux en terre, fondant en larmes, chantant des psaumes et criant : Grâce et miséricorde ! et surtout la femme de Claris, qui criait et pleurait en priant Dieu. J'étais à côté d'elle, et je la rassurai autant qu'il était possible, dit Fage; ses deux sœurs étaient là aussi, leur père, un de leurs frères et quelques parents de Claris. Chacun le vit au milieu des flammes, qui l'enveloppaient de tous côtés et qui s'élēvaient de beaucoup au-dessus de sa tête. Ceux qui avaient eu le soin de ramasser le bois eurent aussi celui de repousser dans le bûcher le reste des branches écartées, afin qu'il n'en restât rien. Claris ne sortit du milieu que quand le bois fut tellement consumé qu'il ne jetait plus de flamme. L'esprit ne l'avait pas quitté pendant ce temps-là, qui dura environ un quart d'heure; et quand il sortit, il parlait encore avec des mouvements de poitrine et des sanglots. On peut juger de l'admiration! Tous ceux qui purent l'embrasser, ses proches et ses amis félicitèrent le digne frère

Claris. Le frère Cavalier fit la prière générale, pour rendre grâce à Dieu de la grande merveille qu'il avait daigné faire pour fortifier la foi de ses serviteurs. Je fus des premiers à embrasser le frère Claris et à considérer ses habit et ses cheveux : et sa camisole blanche ne fut pas le moins du monde offensée, ni un seul cheveu de sa tête. Sa femme et ses parents étaient dans des ravissements de joie; et chacun bénit Dieu ! » (1)

Le thaumaturge avait ressaisi l'enthousiasme du peuple; l'esprit avait triomphé; mais pour prévenir le renouvellement d'un scandale qui sapait leur théocratie par la base, Cavalier voulut encore châtier les incrédules, bien que déjà convaincus et repentants; il administra la Cène de la même manière que nous avons vu Salomon célébrer la Pâque aux Vernèdes : les murmurateurs furent momentanément rejetés, et n'obtinrent qu'à force de larmes et de sangiots leur admission au festin symbolique de la société de Dieu. Des cantiques terminèrent ce jour rempli de tant de grâces et de merveilles.

Bénis le Seigneur, ô mon âme !
Seigneur ! maître des dieux, roi de l'éternité,
Sur ton trône éclatant, ceint d'un manteau de flamme,
Tu règnes, couronné de gloire et de beauté !
Tu déployas des cieux le pavillon splendide !
A tes pieds se déroule un océan limpide !
La nue au flanc sonore est ton char bouillonnant !
Les sombres ouragans sont tes coursiers terribles !

(1) Théâtre sacré. Cavalier, de Sauve, et Fage, d'Aubais, complétés l'un par l'autre.

Et la foudre aux torches horribles
Vole, orageux héraut, devant ton char tonnant !

Tu fondas la terre immobile !
Le temps, qui détruit tout, tenterait vainement
D'en ébranler la base avec sa main débile !
L'abîme l'enveloppe ainsi qu'un vêtement !
La pluie au haut des monts a suspendu son aire ;
Elle se précipite au bruit de ton tonnerre,
Et s'écoule en torrents vers les gouffres amers !
Ta main impose aux flots d'infranchissables bornes,
Et ta voix dit aux vagues mornes :
N'inondez plus la terre, ô colère des mers !

Des noirs abîmes des montagnes
Vers les riants vallons tu conduis les ruisseaux !
L'onagre, l'éléphant, les bêtes des campagnes,
Sous le brûlant midi, s'abreuvent dans leurs eaux !
Dans les bois de leur rive aux ombrages antiques,
Les tribus des oiseaux modulent leurs cantiques,
Psalmodiant en chœur Dieu, le père commun,
Qui donne aux animaux l'herbe et les fruits de l'herbe,
A l'homme, leur prince superbe,
Les blés d'or, le vin pur et l'huile au doux parfum !

Liban, sur tes cèdres sublimes,
La cigogne suspend son nid aux vents du ciel ;
Le chamois bondissant paît sur tes hautes cimes ;
Dans tes rocs caverneux l'abeille fait son miel !
Le soleil matinal connaît sa couche sombre !
La lune des saisons décrit le cours dans l'ombre !
La nuit vient, et le tigre erre dans les déserts !
Le lionceau poursuit et dévore sa proie !
Mais dès que l'orient flamboie
Il rentre ; et l'homme seul règne sur l'univers !

Oh Dieu ! que de magnificence
Dans l'œuvre où ta sagesse empreint toujours son sceau !
Oh ! que la terre est belle, et l'océan immense,
Immense aux mains de l'homme, aux ailes du vaisseau !
Le noir leviathan, monarque de l'abîme,
Bondit, et le troupeau des monstres qu'il anime,
Mugit pour sa pâture et la prend dans ta main !
Ton souffle est pour eux tous l'air que chacun respire !
Caches-tu ta face ? Il expire !
Te montres-tu ? Le monde est ravivé soudain !

Touches-tu quelque mont ? Il fume !
Menaces-tu la terre ? Elle s'évanouit !
Ah ! devant ton courroux, l'univers qu'il consume,
Disparaîtrait, hélas ! comme un songe la nuit.
Non, non ! réjouis-toi de ton œuvre éternelle !
Pour moi, toute ma vie, abrité sous ton aile,
Seigneur ! je chanterai ta gloire et mon bonheur !
Périsse le méchant ! meure son œuvre infâme !
Mais, toi, sois joyeuse, ô mon âme,
O mon âme, chantons, bénissons le Seigneur ! (1)

Quant aux deux espions dévoilés par le thaumaturge, Cavalier eut égard à leur indigence, qui les avait poussés au crime, et à leur repentir, qui l'expiait. Après les avoir sévèrement tancés, il leur fit grâce, de l'avis de tous les prophètes, enclins alors à la miséricorde. Mais ils le furent moins, quelques jours après, envers un nouveau traître, dont nous allons raconter l'aventure, pour montrer, après la clémence des Enfants de Dieu, leur justice terrible. Laissons parler Durand Fage : « Comme

(1) Psaume 104.

nous étions proche le village de Fons, à deux lieues de Nismes, dans un bois (septembre 1703), il arriva que plusieurs inspirations concoururent à dire qu'il y avait un traître dans la troupe qui avait été séduit par sa femme, et qui avait un dessein formé de tuer le frère Cavalier. Ce traître, nommé Lasalle, avait été papiste, mais il avait depuis long-temps fait les fonctions de bon protestant; et le frère Cavalier avait tant de confiance en lui, qu'il l'avait fait un de ses gardes, et qu'il se servait de lui en diverses occasions particulières. Nos inspirations insistèrent en assez grand nombre, et entre autres celle du frère Ravanel et la mienne. Sur ces instances, nous allâmes rapporter la chose au frère Cavalier, qui pour lors était un peu éloigné du gros de la troupe. Nous le trouvâmes pensif, car il avait eu lui-même des avertissements sur cela. Il ordonna que Lasalle fut saisi: ce qui fut bientôt exécuté. D'abord cet homme se mit à crier miséricorde, sans nier le fait, demandant fort à voir le frère Cavalier; mais le frère Cavalier ne voulut pas le voir; de sorte que Lasalle, ayant pleinement avoué qu'il avait été suborné pour commettre le crime dont il avait été accusé par les inspirations, il fut conclu qu'il aurait la tête coupée, selon la pratique ordinaire : le bruit du fusil aurait pu nous attirer l'ennemi, qui nous cherchait et qui pouvait être proche de nous. Le frère Cavalier avait un double sujet de tristesse : il se voyait privé par un accident douloureux d'un homme qu'il avait aimé et dont il avait été bien servi ; et d'ailleurs il se reprochait d'avoir en quelque sorte dissimulé l'avertissement que Dieu lui avait envoyé,

ou plutôt de n'en avoir pas profité aussitôt qu'il l'aurait dû faire; car lorsqu'il consentit à la mort du traître, il nous dit qu'il avait eu lui-même un avertissement, en vision, du mauvais dessein de cet homme, dans laquelle vision, Lasalle étant couché auprès de lui, avait voulu par trois fois le tuer d'un coup de pistolet, et que chacun de ses coups avait manqué. Dès qu'il eut été résolu de faire mourir Lasalle, et qu'on eut ordonné qu'il fût exhorté et consolé, selon que cela se faisait en pareille occasion, je m'éloignai de l'endroit de l'exécution, et je m'en allai vers le frère Cavalier, qui n'avait pas voulu non plus en être témoin. Comme toute la troupe était en prière pour le criminel, le frère Cavalier était assis à terre en extase, et eut des agitations extraordinaires. Dans la violence des mouvements qui le soulevaient et qui le secouaient rudement, l'esprit lui dit : « Je t'assure, mon enfant, que si tu murmures contre mon commandement, je t'abandonnerai. Je t'avais fait connaître qu'il fallait que ce traître fût mis à mort, et tu m'as résisté. Prends garde, mon enfant ! car je te déclare que si tu n'obéis pas aux ordres que je te donne, je t'abandonnerai ! Je donnerai mon troupeau à conduire à d'autres qui le conduiront aussi bien que toi ! » — « Je fus extrêmement touché, de même que les autres qui étaient présents, de cette terrible extase du frère Cavalier. » (1)

Quelles scènes ! quel peuple ! quel fanatisme, empreint dans sa tendresse comme dans sa férocité d'une grandeur antique !

(1) Théâtre sacré des Cévennes.

Supplément au livre VI, chapitre V.

Voici le plan d'une battue immense projetée par Julien, qui vraisemblablement ne l'exécuta jamais. Il est probable que Montrevel lui refusa le concours des Florentins, que le général voulait ameuter contre Cavalier. N'ayant pu l'intercaler dans nos récits, nous donnons ici ce document encore inédit et plein d'intérêt pour les habitants des cantons situés entre les Cévennes et le Rhône.

« Projet pour détruire la troupe de Cavalier qui est à Bouquet, Brouzet, Navacelle, Vendras, etc., lieux ordinaires de sa résidence.

» Il faut profiter de la bonne volonté des peuples catholiques qui auront déjà pris les armes dans la résolution d'exposer leur vie pour se procurer leur repos, et pour faire finir les cruautés que les *scélérats* commettent tous les jours. Cette levée de boucliers a fait son effet merveilleux, interrompu les mal intentionnés, et donné un grand courage aux catholiques. Pour cet effet, il est nécessaire que dans le temps que Cavalier sera aux lieux ci-dessus, tous les catholiques, en diverses troupes, viennent de tous les lieux circonvoisins pour l'investir et mettre des embuscades.

» Les peuples de la ville d'Uzès, en son voisinage; ceux de la ville d'Alais, et son voisinage tirant vers Uzès, doivent border la rivière du Gardon, et être le plus qu'ils pourront, pour faire des détachements considérables, pour entrer dans les bois et aller du côté des villages susdits.

» Les peuples de Saint-Esprit, Saint-Alexandre, Saint-Nazaire, Vénéjan et autres, se joindront avec ceux de Bagnols, Laudun, Oursan, Saint-Estève, Coudolet, Chuselan et autres; et l'assemblée se fera à Bagnols, le jour marqué, pour entrer dans les bois de Verfeuil et autres attenants du côté d'Uzès, et aller droit à ceux de Bouquet.

» Les peuples de Saint-Gervais, la Labranenque, Laroque, Saint-Michel, Saint-Laurent, Saint-Christol, Saint-Julien, Aiguesses, Laval, Labastide, Goudargue et autres, s'assembleront, au jour marqué, à Goudargue, et entreront dans les bois de Goudargue, à l'extrémité de ceux de Méjanes, allant droit à ceux de Bouquet.

» Les peuples de Cornillon et son mandement, le mandement de Montclus, Férésole, le lieu de Vagnas, Samson, Groupières, la Maison-Neuve, Lablanchère, Labaume, Becdejun, Berrias, Bane, Courri, Saint-Brès, Saint-André-de-Cruzières, Saint-Sauveur, Bessas et la ville de Barjac, lieux appartenant presque tous à M. le comte du Roure, s'assembleront à Saint-Jean-des-Agnels, au jour marqué, pour aller droit à Bouquet; moitié entrant dans les bois de Méjanes, sous Avéjan, allant passer à la plaine de Camélier, et l'autre moitié passant à la montée de Taraux, et dans les bois de Rochégude; et les deux troupes se rejoindront au pied de la montagne de Saint-Mateglan, où elles pourront être encore partagées, suivant les avis, pour passer, moitié entre le lieu de la Lègue et le lieu de Fons, et l'autre grimper la montagne, et pourront se rejoindre par-delà la Calmesse, pour entrer dans le bois de Bouquet.

» Les peuples de Saint-Ambrois, Saint-Victor, Saint-Estève, Saint-Denis, le marquisat de Tairargues, Bouisson, Allègre, Arlendes, Auzon, et leur voisinage, pourront s'assembler à Auzon ou à Rivière, et entrer dans les bois de Bouquet, et s'avancer, s'ils le peuvent, pour couper les passages des bois de Vaquières et de Salindres.

» De cette façon, il paraît impossible que la troupe de Cavalier puisse échapper; et elle ne peut fuir que du côté du Gardon pour tâcher de gagner la Vaunage; et c'est aussi le long du Gardon, d'Uzès, d'Alais, qu'il faut bien garnir de troupes, surtout du côté de Brignon, qui est leur passage ordinaire. »

(Bibliothèque royale, carton de Rulhières.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

(1660 — 1685.)

LIVRE DEUXIÈME.

(1682 — 1685.)

LIVRE TROISIÈME.

(1685 — 1700.)

LIVRE QUATRIÈME.

(1700 — 1702.)

LIVRE CINQUIÈME.

(Novembre 1702 — Février 1703.)

LIVRE SIXIÈME.

(Février 1703 — Septembre 1703.)

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



BW5854 .P51 v.1
Histoire des pasteurs du Desert depuis
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00038 1444